

**REVUE
HISTORIQUE**

109947

38
3347

REVUE HISTORIQUE

Paraissant tous les deux mois.

Ne quid falsi audeat, ne quid veri non audeat historia.
Cicéron, *de Orat.*, II, 15.

TRENTIÈME ANNÉE.

TOME QUATRE-VINGT-SEPTIÈME

Janvier-Avril 1905.

PARIS
FÉLIX ALCAN, Éditeur
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN
1905

10994

D
I
. R6
t. 87
1905

H
~~R3282~~
~~✓.87~~

LES DÉBUTS D'UN MINISTÈRE

LE DUC DE CHOISEUL ET L'AUTRICHE

Le 2 novembre 1758, le roi Louis XV écrivait à Marie-Thérèse : « La santé de notre cousin le cardinal de Bernis n'ayant pu seconder son zèle infatigable dans le travail qu'exige le ministère de nos Affaires étrangères, nous n'avons pu nous dispenser de le décharger de ce fardeau. Pour le remplacer, nous n'avons pas cru pouvoir faire un choix plus conforme au bien de nos intérêts communs ni plus agréable à V. M. qu'en confiant ce même ministère à notre cousin le duc de Choiseul, qui est particulièrement instruit de notre ferme résolution à persévéérer constamment dans le système d'union et d'alliance si heureusement établi entre nous et qui a vu, dans sa source, la réciprocité des intentions de V. M. pour le même objet. »

Ce n'est pas sans un certain regret que Marie-Thérèse et ses ministres laissèrent partir de Vienne celui qui était pour eux « l'homme de l'alliance. » On aurait dit que, connaissant l'ouverture de son esprit, ils redoutaient de le voir sur un théâtre plus vaste s'affranchir de ce qu'il pouvait y avoir d'étroit et d'égoïste dans leur union avec la France. Si ce sentiment était le leur, on ne saurait s'empêcher de reconnaître qu'ils avaient raison. Tout en restant fidèle à l'accord avec l'Autriche, que, pour sa large part, il contribua à établir, le duc de Choiseul, lorsqu'il eut assumé la charge de nos affaires étrangères, élargit ses vues au delà de l'horizon qu'avait jusqu'alors aperçu l'ambassadeur de S. M. T. C. à Vienne.

Il quitta l'Autriche comblé des marques de distinction et de

REV. HISTOR. LXXXVII. 1^{er} FASC.

bonté que les souverains impériaux lui prodiguerent. Il leur en garda toujours une vive reconnaissance et n'hésita pas à la leur témoigner en toutes les occasions possibles, mais sans que l'amitié de Marie-Thérèse pût lui faire oublier qu'il était, avant tout, le serviteur de la France et le défenseur de ses intérêts. C'est à ces intérêts qu'il consacra sa vie. C'est ce qui fait la grandeur de sa tâche et l'importance qu'il a de la bien connaître.

I.

« Le défaut des Français, » a dit un jour Frédéric le Grand, « est d'être tour à tour, et suivant leur inclination du moment, Anglais, Prussiens ou Autrichiens. Choiseul fut trop Autrichien. » Le mot dénote quelqu'un qui aime à faire de l'esprit, mais l'examen de la correspondance du ministre ne permet pas de le ratifier sans réserves.

Déjà, quand il était à Vienne, Choiseul ne se laissait pas aveugler, comme on l'a parfois prétendu, par le désir exclusif de plaire à la cour auprès de laquelle il se trouvait accrédité. S'il se montrait plus favorable que Bernis à la continuation de la guerre, c'est qu'il était plus jeune et plus audacieux que son chef. Il espérait tellement en la vitalité de la France qu'il croyait que l'avenir consolerait du passé et qu'il serait possible de réparer les premiers malheurs de ces funestes campagnes. Mais il était loin d'être un adversaire acharné de la paix, comme le témoigne la lettre suivante qu'il adressait à Bernis le 1^{er} novembre 1758, c'est-à-dire à la veille du jour où le roi Louis XV allait l'appeler aux affaires : « *Je suis aussi convaincu du bien que ce serait pour le royaume de parvenir à une conciliation générale*; mais, quand j'aurai l'honneur de faire ma cour à V. E., je crois que je la convaincrai de l'impossibilité totale d'amener la cour de Vienne à la paix cet hiver et des dangers que nous courrions si l'on mettait à cette démarche un degré de force plus considérable que celui que j'y ai mis. Depuis trois mois, j'ai tourné cette idée vis-à-vis des différents personnages de cette cour avec une attention suivie pour le bien de la chose. J'ai même été au point de chercher à gagner sur cet objet un des partis qui divisent la cour de Vienne, et, ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que ces partis, aussi sujets à l'animosité et à l'intrigue qu'ils peuvent l'être dans aucune cour, se trouvent toujours

réunis pour la continuation de la guerre et aussi éloignés l'un que l'autre de la paix. Dans ces circonstances, il ne me reste qu'un parti à prendre, qui est celui de faire déterminer par l'impératrice le terme de la guerre ou, pour mieux m'expliquer, le terme où, sans manquer à l'alliance et à sa parole, le roi pourra faire la paix¹. »

Ce que Choiseul, ambassadeur, avait conçu est ce que Choiseul, ministre, s'efforça de réaliser. Ce n'était pas qu'il considérait les traités conclus avec l'Autriche comme les instruments les plus parfaits que l'on pût rêver pour le développement de la politique française telle qu'il la comprenait. Il a bien laissé voir le fond de sa pensée à cet égard le jour où il écrivait : « Ce ne sont pas les alliances faites pendant la guerre et par des circonstances extraordinaires qui sont le plus durables ; ce sont les alliances formées avec réflexion pendant la paix et assurées dans des temps tranquilles qui produisent les fruits les plus utiles que les puissances en doivent attendre². » Mais, à l'heure où il prenait le pouvoir avec l'idée de réaliser le plan qui fut la pensée maîtresse de sa vie, je veux dire l'union des diverses branches de la maison de Bourbon contre l'Angleterre, il était bien obligé d'envisager la situation telle qu'elle existait et de s'efforcer d'en tirer, pour notre pays, le meilleur parti possible. Il devait donc (et il le fit par la convention de décembre 1758) persévérer dans l'alliance avec la cour de Vienne et la regarder, jusqu'au moment où il pourrait la fortifier par une autre, *comme la garantie la plus certaine du bonheur de l'Europe et de la sûreté commune de la France et de l'Autriche*³. C'est ce qu'il donnait l'ordre à notre chargé d'affaires de redire à l'impératrice et à ses ministres dans la première lettre ministérielle qu'il lui adressa le 13 décembre 1758.

Choiseul ne tarda pas à montrer combien il savait se mettre à la hauteur des circonstances et combien il méritait d'occuper la place à laquelle venait de l'appeler la faveur du roi. Un ton de fierté légitime (qui provenait chez lui du sentiment bien ancré en son cœur qu'il parlait au nom de la France) se fait vite sentir dans sa correspondance, mais sans jamais dégénérer en provocation inutile ou en allure agressive dont il aurait fallu corriger les

1. Vienne 267, fol. 3 et 4.

2. Vienne 274, fol. 232.

3. Choiseul à Boyer, 13 décembre 1758.

effets intempestifs. C'est la dignité de la tenue jointe à la vivacité de l'intelligence et, l'on peut dire aussi, à l'ardeur du patriotisme.

La première occasion qu'il eut de manifester ces qualités fut un incident provoqué par le cabinet anglais à propos des bons offices du Danemark. La cour danoise ayant témoigné à Louis XV le désir de ménager sa réconciliation avec Georges II, le cardinal de Bernis avait averti le président Ogier (notre envoyé à Copenhague) que le roi accepterait volontiers les insinuations du Danemark, mais à la condition que son nom n'y fût pas mêlé. Que se passa-t-il exactement? La chose est difficile à savoir; mais ce qui est certain, c'est que lord Holderness dicta au comte de Bothmar, l'agent danois à Londres, la réponse suivante : « Le roi de la Grande-Bretagne a reçu l'ouverture faite en dernier lieu par la France tendant au rétablissement de la paix. S. M. n'est pas éloignée d'écouter des propositions justes et équitables et dans lesquelles elle trouverait les intérêts de ses royaumes et États avec ceux de ses alliés et nommément du roi de Prusse, ses engagements ne lui permettant pas de donner les mains à aucun accord ou négociation particulière¹. »

On fut très étonné à Versailles, après le soin qu'on avait pris à ne pas se mettre en avant, de voir le nom de la France cité dans ce document diplomatique, et, pour dissiper les impressions que la note du ministre anglais aurait pu susciter dans le public, Choiseul chargea le président Ogier d'aller voir M. de Bernstoff, qui dirigeait les relations extérieures du Danemark. Il devait le prier de vouloir bien écrire sous sa dictée, pour les faire parvenir en Angleterre, les lignes suivantes : « Le roi [Louis XV] a vu, avec une extrême surprise, que les insinuations de M. de Bothmar aient été faites au nom de la France. Le roi désavoue absolument une pareille démarche faite en son nom. S. M., qui désire sincèrement le rétablissement de la paix sur un pied juste, honorable et durable, avait témoigné sa reconnaissance au roi du Danemark des intentions qu'il lui avait fait voir pour le même objet, mais elle n'avait jamais imaginé que des désirs généraux et conformes à l'humanité de son cœur pussent produire des propositions et des avances en son nom vis-à-vis de ses ennemis². »

Pour bien témoigner l'intimité qu'il entendait maintenir

1. Vienne 267, fol. 140.

2. Vienne 267, fol. 142.

entre l'Autriche et la France, Choiseul ordonna à Boyer de communiquer sa lettre au comte de Kaunitz. Mais, s'il donnait à la cour de Vienne cette preuve de confiance, il n'en conservait pas moins, vis-à-vis d'elle, l'indépendance de langage qui convenait au ministre chargé de nos affaires étrangères. Il le prouva peu de jours après.

Marie-Thérèse avait, paraît-il, fait dire à l'impératrice Élisabeth que la France trouvait la guerre singulièrement onéreuse et qu'elle était d'avis de songer à la paix. L'ambassadeur de Russie à Versailles remit à Choiseul, de la part de sa souveraine, une note qui témoignait de son inquiétude sur la fermeté de Louis XV à soutenir ses alliés et qui exhortait ce prince à continuer la guerre jusqu'au moment où l'on pourrait être assuré de la terminer d'une façon honorable et solide. En raison de cette démarche, Choiseul prescrivit à Boyer de ne pas dissimuler à Kaunitz combien le roi avait été peiné de la communication que la cour de Vienne avait faite à celle de Pétersbourg et des représentations qui en étaient résultées : « *Quand le roi, accoutumé à penser tout haut avec l'impératrice reine, disait le ministre dans sa lettre du 11 janvier 1759, a fait confidence à S. M. I. des pertes et dommages que lui a causés la double guerre qu'il a à soutenir par terre et par mer et de la malheureuse situation de son commerce et de ses finances, c'était un secret qu'il croyait pouvoir déposer dans son sein à titre de sa meilleure amie et pour lui demander conseil sous le sceau de l'amitié.* » L'on était même convenu qu'on n'en parlerait point aux alliés pour ne pas les effaroucher. Le roi avait d'autant plus de raisons de croire que S. M. I. garderait ce secret pour elle que, dès qu'elle a eu marqué sa répugnance aux ouvertures à faire pour la paix d'Allemagne à ses ennemis communs, S. M. y a déférée aussitôt, au risque de tous les dangers qui menacent ses possessions dans toutes les parties du monde, et que S. M., persuadée que les alliés ne sont ni en état de faire accepter à leurs ennemis des conditions raisonnables de paix ni en volonté d'en recevoir de déshonorantes, a pris la résolution inébranlable, pour obtenir des conditions honorables et solides, de concerter un plan d'opérations qui soient liées avec celles de ses alliés et de faire la campagne la plus vigoureuse d'accord avec eux.

« Ces réflexions, continuait Choiseul, ne peuvent que rendre

plus sensibles au roi les inquiétudes que l'impératrice de Russie lui a marquées sur sa fermeté dans l'alliance, et, si S. M. le fait connaître à S. M. I., c'est moins pour s'en plaindre que pour qu'elle puisse effacer, par les assurances qu'elle donnera de sa fidélité à ses alliés et de sa fermeté dans ses résolutions, les mauvaises impressions que la confidence dont il s'agit aurait pu faire sur la cour de Russie. C'est ce que le roi espère de la droiture de son cœur et de son amitié pour lui. S. M. a trop de confiance dans l'un et dans l'autre pour craindre que cette explication soit mal reçue de l'impératrice reine. *Les explications sont une dette de l'amitié, et le roi ne doute pas que celle-ci ne resserre le secret entre Leurs Majestés et les liens de l'union, qu'il ne dépendra pas de lui de rendre à jamais durables¹.* »

« Les explications sont une dette de l'amitié. » N'est-ce pas là un mot qui peint son homme et qui éclaire toute une conduite? Saurait-on accuser de servilité celui qui l'écrivait et qui chargeait Boyer de communiquer *en entier* cette lettre au comte de Kaunitz? N'y a-t-il pas, au contraire, dans cette franchise absolue et fière, quelque chose qui commande l'intérêt et le respect? Cette démarche du cabinet de Versailles eut d'ailleurs le résultat qu'obtient toujours la loyauté. Elle fut très bien accueillie à Vienne, et, loin de jeter un froid entre les deux cours, elle ne fit que rapprocher les pays dont l'alliance était alors une nécessité absolue, comme l'a si nettement établi le duc de Broglie.

II.

Cette même liberté de langage se retrouve en toutes circonstances et montre combien Choiseul savait conserver la dignité nécessaire dans nos relations avec la cour de Vienne. Le respect de soi-même est d'ailleurs le meilleur moyen de se faire respecter; le ministre ne l'ignorait pas et le prouvait par sa conduite.

Il n'hésitait pas à railler parfois la douce quiétude où se complaisait le comte de Kaunitz et la conviction que celui-ci paraissait avoir de la supériorité de son pays sur ses adversaires, supériorité qui devait forcément amener, à ses yeux, le succès final de la cause autrichienne. « L'idée de M. de Kaunitz de faire agir les alliés dans la campagne prochaine, comme si elle devait

1. Vienne 271, fol. 93 et 94.

être la dernière, serait très bonne si aucun de nous était en mesure pour la pouvoir terminer. Mais, *avant que de marcher, il faut commencer par avoir des jambes, et, pour pouvoir faire une dernière campagne, il faut se mettre en état de la faire réellement.* Or, je ne vois encore aucun des alliés dans cette position, et cependant c'est celle dans laquelle il est d'une nécessité indispensable qu'ils se mettent très promptement¹.

Choiseul ne se bornait pas, d'ailleurs, à critiquer. Il donnait les conseils et les avertissements qu'il jugeait utiles. Prévenu par Vergennes, alors ambassadeur de France à Constantinople, d'une mise en mouvement possible des forces turques si le roi de Prusse venait à envahir la Pologne, il ne perdait pas de temps à lui envoyer des instructions pour tâcher de détourner cet événement qui eût singulièrement gêné les alliés. Il faisait, d'autre part, agir par Boyer auprès de Kaunitz pour que celui-ci prît, de son côté, toutes les précautions nécessaires. Comme le chancelier autrichien paraissait mettre en doute le danger signalé, Choiseul écrivait de nouveau à notre chargé d'affaires : « Je ne suis point étonné de la sécurité de M. de Kaunitz sur les négociations de l'Angleterre à la Porte ottomane. *Ce ministre suit en cela sa confiance ordinaire*, qui ne lui fait jamais voir que ce qu'il veut voir. Cependant, vous ne négligerez pas de lui représenter qu'il nous semble que cet article mérite la plus sérieuse attention de sa part, et que, sur un point aussi important, on ne peut trop user de précautions². »

Ces intrigues de l'Angleterre, Choiseul les poursuivait et s'efforçait de les combattre partout où il les apercevait. Il entreprit de les démasquer en Russie, où l'or anglais exerçait son influence néfaste et contrariait les plans de l'alliance. Pétersbourg était, en effet, un champ d'action ouvert à l'habileté de M. Keith, qui y représentait à la fois les intérêts de l'Angleterre et ceux de la Prusse. Il avait eu le talent de s'y faire de nombreux partisans, et M. de Bestuchef, lui-même, prêtait volontiers l'oreille à ses propositions. Il s'agissait d'obtenir de l'impératrice Élisabeth qu'elle renvoyât de sa cour l'agent anglais et qu'elle renonçât aux services d'un vice-chancelier qui était un obstacle aux projets de la France et de l'Autriche.

1. Choiseul à Boyer, 12 février 1759.

2. Vienne 272, fol. 184.

Choiseul ordonna à notre ambassadeur en Russie, le marquis de L'Hôpital, de s'en ouvrir au chancelier, M. de Voronzof (qui lui, au contraire, se montrait favorable à nos intérêts). Il lui recommanda, toutefois, de ne faire cette démarche que si le comte Esterhazy (le représentant de Marie-Thérèse à Pétersbourg) était autorisé de son côté à une intervention pareille. En même temps qu'il envoyait ces instructions, le ministre en informant Boyer, qui devait prier M. de Kaunitz de faire agir le comte Esterhazy de concert avec M. de L'Hôpital pour donner plus de poids à leurs représentations. Si le chancelier de l'empire autrichien refusait son concours, Boyer devait rapidement l'écrire à Versailles et en prévenir directement l'ambassadeur français à Pétersbourg afin qu'il ne risquât pas de se compromettre mal à propos.

Cette proposition reçut de Kaunitz un accueil plutôt froid. Il n'aimait guère tout ce qui pouvait amener des complications imprévues, et se mêler ainsi des affaires de la cour de Russie lui paraissait offrir des inconvénients qu'il ne dissimula pas à notre chargé d'affaires. Celui-ci réfuta les objections qu'on lui présentait et, par son insistance, obtint que la question serait portée devant l'impératrice. Marie-Thérèse se montra plus conciliante que son chancelier, et des ordres furent donnés pour la démarche commune.

Il était d'autant plus utile de concerter ses mouvements diplomatiques aussi bien que militaires et de prendre des mesures pour marcher d'accord que les ennemis se montraient pleins d'audace. Le prince Henri de Prusse venait de faire irruption en Bohême et avait ravagé les magasins de l'armée autrichienne. Choiseul apprit avec beaucoup de déplaisir un événement qui portait à la force de nos alliés un coup sensible et qui, d'après lui, aurait dû ne pas se produire : « *Nous ne sommes pas persuadés*, écrivait-il à Boyer le 8 mai 1759, *que M. de Daun n'ait pas pu prévoir et prévenir cette entreprise*, et ce début est d'autant plus fâcheux qu'il sert à balancer l'avantage que nous avons eu à Bergen et qu'il décourage les bien intentionnés en même temps qu'il augmente la confiance de l'ennemi. »

En dehors et à côté des conséquences fâcheuses de cette surprise, Choiseul prévoyait que la cour impériale, pour se justifier, chercherait à en rendre responsable l'armée du roi en Allemagne, ce qui amenait sous sa plume les lignes suivantes : « Je m'attends

à ce que M. le comte de Kaunitz dira que tous ces inconvenients n'arrivent que par notre faute; mais, avec sa permission, nous croyons que c'est par celle de la cour de Vienne¹. » Le ministre français n'était d'ailleurs pas le seul à trouver que tout n'allait pas pour le mieux dans les armées autrichiennes. Même parmi ses compatriotes, le maréchal Daun rencontrait des railleur à qui ses hésitations et ses lenteurs inspiraient une démarche assez piquante. La maréchale reçut un jour un petit paquet à l'adresse de son mari. Elle l'ouvrit en son absence et constata qu'il renfermait un bonnet de nuit. L'histoire s'ébruita bien vite, on ne sait trop comment, et Boyer la conta à Choiseul comme un indice de l'état des esprits en Autriche.

Les controverses, assez fréquentes entre les deux alliés, portaient parfois sur des points très importants; mais Choiseul n'hésitait jamais à les soulever quand il le jugeait utile pour l'intérêt de la politique française. On en trouve une preuve dans la lettre qu'il adressait, le 24 juin 1759, au comte de Starhemberg, ambassadeur de Marie-Thérèse à Versailles : « Nous n'avons pu apprendre qu'avec la plus grande surprise, disait-il, que les ministres impériaux à la diète aient entrepris de publier un mémoire qui tend à la destruction du droit de séparation des protestants dans les affaires autres que de religion. *Ces serait tromper LL. MM. II. que de ne pas leur représenter que, non seulement on ne retirera aucun avantage de cette démarche ni pour elles, ni pour l'empire, ni pour la cause commune, mais qu'au contraire il peut en résulter beaucoup de préjudice par l'aigreur qu'elle causera parmi les protestants et que ce serait y coopérer de la part de la France que de concourrir à l'exécution de ce dessein.* »

« La preuve en est claire et la cour impériale s'en convaincra facilement pour peu qu'elle veuille faire réflexion aux circonstances actuelles.

« La cour de Suède, qui, à la paix de Westphalie, a procuré le droit de séparation au corps qui se dit évangélique, a envoyé une protestation à son ministre à la diète, qu'il est tout prêt à faire paraître dans le cas où l'on attaquerait ce droit relativement aux affaires politiques, et elle vient de déclarer à la France qu'elle ne peut pas se dispenser de protéger et de défendre ce droit

1. Vienne 272, fol. 187.

avec la plus grande vigueur. La cour électorale de Saxe ne se prêtera jamais aux vues de la cour impériale sur cet objet dans la crainte de perdre le directoire du corps protestant. On peut assurer que tous les autres princes protestants, même les mieux intentionnés, se conduiront de même puisqu'ils regardent tous ce droit comme le rempart de la liberté.

« Si la France, dans ces conjonctures, approuvait le dessein de la cour de Vienne, quel préjudice n'en résulterait-il pas, pour les intérêts de l'alliance et ceux de la cause commune, de voir les deux garants de la paix de Westphalie divisés de sentiments dans une affaire si intéressante pour les protestants. Ne serait-ce pas accréditer les imputations que les ennemis de la paix ont faites aux deux cours du dessein de s'être unies pour la destruction des protestants? »

Choiseul confiait ensuite à l'ambassadeur autrichien une observation qui méritait bien de le faire réfléchir. Alors que le calme le plus grand régnait dans l'empire et qu'il jouissait d'un crédit prépondérant, l'empereur, à deux reprises, en 1717 et en 1727, avait attaqué ce droit des protestants sans réussir à l'ébranler. L'heure actuelle était mal choisie pour renouveler cette tentative. Comment, en effet, pouvait-on espérer un meilleur succès au milieu des troubles dont l'Allemagne était agitée, alors surtout que les ennemis de l'empire ne cherchaient qu'une occasion de provoquer une scission. Pareille démarche de la cour impériale ne risquait-elle pas de favoriser singulièrement les desseins de ses adversaires?

Aussi le ministre français terminait-il en ces termes pleins de sagesse et de dignité : « Le roi a cru devoir ces réflexions à son attachement à l'empereur et à l'impératrice, à son zèle pour le bien de l'empire et pour celui de la cause commune, et S. M. espère que les mêmes considérations relativement au bien public détermineront LL. MM. II. à envoyer ordre à leurs ministres de ne point faire la publication du mémoire contre le droit des protestants de se séparer dans les matières de pure politique et à se désister de toute entreprise qui aurait pour but de provoquer les protestants sur une matière si délicate et si sensible pour tout le corps protestant¹. »

1. Vienne 272, fol. 285 et 286.

III.

A l'heure même où il priait le comte de Stahremberg de transmettre à Vienne ces représentations amicales, mais fermes, Choiseul confiait à notre nouvel ambassadeur le soin d'intervenir de son côté. Le comte de Choiseul-Praslin partit donc de Versailles muni d'instructions spéciales à cette affaire, et c'est à la régler que furent consacrés ses débuts dans le poste où son nom avait fortement contribué à le placer.

L'accueil qu'il reçut en Autriche devait faciliter sa tâche. Il le retrace en une lettre qui peint au vif les personnages entre lesquels se débattaient de si graves intérêts. Après avoir rendu compte à Choiseul de la demande d'audience qu'il a faite au chancelier et au vice-chancelier et de ses entrevues avec eux, Praslin ajoute : « Ils m'ont paru l'un et l'autre tels que vous me les aviez annoncés : d'honnêtes gens, bien intentionnés, de bonne foi, avec des manières aisées, nobles et polies. Quant à ce qui me regarde personnellement, je ne puis trop me louer de l'accueil qu'ils m'ont fait et de la manière dont ils m'ont traité. Je ne parle pas des égards et de la politesse qui est due au caractère dont le roi m'a honoré, mais d'un air d'ouverture, d'aisance, de contentement et presque même d'amitié, comme si nous nous connaissons depuis longtemps.

« Je dois cela à mon nom et au souvenir qu'ils conservent de vous, Monsieur. Ils m'en ont parlé l'un et l'autre avec une estime et une amitié qui m'ont paru très sincères. Je n'ai pas manqué de faire valoir la liaison intime qui est entre nous et je leur ai dit que les sentiments qu'ils avaient pour vous me donnaient d'avance un droit à leur amitié, que je tâcherais de mériter par moi-même. J'ai ajouté à M. de Kaunitz que je le priais d'oublier que vous fussiez parti et que l'ambassade eût été interrompue, que je désirais qu'il agît avec moi comme si c'était vous qui fussiez resté, que je ne me flattais pas de vous remplacer par les agréments, mais que j'étais sûr qu'il n'aurait rien à désirer du côté de la franchise, de la droiture, de la probité et du zèle pour la cause commune.

« Je suis très aise de vous observer, Monsieur, que je ne me suis lâché sur toutes ces prévenances qu'à proportion de celles qu'il me faisait, et je vous avoue que j'ai été très étonné de toutes

ses avances, qui ont été très grandes. Je ne l'ai point trouvé froid, haut, dominant, vain ni affectant la supériorité. J'ai bien remarqué dans ses propos qu'il avait bonne opinion de lui, de ses idées, de son esprit et de ses talents, mais, d'ailleurs, il s'est montré vis-à-vis de moi avec des manières simples, aisées et obligeantes. Il a mis beaucoup de grâce, d'ouverture et de gaieté même dans les trois conversations que j'ai eues avec lui, et je pourrais dire qu'il a été presque caressant. Il m'a dit que j'étais fait pour réussir dans ce pays et qu'il m'en répondait; qu'il se chargeait de moi, qu'il m'avertirait de ce que je pouvais ignorer et qu'il en userait avec moi comme avec son ami. Ce sont là ses propres termes. Il ajouta, hier au soir, qu'il avait dit bien du mal de moi à l'impératrice et que je la trouverais fort mal disposée sur mon compte. Il m'est revenu, d'ailleurs, qu'il avait été content de moi et qu'il en avait parlé avec éloge. On a remarqué qu'il avait été fort gai toute la journée et de très bonne humeur et l'on a prétendu que c'était moi qui en étais cause.

« Ne croyez pas, Monsieur, que je sois ébloui d'un commencement si favorable; je sais bien que je trouverai des épines sur mon chemin et qu'un si beau jour sera quelquefois troublé par des orages. J'y suis préparé; je suis armé de patience jusqu'aux dents, et je vous assure que rien ne me rebutera, tant que le service du roi y sera intéressé¹. »

Si les ministres autrichiens montrèrent à l'ambassadeur des dispositions favorables, il ne fut pas moins bien reçu par Marie-Thérèse et par son époux. C'est le 2 juillet 1759 qu'eut lieu cette première audience, et Praslin s'empressa d'écrire au roi pour lui faire part de ses heureux débuts. Aux compliments obligatoires d'une réception officielle, l'impératrice avait su joindre une note plus intime et plus personnelle qui devait singulièrement toucher Louis XV. Après avoir demandé à l'ambassadeur des nouvelles du roi, de la famille royale et de plusieurs ministres, Marie-Thérèse, en effet, s'informa bien vite de la santé de M^{me} de Pompadour, pour qui elle témoigna « une estime et une amitié véritables. » Comme pour donner plus de prix encore à ses paroles, elle se hâta d'ajouter : *Ce n'est pas à cause de l'obligation que je lui ai d'avoir contribué à notre alliance. C'est une justice que je rends à son mérite².*

1. Vienne 272, fol. 320 et 321.

2. Vienne 272, fol. 329.

Les formules de politesse épuisées, on en vint aux choses sérieuses. L'impératrice insista sur le désir qu'elle avait de rendre son union avec nous durable et perpétuelle, déclarant même qu'elle aimait les Français déjà quand ils lui faisaient la guerre. Le meilleur moyen de nous témoigner ses sentiments c'était, aux yeux de Praslin, de détester nos adversaires. Il dépeignit donc les Anglais comme nos véritables ennemis et ceux de la cause commune, ce qui amena sur les lèvres de Marie-Thérèse les paroles suivantes : « Vous haïssez bien les Anglais, mais je veux que vous haïssiez plus encore le roi de Prusse. » Puis, comme si elle se rendait compte que l'alliance, présentée sous cette forme, offrait une occasion de désaccord et qu'elle voulait écarter tout ce qui aurait pu diviser les deux cours, elle reprit : « Il faut que je haïsse les Anglais plus que vous ne les haïssez et il faut que vous haïssiez le roi de Prusse plus que je ne le hais. »

L'empereur ne se montra pas moins aimable : « Je me flatte, » dit-il à Praslin, « que le roi votre maître connaît ma droiture, ma franchise et ma bonne foi, et vous, M. l'Ambassadeur, vous l'éprouverez dans le cours de votre ambassade. *La ruse et la finesse ne nous conviennent point. Je crois que c'est une mauvaise manière de traiter les affaires; nous ne sommes point des marchands et nous ne devons avoir qu'un mot.* » Pour bien montrer sa sincérité à notre égard, il manifesta à Praslin les craintes que lui causait l'armement maritime alors entrepris par la France.

C'était l'heure, en effet, où, sous l'inspiration de Choiseul, qui avait déjà su prendre dans les conseils du roi une influence prépondérante, la marine préparait contre l'Angleterre l'expédition qui devait aboutir à la malheureuse journée de M. de Conflans. L'empereur trouvait cette entreprise belle, hardie et digne d'une puissance comme la France, mais elle le faisait trembler par le danger et l'incertitude que présentent toujours de pareils projets. Il déclara même à Praslin à ce propos : « Je regarde un embarquement comme un pistolet qui n'est pas chargé et dont il ne faut faire usage que pour intimider son ennemi. »

Choiseul, à vrai dire, ne fut pas étonné des alarmes que nos dispositions contre l'Angleterre inspiraient à Marie-Thérèse et à son époux : « Nous avons, nous-mêmes qui y travaillons, » écri-

vait-il à notre ambassadeur, « des moments où nous les envisageons de la même façon. Mais *le courage du roi est supérieur au danger* et nous comptons que les mesures sont assez bien prises pour qu'un projet si grand puisse remplir les vues de S. M. et contribuer au bien de la cause commune et à celui de toute l'Europe, qui dépend de l'abaissement des Anglais. » Il est triste de se dire, en lisant ces lignes, que de pareils sentiments devaient être aussi mal récompensés par l'avenir. L'amitié de François de Lorraine l'avait rendu clairvoyant pour nous et lui avait donné comme une prescience du résultat désastreux qui attendait un effort pourtant si méritoire.

IV.

En présence des dispositions pleines de bienveillance que chacun lui manifestait à Vienne, le comte de Praslin s'empessa de mettre à profit la lune de miel de son ambassade. Il fit donc auprès du gouvernement impérial la démarche que lui avait prescrite le cabinet de Versailles pour empêcher la publication du « mémoire contre le droit de séparation des protestants. » L'attitude observée par Kaunitz en cette affaire lui sembla bien embarrassée et même un peu louche. Mais le résultat n'en répondit pas moins aux désirs de la France : le chancelier lui promit que le mémoire ne serait pas publié.

S'opposer à *propos* aux volontés de l'Autriche et se défendre à son égard d'une trop grande complaisance paraissait à Praslin le moyen le plus sûr de conserver « son alliance avec son amitié. » C'était aussi la politique de Choiseul. Il en avait fait la preuve, en cette occasion, avec la plus entière évidence. Il ne le témoigna pas moins clairement au sujet des pourparlers entre la France et l'Angleterre pour leur paix particulière, pourparlers entrepris par l'intermédiaire de la cour de Madrid.

Le roi Ferdinand VI venait de mourir après une longue et bizarre maladie. Son malheureux pays semblait participer à l'état de langueur dans lequel avait vécu ce prince, qui léguait à son successeur une situation des plus difficiles. L'anarchie régnait en souveraine aussi bien à la cour que dans les diverses branches de l'administration. Les inspirations les plus contradictoires dirigeaient les décisions à prendre. Toutes les affaires

demeuraient en suspens, faute d'une volonté unique et maîtresse, et l'Espagne, qui ne paraissait rester debout que par sa propre masse, en était réduite à un rôle effacé dans la politique générale de l'Europe.

Heureusement pour elle, Charles III ne ressemblait pas à Ferdinand VI et devait bientôt le rendre évident aux yeux de tous. Aussi, quand on apprit la mort de son frère, on sentit d'instinct, à Versailles comme à Vienne, qu'il y avait quelque chose de changé dans le monde. Le comte de Kaunitz affecta, au contraire, de dire que l'événement était au fond assez indifférent, et il alla jusqu'à déclarer à notre ambassadeur que le nouveau roi ne nous aimait pas. Une telle affirmation paraissait assez étrange à moins qu'elle ne fût intéressée. Praslin se demandait, en effet, si le chancelier de l'empire était de bonne foi en le prononçant ou s'il ne tâchait pas plutôt de nous inspirer une certaine défiance à l'égard de Charles III, pour éviter qu'une liaison trop étroite entre nous et l'Espagne n'affaiblit notre alliance avec la cour de Vienne en nous la rendant moins précieuse et moins nécessaire. *Peut-être, disait-il avec une réelle perspicacité, M. de Kaunitz voudrait-il que nous n'eussions d'amis intimes que l'impératrice, afin de nous tenir davantage dans sa dépendance.*

Ce fut aussi l'opinion de Choiseul quand Praslin lui transmit sa conversation avec le chancelier, et il s'empressa de lui répondre : « Quelques préjugés que M. de Kaunitz puisse avoir contre le roi d'Espagne, nous sommes obligés d'avouer que nous n'avons reconnu que de bonnes dispositions dans ce prince et que nous et nos alliés ne pourrons qu'avoir lieu d'être contents, s'il conserve sur le trône d'Espagne les mêmes sentiments qu'il a eus sur celui des Deux-Siciles¹. » Par contre, Choiseul abandonnait à Kaunitz le ministre du roi de Naples, Tanucci, qu'il accusait d'être la cause de toutes les difficultés rencontrées en ce pays. Le portrait qu'il en trace montra bien ses sentiments à son égard.

« *M. le comte de Kaunitz a très grande raison d'être choqué contre M. Tanucci, et j'avais, longtemps avant lui, dit dans le conseil du roi que, s'il y avait un second Tanucci*

1. Choiseul à Praslin, 9 septembre 1759.

dans le monde, il me serait impossible de conduire les affaires du roi. Outre la mauvaise foi, le mensonge, la perfidie, l'arrogance de ce ministre et sa duplicité dans les affaires, j'ai personnellement les sujets les plus graves de me plaindre de lui et je sais, à n'en pouvoir douter, que, tandis que je ne suis occupé que de l'union intime des branches de la maison de France et que j'ai pour système que le roi doit tout sacrifier à cette union, M. de Tanucci a cherché à persuader au roi de Naples et, je crois, y a réussi, que je travaillais à brouiller l'Espagne avec la France et à sacrifier les intérêts de S. M. catholique à ceux de la cour de Vienne.

« Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que, dans le même temps que j'éprouve cette imputation de sa part, il convient, avec M. d'Ossun, que nos procédés vis-à-vis de son maître sont aussi nobles que francs et que le roi d'Espagne nous doit beaucoup de reconnaissance. Enfin, Monsieur, il faut que j'ai eu la patience qu'exige le service du roi pour avoir continué de conseiller à S. M. les ménagements qu'il ne cesse d'avoir pour le roi son cousin.

« Il est vrai que M. Tanucci nous dit beaucoup de mal de la cour de Vienne. Vous pouvez dire à M. de Kaunitz que nous n'ignorons pas celui qu'il dit à M. de Neuperg de nous, mais je connais trop le ministère de l'impératrice pour n'être pas sûr que ce que dit le ministre napolitain ne lui fait pas plus d'effet qu'à moi¹. »

Heureusement pour l'avenir des négociations avec Madrid, Charles III avait résolu de ne pas emmener en Espagne ce ministre si peu sympathique, et, de ce fait, Choiseul se trouvait « débarrassé d'un grand fardeau. » Il n'hésitait pas à charger Praslin de faire connaître son sentiment là-dessus à M. de Kaunitz et de lui déclarer, qu'en ce qui concernait Tanucci, ils étaient pleinement du même avis. Mais, cette satisfaction accordée au chancelier, Choiseul se hâtait de l'informer de leur complète divergence de vues en ce qui concernait le principal, je veux dire la médiation de l'Espagne.

Le cabinet de Vienne la voyait d'un mauvais œil. Il aurait voulu ne pas laisser à Charles III ce moyen d'influence et cette

1. Vienne 273, fol. 310 et suiv.

occasion d'intimité avec la cour de Versailles. Choiseul avait une opinion tout à fait différente, et, le roi d'Espagne ayant offert ses bons offices, il jugeait utile de les accepter. Il promettait seulement à l'Autriche de « l'instruire exactement de ce qui se passerait à cet égard. » Le ministre français ne comprenait d'ailleurs pas l'inconvénient que la cour de Vienne voyait à faire savoir que Louis XV se prêterait à la paix avec l'Angleterre pourvu que les conditions fussent justes et raisonnables. Il ne s'agissait, bien entendu, que de nos querelles particulières, car, dès cette époque, le cabinet de Versailles entendait nettement les séparer de la guerre qui se poursuivait entre l'impératrice et le roi de Prusse. Praslin devait bien persuader l'Autriche que l'on n'écouteraient aucune proposition contraire à ses intérêts, mais que, d'autre part, la situation de la France faisait un devoir à ses gouvernans de la sortir des difficultés où elle menaçait de sombrer.

La lettre que Choiseul adressait alors à l'ambassadeur montre les efforts accomplis pour y parvenir : « M. de Kaunitz, » écrivait-il au 29 octobre 1759, « ne regarde que ce qui touche sa maîtresse ; mais, s'il jette les yeux sur ce qui s'est passé depuis que je suis entré en place, il conviendra que mon courage mérite quelque éloge.

« M. de Kaunitz sait quelle était la situation du royaume à la fin de l'année 1758 et le désir que l'on avait de la paix. Je crois que j'avais changé le ton à cet égard en arrivant ici, que les dispositions pour la campagne de 1759 étaient telles que nous devions nous promettre des succès. Nous avions calculé que c'était à nous dans l'alliance à agir puissamment cette année ; nous avions formé un plan offensif dans toutes les parties. Qu'est-il arrivé ?

« L'escadre qui avait été envoyée à nos îles sous le vent, commandée par M. de Bompart, n'a pas sauvé la Guadeloupe, que nous avons perdue plus par trahison des habitants que par les forces de nos ennemis. Ainsi, l'escadre de M. de Bompart n'a pas rempli son objet. Nous avons perdu dans le même temps nos établissements en Afrique. Sur terre, la bataille de Minden a détruit notre projet de campagne. Le combat de M. de la Clue a porté un coup sensible à nos dispositions maritimes. Nous avions des espérances en Asie. Bien loin qu'elles se soient réalisées et que

nous tirions le moindre effet des dépenses énormes qui ont été faites pour cette partie, nous avons reçu la nouvelle de la destruction de notre armée, et il est vraisemblable que, vu l'état déplorable de nos affaires, nous perdrons Pondichéry. Nous venons d'apprendre la prise de Québec et la perte, par conséquent, du Canada, événement qui, quoique prévu il y a un an, nous a été fort sensible dans ce moment parce que M. de Montcalm nous avait écrit qu'il espérait qu'il ne serait pas pris cette année, et nous croyons que, sans sa mort, nous aurions conservé cette colonie.

« Voilà nos malheurs militaires; je crois qu'il est difficile dans toutes les parties qu'ils puissent être plus grands. Nous avons des alliés puissants. En jetant les yeux sur les événements qui les concernent, nous ne pensons pas qu'ils nous aient procuré de dédommages à nos peines et nous en sommes d'autant plus affligés que nous avons pu espérer que leurs succès mettraient du poids dans la balance.

« Il ne faut pas croire qu'il en soit en France comme à Vienne et que les malheurs de la guerre n'influent pas sur toutes les parties de l'État. *Notre crédit, qui faisait la grande branche de notre puissance, est anéanti.* Nous sommes obligés de nous soutenir par les revenus seuls; mais, comme ils étaient mangés par anticipation, il a fallu que le roi fasse une espèce de banquereoute, comme vous le verrez par les arrêts que je vous adresse. Les nouveaux impôts n'ont pas produit un soulagement actuel. Il ne s'est pas trouvé de compagnie qui ait pu faire les avances de ces impositions. *L'on en est donc réduit à agiter dans le Conseil, pour payer les troupes au mois de novembre, d'envoyer la vaisselle du roi et des particuliers à la Monnaie et de donner en échange des billets qui, vous le jugez bien, ne seront pas recherchés.* Par conséquent, cet expédient produira fort peu d'argent actuel, lequel argent ne fera qu'une très petite sensation dans le gouffre immense de la dépense nécessaire.

« *Le roi ne paie plus rien absolument que ses troupes,* qui sont au moment de manquer, *et les subsides convenus dans les traités.* Je ne vous parle pas, dans cet état affreux, de la situation de l'intérieur du royaume; mais, d'après ce tableau, vous conviendrez que je dois être blessé qu'on me soupçonne de faiblesse comme le cardinal de Bernis. Vous pouvez dire à

M. de Kaunitz que je ne mérite pas cette comparaison et que je crois en avoir donné des preuves.

« Malgré cette situation, M. le duc de Broglie tiendra la campagne aussi longtemps que M. le prince Ferdinand. M. de Conflans va sortir et risquer une bataille navale pour aller prendre les 20,000 hommes que commande M. d'Aiguillon et les conduire en Écosse. Les moyens pour l'expédition de M. de Soubise sont presque tous arrangés. Si M. de Conflans est battu, que M. d'Aiguillon ne puisse pas sortir, ainsi que M. de Soubise, sans perte de temps, nous assemblons une seconde armée sur le Bas-Rhin et nous ferons un projet de campagne d'hiver pour cette armée en risquant la destruction de nos troupes, tandis que M. de Broglie s'avancera en Hesse et contiendra la partie de l'Allemagne qui protège son armée. Mais, en même temps, si les malheurs continuent à persécuter nos opérations, je ne peux pas me cacher, malgré ma volonté, que le royaume sera dans un état très dangereux.

Il n'y a pas d'engagement qui tienne contre l'impossible, et, quelque courage que nous ayons, quelle que soit la fidélité du roi pour ses engagements avec l'impératrice, il ne faudra pas que cette princesse s'attende à des secours bien puissants de notre part. Nous ne ferons pas la paix de terre sans elle, nous nous détruirons d'année en année en sa faveur, mais il faut la prévenir que nous serons forcés par les circonstances à faire notre paix d'Angleterre dès qu'elle sera possible, et que, quant à la guerre de terre, si les efforts que nous allons faire manquent, nous la soutiendrons comme nous pourrons, en défendant nos frontières et en payant nos sub-sides à nos alliés.

Ce n'est pas tout d'avoir du courage, il faut aussi avoir le moyen de le soutenir, et ce serait tromper nos alliés que ne pas leur parler clairement sur notre situation¹. »

V.

Plutôt que de commenter en détail ces pages réellement émouvantes, j'ai cru qu'il valait mieux laisser la parole à Choiseul

1. Vienne 274, fol. 137 et suiv.

lui-même et citer sa lettre tout entière. Si l'on rapproche de ces lignes celles qu'il écrivait le 13 novembre et le 25 décembre de la même année, la pensée du ministre me semble apparaître avec une clarté vraiment lumineuse et qui honore grandement sa mémoire. « *Le roi et l'impératrice sont jeunes encore*, » disait-il à Praslin. « *S'ils faisaient bientôt la paix et qu'ils s'appliquassent de concert à consolider leur union et à y accoutumer les esprits des nations qu'ils gouvernent, leur alliance doublerait leur puissance et leur considération. Si, au contraire, les deux cours ne font la paix que quand elles seront abattues, elles auront de la peine à se relever...* » Le roi sait, à n'en pas douter, que les alliés sont peu de chose à la cour impériale, hors quand ils contribuent à l'anéantissement du roi de Prusse; mais, ... de même que l'impératrice et M. de Kaunitz sont peu inquiets de nos pertes vis-à-vis des Anglais, nous serons peu affectés du malheur de voir le roi de Prusse n'être point écrasé. Le point essentiel vis-à-vis de ces deux objets est que chaque cour parvienne au but qui l'intéresse le mieux qui sera possible, sans qu'on puisse accuser le roi et son ministère d'avoir manqué à ses engagements. C'est ce point capital, Monsieur, qui affecte véritablement S. M. et duquel nous sommes occupés journellement. Nous pensons que, pour y arriver, il ne faut pas marquer à la cour de Vienne un désir immoderé de la paix; mais, qu'en même temps, il ne faut pas perdre une occasion de lui faire connaître que *nous ne sommes point dans l'intention de sacrifier les intérêts de la France à ceux de la maison d'Autriche, de même que cette maison ne sacrifierait pas les siens aux nôtres, ainsi qu'elle le prouve¹.* »

Viril et fier langage à coup sûr, et qui montre avec évidence combien ce ministre, que l'on qualifie parfois d'esprit léger, réfléchit au contraire et envisage sérieusement les questions si graves qui s'imposaient à son attention. Ainsi éclatent au grand jour, en même temps que ses angoisses patriotiques, la lucidité et la fermeté d'intelligence d'un homme à qui ont trop souvent manqué les moyens d'exécution pour faire aboutir les plans qu'il savait si bien concevoir.

Mais la vraie noblesse consiste moins dans le succès que dans

1. Vienne 274, fol. 232, 442 et 443.

l'effort accompli pour le mériter. A ce titre, Choiseul, dans cette première année de ministère, avait fait preuve des plus hautes qualités morales et il avait ainsi pleinement justifié le choix de Louis XV. La sagesse des conseils qu'il donnait à l'Autriche et l'indépendance de langage qu'il conservait vis-à-vis d'elle valaient bien la peine d'être mises en lumière. Si Marie-Thérèse s'était moins « butée » à vouloir reconquérir cette Silésie qu'elle conservait l'illusion de reprendre, combien de maux épargnés et de ruines évitées ! L'espoir de la revanche est certes légitime, et ce n'est pas nous qui voudrions le blâmer. Encore ne faut-il pas y sacrifier aveuglément tout le reste, et c'est à ce point de vue que le ministre avait raison de rappeler la cour de Vienne à la réalité des choses. En lui redisant que notre situation ne permettait pas de prolonger outre mesure des hostilités qui lui paraissaient désormais sans résultat possible, Choiseul accomplissait l'œuvre d'un bon Français et d'un véritable ami de l'humanité.

Alfred BOURGUET.

LES INTRIGUES ROYALISTES DE FOUCHE ET DE DAVOUT

APRÈS LA SECONDE ABDICATION

(1815¹)

I.

En renversant Napoléon par peur de la dictature, les Chambres avaient créé l'anarchie. En face de l'ennemi, la France se trouvait sans gouvernement. Les députés et les pairs avaient délégué le pouvoir à une Commission exécutive; ils sanctionnaient de leur vote toutes les mesures prises ou proposées par cette Commission, et ils se furent peut-être résolus à lui donner la puissance dictatoriale qu'ils avaient tant redouté de voir entre les mains de l'empereur. Mais la Commission exécutive n'était qu'un mot, un simulacre, une ombre. Sans espoir comme sans volonté, elle était asservie à Fouché, qu'elle avait nommé son président et dont elle était dupe jusqu'à la complicité. Et Fouché, devenu le chef du gouvernement, n'usait de son pouvoir sur la France que pour paralyser les dernières énergies.

Pendant quelques jours, le duc d'Otrante dissimula bien ses trahisons. Il sut garder la confiance du Parlement par sa proclamation aux Français², par ses nombreux messages aux Chambres,

1. La présente étude est détachée du tome III de 1815, qui paraîtra très prochainement.

2. « ... On peut détruire en partie des armées, mais on ne détruit, on ne soumet pas surtout une nation intrépide qui combat pour la justice et pour sa liberté. » Proclamation de la Commission de gouvernement aux Français. Paris, 24 juin (*Moniteur*, 25 juin). — Berlier, secrétaire de la Commission de gouvernement, avait été chargé par Fouché de rédiger cette proclamation et « de la faire laconique et vague. » Mais ces mots qu'il y inséra : « sans avoir à subir le retour d'un pouvoir qui ne serait pas dans le vœu national, » déplurent à Fouché. Il dit : « Ce n'est point cela. Je m'en occuperai moi-même, »

par les projets de loi qu'il leur demanda de voter au nom de la Commission de gouvernement : appel ou prétendu appel des conscrits de 1815¹, droit de réquisition pour les subsistances militaires, envoi de commissaires aux armées, mise de Paris en état de siège, suspension de la liberté individuelle à l'égard des personnes prévenues de correspondre avec l'ennemi, de provoquer des troubles, d'engager à la désertion et « d'arborer d'autres signes de ralliement que les couleurs nationales². » Toutes ces paroles et tous les semblants d'actes abusaient les Chambres en leur faisant croire, comme le prétendait effrontément Fouché dans un de ses messages, que « la Commission utilisait pour la défense de l'indépendance française le patriotisme et le dévouement des citoyens et ne cessait pas de prendre des mesures pour appuyer les négociations par le développement de toutes les forces nationales³. »

Les lois demandées furent votées, mais, par la volonté de Fouché et par l'inertie de la Commission exécutive, elles restèrent sans effet. Nulle mesure ne fut prise pour activer la levée de 1815 ; on usa à peine du droit de réquisition ; Paris demeura sous l'état de siège aussi agité et aussi turbulent qu'il l'était auparavant ; pas un conspirateur royaliste ne fut arrêté. La Chambre transmit à la Commission exécutive, avec avis favorable, une pétition des fédérés parisiens qui demandaient des armes et une organisation militaire, afin de servir aux frontières ou aux approches de Paris⁴. C'étaient des milliers de bras pour la défense.

et rédiga ou fit rédiger par Jay ou Manuel une autre proclamation (Berlier, *Précis de ma vie politique*, 128-129).

1. Au commencement de juin, l'empereur, sur l'avis conforme du Conseil d'État, avait ordonné, par simple mesure administrative, la levée des conscrits de 1815, et, dès le 11 juin, il y avait dans les dépôts 46,500 hommes de cette levée, qui était susceptible d'en fournir 120,000 (voir 1815, II, 16). Ainsi, on ne fit le 24 juin que donner l'autorité d'une loi à une mesure déjà en pleine exécution. Dans la correspondance générale des archives de la Guerre, il est quelquefois question, du 25 juin au 4 juillet, de conscrits de 1815 rassemblés ou mis en marche. Mais ces réunions et ces mouvements eurent lieu en vertu d'instructions ministérielles antérieures de quinze jours à la constitution du gouvernement provisoire.

2. Procès-verbaux et correspondance de la Commission de gouvernement du 24 au 27 juin (Arch. nat., AF. IV, 1933, et AF. IV*, 202. *Moniteur*, 25 au 28 juin).

3. Message aux Chambres du 26 juin (*Moniteur*, 27 juin).

4. *Moniteur*, 25 juin. — Dès le commencement de juin, on avait organisé vingt-quatre bataillons fédérés parisiens (1815, I, 623-624). C'étaient mainte-

« Ces gens-là, dit Fouché, sont plus propres à effrayer Paris qu'à le défendre¹. » Les fédérés ne furent point armés². Il y avait à prendre des mesures efficaces pour le prompt achèvement des ouvrages et lignes de retranchements que l'empereur avait ordonné d'établir autour de Paris. Rien de plus urgent. Or, le 1^{er} juillet, ces fortifications se trouvèrent presque dans le même état qu'au 20 juin, inachevées sur la rive droite, à peine commencées sur la rive gauche³. Bien loin de s'accélérer à l'approche du péril, ces travaux s'étaient ralenti. Les ouvriers, mal payés et irrégulièrement, abandonnaient les chantiers, et les travailleurs volontaires diminuaient de nombre chaque jour par l'effet du découragement qui, des gouvernements, s'étendait à la population⁴.

Caulaincourt, ce larmoyer, n'avait jamais cru à la défense ; Grenier et Quinette, ces comparses, n'y croyaient guère ; Carnot n'y croyait plus ; Fouché n'en voulait point. Son espoir était

nant les autres fédérés de Paris qui demandaient à être enrôlés comme leurs camarades. — Une lettre du général Darricau, commandant des fédérés embataillonnés (*Moniteur*, 27 juin), précise la différence entre les fédérés en général et les tirailleurs fédérés, officiellement dénommés tirailleurs de la garde nationale.

1. Th. Berlier, *Précis de ma vie politique*, 132-133.

2. Non seulement les fédérés ne furent pas armés, mais, malgré les instances du général Darricau, les tirailleurs fédérés eux-mêmes ne reçurent que le 30 juin 4,000 fusils (Darricau à Davout, 27, 28, 29 juin, Arch. Guerre ; Procès-verbaux de la Commission de gouvernement, 30 juin, Arch. nat., AF. IV, 1933), ce qui, avec les 3,000 fusils distribués le 11 juin (1815, I, 629), portait à 7,000 les armes pour un effectif de 17,280 hommes.

3. Comparer le rapport du capitaine de service de Villeneuve, du 17 juin (Arch. Guerre), et le Mémoire du général Valée sur la défense de Paris (manuscrit communiqué par M. le général de Salle), qui porte, à la date du 1^{er} juillet : « Quelques ouvrages de la rive droite sont inachevés ; sur la rive gauche, les ouvrages ne sont qu'ébauchés. » Cf. aussi le rapport du général Valence, 24 juin (Arch. Guerre), et le rapport de Carnot au Conseil de guerre de la Villette, le 1^{er} juillet, rapport dont il sera parlé plus loin.

4. Bulletin de Réal, 26 juin (Arch. nat., AF. IV, 1934) ; général Freitag à Davout, 28 juin (Arch. Guerre) ; Mémoire précédent du général Valée. — Les fonds, cependant, ne manquaient pas. Sur les 500,000 francs affectés par l'empereur, par décret du 2 mai, aux retranchements de Paris, il restait environ 150,000 francs le 15 juin (Davout à Napoléon, 15 juin, Arch. nat., AF. IV, 1940). Le 26 juin, la Commission de gouvernement vota 50,000 francs pour ces travaux, et, le 27 juin, ce crédit fut porté à 300,000 francs (Procès-verbaux de la Commission de gouvernement, Arch. nat., AF. IV, 1933). Comme les ouvriers étaient payés 1 fr. 75 par jour (commandant Martin à Davout, s. d. (juin), Arch. Guerre), ces 300,000 francs représentaient 180,000 journées. Avec cela, on pouvait remuer de la terre. Il est probable, d'ailleurs, que ces crédits, ouverts trop tard, ne furent que partiellement touchés.

ailleurs, en des négociations occultes avec l'étranger et en de multiples intrigues avec les royalistes.

Le duc d'Otrante ne se bornait pas à voir chaque jour Vitrolles, qui tenait tous les fils de la conspiration bourbonniste de Paris. Dès le 24 juin¹, il avait dépêché à Wellington son vieil ami Gaillard, ex-oratorien devenu conseiller à la cour impériale. Cet émissaire devait demander un sauf-conduit anglais qui lui permit d'aller à Gand et profiter de son entretien avec Wellington pour le pressentir sur les sentiments des puissances touchant une intronisation éventuelle du duc d'Orléans². Tout en conspirant pour Louis XVIII, qui lui semblait imposé par la logique des événements, Fouché n'avait pas cessé de regarder comme un meilleur but et une tâche plus facile de faire roi le fils de Philippe-Égalité³. Il ne fallait que le consentement des Alliés, car, en France, tous les obstacles, toutes les difficultés que présentait

1. Lettre de Gaillard à Vitrolles, 24 juin 1817 (cité dans les Mémoires manuscrits de Gaillard, t. X, communiqués par M^{me} Martineau).

2. La mission de Gaillard, mentionnée en détails dans les *Mémoires de Fouché*, qui, bien qu'apocryphes, méritent souvent créance, est confirmée non seulement par Beugnot (*Mémoires*, II, 278) et par Pasquier (*Mémoires*, III, 244), mais, témoignage décisif, par une lettre de sir Charles Stuart à Wellington, de Cambrai, 29 juin (cité dans le Supplément des *Dispatches* de Wellington, X, 625). Gaillard, dans un passage de ses Mémoires manuscrits (Mémoires dont malheureusement à peu près toutes les pages du tome VIII, — environ 150, — relatives aux quinze jours où Fouché fut président du gouvernement provisoire, ont été coupées au ras de la marge), Gaillard, dis-je, n'a pas été chargé d'aucune mission. Mais, au tome X de ces mêmes Mémoires, il transcrit une lettre de lui à Vitrolles, du 24 juin 1817, dans laquelle il rappelle le voyage qu'il « fit à Cambrai le 24 juin 1815. » — D'après les *Mémoires de Fouché* (II, 355), Gaillard partit avec deux lettres cousues dans le collet de son habit, l'une pour le duc d'Orléans, l'autre pour le roi ; il dit à Wellington qu'il désirait être présenté au duc d'Orléans, à quoi le général anglais répondit : « Il n'est point ici, mais vous pouvez vous adresser à votre roi, qui est à Cambrai. » Il est fort douteux que les choses se soient passées ainsi. Fouché, et par conséquent Gaillard, ne pouvaient ignorer que le duc d'Orléans ne se trouvait pas au quartier général anglais ni même, vraisemblablement, à Gand. En se référant à la mission, postérieure de trente-six heures, d'un autre émissaire de Fouché, le général Tromelin, mission qui avait pour but ostensible de demander des sauf-conduits pour l'empereur et pour but secret de sonder Wellington relativement au duc d'Orléans (*Mémoires de Fouché*, II, 356, et lettre de sir Charles Stuart, Cambrai, 29 juin, précitée), il semble bien que Gaillard dut se borner à poser la même question au général anglais.

3. Notes de Rousselain (coll. Bégin); Stuart à Castlereagh, Gand, 6 juin (cité par Rambert et Mallet, *Louis XVIII à Gand*, II, 162; *Mémoires de Fouché*, II, 355-356; Lamarque, *Souvenirs*, I, 338; Villemain, *Souvenirs*, II, 448-449; Fleury de Chaboulon, II, 301, 321).

la restauration du roi légitime semblaient devoir tomber devant le duc d'Orléans. Il était le secret espoir de la majorité des deux Chambres, il avait de très nombreux partisans chez les officiers généraux, il eût bien convenu à la bourgeoisie libérale; le peuple, enfin, et l'armée se fussent ralliés aisément à un ancien combattant de Jemappes avec qui le maintien du drapeau tricolore ne pouvait faire question¹.

Fouché jouait sur deux cartes, mais il était prêt à mettre son enjeu entier sur celle des deux qui deviendrait l'atout. De là, la mission à double fin de Gaillard. Mais, aux premiers mots de Wellington, que vraisemblablement il vit le 26 juin à Péronne, ou le 27 juin à Nesle, Gaillard comprit que les Alliés étaient opposés au duc d'Orléans. Il partit pour Cambrai où Louis XVIII s'était arrêté². Avait-il, comme on l'a dit, une lettre de Fouché pour le roi? En tout cas, ce qui valait autant, il avait une lettre de Vitrolles pour le comte d'Artois. La recommandation de Vitrolles lui assurait la confiance des ultra-royalistes, tandis que la qualité d'envoyé de Fouché le fit bien accueillir par Talleyrand, le baron Louis et les constitutionnels. Gaillard se borna d'abord à dire que Fouché était entièrement dévoué à la cause royale et que, malgré l'armée, les Chambres et le gouvernement provisoire qui s'y montraient hostiles, il la ferait triompher. Le

1. « Les régiecides et Fouché et Carnot veulent le duc d'Orléans en cas que Bonaparte soit détroné » (sir Charles Stuart à Castlereagh, Frémont, 22 juin, Wellington, *Supplementary dispatches*, X, 564). — « Le nom d'Orléans est dans toutes les bouches » (Soulé à Napoléon, Laon, 22 juin, Arch. Guerre). — « Le tiers des généraux était pour le duc d'Orléans... » (*Mémoires manuscrits de M^e de X...*). — « C'est le duc d'Orléans que Napoléon craint le plus » (*Journal manuscrit de Lechat*, 28 juin). — « Les députés s'imaginaient que les souverains alliés se préteraient au changement de dynastie, qui ne pourrait que consolider la tranquillité de l'Europe » (*Mémoires manuscrits de Davout*). — « On parle du duc d'Orléans avec faveur » (Hobhouse, *Lettres* (5 juillet), II, 166). — « Pendant les Cent-Jours, on parlait de la royauté du duc d'Orléans, qui eût donné des gages aux bonapartistes et aux républicains » (*Rapport du général de Vignolle sur l'esprit public*, 1^{er} octobre, Arch. Guerre). — « On dit que toute la France est orléaniste » (comtesse Granville, *Lettres* (4 août), I, 70). — « Le parti d'Orléans, recruté par Fouché, s'était renforcé d'un grand nombre de députés et de généraux. La Commission de gouvernement n'y avait pas eu de répugnance » (Fleury de Chaboulon, II, 300). — « Une partie de la France voulait le duc d'Orléans » (Fouché à Wellington, Dresde, 1^{er} février 1816, Castlereagh, *Letters and Dispatches*, III, 234-241). Cf. Benjamin Constant, *Journal*, 156; Meneval, II, 335.

2. Lettre de Gaillard à Vitrolles, 24 juin 1817 (citée dans les *Mémoires manuscrits de Gaillard*, communiqués par M^e Martineau).

duc d'Otrante ne demanderait, en retour, que des garanties pour lui-même et pour quelques personnes compromises par leur participation au gouvernement usurpateur. Les paroles de Gaillard eurent leur influence. Le paragraphe de la proclamation royale relatif au classement des « Français coupables » fut modifié dans un sens moins rigoureux¹. Gaillard resta à Cambrai jusqu'au départ de la cour pour Roye, où il la suivit le 30 juin. Pendant ces quelques jours, il eut le temps de causer. Peut-être insinua-t-il que la meilleure garantie souhaitée par le récide Fouché serait de devenir ministre du frère de Louis XVIII. C'est possible. Quoi qu'il en soit, Talleyrand, d'ailleurs épouonné par une lettre où Wellington lui parlait incidemment de la nécessité de faire une place à Fouché², se hasarda à dire au roi qu'il faudrait admettre tout le monde dans le futur gouvernement et que peut-être on serait obligé d'aller jusqu'aux juges de Louis XVI. Le roi devint rouge et s'écria, en frappant avec colère les deux bras de son fauteuil : « Jamais³ ! » Talleyrand n'insista pas ce jour-là. Il savait que *jamais* n'est pas un mot de la langue politique.

II.

Fouché suivait et secondait les événements plus qu'il ne les dirigeait. Vitrolles aurait voulu qu'il les fit naître. Son petit logis de la rue Saint-Florentin était assiégé chaque jour par une foule de conseillers impatients, royalistes de tradition ou de conversion. Pasquier, Royer-Collard, Molé, les maréchaux Oudinot et Gouvion-Saint-Cyr, les généraux de Girardin, Dessolles, de Piré, Tromelin, le bailli de Crussol, le vicomte Dubouchage,

1. Lettre de Gaillard à Vitrolles précitée; sir Charles Stuart à Wellington, Cambrai, 29 juin (*Supplementary Dispatches* of Wellington, X, 625; Beugnot, *Mémoires*, II, 278). Beugnot mentionne la présence de Gaillard à Roye et non à Cambrai; mais la lettre de Stuart fait foi.

2. Lettre de Wellington, Saint-Denis, 29 juin (cité dans les *Mémoires de Talleyrand*, III, 234).

3. Chateaubriand, *Mémoires*, IV, 48; cf. Beugnot, *Mémoires*, II, 278-280. — Talleyrand prétend, dans ses *Mémoires* (III, 233), avoir combattu l'entrée de Fouché au ministère. Cela est contredit à peu près par tous les témoignages. Talleyrand était resté en bons rapports avec Fouché pendant le congrès de Vienne et même pendant les Cent-Jours (Notes de Rousselin précitées, Beugnot, II, 280). En rentrant en France, il sentait que Fouché était nécessaire à la Restauration, et il soupçonnait qu'un homme comme le duc d'Otrante ne ferait rien pour rien, car il savait, par expérience, que tout service se paye.

chacun avait son projet. Celui-ci s'offrait à faire déclarer, comme l'année précédente, le Conseil municipal ; celui-là voulait gagner, par Grouchy, l'armée du Nord à la cause royale. Un autre pensait à provoquer un vaste pétitionnement dans la garde nationale parisienne. Un autre encore tenait pour certain que l'on entraînerait la population par le soulèvement des quelques milliers de royalistes déterminés qui se trouvaient à Paris. Les femmes s'immisçaient dans l'affaire. Aimée de Coigny, qui connaissait Tallien et Merlin de Thionville, assurait que par l'action de ces deux hommes les tirailleurs fédérés se tourneraient à Louis XVIII¹. Conseil des royalistes et confident de Fouché, Vitrolles s'efforçait de modérer ceux-là et de pousser celui-ci. Mais le duc d'Otrante temporisait. Il hésitait encore entre la branche ainée et la branche cadette ; d'ailleurs, il ne voulait pas risquer de se perdre par une manœuvre précipitée. Il objectait à Vitrolles les défiances de ses collègues, l'opinion des Chambres, l'esprit de l'armée. Toutefois, il se gardait bien de le décourager, son intérêt était de continuer à le tenir en bride. Il affectait de chercher avec lui le moyen de faire reconnaître Louis XVIII avant l'arrivée des Alliés sous Paris. « Il nous faudrait, disait-il, une déclaration du ministre de la Guerre sur l'impossibilité de la résistance. Fort d'une telle pièce, j'enverrais, en qualité de président du gouvernement provisoire, un message aux Chambres, dans lequel je proposerais la soumission au roi comme étant le parti le plus efficace pour arrêter la marche de l'ennemi. Manuel et quelques autres sur qui je puis compter sou-

1. Vitrolles, *Mémoires*, III, 40-42, 45-47, 51, 54-55, 71, 73-74; Bulletin de Réal, 26 juin (Arch. nat., AF.IV, 1934); Piré à Davout et Fouché à Piré, 25 juin (Arch. Guerre); Souvenirs manuscrits de Davout (communiqués par le général d'Auerstaedt); Pasquier, *Mémoires*, III, 265-266. — D'après la note précitée de Réal, la pétition des gardes nationaux ne réunit que 500 signatures. — Hyde de Neuville, mêlé plus tard au complot royaliste, n'était pas encore à Paris. Il n'y arriva que le 30 juin ou le 1^{er} juillet, avec cette mission de Louis XVIII : « Faire reconnaître dans Paris, avec l'aide des bons royalistes, l'autorité royale et former une Commission de gouvernement qui aurait à éloigner ou à arrêter les partisans de l'usurpateur, à épurer la garde nationale et à dissoudre l'armée » (Hyde de Neuville, *Mémoires*, II, 89-108). Cf. Pouvoirs et instructions à Macdonald, Gand, 1^{er} juin (citées par Romberg et Mallet, *Louis XVIII à Gand*, I, 69-72). Il va sans dire que Hyde de Neuville et autres ne devaient se mettre à l'œuvre que « lorsque l'activité de Bonaparte aurait été ébranlée par des revers » (Stuart à Castlereagh, Gand, 20 juin, citée par Romberg, *Louis XVIII à Gand*, II, 178).

tiendraient ce parti dans la chambre des représentants. » Le plan séduisait Vitrolles, mais, pour l'exécuter, il fallait la connivence du ministre de la Guerre, et Fouché, soit tactique, soit crainte, ne paraissait pas pressé de faire des ouvertures au prince d'Eckmühl¹.

Davout, en effet, semblait inaccessible à ces intrigues. Tenu en une disgrâce outrageante pendant la Restauration, il haïssait les Bourbons. Il s'était mêlé aux conspirations de 1814 et de 1815. Le 20 mars, il était accouru de son propre mouvement aux Tuilleries rouvertes à Napoléon, et, nommé ministre de la Guerre, il avait rempli ses fonctions avec un ferme dévouement, une activité sans pareille et un admirable esprit organisateur. Après Waterloo, il avait conseillé d'abord de proroger les Chambres, et si, troublé par la déclaration des députés, il avait brusquement, brutalement abandonné l'empereur, c'était par un scrupule de légalité. Nulle arrière-pensée suspecte ne l'avait déterminé. Tout en déplorant et en condamnant l'acte de La Fayette², il avait cru que son devoir de fidèle serviteur du pays lui imposait d'obéir à la représentation nationale.

Un incident amena une nouvelle évolution dans la conscience de Davout. Les réunions secrètes tenues chez Vitrolles s'étaient ébruitées ; Pelet de la Lozère, le nouveau ministre de la police, dénonça Oudinot au prince d'Eckmühl, comme devant se mettre à la tête d'un mouvement royaliste. Celui-ci, moins inquiet des projets ou prétenus projets qui lui étaient révélés que désireux d'empêcher son vieux camarade de se compromettre dans une échauffourée, le manda au ministère. Oudinot vint aussitôt, l'après-midi du 25 juin ou le matin du 26. « Il donna sa parole » qu'il n'avait jamais songé à prendre le commandement d'une insurrection royaliste. Puis on causa. L'intimité qui régnait entre les deux maréchaux autorisait Oudinot à parler ouverte-

1. Vitrolles, III, 47-48, 51, 57-58. Cf. 62-63. — Sur les hésitations et les temporisations de Fouché, voir Pasquier, *Mémoires*, III, 266, et les *Mémoires de Fouché*, II, 357-358, 361-362. Cet ouvrage apocryphe, je l'ai déjà dit, n'est pas sans valeur documentaire.

2. Mémoires manuscrits de Davout : « La postérité, comme le firent alors les esprits sages, jugera sévèrement La Fayette. Il s'allia avec l'étranger dans la guerre que celui-ci ne prétendait faire qu'à Napoléon. Il brisa follement le faisceau qui seul pouvait encore conjurer les grands désastres, et, en venant avec une pompe théâtrale défendre la cause de la liberté, il ne fit autre chose que consommer le suicide de la patrie. »

ment et permettait à Davout d'écouter, sans s'offenser, les propos de celui qu'il appelait « un enfant terrible. » Oudinot en profita. Il dit que toute résistance serait vaine, qu'il faudrait accepter le roi, et que mieux vaudrait pour l'honneur et le bien de la France l'appeler spontanément en stipulant certaines conditions que de le laisser imposer par les Alliés sans l'assurance d'aucune garantie. Voyant que Davout, au lieu de donner ses raisons d'espérer, se bornait à invectiver contre les Bourbons, le duc de Reggio réitéra les mêmes arguments et conclut que le ministre de la Guerre, chef de l'armée, rendrait le plus grand service au pays en facilitant l'accord entre les Français et le roi. Il n'aurait, pour commencer, qu'à formuler des propositions que, lui Oudinot, transmettrait à M. de Vitrolles qui avait de pleins pouvoirs¹.

Après l'abdication, Davout avait écrit au commandant des corps d'armée et aux gouverneurs des places que « la guerre allait devenir nationale, » mais il ne croyait guère plus que le duc de Reggio à l'efficacité de la défense². Il voyait avec une pitié méprisante les divisions et l'incohérence de la Chambre, l'apathie du gouvernement provisoire. Les paroles d'Oudinot éveillèrent en lui une autre espérance. Il conçut l'illusion que la prompte reconnaissance du roi pourrait arrêter l'ennemi, épargner à Paris la honte d'une seconde entrée des Alliés et à la France les désastres d'une nouvelle invasion. Abjurant ses préventions et ses justes rancunes, il prit résolument, sans plus discuter ni hésiter, le parti que lui inspirait son patriotisme. Il rédigea sur-le-champ une demande de garanties en plusieurs articles et la remit à Oudinot en l'assurant que, si ces propositions étaient acceptées, il s'engageait à les soumettre au gouvernement et aux Chambres comme le seul moyen de sauver la France. C'était le plan conçu par Fouché et approuvé par Vitrolles. Celui-ci l'avait exposé à Oudinot, qui venait de le suggérer à Davout comme une inspiration personnelle. Dans sa lettre de garanties, Davout stipulait la rentrée du roi à Paris sans troupes étrangères; le maintien des deux Chambres, du drapeau tricolore et de la cocarde nationale; des sûretés pour Napo-

1. Souvenirs manuscrits de Davout; Vitrolles, *Mémoires*, III, 58-59.

2. Davout à Grouchy, 27 juin, trois heures du matin : « Vous sentez combien il est nécessaire que l'armée se rallie à Paris; au moins le gouvernement pourra encore traiter et obtenir des conditions » (*Correspondance*, IV, 1767).

léon et sa famille ; l'entier oubli de tous actes, discours ou votes relatifs aux derniers événements ; la conservation de toutes les places et fonctions civiles ou militaires aux titulaires actuels. Un dernier paragraphe portait : « Le prince d'Eckmühl ne veut pas croire que l'on souillera les motifs honorables qui le déterminent en lui offrant des commandements, des honneurs ou autres avantages, qu'il rejetteurait. »

Vitrolles n'avait aucun pouvoir pour engager le roi. Mais il avait plus de ressources d'esprit que de scrupules de conscience. Il avoue qu'en marge des demandes de Davout il griffonna « des réponses vagues. » D'abord, le prince d'Eckmühl ne s'en contenta point. Oudinot dut retourner chez Vitrolles et revenir encore au ministère. Acceptant enfin l'offre qu'avait commencé par lui faire le maréchal, Davout se détermina à recevoir secrètement Vitrolles. Oudinot l'amena dans la soirée. On s'entendit plus facilement avec des paroles que par écrit, les promesses verbales ne laissant point de trace. Il fut convenu que, dès le lendemain 27 juin, Davout ferait une déclaration à la Commission de gouvernement¹.

Le prince d'Eckmühl informa de son projet Fouché, à qui Vitrolles l'avait déjà fait pressentir. Fouché jugea que Davout se pressait trop ; il craignait qu'il ne lui soufflât le premier rôle. Apparemment, s'il n'avait eu affaire qu'au maréchal, il lui eût conseillé de temporiser quelques jours. Mais, très soupçonné par Vitrolles et sur le point d'être mis par lui au pied du mur, il ne trouva point d'échappatoire. Prenant son parti de cette combinaison, dont en somme il était le premier auteur, il convoqua donc en séance extraordinaire la Commission de gouvernement

1. Souvenirs manuscrits de Davout ; Vitrolles, *Mémoires*, III, 62-64 ; Note confidentielle pour Carnot, s. l. n. d. (Paris, 27 ou 28 juin) (Papiers de Carnot). Cf. le Procès-verbal de la séance du 27 juin de la Commission de gouvernement (Arch. nat., AF. IV, 1933). — Il y a quelques divergences de détails entre les récits de Davout et de Vitrolles, conformes quant au fond. Davout dit que tout se passa dans la même journée, 26 juin ; mais peut-être la première entrevue avec Oudinot eut-elle lieu le 25 dans l'après-midi. D'après la narration très confuse de Vitrolles, les divers pourparlers auraient duré au moins quatre jours. C'est impossible, attendu que Davout fit sa déclaration à la Commission de gouvernement le 27 juin, à neuf heures du matin. Vitrolles assure aussi que Davout appela Oudinot au ministère non point sur la dénonciation de Pelet de la Lozère, mais pour lui offrir un commandement. Je suis la version de Davout.

pour huit heures du matin. Tous les ministres et les présidents et les bureaux des Chambres furent invités à assister à ce conseil¹.

En qualité de président, Fouché parla d'abord. Il fit un bref et décourageant exposé de l'état des affaires, insinua qu'il restait très peu d'espoir de se défendre et conclut que la Commission de gouvernement désirait, en ces graves circonstances, connaître l'opinion des ministres et des membres les plus qualifiés des Chambres. Après que tous ces gens, dont les uns n'avaient rien à dire et dont les autres n'osaient rien dire, eurent échangé de vagues paroles, Davout demanda à être entendu. Il déclara que, d'après les rapports sur la situation matérielle et morale de l'armée et sur la marche de l'ennemi, il était intimement persuadé qu'il y avait peu de moyens de résister. « Pour éviter de plus grands malheurs, dit-il nettement, il faut se rallier au roi en obtenant de lui un certain nombre de garanties essentielles. » Il donna alors lecture, article par article, de la demande de garanties qu'il avait écrite la veille, mais en se gardant de rien révéler de ses pourparlers avec Oudinot et Vitrolles. Quelques membres de la réunion protestèrent, nommément Carnot et Thibaudeau; un ou deux autres encore se récrièrent. Il fallait, disaient-ils, attendre le résultat des négociations tout en activant les préparatifs militaires de façon à imposer à l'ennemi. Mais il était manifeste que la majorité inclinait à l'opinion de Davout. Sans mettre la question en délibération, comme s'il jugeait qu'elle était implicitement résolue, Fouché proposa de rédiger séance tenante un message aux Chambres².

On discutait les termes de ce message lorsque Bignon reçut du ministère des Affaires étrangères une dépêche écrite la veille au soir, à Laon, par les plénipotentiaires³. Ils annonçaient que l'on

1. Procès-verbal de la séance de la Commission de gouvernement, 27 juin (Arch. nat., AF. IV, 1933); Mémoires manuscrits de Davout; Vitrolles, III, 58, 62-63; Thibaudeau, X, 430.

2. Procès-verbal de la séance de la Commission de gouvernement, 27 juin (Arch. nat., AF. IV, 1933); Mémoires manuscrits de Davout; Thibaudeau, X, 430-432. — Le procès-verbal de la Commission passe sous silence toute cette discussion et le projet d'un message aux Chambres qui en fut la conséquence. Il rapporte simplement que la Commission, avant d'avoir reçu la lettre des plénipotentiaires, décida qu'on devait s'en tenir à la question militaire.

3. Procès-verbal des séances de la Commission de gouvernement, 27 juin (Arch. nat., AF. IV, 1933); Souvenirs manuscrits de Davout; Thibaudeau, X, 432.

venait de leur remettre leurs passeports pour le quartier général des souverains et invitaient le gouvernement provisoire à envoyer incontinent aux généraux alliés des commissaires pour traiter d'un armistice. Ils ne cachaient point que Blücher avait mis à cette suspension d'armes, proposée par eux-mêmes, des conditions qui leur paraissaient inacceptables. Mais des commissaires spéciaux, que le feld-maréchal s'offrait formellement à recevoir, pourraient reprendre les pourparlers. « Le prince Blücher, ajoutaient-ils, nous a fait déclarer par ses aides de camp que la France ne serait en aucune manière gênée dans le choix de son gouvernement... Nous avons l'espérance de voir prendre un cours heureux à une négociation dont nous ne nous dissimulons cependant pas les difficultés¹. »

Le fait est que La Fayette et ses collègues avaient reçu leurs passeports après une attente de trente-six heures aux avant-postes, et que Blücher, par l'intermédiaire de deux aides de camp, avait posé comme condition à un armistice la remise préalable de Metz, de Thionville et de six autres places fortes². Tout le reste de la dépêche était interprétation, illusion, leurre. Les plénipotentiaires y donnaient comme déclarations personnelles et formelles de Blücher de vagues propos d'aides de camp³. Mais cette dépêche, rédigée à la légère, fut lue aussi très légèrement

1. Lettre au baron Bignon (signée : Sébastiani, Pontécoulant, La Fayette, d'Argenson, Laforest et Benjamin Constant), Laon, 26 juin, dix heures du soir (cité par Ernouf, *la Capitulation de Paris*, 191-192). — Cette pièce n'existe pas aux archives des Affaires étrangères; mais il y en a une analyse, conforme au texte donné par Bignon, aux Archives nationales, AF. IV, 908.

2. Partis de Paris le 24 juin, dans la soirée, les plénipotentiaires étaient arrivés le lendemain matin à Laon. Ils avaient aussitôt fait remettre aux avant-postes prussiens, établis à une lieue de Laon, une lettre pour Blücher. Ils demandaient des passeports pour le quartier général des souverains et d'abord une conférence avec lui en vue d'un armistice. Cette lettre resta sans réponse jusqu'au 26 dans la soirée, où ils eurent un entretien, non avec Blücher, mais avec ses aides de camp, le comte Nostiz et le prince de Schœnburg, qui leur remirent les passeports.

3. La Fayette, dans son récit de la mission à Laon et à Haguenau (*Mémoires*, V, 468), ne mentionne même pas les paroles des aides de camp de Blücher sur la liberté laissée à la France de choisir son gouvernement. Dans l'*Esquisse historique sur les Cent-Jours et les négociations d'Haguenau*, il est dit seulement qu'à Laon « les propos des Prussiens sur Louis XVIII ne donnaient pas lieu de croire qu'ils missent un grand prix à son rétablissement. » Voilà qui est bien éloigné des termes de la lettre du 26 juin : « Le maréchal Blücher nous a fait déclarer que la France ne serait en aucune manière gênée dans le choix de son gouvernement. »

dans le Conseil des Tuileries. On en retint seulement que les Alliés laisseraient la France libre de choisir son gouvernement et qu'il était possible d'obtenir une suspension d'armes. Un revirement s'opéra dans la majorité. « Il n'y a pas tant à se presser, dit quelqu'un, d'aller au-devant des Bourbons. » « Sans doute, répondit Fouché d'un air embarrassé, cela change bien la face des choses. » On laissa là le message commencé, et l'on procéda à la nomination de commissaires pour l'armistice. Fouché proposa avec autorité Flauguergues et le général Valence, qui étaient présents, et le général Andréossy, Boissy-d'Anglas et La Besnardière. A une observation de Caulaincourt que ce dernier était notoirement royaliste, qu'il arrivait de Vienne, où il avait été attaché à la mission de Talleyrand, Fouché répliqua qu'il fallait parmi les commissaires un homme au courant des formes diplomatiques¹. Le duc d'Otrante avait réponse à tout.

III.

Il avait été convenu que l'on ne divulguerait rien de ce qui s'était passé au début de la séance². Mais le moyen de tenir secrète une discussion à laquelle plus de vingt personnes avaient pris part? Elle s'ébruita dans les Chambres, à la Bourse. Le lendemain, la rente monta de trois francs sur la nouvelle que les deux Chambres allaient proclamer Louis XVIII³. A l'Assemblée, bonapartistes, anciens conventionnels et libéraux avancés prirent l'alarme. On dit que Fouché trahissait. Trois députés, Durbach, Regnaud, Félix Desportes, s'offrirent pour lui demander une explication. Ils le trouvèrent de grand matin, le 28 juin, à sa toilette. Félix Desportes l'apostropha : « Les plus violents soupçons, dit-il,

1. Procès-verbaux des séances de la Commission de gouvernement, 27 juin (Arch. nat., AF. IV, 1933); Mémoires manuscrits de Davout; Thibaudeau, X, 433-435. Cf. 436. — La Besnardière avait quitté Vienne deux semaines avant la clôture du congrès. Arrivé à Paris dans la première quinzaine de juin, il se mit à la disposition de Fouché, pour lequel il avait vraisemblablement un message verbal de Talleyrand, et se fit remarquer par ses propos alarmants et ses déclarations contre l'empereur. Le 27 juin, Fouché avait donc des raisons secrètes pour le désigner comme commissaire (Note de Dubois, directeur des archives des Affaires étrangères, 20 juin 1838, Arch. Aff. étr., 680; Meneval, *Souvenirs*, III, 393; Gentz, *Corresp.*, II, 162).

2. Thibaudeau, X, 434-435.

3. Rapport de Réal, 28 juin (Arch. nat., AF. IV, 1934); Thibaudeau, X, 435.

s'élèvent de toutes parts contre vous. On vous accuse de trahison et d'intelligence avec les ennemis de la patrie. » D'abord un peu déconcerté, Fouché reprit vite son assurance. « Ce n'est pas moi qui trahis, répondit-il avec feu, c'est la bataille de Waterloo, ce sont les événements qui nous trahissent. Mais moi, quoi qu'il arrive, je ne cesserai pas d'être fidèle à la cause nationale. Pour vous le prouver, je vais vous lire la lettre que j'écris à Wellington¹. »

Cette lettre était bel et bien une avance à Louis XVIII. Au milieu de basses flatteries pour Wellington et de banalités sur le droit des nations se trouvait cette phrase : « Les représentants du peuple français travaillent à son pacte social. Dès qu'il aura reçu la signature du souverain qui sera appelé à régner sur la France, ce souverain recevra la couronne des mains de la nation². » Il fallait toute l'effronterie de Fouché pour qu'il montrât un pareil écrit comme un témoignage de son opposition aux Bourbons. Mais connaissant la passion des députés pour leur œuvre constitutionnelle, il comptait sur l'effet de ces mots magiques que « *le pacte social* recevrait la signature du souverain. » Il raisonnait juste. Durbach et ses deux collègues, soudain calmés, se montrèrent si satisfaits de la lettre qu'ils en emportèrent une copie pour la lire à la Chambre. Au cours de la séance, Durbach dit : « Beaucoup d'inquiétudes se sont manifestées. Elles ne sont point fondées. Je vais donner connaissance d'une lettre du duc d'Otrante à lord Wellington. » Cette lecture produisit sur la Chambre la bonne impression qu'elle avait faite à ses délégués³.

Ce même matin du 28 juin, Fouché eut une autre alerte dans la Commission de gouvernement, où l'on avait appris que Vitrolles était venu chez lui. La séance était ouverte depuis plus d'une heure lorsqu'il arriva. « Nous craignions que vous ne fussiez malade, » lui dit ironiquement le général Grenier. Puis Carnot, d'un ton irrité : « Nous savons que c'est pour conférer avec les agents de Louis XVIII que vous désertez votre poste de pré-

1. Thibaudeau, X, 437-438. Cf. Bérenger, *Ma biographie*, 169-172. — D'après Bérenger, les interlocuteurs de Fouché furent Durbach, Dupont de l'Eure et le général Solignac.

2. Lettre de Fouché à Wellington, Paris, 27 juin, lue à la séance de la Chambre du 28 juin (*Moniteur*, 29 juin).

3. Thibaudeau, X, 437-438; Séance de la Chambre du 28 juin (*Moniteur*, 29 juin).

dent ! » Fouché était trop habile pour accepter le rôle d'accusé. Il le prit de haut : « Oui, j'ai vu le baron de Vitrolles. C'est pour procurer au pays et surtout aux patriotes des conditions favorables dans le cas très probable et vraisemblablement très prochain où il faudra entrer en arrangement avec les puissances étrangères appuyant les Bourbons ». « Et de qui teniez-vous une pareille mission ? riposta Carnot. Vous imaginez-vous constituer tout seul la Commission de gouvernement ? Êtes-vous donc si empressé de livrer la France aux Bourbons ? Leur avez-vous promis ? » « Et vous, croyez-vous servir le pays par une velléité de résistance vainue ? Je vous déclare que vous n'y entendez rien. » Caulaincourt et Quinette s'interposèrent. Le duc d'Otrante reprit son impossibilité. On s'occupa de diverses mesures. Puis Fouché proposa sans rire (ce qui fut accepté non moins sérieusement) d'adresser aux Chambres un message se terminant par ces mots : « Quel que soit l'événement, nous ne vous proposerons rien de pusillanime et de contraire à nos devoirs¹. »

Bien qu'en butte aux pires suspicions et sans cesse au moment d'être démasqué, Fouché continuait, multipliait ses trames. Ce matin-là, il n'avait pas seulement reçu Vitrolles, comme il le faisait chaque jour ; il avait vu Marshall, sujet britannique demeuré à Paris et ami de Wellington, et un certain Macirone, Anglais mâtiné d'Italien, aide de camp de Murat depuis 1813. Macirone devait porter à Wellington la lettre dont Fouché avait donné la copie pour être lue aux Chambres. Mais cette lettre, banale et ostensible, il ne l'avait écrite que comme prétexte à un message secret d'une tout autre importance. Encore qu'il eût accordé, à part soi, peu de crédit à la dépêche des plénipotentiaires, qui assurait que « les Alliés ne voulaient gêner en aucune manière la France dans le choix de son gouvernement », cette dépêche ne laissait pas de le troubler. Si, cependant, à l'encontre de toute prévision, l'Europe monarchique ne tenait pas ou ne tenait plus aux Bourbons, ce n'était pas l'heure de se compromettre pour eux. Avant de poursuivre ses manœuvres royalistes, il lui fallait se bien renseigner. De là la double mission, à la fois

1. Berlier, *Précis de ma vie politique*, 133-134; Procès-verbaux des séances de la Commission de gouvernement, 28 juin (Arch. nat., AF. IV, 1933). — Dans le compte-rendu donné par le *Moniteur* du 29 juin de la séance de la Chambre du 28, où le message fut lu, ce message porte, par suite d'une faute d'impression, la date du 27 juin.

ostensible et occulte, de Macirone, qui emporta, avec la lettre officielle communiquée aux Chambres, cette lettre écrite par Marshall, sous l'inspiration, presque sous la dictée de Fouché : « Je suis autorisé par le duc d'Otrante à vous envoyer cette dépêche et à vous exprimer ses sentiments pour vous. Il demande ce que veulent les Alliés et quelles sont leurs intentions. Il est pour le roi. Vous pouvez entièrement vous fier à lui. Il demande seulement que vous soyez net, et il n'est rien qu'il ne fasse de ce que Votre Grâce peut désirer. Votre Grâce aura la bonté de lui répondre explicitement par le porteur, M. Macirone, qui est homme de confiance¹. »

Marshall ajoutait : « Le duc d'Otrante désire que l'armée anglaise arrive le plus tôt possible². » Ce souhait n'était point aussi criminel qu'il le paraît. Loin de vouloir précipiter la reddition de Paris, Fouché cherchait à faire traîner les choses afin de nouer solidement son intrigue avec l'entourage du roi et de préparer à une seconde restauration les Chambres et l'armée. L'entrée de vive force des Alliés dans Paris, après une bataille, eût risqué de ruiner ses projets, et c'était principalement pour empêcher cette bataille par un armistice qu'il appelait les Anglais³. Avec le fougueux Blücher, qui avait sur ceux-ci une avance de deux marches, il désespérait d'une entente ; il la croyait très facile au contraire avec Wellington, plus accessible aux considérations politiques⁴.

Sauf dans l'armée et dans le peuple, l'armistice était à Paris le vœu unanime, car il eût permis toutes les négociations et laissé à chaque parti toutes ses espérances. Fouché en était si particulièrement désireux que, dans la nuit du 27 au 28 juin, deux heures après le départ des commissaires, qui avaient comme ins-

1. Marshall à Wellington, Paris, 28 juin, onze heures et onze heures et demie du matin (*Supplementary Dispatches of Wellington*, X, 620) ; Macirone, *Faits intéressants relatifs à la capitulation de Paris*, 34-36 ; Passeport délivré par Fouché « au sieur Macirone, Anglais, chargé de dépêches pour lord Wellington », Paris, 26 juin (Arch. Guerre).

2. Lettre de Marshall, précitée.

3. Le 28 juin, les têtes des colonnes prussiennes avaient dépassé Senlis, Crépy, Villers-Cotterets, tandis que l'armée anglaise était encore entre la Somme et l'Oise.

4. Instructions pour MM. les plénipotentiaires, 27 juin (Arch. Aff. étr., 1802). — Ces instructions, rédigées par Bignon, avaient été remises aux commissaires à neuf heures du soir, le 27, dans une séance de la Commission de gouvernement (Procès-verbaux, 27 juin, Arch. nat., AF. IV, 1933).

tructions de céder tout au plus une place forte pour obtenir une suspension d'armes, il leur avait écrit : « Je vous invite à conclure sur-le-champ un armistice avec Blücher. Il vaut mieux sacrifier quelques places que de sacrifier Paris¹. » Cette dépêche fut envoyée par Davout à Grouchy afin qu'il la fit tenir aux plénipotentiaires². Le porteur, l'officier d'ordonnance Laloy, rencontra Grouchy avec l'armée en retraite entre Dammartin et Nanteuil. Mais le maréchal n'avait pas vu la mission française. Supposant qu'au lieu de prendre la route de Soissons, Boissy-d'Anglas et les autres commissaires avaient pris celle de Senlis, Grouchy conseilla à Laloy, qui partit aussitôt, de se diriger de ce côté pour tenter de les rejoindre³. Comme il lui semblait très douteux que l'officier y réussît⁴, il crut bien agir en faisant sur-le-champ connaître à Blücher, dont les têtes de colonnes étaient en ce moment aux prises avec son arrière-garde, les nouvelles instructions du gouvernement. Drouot, qui était venu reprendre le commandement de la garde, se trouvait aux côtés du maréchal. Grouchy le pria de rédiger une lettre pour Blücher, et, l'ayant signée, il chargea de la porter son chef d'état-major, le général Le Sénéchal⁵.

Le Sénéchal et l'officier qui l'accompagnait réussirent à franchir la ligne des combattants. Menés sur leur demande au quartier général de Blücher, à Senlis, ils rencontrèrent en route, près de Louvres, le comte de Nostiz, aide de camp du feld-maréchal;

1. Fouché aux plénipotentiaires, 28 juin, deux heures du matin (Arch. Guerre).

2. Ordre de Davout à Laloy, 28 juin, trois heures du matin (Arch. Guerre); Davout à Grouchy, 28 juin (Vente Charavay, 26 avril 1888).

3. Grouchy à Fouché, Paris, s. d. (29 juin); à Davout, Paris, 29 juin (Arch. Guerre).

4. Des dépêches des plénipotentiaires à Bignon (Louvres, 28 juin; Pont-Sainte-Maxence, 30 juin, et Gonesse, 30 juin) (citées par Ernouf, 319-323), dépêches où il n'est pas question de nouvelles instructions reçues, il apparaît implicitement que Laloy ne put rejoindre Boissy-d'Anglas et ses collègues.

5. Grouchy à Blücher, 28 juin (cité par von Ollech, *Der Feldzug von 1815*, 346-347); Grouchy à Davout, 29 juin (Arch. Guerre); lettre de Drouot à Grouchy, Nancy, 11 avril 1840 (citée par Pascalet, *Notice biographique sur Grouchy*, 2^e édition, 137). — La lettre de Grouchy à Blücher, que von Ollech cite en français et qui est d'ailleurs fort mal tournée, porte en substance que Grouchy est autorisé par le gouvernement français à traiter avec Blücher d'un armistice « basé sur les demandes faites aux envoyés français par les puissances alliées. » — Grouchy entendait par là, conformément à la dépêche de Fouché, la cession de plusieurs places.

il allait à Chenevières pour conférer avec les commissaires français que Bülow avait arrêtés à ses avant-postes et consignés sous bonne garde dans ce petit village. Nostiz interrogea Le Sénécal qui, à la vue des pleins pouvoirs dont il était porteur, l'instruisit du motif de sa mission. On entra dans une maisonnette au bord de la route. Le Sénécal paraissait très abattu ; ses paroles trahissaient son extrême inquiétude de la situation critique où se trouvait Grouchy, menacé d'être enveloppé. Nostiz, pénétrant l'état d'esprit, à mieux dire l'hébètement, de son interlocuteur, s'avisa de lui proposer une convention militaire aux termes de laquelle les différents corps d'armée sous les ordres de Grouchy se replieraient librement derrière la Loire sans concourir à la défense de Paris ; Grouchy devrait en outre s'engager à rendre les places supposées occupées par ses troupes : Laon, La Fère et Soissons. Le Sénécal supporta sans révolte cette insolente proposition. Loin d'en voir l'infamie et d'en sentir l'offense, il donna l'ordre à l'officier venu avec lui de porter au maréchal Grouchy un des exemplaires de ce projet de convention que Nostiz avait écrit en double. Lui-même demanda à être conduit au quartier général prussien afin d'obtenir de Blücher l'envoi immédiat à Grouchy d'un officier muni de pleins pouvoirs pour conclure cet armistice¹.

Nostiz accompagna Le Sénécal à Senlis, après avoir eu à Chenevières une très brève entrevue avec les envoyés du gouvernement provisoire. Il leur déclara que la condition *sine qua non* d'une suspension d'armes était la reddition de Paris et que, s'ils

1. Relation de Nostiz et projet de convention (citées par von Ollech, 347-349) ; major Brunneck à Davout, la Villette, 30 juin ; chef d'escadron Rambourg à Davout, la Villette, 30 juin (Arch. Guerre). Cf. Exelmans à Davout, Vincennes, 29 juin, minuit : « J'envoie l'aide de camp du maréchal Blücher à V. E. pour qu'il lui fasse part de l'objet de sa mission, ce dont V. E. rira probablement beaucoup » (Arch. Guerre et Arch. nat., AF. IV, 1936). — La conduite de Le Sénécal est d'autant plus inexplicable qu'il n'agit pas dans un dessein politique, pour faciliter le retour du roi. Il n'aimait point les Bourbons. A Louvres, devant Nostiz, il s'emporta contre des agents royalistes qui prétendaient que l'armée avait reconnu Louis XVIII : « L'armée, s'écria-t-il indigné, n'a pas reconnu Louis XVIII et elle ne le reconnaîtra jamais » (Relation de Nostiz). Il semble que ce malheureux, s'exagérant les dangers qui menaçaient de Grouchy, le croyant sur le point d'être coupé et enveloppé, voulut épargner à son chef l'humiliation et le crime militaire de capituler en rase campagne. Mais la trahison ne valait pas mieux, et un armistice particulier aurait été bel et bien une trahison.

ne pouvaient y consentir, il était inutile de perdre son temps en discussions oiseuses. Atterrés par ce langage, les plénipotentiaires n'osèrent même pas formuler une contre-proposition. Ils demandèrent seulement à être menés à Blücher pour tenter de le flétrir; Nostiz les fit escorter jusqu'à Senlis, mais le feld-maréchal refusa brutalement de les recevoir; à peine s'il permit qu'on leur donnât les moyens de se rendre au-devant de Wellington, à Pont-Sainte-Maxence. « Vous nous faites beaucoup voyager, dit philosophiquement à Nostiz le général Andréossy, mais nous avons si longtemps agi comme ça avec vos plénipotentiaires¹! »

Blücher reçut Le Sénécal ou tout au moins chargea le major Bruneck d'accompagner celui-ci au quartier général de Grouchy pour conclure la convention suggérée par Nostiz. Blücher brûlait d'entrer à Paris tambours battant et enseignes déployées. Il ne voulait à aucun prix d'un armistice qui l'eût frustré de cette fête; mais il approuvait pleinement une trêve particulière qui lui livrât Paris sans défense².

Le Sénécal et Bruneck partirent de Senlis en cabriolet dans la nuit du 28 au 29 juin. Après avoir dépassé les têtes de colonnes prussiennes, ils atteignirent, entre Meaux et Lagny, un gros de cavalerie qui formait l'arrière-garde de Vandamme³. A la vue d'un général français voyageant côté à côté avec un officier prussien, des exclamations, des murmures, des cris : « Trahison ! » s'élèverent des rangs. Les cavaliers du 1^{er} chasseurs s'ameutèrent autour de la voiture qui dut s'arrêter. L'un d'eux dit qu'il avait vu le général mâcher un papier et l'avaler⁴. Il n'en fallait pas

1. Relation de Nostiz (citée par von Ollech, 347-348); Dépêche des commissaires français à Bignon, Pont-Sainte-Maxence, 30 juin (Arch. Aff. étr.).

2. Relation de Nostiz précitée. Cf. Bruneck à Davout, la Villette, 30 juin (Arch. Guerre). — Gneisenau donna aussi son approbation au projet de traité avec Grouchy.

3. Le 28 juin, à la suite des combats de Villers-Cotterets, l'armée de Grouchy, pour continuer sa retraite sur Paris, avait dû se séparer en trois colonnes : la garde, avec Grouchy, avait marché sur Claye; les débris des corps Reille, Lobau et d'Erlon et la cavalerie de Milhaud et de Kellermann sur Gonesse; Vandamme avec son corps, l'ancien corps de Gérard, et la cavalerie de Pajol et d'Exelmans sur Meaux, Lagny, Vincennes. — Le Sénécal, dépourvu de tout renseignement depuis la veille, croyait que Grouchy s'était replié par Meaux; c'est pourquoi de Dammarin il s'était dirigé sur cette ville au lieu d'aller directement à Claye.

4. On conçoit que, si Le Sénécal avait sur lui, comme il est probable, le texte de la convention projetée, il ait cherché à détruire ce papier par le plus sûr

tant pour perdre Le Sénécal. On l'arracha du cabriolet et on le jeta, son uniforme en lambeaux, ses épaulettes déchirées, sur un tas de pierres. Des chasseurs voulaient le sabrer, d'autres le lapider. Ils proféraient aussi des menaces contre le major Bruneck, tapi au fond de la voiture. Le bruit du tumulte attira Vattier¹ puis Exelmans. Ils parvinrent, non sans peine, à calmer les chasseurs. « Les tribunaux militaires, leur dit Exelmans, doivent seuls faire justice d'un traître. Remettez-le-moi, soyez sûrs que vous serez vengés. » Il emmena les deux officiers jusqu'à Vincennes. Là, il autorisa Le Sénécal à aller retrouver Grouchy, qui se trouvait déjà à Paris, et, dans la nuit, il envoya Bruneck au quartier général de Davout, à la Villette, sous la conduite d'un chef d'escadrons du 1^{er} chasseurs. Exelmans avait fait dîner Bruneck à sa table. Pendant le repas, le Prussien lui ayant dit, avec la morgue ingénue habituelle à ses compatriotes, que Blücher entrerait à Paris le lendemain, Exelmans répliqua hautainement : « Avant ça, vous mangerez la lame de nos sabres². »

IV.

Davout sentait de plus en plus la nécessité de subir les Bourbons et il espérait par une reconnaissance immédiate de Louis XVIII obtenir des garanties pour le pays et pour les personnes. Le rejet de sa proposition par la Commission de gouvernement, dans la séance du 27 juin, n'ébranlait pas sa volonté. Ce jour-là, 27 juin, il avait envoyé en mission secrète à Cambrai, où se trouvait Louis XVIII, le général Archambaud de Périgord³, et le soir du 28 juin, après s'être concerté derechef

moyen. Dans l'état d'exaltation où étaient les chasseurs, ils l'auraient immédiatement massacré s'ils eussent trouvé cette pièce.

1. Vattier commandait par intérim la 2^e division de cavalerie légère (corps Reille) en remplacement de Piré, absent sans permission. Par suite du désordre de la retraite, cette division se trouvait dans la colonne de Vandamme.

2. Grouchy à Fouché, Paris, s. d. (29 juin); à Davout, Paris, 30 juin (datée, par erreur, 29 juin); Exelmans à Davout, Vincennes, 29 juin, minuit; chef d'escadron Rambour à Davout, la Villette, 30 juin, deux heures du matin; Rapport de Bruneck, la Villette, 30 juin (Arch. Guerre); Exelmans à Berthet-Zézé, 13 juin 1840 (citée par Ch. Le Sénécal, *Sévère justice*, 10), et Simon Laurière à Vandamme et Vandamme à Simon Laurière, 8 mai et 10 mai 1830 (Arch. Guerre, à la date du 18 juin 1815).

3. « Archambaud-Périgord a été envoyé par Davout pour faire connaître les

avec Vitrolles¹, il renouvela dans une lettre à Fouché sa proposition faite verbalement la veille devant la Commission. « ... Il n'y a pas de temps à perdre, écrivait-il, pour adopter ma proposition. Nous devons proclamer Louis XVIII, nous devons le prier de faire son entrée dans la capitale sans les troupes étrangères qui ne doivent jamais mettre le pied à Paris. Louis XVIII doit régner avec l'appui de la nation... J'ai vaincu mes préjugés, mes idées. La plus irrésistible nécessité et la plus intime conviction m'ont déterminé à croire qu'il n'y a pas d'autre moyen de sauver notre patrie². » Fouché pensait aussi qu'une seconde restauration était le seul dénouement possible, mais s'il désirait, comme Davout, des garanties d'ordre général, il souhaitait de plus, et il les souhaitait ardemment, certains avantages personnels. Ces garanties et ces avantages, il se croyait plus sûr de les obtenir par la diplomatie occulte de ses émissaires que par des négociations officielles. L'initiative prise par le prince d'Eckmühl traversait ses plans. Selon le mot de Pasquier, « il entendait que rien ne se fit que par lui³. » En outre, il se savait très suspect de bourbonisme, non seulement parmi ses collègues qu'il dominait d'ailleurs, mais dans la fraction la plus remuante de la Chambre. Il répondit à Davout qu'il l'autorisait à traiter promptement d'un armistice, mais qu'avant de faire aucune ouverture relative à Louis XVIII, il fallait connaître les intentions de l'ennemi. « Une conduite mal calculée, écrivait-il, produirait trois maux : 1^o d'avoir reconnu Louis XVIII avant tout engagement de sa part; 2^o de n'en être

mesures que celui-ci avait recommandées à la Chambre des pairs afin d'amener ce corps à rappeler la famille royale. Le désir d'obtenir quelque sûreté future exprimé par Fouché et par Davout a été exaucé dans une proclamation du roi d'hier » (Charles Stuart à Wellington, Cambrai, 29 juin, *Supplementary Dispatches*, X, 625). — Stuart confond la Chambre des pairs avec la Commission de gouvernement; mais, manifestement, il s'agit bien de la proposition de Davout faite le 26 juin à la séance de cette Commission.

1. Beker (*Relation*, 47-49) rapporte que le soir du 28 juin il se croisa au ministère de la Guerre, où il avait été mandé pour recevoir les dernières instructions relatives au départ de l'empereur, avec un personnage qui sortait du cabinet de Davout. Le ministre lui dit ensuite que cette personne était M. de Vitrolles, agent du roi et porteur de propositions acceptables pour le pays. « Si les miennes sont acceptées, ajoute Davout, je monterai demain à la tribune pour faire sentir la nécessité d'adopter mon projet. »

2. Davout à Fouché, 28 juin (Davout, *Corresp.*, IV, 578).

3. Pasquier, *Mémoires*, III, 263.

pas moins forcé de recevoir les ennemis dans Paris ; 3^e de n'obtenir aucune condition de Louis XVIII¹. »

Le lendemain, 29 juin, dans la séance même où Fouché repoussa avec tant d'emportement la proposition de l'empereur, transmise par Beker, de reprendre le commandement, il donna lecture à ses collègues de la lettre de Davout et de la réponse qu'il y avait faite. Ceux-ci jugèrent que, par les vues politiques qui y étaient indiquées, cette réponse laissait encore trop de latitude à Davout. Sur leurs observations, Fouché dut aussitôt écrire au prince d'Eckmühl, en manière de rectification, que l'armistice devait être purement militaire et que la demande devait en être portée par un général de la ligne et un général de la garde nationale². Cette dernière recommandation avait trait indirectement au maréchal Grouchy. Informée qu'il était disposé à s'entretenir pour la conclusion d'un armistice, la Commission avait décidé qu'il serait écrit à Davout « afin qu'il arrêtât sur-le-champ le départ de M. le maréchal Grouchy³. »

C'est Fouché lui-même qui avait eu l'idée de charger Grouchy d'une mission auprès des Alliés. Grouchy, arrivé à Paris vers quatre heures du matin, était accouru sans débotter au quartier général du prince d'Eckmühl, à la Villette ; il avait à lui demander des ordres pour les emplacements des troupes qu'il ramenait, et il voulait aussi l'informer qu'il avait envoyé la veille le général Le Sénéchal en parlementaire à Blücher⁴. Grouchy était très découragé⁵, Davout l'était plus encore. Ils tombèrent d'accord

1. Fouché à Davout, 28 juin (lettre citée *in extenso* dans les procès-verbaux de la Commission de gouvernement, séance du 29 juin, onze heures du matin, Arch. nat., AF. IV, 1933).

2. Procès-verbaux de la Commission de gouvernement, séance du 29 juin (Arch. nat., AF. IV, 1933).

3. Procès-verbaux de la Commission de gouvernement, séance du 29 juin, onze heures du matin (Arch. nat., AF. IV, 1933). — D'où venait cette suspicion soudaine contre Grouchy, que la Commission avait nommé six jours auparavant commandant en chef de l'armée du Nord de préférence à Soult ? Est-ce parce que l'on blâmait les pourparlers engagés par Le Sénéchal avec Blücher, pourparlers dont Grouchy lui-même, comme on va le voir, avait rendu compte à Davout et à Fouché dans cette matinée du 29 ? Est-ce plutôt parce que Fouché avait un peu imprudemment dit quelques mots à la Commission de l'entretien qu'il venait d'avoir avec Grouchy, entretien dont il va être question ?

4. Grouchy, *Relation succincte*, 56.

5. Quelques heures auparavant, Grouchy avait écrit à Davout : « ... Le gouvernement ne peut compter pour la défense de Paris que sur un très faible corps n'ayant nullement la volonté de se battre et complètement désorganisé.

que, pour éviter une nouvelle occupation de Paris par les armées étrangères, il fallait accepter Louis XVIII avec des garanties. Davout envoya Grouchy chez Fouché. Le duc d'Otrante, voyant les bonnes dispositions de Grouchy et apprenant qu'il avait entamé des pourparlers avec Blücher, pensa à se servir de lui pour couvrir une mission particulièrement délicate dont il méditait de charger Vitrolles. Il s'agissait, pour déterminer les états-majors alliés à un armistice immédiat, « de les désintéresser de la part de contribution à laquelle ils auraient droit s'ils entraient dans Paris. » On avait supputé deux millions pour les Anglais et un million et demi pour les Prussiens, plus besogneux et par conséquent moins exigeants. Ouvrard offrait d'avancer toute la somme. Il en avait parlé la veille à Vitrolles, qui n'avait point répugné à la mission, sous la condition de ne point se charger de l'argent et de donner seulement des bons à payer. Fouché révéla-t-il entièrement son plan à Grouchy, comme il le fit croire à Vitrolles ? Il paraît plus probable qu'il se borna à lui proposer de le députer avec un agent du roi, le baron de Vitrolles, au quartier général des Alliés pour y négocier un armistice. Grouchy ayant accepté en principe, Fouché l'invita à retourner au quartier général de Davout, où irait le rejoindre le baron de Vitrolles, qui serait accompagné du maréchal Oudinot¹.

Je crois de mon devoir de vous instruire de cette triste situation, afin que le gouvernement ne se fasse pas illusion sur ceux des moyens de défendre Paris que je vais y conduire » (Claye, 28 juin, Arch. Guerre, Armée du Nord). — Cette lettre, écrite dans la soirée du 28, est datée : 29 juin. L'erreur est manifeste, puisque Grouchy annonce qu'il se remettra en marche à minuit et qu'il arriva en effet à Paris, avec la tête de colonne, le 29 juin au point du jour.

1. Cf. Grouchy, *Relation succincte*, 56-59 ; Vitrolles, *Mémoires*, III, 79-81 (cf. 147) ; Pasquier, *Mémoires*, III, 272 ; Procès-verbaux de la Commission de gouvernement, séance du 29 juin (Arch. nat., AF. IV, 1933). — Grouchy mentionne ses entrevues avec Davout et avec Fouché ; mais, je dois le faire remarquer, il affirme que, loin de se rendre à leurs idées et d'accepter leurs propositions, il les repoussa avec indignation. Il ajoute qu'il révéla les menées « des deux traitres » à des députés de ses amis, afin que ceux-ci les dénongassent à la Chambre et requiressent la dissolution du gouvernement provisoire et l'arrestation de Fouché et de Davout. Pourquoi Grouchy ne porta-t-il pas lui-même cette dénonciation à la tribune du Sénat, où il monta le 1^{er} juillet pour protester contre certaines insinuations des journaux relatives à ses rapports décourageants sur l'état de l'armée et aussi pour expliquer qu'il avait demandé à résigner le commandement de l'armée « par une défiance fondée de ses propres talents ? » (*Moniteur*, 1^{er} juillet.) — Les dénégations de Grouchy doivent être citées au débat ; mais son récit, écrit en 1843, contient des inexactitudes et pis encore. Il dit, par exemple, que Davout lui demanda de faire prendre la cocarde

Resté seul, le duc d'Otrante manda Vitrolles. Il le mit au courant de l'affaire et dit pour conclure : « L'autorité du roi sera reconnue, mais il faut que les Alliés arrêtent leur marche sur Paris. Le maréchal Grouchy vous accompagnera aux quartiers généraux de Blücher et de Wellington ; mais vous seul pouvez emporter la question... Voici une lettre que j'écris à ce sujet au maréchal Davout, vous voudrez bien vous en charger. » La lettre que Fouché lui remit toute ouverte était vague et obscure ; elle se bornait à quelques phrases sur la nécessité « d'éloigner les dangers qui menaçaient la capitale. » Vitrolles, tout déconcerté, fit observer à Fouché que ces prétendues instructions ne renseigneraient aucunement Davout. « Que voulez-vous que j'écrive de plus ? répondit-il. Cela suffit. Puisque vous êtes porteur de cette lettre, vous saurez bien l'expliquer. D'ailleurs, j'ai donné au maréchal Grouchy toutes les explications nécessaires. » Oudinot, qui avait été appelé chez Fouché en même temps que Vitrolles, entra à ce moment. Ils partirent tous deux pour la Villette¹.

Là, conciliabule à mots couverts avec Davout et Grouchy et

blanche à l'armée du Nord. Or, à ce moment, Davout voulait une soumission au roi, mais à la condition précisément du maintien de la cocarde tricolore et du drapeau national. Grouchy assure avoir dit à Davout que l'armée du Nord « était parfaitement réorganisée et animée du meilleur esprit. » Or, dans sa lettre de la veille, que j'ai citée à la page précédente, Grouchy écrivait au contraire que « les troupes étaient complètement désorganisées et n'avaient nulle volonté de se battre. » Quelle créance, après cela, peut-on accorder aux dires de Grouchy ? — En outre, il n'y a aucun témoignage, aucun document pour corroborer les dénégations de Grouchy, tandis qu'il y en a plusieurs pour les combattre, et par conséquent pour faire croire au récit de Vitrolles en ce qui regarde ce maréchal. Il y a Pasquier (III, 272) : « A peine arrivé à Paris, Grouchy chercha les moyens de faire connaître ses bonnes intentions pour la maison de Bourbon. Je le trouvai chez Vitrolles. » Il y a Hyde de Neuville (II, 111) : « Davout ostensiblement, Grouchy en secret, et sans s'expliquer, avaient adhéré aux propositions émises. » Il y a Barante (*Souvenirs*, II, 159-161) : « Mieux que personne, Grouchy voit que tout est perdu, que notre seule ressource est le prompt rétablissement de Louis XVIII. » Il y a Thibaudieu (X, 450) : « Grouchy parla dans le sens de la reddition à la Chambre des pairs. » Il y a, enfin, le procès-verbal de la séance du 29 juin de la Commission de gouvernement (Arch. nat., AF. IV, 1933) : « La Commission, informée des dispositions où serait le maréchal Grouchy de négocier un armistice où seraient mêlées des questions politiques, décide que le ministre de la Guerre arrête sur-le-champ le départ du maréchal Grouchy et les négociations qu'il veut entamer. »

1. Vitrolles, *Mémoires*, III, 80-82.

grand embarras. Sauf Vitrolles, nul ne savait exactement ce dont il s'agissait; et encore, si Fouché avait exposé à celui-ci l'objet de la mission, il s'était gardé de lui indiquer les moyens d'exécution. C'était aux autres à se débrouiller et à se compromettre. Oudinot gardait le silence. Grouchy, qui paraissait fort gêné, se bornait à assurer Vitrolles de son appui dévoué dans les négociations avec les Alliés. « La lettre du duc d'Otrante, dit Davout avec humeur, ne signifie rien. Que veut-il que je fasse d'après cela? » C'était bien l'avis de Vitrolles; mais cet homme-là ne restait jamais court. « Le président, répondit-il, a pensé que les instructions verbales qu'il a données à M. le maréchal de Grouchy suffiraient pour expliquer ses intentions. » Le silence de Grouchy fut pris pour un acquiescement. « Fort bien, reprit Davout, mais moi, d'après cette lettre, quels ordres, quelle direction puis-je donner? » « Il me semble, dit Vitrolles, que vous pourriez donner au maréchal de Grouchy une expédition de la lettre avec l'autorisation d'agir d'après vos pouvoirs et conformément aux instructions verbales qu'il a reçues du duc d'Otrante. » Cet expédient, qui mettait à l'abri sa responsabilité, agréa à Davout. Il pria Vitrolles de libeller lui-même cette pièce pour Grouchy seul. En même temps, il minuta un ordre ostensible enjoignant à Grouchy et à Kellermann (il pensait, on ne sait dans quel dessein, adjoindre dans cette mission Kellermann à Grouchy) « de se rendre près de Wellington et de Blücher à l'effet de traiter avec eux des conditions d'un armistice¹. » A ce moment, vers quatre heures environ, Davout reçut l'avis de la Commission de gouvernement qui lui prescrivait d'arrêter le départ du maréchal Grouchy et de « faire porter la demande d'armistice par un général de la ligne et un général de la garde nationale². »

1. Ordres de Davout à Grouchy et à Kellermann, la Villette, 29 juin (Minutes, Arch. Guerre). — Dans ces deux lettres, Davout prétend donner cet ordre d'après les instructions de la Commission de gouvernement. Il se trompe seulement. Il se conformait non aux instructions de la Commission, dont il n'avait rien reçu encore à cet effet, mais à celles de Fouché, vraisemblablement contenues dans la lettre que venait de lui remettre Vitrolles. — Vitrolles ni Davout, dans ses Mémoires manuscrits, ne parlent de cette double lettre à Grouchy et à Kellermann, qui, cependant, corroboré le récit de Vitrolles.

2. J'ai mentionné cette décision de la Commission (page 43). Je dis que Davout en reçut l'avis *vers quatre heures* parce que la lettre de Fouché à Davout, écrite en exécution des instructions de la Commission, est datée : 29 juin, *trois heures après midi* (Arch. nat., AF. IV, 908).

Davout biffa sur sa minute le nom de Grouchy et y ajouta celui de Tourton, chef de l'état-major de la garde nationale. La lettre aussitôt mise au net fut expédiée à Kellermann¹. Que se passa-t-il ensuite? Bien que, semble-t-il, elle n'eût plus d'objet, la conférence continua-t-elle entre Davout, Vitrolles², Grouchy et Oudinot³ ou se sépara-t-on pour se retrouver plus tard? On ne sait. Mais ce qui est certain, c'est que, à six heures du soir, Vitrolles était de nouveau avec Davout au quartier général de la Villette, dans une pièce du second étage, quand un aide de camp annonça au maréchal l'arrivée d'une députation des Chambres⁴.

A l'encontre de la volonté de Fouché, la Chambre commençait à s'ingérer dans la question militaire. En vain l'officieux Manuel avait proposé d'ajourner toute discussion qui n'eût pas pour objet la constitution⁵; les faiseurs de lois étaient sans cesse ramenés par les renseignements sur la marche de l'ennemi à des préoccupations d'un ordre moins spéculatif. Le 28 juin, sur la motion du général Mouton-Duvernet, la Chambre avait voté une adresse à l'armée et décidé qu'elle serait communiquée aux troupes, le lendemain, par une délégation de cinq de ses membres « revêtus de leur écharpe tricolore⁶. » C'était cette députation, à laquelle s'étaient joints deux pairs désignés par la Chambre haute, et, de leur propre mouvement, plusieurs représentants, qui arrivait au quartier général du prince d'Eckmühl⁶.

Davout était libre de recevoir ces délégués dans la pièce du

1. Sur la minute de la lettre de Davout à Kellermann (Arch. Guerre), le nom de Grouchy est biffé et on lit cet ajouté : « Vous aurez pour adjoint M. le maréchal de camp Tourton. » La copie de cette minute fut immédiatement expédiée à Kellermann, puisque, comme on le verra plus loin, ce général se rendit ce jour-là même aux avant-postes prussiens.

2. Vitrolles (III, 83-84), qui, d'ailleurs, je le répète, ne mentionne pas la réception de l'avis de la Commission, dit qu'il resta en conférence avec Davout jusqu'à six heures du soir.

3. Vitrolles, III, 82-83, 84. — Davout, dans ses Mémoires manuscrits, passe sous silence cette scène, ainsi, d'ailleurs, que la discussion qui suivit entre Vitrolles et les délégués des Chambres.

4. Séance du 27 juin (*Moniteur*, 28 juin).

5. Séance du 28 juin (*Moniteur*, 29 juin).

6. La Chambre avait désigné pour cette mission Arnaud, Jay et les généraux Pouget, Laguette-Mornay, Dumortier (tous trois membres de l'Assemblée); la Chambre des pairs, le maréchal Lefebvre et le général Gazan. Les représentants Garreau et Garat accompagnèrent volontairement leurs collègues (*Moniteur*, 29 juin et 1^{er} juillet). — Il était six heures du soir quand cette députation arriva à la Villette (Procès-verbaux de la Commission de gouvernement, séance du 29 juin, Arch. nat., AF. IV, 1933; *Moniteur*, 30 juin).

rez-de-chaussée. Mais il n'avait pas accoutumé de cacher ce qu'il faisait ni de dissimuler ce qu'il pensait. Il vit dans cette circonstance l'occasion de brusquer les choses en s'ouvrant de ses projets à la délégation des Chambres. Déjà il avait voulu les exposer franchement à la tribune, mais Fouché et la Commission exécutive l'avaient retenu. Nonobstant les objections de Vitrolles, qui ne paraissait pas du tout à son aise, Davout reçut donc les représentants dans la pièce où il se trouvait avec celui-ci¹. Il commença par s'excuser de n'avoir pas fait prendre les armes à l'armée selon l'ordre qu'il en avait reçu de la Commission de gouvernement². Il dit que les troupes venaient seulement de s'établir dans les bivouacs, qu'elles n'avaient pas encore les distributions, que ce n'était pas le moment de leur imposer une prise d'armes. (La vérité, c'est que Davout réprouvait comme contraire à la discipline la visite des représentants et qu'il craignait que cette manifestation, renouvelée des procédés révolutionnaires, n'accrût l'exaltation des soldats qui, à son gré, était déjà beaucoup trop vive³.) Une dizaine d'officiers généraux que les représentants avaient rencontrés sur les lignes étaient entrés avec eux. Garat donna lecture de l'adresse à l'armée. Davout y répondit par des banalités sur la « gravité des circonstances et le chemin de l'honneur. » Puis, pour préparer ses auditeurs à la proposition d'un armistice immédiat et à tout prix, il parla d'un rapport alarmant du maréchal Grouchy, du désordre et de la démoralisation des troupes qui arrivaient sous Paris. Mais au moment d'entrer dans le vif de la question, il se troubla, s'embrouilla en une phrase qu'il ne putachever, et, pour se tirer d'embarras, il dit brusquement, en montrant Vitrolles qui se tenait au bout de la pièce : « Et voilà M. de Vitrolles qui peut nous faciliter des conventions avec les généraux des armées alliées⁴ ! »

1. Vitrolles, III, 84-85. — Dans ses Mémoires manuscrits, Davout mentionne la visite des représentants, mais il ne dit rien de la présence de Vitrolles, qui est cependant hors de doute.

2. Rapport à la Chambre de Laguette-Mornay, séance du 30 juin (*Moniteur*, 1^{er} juillet). Cf. Mémoires manuscrits de Davout, et Davout à Fouché et Fouché à Davout, 29 juin (Arch. nat., AF. IV, 908).

3. Vitrolles, III, 85. Cf. Rapports à la Chambre de Laguette-Mornay et de Garat (*Moniteur*, 1^{er} juillet); Rectification de Laguette-Mornay (*Moniteur*, 4 juillet); Pasquier, III, 702; Hyde de Neuville, II, 108; *Appel aux générations présentes et futures sur la capitulation de Paris*, par le général Fressinet, 20-21.

4. Vitrolles, III, 85-91; général Fressinet, *Appel aux générations, etc.*, 21-22;

La présence au quartier général de ce royaliste notoire fit la stupeur. On échangeait des regards étonnés et on les reportait sur Vitrolles chargés de colère et de haine. Sans s'émouvoir autrement, Vitrolles expliqua que le duc d'Otrante l'avait mandé chez lui pour l'inviter à prendre part aux négociations, pensant que par ses relations personnelles il pourrait faciliter la conclusion d'un armistice. Il avait consenti, dit-il, par dévouement aux intérêts de sa patrie. Vitrolles se garda d'ajouter que la condition essentielle de cet armistice devait être la reconnaissance de roi ; mais, par cela seul que ce personnage allait se trouver mêlé aux négociations, il venait à l'esprit de tous qu'elles avaient pour objet une intrigue royaliste. Laguette-Mornay interpella Vitrolles avec véhémence, le général Fressinet lui mit presque le poing au menton. « Nous ne supporterons jamais les Bourbons, » s'écria le jeune général Dejean. « Nous nous ferons tuer jusqu'au dernier plutôt que de subir cette honte ! » Davout, qui avait attendu de son coup de théâtre un effet tout différent, ne savait que dire. Il n'osait plus déclarer ses projets. Il se bornait à balbutier des paroles d'apaisement. Enfin, il finit par entraîner Vitrolles au dehors de la pièce en le conjurant de s'éloigner.

Rentré seul dans la pièce où les représentants et les généraux continuaient de discourir avec passion contre Fouché, contre Vitrolles et contre lui-même, Davout parvint à les calmer en leur disant très habilement que le devoir qu'il s'était tracé de ne leur rien cacher l'avait contraint à les mettre en présence de Vitrolles. Il ajouta force protestations de ne jamais agir contre les intérêts du pays et la volonté de la représentation nationale et de marcher toujours d'accord avec ses camarades de l'armée. Il fit entendre que les rapports dont il avait parlé sur la démorisation de certains corps lui paraissaient exagérés, qu'il avait d'autres renseignements plus rassurants. Après cette sorte de rétractation, il conseilla aux députés de voir les troupes, de les haranguer, de leur distribuer eux-mêmes les exemplaires de l'adresse ; il allait donner l'ordre que l'on prît les armes à la tête des bivouacs¹.

Pasquier, III, 302; Hyde de Neuville, II, 108. — Pour Grouchy et Oudinot, à en croire Vitrolles, ils s'étaient esquivés dès qu'ils avaient aperçu les représentants et les généraux ; dans sa précipitation, Oudinot avait pris, au lieu du sien, le chapeau de Vitrolles.

1. Pasquier, III, 202. Cf. Rapports de Laguette-Mornay et de Garat à la Chambre, séance du 30 juin (*Moniteur*, 1^{er} juillet).

Les représentants et leurs collègues de la Chambre des pairs parcoururent depuis Belleville jusque vers Saint-Denis les lignes qu'occupaient les débris des 1^{er}, 2^e et 6^e corps de l'armée du Nord, la vieille garde et les divisions provisoires formées avec les disponibles des dépôts. La garde, qui considérait tous les députés comme des traîtres, ennemis de l'empereur et partisans des Bourbons, se montra d'abord défiant et farouche. Elle accueillit la délégation avec un silence hostile. Mais, aux premières paroles patriotiques, ces rudes soldats s'apprivoisèrent. Quelques rares cris de « Vive les représentants! Vive la liberté! » s'élevèrent des rangs, mêlés aux cris vingt fois répétés : « Vive Napoléon II! Pas de Bourbons! Vive Napoléon II! » Les troupes de ligne, qui paraissaient brisées de fatigue, mais résolues, manifestèrent les mêmes sentiments. Les « Vive Napoléon II » éclataient partout au passage de la députation. Des colonels, des capitaines, des lieutenants déclarèrent aux représentants qu'ils n'entendaient pas avoir versé inutilement leur sang pendant vingt-cinq ans pour la liberté et que jamais ils ne se laisseraient imposer un roi amené par les Anglais et les Prussiens. Les soldats entouraient les députés; ils disaient qu'ils avaient leurs vivres, leur solde, du vin, qu'ils ne manquaient de rien, que l'on pouvait compter sur eux. Mais ils invectivaient contre les Bourbons, exprimaient leur surprise et leurs regrets que l'empereur eût abdiqué et proclamaient leur dévouement à Napoléon II¹.

V.

Les protestations de Davout et la visite aux bivouacs avaient effacé dans l'esprit des délégués des Chambres la mauvaise impression de leur rencontre avec Vitrolles. Ils s'abstinrent de mentionner cette scène dans leurs rapports à la tribune, et, s'ils en parlèrent dans les couloirs, ce fut comme d'un incident sans importance. Il n'en résulta pour Fouché et pour Davout aucune des très graves conséquences qu'ils pouvaient redouter. On mit tout sur le compte de Vitrolles. Dès le lendemain, à la

1. Rapports à la Chambre de Laguette-Mornay, de Garat, de Mouton-Duvrnet, de Bory-Saint-Vincent, séances du 30 juin et du 1^{er} juillet (*Moniteur*, 1^{er} et 2 juillet). — Il y eut deux députations de la Chambre à l'armée. La première visita les troupes dans la matinée du 29 juin; la seconde dans l'après-midi du 30 juin.

séance de la Commission exécutive, Carnot interpella Fouché. Il l'accusa de conspirer avec Vitrolles et de laisser cet agent royaliste libre d'intriguer ouvertement dans Paris. « Chose inouïe, dit-il, on a vu M. de Vitrolles au quartier général de la Villette, où, d'accord avec vous, il était allé pour séduire le brave maréchal Davout. » Fouché se défendit à peine, très dédaigneusement, et ne défendit point du tout Vitrolles. Il laissa sans opposition, avec la plus parfaite indifférence, donner l'ordre de l'arrêter. En même temps, à la vérité, il le fit avertir par son secrétaire Fabri de chercher un asile pour se mettre temporairement à l'abri des gens de police¹.

Le rapport des délégués sur les sentiments de l'armée retourna la Chambre. Quand Laguette-Mornay eut dit à la tribune que les soldats « répondaient avec enthousiasme au mot de liberté, mais que cet enthousiasme redoublait lorsque le mot de Napoléon II était prononcé ; » quand Garat eut ajouté : « Il est vrai de dire que le nom de Napoléon II était dans toutes les bouches, » les députés, qui depuis deux jours commençaient à reconnaître la nécessité, pour le droit de la nation, de s'appuyer sur la force militaire, mesurèrent la puissance effective qu'avait encore sur les soldats le grand nom de Napoléon. « Eh bien ! s'écria un député, disons donc comme l'armée : vive Napoléon II ! » C'était, à ce moment, la pensée de l'Assemblée. Elle se leva presque tout entière aux cris multipliés de : « Vive Napoléon II ! » que répétèrent avec enthousiasme, debout et agitant leurs chapeaux, les spectateurs des tribunes².

Dans la même séance, ce nouvel esprit de la Chambre se manifesta à trois reprises. Un député, le baron de Malleville, ayant fait imprimer une brochure nettement royaliste, le régicide Garreau le dénonça à la tribune dans les termes les plus violents : « J'ai vu plusieurs de nos braves soldats *terrorisés* par un écrit d'un représentant du peuple. Il a eu l'infamie... » A ce mot, Garreau fut interrompu par des murmures, que couvrirent des applaudissements plus nombreux. Il reprit : « Il a eu l'infamie, le terme n'est pas trop fort, de vous proposer de redemander Louis XVIII comme le seul gage de bonheur et de la tranquillité publique... Je demande qu'il soit déclaré aliéné et qu'on

1. Vitrolles, *Mémoires*, III, 92-93. Cf. Hyde de Neuville, *Mémoires*, II, 108.

2. Séance du 30 juin (*Moniteur*, 1^{er} juillet); Thibaudeau, X, 449; Hobhouse, *Lettres*, II, 143.

l'écrue dans une maison de santé. » Au milieu du tumulte, les royalistes et les libéraux du parti de Fouché réclamèrent l'ordre du jour pur et simple. Mais Ginoux-Defermon prit la parole. « Il faut, dit-il, que l'Assemblée se prononce contre un homme qui a osé vous proposer de rappeler les Bourbons. Si M. de Malleville n'est pas poursuivi, c'est qu'il est inviolable en qualité de représentant du peuple. Je demande donc l'ordre du jour motivé sur ce que M. de Malleville est inviolable. » Cet ordre du jour motivé fut aussitôt voté¹.

Les ennemis de la royauté s'animaient de plus en plus. Durbach, prenant prétexte du projet de constitution que l'on venait de distribuer, fulmina un furieux réquisitoire contre les Bourbons. « Vous déclarerez aux puissances, dit-il pour conclure, que les Bourbons, qui depuis un quart de siècle portent la guerre en France, sont ennemis du peuple français et qu'ils sont proscrits de son territoire. Vous déclarerez qu'aucune proposition de paix ne pourra être faite ni écoutée si leur exclusion perpétuelle du trône français n'est adoptée comme préliminaire et comme condition *sine qua non* de toute négociation. Vous déclarerez que les Français sont résolus de combattre à mort pour leur liberté et leur indépendance et qu'ils périront tous plutôt que de supporter le joug humiliant qu'on voudrait leur imposer. » Ces paroles, qui avaient la résolution et le souffle puissant et terrible des harangues prononcées à la Convention, soulevèrent l'Assemblée. Sans que les royalistes atterrés osassent la moindre protestation, elle vota d'enthousiasme l'impression et l'envoi du discours de Durbach aux départements et aux armées².

Manuel monta ensuite à la tribune pour lire le projet d'adresse au peuple français qu'il avait rédigé sous l'inspiration de son maître Fouché (il n'avait même pas soumis sa rédaction à ses collègues de la Commission³). Ce laborieux manifeste, dont chaque phrase n'avait pas moins d'une douzaine de lignes et où chaque mot était pesé, manquait de chaleur et de clarté parce qu'il manquait de sincérité. Manuel s'était appliqué à diluer sa pensée avec des circonlocutions et des réticences et de suppléer par des professions de principes et des généralités à des déclarations

1. Séance du 30 juin (*Moniteur*, 1^{er} juillet); *Histoire des deux Chambres de Buonaparte*, 248-249.

2. Séance du 30 juin (*Moniteur*, 1^{er} juillet).

3. Réclamation du représentant Jacotot (*Moniteur*, 1^{er} juillet).

précises sur l'état des choses. Il avait atteint le but indiqué par Fouché, qui était exactement de parler pour ne rien dire. Jusqu'alors, la Chambre avait bien accueilli ce genre d'éloquence, qui convenait à la division et à la variabilité de ses opinions et s'accordait avec sa volonté indécise. Mais, ce jour-là, enflammée par les rapports de ses commissaires à l'armée et les paroles de feu de Durbach, unie dans un sentiment ardent de patriotisme et de résistance, l'Assemblée s'insurgea contre la phraséologie tortueuse et vide de Manuel. « Est-ce là le langage que nous devons au peuple, dit Bérenger. On vous dit que l'armée demande Napoléon II, et vous avez déclaré il y a huit jours que Napoléon II succédait à son père. Pourquoi ce nom n'est-il pas prononcé dans l'adresse? A quel titre siégeons-nous?... Quel est notre mandat? L'observation de la constitution. Or, elle repose sur deux bases : l'exclusion des Bourbons et la possession du trône à Napoléon et à sa famille. Le père a abdiqué, le fils règne... Messieurs, il faut nous expliquer franchement, sinon l'armée hésitera, et dans nos villes l'incertitude peut entraîner les plus grands malheurs. On vous reproche déjà de n'avoir dans vos délibérations cette attitude hardie et énergique qui convient à la nation. L'adresse proposée donne des espérances à tous les partis. Je demande que les membres de votre Commission revoient cette adresse, qu'ils y expriment vos véritables sentiments et qu'ils la terminent par ces mots : vive Napoléon II! » Il y eut des murmures, mais plus encore d'applaudissements. « Appuyé! appuyé! » criait-on de tous côtés : « Je demande aussi l'ajournement, dit Regnaud, qui voyait trop tard la faute et le malheur de son alliance avec Fouché. Vous connaissez les sentiments de l'armée, qui veut combattre pour le maintien des engagements déjà pris. La meilleure adresse, c'est la publication de vos débats de ce jour. » « Il est dans mon cœur, dit Lautrac, membre de la Commission pour la rédaction de l'adresse, de voter l'exclusion des Bourbons et la reconnaissance de Napoléon II. Je demande le renvoi à la Commission. » « Si vous ne vous prononcez pas, dit Garat, l'armée, dont les cris proscrivent les Bourbons, demeure incertaine et hésitante. Le moindre doute agrave nos malheurs et rend la guerre civile inévitable. » Manuel tenta de défendre son adresse et lui-même, car il se sentait devenir suspect. Il la relut fragment par fragment en l'accompagnant de commentaires confus. Cette seconde lecture ne fit pas meilleur effet que la première. A une

très grande majorité, l'Assemblée renvoya le projet à la Commission pour une nouvelle rédaction¹.

Le bel élan des représentants s'arrêta vite. A la séance du lendemain, Bory-Saint-Vincent prononça un discours énergique qu'il conclut en ces termes : « Une main invisible cherche à influencer les négociations de vos ambassadeurs dans l'intérêt de la faction qu'il sert. Cette main invisible, cette main parricide va vous mettre dans l'impossibilité d'attendre le résultat de ces négociations. Si vous n'ouvrez pas les yeux, vous deviendrez inévitablement les victimes de ce système de découragement, d'ambiguïté et de mensonge. » Fouché n'était pas nommé, mais toute la Chambre comprit qu'il s'agissait de lui. Or, cette accusation, si grave et si bien fondée, fut accueillie avec une indifférence réelle ou feinte. Les paroles de Bory-Saint-Vincent tombèrent dans un silence de glace, et, quand Saussey demanda comme sanction que l'Assemblée adressât un message au gouvernement pour l'inviter à rendre compte de tout ce qui se passait, sa motion fut rejetée presque à l'unanimité par un ordre du jour pur et simple². On n'osait même plus soupçonner M. Fouché. On avait pour ce personnage une sorte de superstition.

Henry HOUSSAYE,
de l'Académie française.

1. Séance du 30 juin (*Moniteur*, 1^{er} juillet); *Histoire des deux Chambres de Buonaparte*, 257-260; *Rapports et discours*, XXI, 295-296; Thibaudeau, X, 451-452; Hobhouse, *Lettres*, II, 146.

2. Séance du 1^{er} juillet (*Moniteur*, 2 juillet). — Saussey avait même ajouté : « J'aurais bien une motion plus grave que le salut public me dicterait, mais je la garde pour un autre moment ! » Et Bory-Saint-Vincent avait repris : « Dans la situation où nous sommes, le silence est un crime ! » Mais tout cela n'émut pas la Chambre, paralysée par sa foi aveugle en Fouché.

MÉLANGES ET DOCUMENTS

NOTICES ET DOCUMENTS

RELATIFS A L'HISTOIRE DU XIII^e ET DU XIV^e SIÈCLE¹.

NOVA CURIE.

Le numéro XV de la Collection des *Lists and Indexes* publiée par le Public Record Office de Londres, qui s'applique à l'« Ancienne Correspondance » conservée dans les archives de la Chancellerie et de l'Échiquier d'Angleterre, permet désormais d'explorer commodément ces fonds très riches en lettres missives depuis le XIII^e siècle. En rendant compte de cet inventaire dans le *Journal des Savants*², j'ai fait connaître quelques pièces dont la *List* n° XV m'avait permis de constater l'existence, au cours d'un bref séjour à Londres. Voici d'autres documents de la même provenance ; il a paru légitime de les réunir ici, parce qu'ils ont un caractère commun.

Un vif intérêt s'attache aux lettres de nouvelles, écrites au moyen âge de Rome, d'Avignon ou d'ailleurs, par des personnages accrédités auprès de la cour pontificale, pour rapporter ce qui se passe, ce qu'ils font ou ce qu'ils ont appris. Ce sont de véritables chroniques épistolaires. On a donc publié avidement toutes celles que l'on a trouvées dans les archives de France, où il n'y en a guère³. En ces derniers temps, les archives du Vatican⁴ et de la Couronne d'Aragon⁵ ont fourni des

1. Voir *Revue historique*, t. LX, p. 307; t. LXIII, p. 56; t. LXVII, p. 70.

2. *Journal des Savants*, juillet et août 1904.

3. Les lettres des agents du comte de Flandre à la cour de Boniface VIII, qui sont aux Archives du Nord, ont été publiées en partie par M. Kervyn de Lettenhove dans ses *Études sur l'histoire du XIII^e siècle*; une réédition complétée n'en serait pas superflue. Voir aussi C. Wenck, *Clemens V und Heinrich VII*, p. 173 et suiv.

4. J. Schwalm, *Beiträge zur Reichsgeschichte des 14 Jahrhunderts, aus dem Vatikanischen Archive*, dans *Neues Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde*, t. XXV, p. 151 et suiv.

5. H. Finke, *Aus den Tagen Bonifaz VIII. Funde und Forschungen* (Münster i. W., 1902), p. viii et suiv.

pièces nouvelles, de premier ordre, pour le Recueil, qui ne sera peut-être jamais composé, mais qui serait très édifiant, des *Nova Curie* du XIII^e et du XIV^e siècle. Or, c'est dans l'Ancienne Correspondance de la Chancellerie et de l'Échiquier d'Angleterre que les éditeurs d'un tel Recueil pourraient encore, le cas échéant, faire la moisson la plus abondante, après Prynne, Rymer, Bréquigny (dont Champollion-Figeac a utilisé des copies) et W. W. Shirley¹.

I.

Les lettres qui contiennent des nouvelles expédiées de la cour de Rome à Henri III ou à ses conseillers sont fort nombreuses dans les archives anglaises. Elles ont, dès le XV^e siècle, attiré, entre toutes, l'attention de Prynne, qui en a insérée quelques-unes dans ses *Antiquæ Constitutiones regni Angliae* (1672). W. W. Shirley a publié, dans ses *Royal and other historical letters illustrative of the reign of Henry III* (1862), toutes celles qu'il était possible de trouver il y a quarante ans. Mais il serait facile aujourd'hui d'enrichir l'ouvrage, si conscientieux, de ce dernier érudit, d'un supplément considérable. De quoi je me propose d'ajouter ici quelques preuves à celles que j'ai déjà données².

Geoffroi de Craucumb et Étienne de Lucy arrivèrent à Viterbe, pour les affaires du roi d'Angleterre, en décembre 1224³. C'est peu de temps après, au commencement de 1225, qu'un autre clerc anglais, présent en cour romaine, écrivit à Henri III la lettre suivante :

Excellentissimo domino suo H., Dei gratia illustri regi Anglie,
domino Hybernie, duci Normannie et Aquitanie, comiti Andegavie,

1. Il va de soi qu'aux archives de la Chancellerie et de l'Échiquier d'Angleterre, comme ailleurs, ce qui a été conservé, par hasard, n'est rien en comparaison de ce qui a été perdu. — Il suffit de comparer l'Inventaire moderne de l'*Ancient Correspondence* avec les *Calendars* de l'Échiquier, qui remontent au XIV^e siècle, pour constater l'étendue des pertes qui ont été consommées dans l'intervalle. — Un seul exemple. On lit dans le registre A 5/8 du « Treasury of the Receipt » (*Calendare litterarum, processuum et memorialium ducatus Aquitanie tempore Edwardi II*), p. 11 : « Tresdecim litteræ secrete misse domino regi per Mariam, reginam Francie et per Margaretam, filiam suam, sororem regis Francie, ante guerram. Tresdecim rotuli et cedulae de transcriptis litterarum secretarum quas rex misit Marie, regine Francie, et Margarita filie sue. » Or, il n'existe plus au P. R. O. une seule lettre de la reine Marie; il n'y a dans l'*Ancient Correspondence* que trois lettres à son adresse (XIII, n° 28, 30, 31).

2. *Revue historique*, t. XXXVII, p. 319; *Journal des Savants*, juillet 1904.

3. W. W. Shirley, o. c., t. I, p. 240.

devotus ejus clericus Willelmus de Sancto Albino, promptum et fidele obsequium cum salute. Venerunt nuper ad sedem apostolicam a vestra majestate transmissi fideles vestri, viri prudentes et providi, Godfridus de Craucumb et magister Stephanus de Lucy qui sub testimonio Dei et totius Curie in negotiorum vestrorum promotione procedunt fideliter et attente. Ipsi etiam et vestre littere mihi exhibite ab eisdem injunxerunt mihi ut cum eis intenderem eisdem negotiis promovendis, quod ego, teste Altissimo, et tota Curia feci et facio fideliter quantumcumque possum et scio. Latores etiam presentium fideles cursores vestri Nicolaus et Willelmus predictos dominos G. et magistrum S. prevenabant quantum decuit ad sedem apostolicam veniendo, et domino pape et dominis cardinalibus et mihi vestras reddiderunt litteras, debita sedulitate servata, predictorum dominorum prenunciando adventum. Ipsi equidem [qua ratio]ne me habui circa eos, et si sollicite circa mandata vestra, vobis in quantum viderunt plene poterunt exponere viva voce. Quomodo eciam et cum quibus verbis et rumoribus accesserunt ad Curiam dominus R. de Kent et dominus R. Passelewe, et que et qualia et quanta ac eciam unde multa hinc et inde dicuntur de statu vestro et regni vestri a domino papa et fratribus, credo quod predicti domini G. et magister S. vos reddit suis litteris et nunciasi istis certos. Cum autem a quibuslibet audiam majestatem vestram plene et perfecte regnare et honorem vestrum et bona de die in diem per Dei graciā ampliari, toto mentis affectu gaudeo, grates Domino referens, exorans eciam ut Dominus circa vestram exaltationem semper continuet manum suam, et eos qui patrimonii vestri occupationi incumbunt et vos emulantur emulatione non Dei aut cito vestre paci restituat aut quantum ad temporalia conterat et confundat. Ego equidem misi nuper ad vos nuncium meum qui debuit ad vestram venire presentiam statim citra festum Natalis Domini preteritum nuper, et omnia negocia pro quibus missus fueram circa dominum Luwelinaum et alia dominationi vestre transmisi per ipsum, statum quoque qui tunc erat in Curia et labores meos et debita pro expensis vobis et dominis predictis nunciasi vestris, qui, et si debeam ulterius pro aliquo tempore hic remanere et etiam de solutione debitorum meorum plene, Deo dante, deliberabunt. Ego enim ad omnia bona vestra sum, fui et ero paratus omni tempore vite mee, nec est dignum quod a tanto domino sub voragine usurarum captivus in terris alienis exponar. Ad hec si etiam in ampliatione reddituum vobis placeret providere mihi, sicut vestra ipsa sublimitas et dominus justiciarius et alii consiliarii vestri firmiter promiserunt, nec mirum esset nec malum. Melius enim dives si pauper bene servio et servivi.

Sciatis quod continuos rumores audiveramus in Curia quod dominus comes Tholosanus expulit circa omnes Gallicos de terra sua¹, et vir

1. Il est plus amplement question des affaires de Raymond, comte de Toulouse, dans un bulletin de nouvelles (Anc. Corr., XLVII, n° 73) qui, comme beaucoup d'autres, est dépourvu de formules initiales et finales, mais qui a

providus et fidelis vester magister W. de Avenione est in Curia pro absolutione ipsius comitis, dante Domino, impetranda. Preterea sublimitas vestra sibi precaveat contra regem Navarre. Sciat is quod tam predicti domini quam ego videramus et legimus litteras domini epis-

sans doute été expédié de France en 1226 (cf. *Histoire générale de Languedoc*, t. VI (1879), p. 598) :

« Dominus legatus excommunicabit Raymundum in presenti qui se dicit comitem de Tholose et omnes illos qui eum adjuvabunt et fautores suos et omnes turbatores regni Francie, si fuerint de regno Francie vel de extra regnum, et faciet eos excommunicatos denunciarci per totam legationem suam, nec relaxabit illa sentencia donec turbatores vel guerreatores regni sint extra regnum et donec interceptions, dampna et injurias quas fecerunt prius emendaverint competenter domino regi et suis. Quod si aliqui de regno Francie guerram moverent inter se nec pacem facerent vel treugam darent ad mandatum domini regis, ipse legatus excommunicaret eos donec pacem facerent vel treugam et competenter emendarent domino regi et injuriam passis factas interceptions contra defensionem domini regis. Preterea transcriptum legationis sue tradet legatus domino regi sigillatum sigillo suo et sigillis archiepiscoporum, episcoporum regni Francie presentium, et similiter faciet apponi sigilla eorumdem archiepiscoporum et episcoporum in sententia excommunicationis predicta quam faciet in presenti contra Raymundum de Tholosa, fautores et coadjutores suos et omnes turbatores et invasores regni Francie. De auxilio quod facit Ecclesia domino regi poterit facere dominus rex voluntatem suam de expendendo illo et in terra Albigesii et alibi ubi guerra moveretur eidem. Omnes crucesignati de Albigesio et illi qui pro se mittent ibidem et terre et res eorum erunt in protectione Sancte Ecclesie quamdiu erunt in servicio Ecclesie, et habebunt easdem indulgencias et remissiones quas habent crucesignati de partibus transmarinis. Scindunt est quod dominus rex habebit decimam omnium proventuum ecclesiasticorum per totam legationem ipsius legati usque ad quinquennium, si tamen negotium duraverit, deductis expensis illis que provenerint ex cultura vinearum et agrorum, exceptis Templi, Hospitalis, Cisterciensi, Premonstratensi ordinibus qui nichil solvent de decima ista, nec prelati nec clerici de familia sua qui personaliter in hoc negocio laborabunt. Fiet autem solutio decime duobus terminis in festo Omnium Sanctorum et in Pascha, et incipiet prima solutio in instanti festo Omnium Sanctorum. »

D'autre part, les consuls de Toulouse écrivaient à Henri III en décembre 1226 (Anc. Corr., V, n° 61) :

« Illustrissimo ac venerabili domino Henrico, Dei gratia regi Anglie, duci Normannie et Aquitanie, comiti Andegavensis (*sic*), domino Hybernie, karissimo suo in omnibus et per omnia diligendo, consules urbis Tolose et suburbii, ejus devoti et fideles in omnibus, salutem in eo per quem reges regnant. Litteras sublimitatis vestre et nostrum venerabilem et dilectum concivem R. G., latorem presencium, qui ex parte vestre excellencie illas nobis obtulit et verba que ex parte vestra nobis retulit ea reverentia et eo honore quo debuimus receperimus et audivimus benigniter et devote, de quo gratulati admodum fuimus, inumeras gratiarum actiones celitudini vestre hunanimiter referentes. Nos vero mandatis sublimitatis vestre volentes pro viribus obediare, de negocis nostris bene sumus per Dei graciā solliciti et intenti, nostros inimicos pro posse nostro viriliter acriterque debellantes, inanimati fortiter quod pacem nec treugam, [ut] alias [fuit] ordinatum, inimicis domini nostri comitis Tolosani vel nostri nullatenus faciamus sine consilio et voluntate ipsius domini R.,

copi Aquensis missas ad dominum papam in quibus continetur quod idem rex Navarre vicecomitatum Herberie et Rosciam Vallem et magnam partem terre vestre in Vasconia occupavit. Super [quo] de consilio meo est quod litteras quas meliores poterimus impetremus. Bene valeat sublimitas vestra¹.

W. W. Shirley a publié une lettre d'un certain Gilles, chapelain du pape, datée par conjecture de décembre 1224, où l'on lit : « Quant à l'affaire de Falkes [de Bréauté] et d'autres qui touchent votre honneur et l'état de votre royaume, j'ai chargé maître Philippe, porteur des présentes, qui s'est toujours occupé avec zèle des affaires de Votre Majesté, de vous en informer fidèlement...². » Ce maître Philippe, agent anglais en cour de Rome pendant les pontificats d'Honorius III et de Grégoire IX, est l'auteur d'une lettre à Ralph Neville, évêque de Chichester, chancelier depuis mai 1226, qui s'insère parfaitement, à l'année 1227, dans la correspondance relative à l'affaire de Falkes de Bréauté : on sait que ce personnage, banni d'Angleterre en 1225, mourut en 1226³. Comme la plupart des pièces de l'*Ancient*

comitis Tolosani, cum nos pro eodem domino R., Tolosano comite, in hac guerra simus, quod nobis multum placet, cum suam voluntatem in omnibus velimus modis omnibus adimplere, quod ex factis nostris appareat, muniendo et defendendo et operando villam nostram Tolose que ita est vallata ex vallis et clausuris et liciis et munimentis et armis quod nunquam fuimus melius, eo quod pro Symone de Monteforti muri et turre et clausure dirute fuerant; ita quod inimicos in aliquo non timemus, et dominus R., comes Tolosanus, vester consanguineus, sic inimicos suos et nostros studet die nocteque debellare, recuperando et auferendo terram et villas et castra sua ab inimicis [ita] quod vix aliquis inimicorum suorum coram eo audeat apparere. Et, si pecunia ei sufficiebat, cito haberet omnem suam terram recuperatam quam cum Dei adjutorio et vestri cito recuperaverit, Deo annuente. Unde vestra excellencia, de qua plenaria gerimus fiduciam et spem certam, modis et precibus quibus possimus et debemus attentius exoramus quatenus vestre nobilitatis intuitu dominum nostrum R., Tolosanum comitem et consanguineum vestrum et nos in quantum poteritis dignemini adjuvare, vestrum auxilium et consilium prestando, subveniendo et acomodando domino nostro R. Tolosano comiti de vestra pecunia quantum vestre nobilitati placuerit, cum ipse illam copiam pecunie non habeat in presenti quam eum habere deceret pro guerra et negotiis arduis que multis et diversis modis geruntur ab eo, in quibus magnam pecuniam expendit. Nos vero prompti et parati sumus et erimus deinceps Deo concedente ad omnem vestrum mandatum et beneficium faciendum. Noster dilectus ac venerabilis concivis R. G., portitor presentium, sublimitati vestre viva voce significabit ex parte nostra quedem que in litteris scribere nolumus. Cui sicut nosmetipsos de omnibus que ex parte nostra dixerit credere dignemini indubitanter. Valeat serenitas vestra, vos et illi valeant qui vos valere desiderant. Datum 11^o die exitus decembris anno verbi incarnati M CC XXVI. »

1. *Anc. Corr.*, XLVII, n° 36.

2. W. W. Shirley, *o. c.*, t. I, p. 243.

3. La plupart des personnages nommés dans la lettre du clerc Philippe sont

Correspondence (et notamment de celles que nous publions ici), cette pièce a été fort abîmée par l'humidité lorsqu'elle était à la Tour de Londres, et l'on n'en peut, quelques efforts que l'on fasse, déchiffrer que ce qui suit.

Domino Cicestriensi suus Ph. clericus, salutem et debitum obsequium. Noverit discretio vestra quod dominus G. cardinalis ad falsam et iniquam suggestionem domini Roberti Passeeewe quasdam literas inpetrari procuravit continentes ut dominus noster filio Falcasi terras que fuerunt patris sui et [eodem] fuperant ablata restitu faceret intuitu dicti cardinalis, quem dictus Falcarius testamenti sui executorem et ejusdem filii tutorem constituit. Cum vero earumdem tenorem inspexerimus, licet per audientiam non transsirent, videns ex hiis domino nostro processu temporis posse prejudicium imminere, ad dictum cardinalis accessi, rogans ne tales literas sub nomine suo impetratas sustineret transsire, cum ejus esset dominum nostrum ejusdem cardinalis creaturam in jure suo protegere ac defendere et ejusdem domini nostri inimicis eumdem inpugnantibus consilium et auxilium omnino subtrahere, presertim cum dicta litera per falsissimam suggestionem essent impetrata, tum quia dictus F. protestatus in fata concessit, prout pro certo didici apud Sanctum Quiriacum ubi sepultus est, unde nullum testamenti sui executorem constituit, cum testamentum non conderet nec etiam in Anglia aliquid habuerit unde testamentum facere posset, a qua fuit abjudicatus tanquam proditor manifestus. Quod si adversus aliquem actionem haberet super debitis vel aliis, tam actionibus quam rebus ipsis, cessit domino regi, ita etiam quod prefata bonorum cessione nihil quod sub celo habuit celaret ultra summam .XL. solidorum, et hoc sponte, non coactus, sacramento corporaliter prestito, firmavit. Immo etiam omnia que sub celo habuit non sufficerent ad debita in quibus domino nostro tenebatur tam pro .VII. comitatibus et dimidio quos per septennium et amplius tenebat, de quibus raro vel nunquam compotum reddidit, tam pro aliis quamplurimis in quibus eidem domino nostro fuit obligatus. Unde de jure nichil habuit unde testamentum facere deberet vel posset, et filio Falcasi ejusdem nulla terra restitu deberet. Ceterum [cum pater ejus] proditor esset manifestus cui jure hereditario nullus succedere debuit. Cui etiam et si filius esset fidelis. . . . si tutor ei esset dandus, dari deberet a domino feodi cuius custodie relictus esset. Unde dictus Falcarius neque executorem testamenti neque tutorem dicto filio potuit instituere. Ob quas causas et multo ampliores eidem cardinali supplicavi

bien connus : Robert Passeeewe, clerc au service de Falkes de Bréauté et des autres ennemis du « justicier » Hubert du Bourg, et Simon de Langton, frère d'Etienne, archevêque de Cantorbéry, ont leur notice dans le *Dictionary of national Biography*; Pierre Sarrasin, citoyen romain, est souvent cité comme auxiliaire et pensionnaire de la cour anglaise à la cour de Rome dans la correspondance du temps (W. W. Shirley, o. c., à la table).

ne talia contra dominum nostrum procuraret inpetrari. Quibus coram eo propositis, respondit in hec verba : « Magister, ego diligo dominum vestrum contra quem [nichil] attempt[are volui; set] litera iste tantum supplicatorie sunt, quod si dominus vester vult eas exaudire ex parte Dei; si non, nulla ibi coactio [pro illa occasio]ne. » Qua non ostante promissione, adivi dominum Coventrensem, presentibus dominis Petro Saraceno et Petro Grimoaldi, soc[iis meis], et hec o[mnia sum expres]-sus, adiciens quod, si litera hujusmodi sine contradictione transirent, timendum esset ut alie magis cogentes sequerentur. [Qui] unanimiter [dixerunt] quod non esset nobis tutum in aliquo offendere dictum domini G., cum maxima pars negotiorum nostrorum de eo dependeret. Processu vero temporis venerunt ad Curiam principales adversarii nostri, et domino Honorio pape in adventu eorum diversa et maxima transmisserunt exenia; qui, antequam negotia eorum erant ei plene exposita, universe carnis debitum persolvit. Cui cum succederet papa Gregorius, coram eo factum suum secrecius proponere voluerunt, cum quibus ad dominum [papam] in sero intravi. Cui statim post eos tenorem negotiorum domini nostri plene exposui, presente Petro Sarraceno; a quo optimum juxta cor meum reportavi responsum; et nostri adversarii, spe sua fraudati, a palacio confusi recesserunt. Sequenti vero nocte, cum magister Simon de Langeton qui die obitus. [domini] Honorii pape ad Curiam accessit ad dominum papam intrare proposuit, eumdem preveni, ad memoriam domini pape reducens que et quanta [pericula] non solum regno Anglie, immo etiam Ecclesie Romane per eum contigerunt. Unde introitus ejus in Augliam ad curiam accessit que semper consuevit zizaniam inter magnates seminarie maxime hoc tempore Quibus dictis respondit dominus papa per hec verba : « Et nonne estis pro domino vestro hic, et nonne vultis nos opponere ei? » Et respondi quod volui pro viribus meis. Postmodum vero quesivit si dominus Coventrensis se oponere vellet; cui respondi quod nescivi, cum ejusdem familiaris esset dominus Cantuariensis. Post multas vero collationes hujusmodi, respondit quod nichil faceret in prejudicium domini nostri. Pro eodem [negocio] sepius accessi ad dominum G. cardinalem, rogans ne eum ad gratiam suam admitteret, qui mihi respondit per hec verba : « Magister, quid vultis quod faciam, ex quo habet literas domini vestri et consiliariorum suorum? vultis vos ut opponam me [omnibus]? » Hec et diversa alia proponens, ad ultimum dixit quod domino nostro super hoc prejudicium fieri non permitteret. Ad alia cum essem personaliter in audiencia .x. paria litterarum audivi sub nomine dicti domini cardinalis inpetrata. Que cum expresse essent contra dominum nostrum, prout ex tenore earum videro potestis, quarum transcriptum vobis transmitto, eis contradixi, propter quod supra modum motus est dictus cardinalis contra me. Si tales vero literae ad dominum nostrum vel suos pervenerint, non est multum curandum de illis. Cujus rei causam in adventu meo ad vos plene exponam, Deo annuente. — [Bene vero hoc] scribo ne falsas machinationes vel fraudulentas cavillationes dictorum Simonis et Roberti domi-

num nostrum vel consilium suum circumveniri permittatis. Ceterum vobis affectuosissime supplico quatenus sepeditum dominum nostrum moneatis et cum toto conamine vestro ad hoc inducatis ut viriliter se habeat in negocio de quo scitis, scientes quod in nullo est timendum de hoc quod mihi secretius dixistis. Hoc etiam non lateat vos quod, cum haberem colloquium cum cardinale de dicto Simone, mihi respondit quod ejus introitus in Angliam esset perpetua confusio domini nostri et omnium suorum. Cetera in recessu latoris presencium, scilicet die veneris infra octabas Pasche, principales adversarii nostri nichil de agendis suis expedire potuerunt. Videatis etiam quod in negocio Coventrensis ecclesie nullam moram faciat dominus noster, sed secure ad effectum illud perducat. Vale. Valeant etiam omnes quibus hec communicabit1.

« Maitre Rostand, » chapelain du pape, qu'Alexandre IV envoya en Angleterre comme son « nonce » pour les affaires de Sicile, fut longtemps, pour ces affaires, un conseiller affidé d'Henri III. Il n'y a dans les *Fædera* qu'un billet insignifiant de cet agent. Il est pourtant l'auteur de la lettre suivante, qui doit être rapportée au 24 juin 1257²:

Illustrissimo domino suo H., Dei gratia regi Anglie, domino Hybernie, duci Normannie, Aquitanie et comiti Andegavie, suus devotus clericus magister Rostandus promptum obsequium cum honore. Nuper per nuncium meum proprium excellentie vestre scripsi qualiter inter venerabilem patrem Therentasiensem archiepiscopum et me est de itinere ordinatum, videlicet ut infra tres septimanas post festum beati Johannis Baptiste simus cum domino Petro de Sabaudia ubicumque fuerit. Ceterum postquam a predicto domino archiepiscopo recessi litteram domini pape recepi continentem hec verba :

Sane in admirationem nobis vertitur vehementer quod predictus rex qui prefatum regni Sicilie negotium ex animo dicitur assumpsisse, et ad cuius promotionem totis dicebatur affectibus anelare, sic illud quasi dereliquisse ac de illo quodammodo non curare videtur, cum nec per militiam nec per pecuniam pro conducendis milibus eidem succurrerit negotio, cui novit magnum periculum imminere. Certe si bene recolis dudum eidem regi ac tibi et nonnullis aliis de consilio suo scrispimus ut, quia nos eramus ad ferendum alterius tantum pondus penitus impotentes, cum pro ipsis promotione negotii exauriverimus omnino cameram nostram, innumera contraxerimus debita, Romanam Ecclesiam multis et gravibus obligationibus astringentes, omnium quasi mercatorum morantium apud Sedem Apostolicam et multorum officialium et familiarium nostrorum et aliorum etiam pro hujusmodi necessitate peccuniis jam receptis, ita quod non poteramus de cetero mutuum invenire, idem rex festinatum ipso negocio prepararet succursum, ita quod omni difficultate et tarditate remota statim copiosam et strenuam mitteret militum comitivam ; et nichilominus, ut Terra Laboris et alie terre que in Ecclesie fidelitate consistunt possint interim perseverare, incontinenti peccuniam pro conducendis ad

1. *Anc. Corr.*, VI, n° 77.

2. Voir *Fædera*, t. I, p. II, 29 et 30.

hoc militibus et aliquem virum ydoneum pro capitaneo destinare curaret, ac alias hujusmodi negocio prout expediret efficaciter provideret. Set qualiter idem rex hec que sibi pro ejusdem sustentacione ac promotione negotiis persuasimus fecerit non ignoras, qualiter etiam super illo negocio providerit cunctis luce clarius innoscit. Cum nec suas nec aliorum curas et vires ad hujusmodi rei prosecutionem curaverit adhibere, cum igitur predicto negocio utpote omni subsidio destituto confusio immineat et discrimen, nec possit ex parte ipsius regis aliqua super hoc ignorantia quomodo libet allegari, presertim cum hec omnia ad nostram excusationem sibi duxerimus intimandam, volumus et presentium tibi auctoritate mandamus quatinus eidem regi ex parte nostra denuncies quod, si aliquid sinistrum de negocio evenierit memorato, sibi non immrito poterit imputari. Nos enim sumus in hac parte apud Deum et homines excusati cum nullus in hoc intervenerit super hiis ex parte nostra defectus.

Super hiis igitur vestra circumspecta providencia provideat diligenter quid hec verba pretendant. Vestram autem prudentiam volo non latere quod quidam cardinalis in quadam littera sua hec verba michi scripsit :

Verumtamen, si rex Edmundus copularetur filie Manfredi per matrimonium, rex esse posset, prout creditur, mediante patris ministerio qui propter filiam genero prestaret efficax fulcimentum.

Unde litteras sub forma qua nuper de ista materia vobis scripsi dicto domino archiepiscopo et michi celeriter remittatis. Spero enim quod per illam viam ad finem poterimus exoptatum. Et sciatis certissime quod jamdudum domino pape et cardinalibus scripsi quantam affectionem habetis ad negocium prosequendum et quomodo corda prelatorum et omnium aliorum de Anglia huic negocio sunt adversa propter difficultatem conditionum in privilegio contentarum. Qua difficultate mitigata, vos de subsidio a subjectis vestris habendo et de nemoribus vestris ac aliis redditibus una cum decima proventuum ecclesiasticorum regni Anglie negocio succuretis memorato. Audivi siquidem quod nuncii vestri qui sunt in Curia ex hiis verbis que ad consolandum Romanam [Ecclesiam] jam scripseram materiam detractionis contra me assumpserunt. Unde pro Deo si aliquid super hoc audiatis, firmiter teneatis quod quicquid in littera illa missoria continebatur cedebat ad vestrum comodum et honorem. Hec etiam scripsi domino pape de conscientia vestra et mandato. Unde non ab ipso papa sed a quodam alio de conscientia ipsius domini pape est mihi mandatum ut sibi rescribam si aliquomodo est possibile quod, si termini essent prorogati, vos istud negocium possetis complere. Unde spero quod postquam sibi locutus fuero aliquid remedium poterit inveniri, propter quod festinanter accedo ad Curiam; et oportet quod alii nuncii vestri festinanter veniant, ut simul intremus Curiam. Datum Turonis in festo beati Johannis Baptiste. Et in crastinum ipsius festi debebam arripere iter, profecturus versus Lugdunum¹.

1. Anc. Corr., XLVII, n° 34. — L'affaire de Sicile, qui n'aboutit pas, donna

II.

On sait qu'un Recueil symétrique à celui de W. W. Shirley, *Royal and other historical letters illustrative of the reign of Edward I and Edward II*, manque encore. Les « Nouvelles de

lieu à une énorme correspondance et principalement, comme de juste, à des demandes de subsides formulées par les adversaires de Manfred en Italie. — Spécimen caractéristique de ces demandes (Anc. Corr., XLVII, n° 29) :

« Magnifico et excellentissimo domino suo illustri regi Anglic Angelus, prior de Aquila, domini pape thesaurarius et capellanus, recommendationem et quicquid potest servicii vel honoris. Qualiter homines Aquile, devotissimi vestri, Teutonicorum et quorundam proditorum exercitus in manu forti expugnare-
runt vestre excellencie recolo me scripsisse. Nam apud Introducum Alamanorum cetus numero .c.l., et Reatinorum ac quorundam proditorum nobilium congregatio ordinata querebant vestrorum fidelium habitacula dissipare. Verumtamen Conditor ille omnipotens, non permittens fideles vestri culminis sic cadere, sic infringi, Teutonicorum et proditorum propositum taliter dissipavit quod ad locum siquidem ubi eos seva rapacitas congregavit die sequenti summo diluculo vestrorum fidelium exercitus, nimium de repente prefectus, Reatinos et quosdam proditoris quibus jam non erat notitia convertit in fugam. Teutonici vero, qui locorum exitus ignorabant, non aliter defecerunt ibidem, nisi quod sanguis eorum devotorum vestrorum Aquilentium gladios toleravit. Propter quorun exputationem, et non minus pro sincere fidei vestrorum fidelium puritate que ad excellentiam vestram de die in diem extenditur, commotus est amyraldus perditionis filii, Manfredi nequissimi, ita quod, relictis omnibus regni controversiis, vestros querit destruere Aquilenses. Timens de futuris insigniis, dum que acta sunt et que de die in diem operantur ibidem per vestros fideles idem pessimum meditatur, constituit etiam dominum Galvanum Lancea capitaneum contra ipsos, Saracenorum et militum catervas undique ordinando, et inquantum potest vestros subditos et civitatem vestram insequi exhortatur. Propter que sublimitas vestra provideat et tante fidei puritatem Aquilentum vestrorum pensare dignetur. Nam quanto magis per nequitie filium et suos complices vestris fidelibus gravamina inferuntur, tanto magis ad vestri culminis devotionem firmissime roborantur. Ipsi enim devotissimi fideles vestri statuerunt, pro honore regio et fidelitate servanda, centum milites in expensis propriis et totidem in expensis vestris, si excellentie complacet, ad minus per IIII^e menses continuo retinere qui inimicos suos, immo vestros, conterant et confringant. Quo circa magnificenter vestre preces porrige subiectivas quatenus alicui de Societate Speliati vel Rolandi [Bonsign]oris seu Raynerii Bellinotis vel Dulcis, mercatorum Florentinorum, dignetur excellencia vestra precipere ac ordinare ut predicta pecunie quantitas pro predictis .c. milibus vestre fidieli eorum nomine in Romana Curia persolvatur, ita quod Aquila, regia civitas, que cum aliis suis regni Sycilie januas claudit et aperit, non pereat, set augmentet in melius vita regia comitate felici. Valeat dominacio vestra in evum, cui me humiliter recommando. — *Scialis profecto quod, si totum regnum esset perditum, sola Aquila, cum vestro capitaneo et mille milibus recuperare poterit in momento.* »

Rome, » contemporaines de ces deux règnes, ne sont pas cependant, plus rares que celles du temps d'Henri III dans l'Ancienne Correspondance.

Le 5 juin 1278, Robert Kilwardby, archevêque de Cantorbéry, résigna son siège pour devenir cardinal-évêque de Porto et sous-doyen du Sacré Collège. Le 14, le chapitre de la cathédrale désigna pour lui succéder, avec la permission d'Édouard I^r, Robert Burnell, évêque de Bath et Wells, et chancelier du royaume. Le roi écrivit alors au pape Nicolas III une longue lettre, et il expédia à Rome François Accurse, son clerc, puis plusieurs autres agents, avec mission de servir les intérêts de l'élu. On prévoyait évidemment à la cour d'Angleterre que le Saint-Siège ne ratifierait pas volontiers le choix de Robert Burnell.

Voici le compte-rendu qu'Édouard I^r reçut, quelques temps après, d'un membre de la mission anglaise :

Domino suo quicquid potest subjectionis, reverentie et honoris. Die sabbati ante festum sancti Thome apostoli me Romanam Curiam noveritis intravisse; die vero lune sequenti ¹ dominus papa, facta sibi relatione per illos quibus negotium postulationis Cantuariensis examinandum commissum fuerat, prouintiavit quod, pro eo quod Cantuariensem Ecclesiam in orbe terrarum majorem post Romanam Ecclesiam reputabat, personam cui tante dignitatis apicem committeret videre volebat, et postulato ad representandum personam suam conspectui Sedis Apostolice terminum per litteras in kl. junii prefigebat. In quo, si ipsum venire non contingeret, ipse papa Cantuariensem ecclesiam de pastore idoneo provideret. Postmodum vero Johanne de Barberie in vigilia sancti Thome martiris cum vestris litteris in Romana Curia veniente, dominus Franciscus, quo diligentiorem in injuncto sibi negocio nullus usquam invenit, secundum quod per relatum cardinalium de hiis que ante adventum meum gesta fuerant et postea occulata fide inveni, et ego, cardinales de quibus specialiter confidimus et alios amicos vestros adivimus, postulantes quod nobis consularent quid super vestris litteris facere expediret; qui omnes in uno consilio residentes dixerunt quod domino pape et aliis littere sue redderentur, ut magis eis de affectione vestra liqueret, nichil tam supplicaremus, nisi vellemus quod summe suspectum negotium haberetur. Unde nos in crastinum Circumcisionis Domini² domino pape vestras litteras presentavimus; et statim, antequam vidisset quid contineretur in eis, dixit : « Domine Francisce, ego volo quod non lateat vos quod, nisi postulatus in prefixo termino venerit, nos providebimus Cantuariensi ecclesie; nec credatis quod nos

1. 26 décembre 1278.

2. 2 janvier 1279.

omittamus pro eo quod dicitur a nonnullis quod regnum tantum indiget ipsius presencia et quod omnia in ipso regno per ipsum expediuntur; quia modo venit iste, et cras poterunt alii venire nuncii, tamen nullus sibi proderit in hoc casu. » Et ridendo dixit : « Et hoc vobis nuncio, domine Franciscus. » Papa et aliqui cardinales qui dominum Franciscum in prosecutione injuncti sibi negocii fuisse reputant importunum eundem per matrimonium vobis auferre nituntur, sicut mihi per ora cardinalium est expressum. Ipse tamen nichil super hoc firmare voluit sine vobis. Et super hoc quod vobis videbitur faciatis. Expedit tamen quod postulatus et idem dominus Franciscus veniat cum eodem, quia in presencia pape et fratrum maiorem amorem vobis possem scribere quod credatur invenisse. — Dominus in prosperitate corporis et anime vos conservet¹.

François Accurse écrit, de son côté, le 4 janvier 1279 :

Suo domino Franciscus suus cum omni subjectione se ipsum. Super processu negocii michi per vos commissi per magistrum Walterum de Bathonia certiorari ad plenum poteritis viva voce, et ideo, si per litteras non declaro, me habere dignemini excusatum, et potissime quia intendo in proximum ad vos in Angliam proficiisci. Spero tamen firmiter quod negotium debitum et honorabilem sortietur effectum si ad terminum prefixum veniat postulatus, nam credo quod non tantum propter ejus personam set pro ecclesiarum et clericorum statu in Anglia reparando ejus presentia requiratur. Et hoc quasi firmiter credo scire. Qualiter autem papa michi responderit quando litteras vestras per Barbarinum adductas, presente Iterio, presentavi eidem, domino Antonio et domino Othoni ipsa verba demando. Deus vos regno, mundo et mihi conservet per tempora diuturna. Datum Rome, quarto die mensis Januarii².

Moins d'un mois plus tard, Nicolas III nommait d'autorité John Peckham, le célèbre théologien de l'Ordre de saint François, au siège de Cantorbéry³.

L'auteur de la lettre qui suit, Henri de Granson, appartenait à une famille qui fournit à Édouard I^{er} plusieurs commissaires afflés en France, en Guyenne et en cour de Rome (Othon, Guillaume, Jean de Granson). On n'a de lui que ce billet⁴, qui se laisse aisément dater du 44 juin 1282.

1. Anc. Corr., XVII, n° 9. Cette pièce est attribuée par l'auteur de l'Inventaire à Itier d'Angoulême.

2. Ibid., XVII, n° 182. — Cette lettre, dans la table de l'Inventaire de l'*Ancient Correspondence*, n'est pas relevée au nom d'Accurse, « Franciscus » n'ayant pas été identifié avec le fils du célèbre légiste.

3. Ch. Trice Martin, *Registrum epistolarum fratris Johannis Peckham, archiepiscopi Cantuariensis* (Rolls series), n° DCXC, p. 954.

4. Cf. cependant Anc. Corr., XVIII, n° 33.

Serenissimo principi karissimo domino suo E., Dei gratia regi Anglorum illustri, H. de Grandisono, cum recommendatione se ad sua beneficia et mandata. Teste propheta, patientia pauperum non peribit in finem [Ps. IX, 19]. Quid igitur de sublimitatis regie patientia humana fragilitas merito poterit opinari? Procul dubio expedit credere quod fructum centesimum recipiet in tempore misionis eterne. Et proinde, quam magister Johannes de Pontisara, sicut ex relatione mea literaria vestre celsitudini alias extitit nuntiatum, in Curia Romana minus prudenter divulgaverit, ut credebam, aliqua vestre honoris magnitudini contraria, tamen per me super hiis reprehensus cum magna reverencia et timore humili se excusans respondit se nichil verbo vel facto contra vos attemptasse nec velle in futurum attemptare; vos enim super omnes specialem dominum reputabat, et si aliquando clausas litteras Cantuariensis archiepiscopi cardinalibus quibus mittebantur reddiderat, hoc ei debebat minime imputari, cum ipse ignoraret quid predicte littere continerent, nec de cetero litteras ipsius archiepiscopi vel alterius cuiuscumque, maxime quas crederet voluntati vestre contrarias, recipere sive aliter reddere, nec facta eorum in aliquo promovere, sed pocius resistere, pro viribus intendebat. Quare pro prefato magistro Johanne, quem sacrosancta Romana Ecclesia die martis ante festum beati Barnabe Apostoli prefecit Wintoniensi ecclesie in pastorem, serenitatis vestre magnitudini humiliter supplico quatinus prefati magistri Johannis promocio vestre dominationi regie grata remaneat et accepta.

Nova Curie sunt quod tota Sicilia in manifesta rebellione est contra regem, et timetur ne rex Aragonum qui maximum apparatus fecit in mari intrare debeat illud regnum. Rex Sicilie magnum exercitum Neapolii congregat, contra Siculos intendens dirigere gressus suos; et nisi ista nova supervenissent, papa circa Pentecosten intendebat ire Boniam et ab illo loco circa festum Beati Michaelis partes petere gallianas.

Regnante bene et diu vos faciat qui vivit et regnat per omnia secula seculorum. Actum apud Urbem Veterem, die sancti Barnabe Apostoli¹.

Maitre Jean de Pontoise, archidiacre d'Exeter, qu'Henri de Granson essaie ici de réconcilier avec Édouard I^r, est bien connu comme procureur de John Peckham, archevêque de Cantorbéry, en cour de Rome, depuis le 15 novembre 1279². Le 19 janvier 1282, Peckham l'avait envoyé à sa place *ad limina apostolorum* pour exposer au pape son état et celui de son église, et aussi pour solliciter « certaine grâce spéciale³. » C'est bien le 9 juin de cette année,

1. *Anc. Corr.*, XVIII, n° 32.

2. Ch. Trice Martin, *o. c.*, t. I, p. 80.

3. *Ibid.*, p. 275. — Ennemi de la pluralité des bénéfices, Peckham avait refusé, en 1281, de reconnaître Richard de la More comme évêque élu de Winchester, parce qu'il détenait deux bénéfices *cum cura* sans dispense. Maitre

pendant son séjour à la Curie, que Jean de Pontoise fut nommé, par le pape, évêque de Winchester. Il existe, dans l'*Ancient Correspondence*, quatre lettres de Jean de Pontoise, évêque de Winchester (A. C., XX, 42; XXIV, 60-62), et deux lettres d'Édouard I^r qui lui sont adressées (XIII, 488-489).

Ce qui a été conservé de la correspondance anglo-romaine pour le temps de Boniface VIII est assez bien connu, grâce aux *Fædera* de Rymer. MM. Johnson et Black ont communiqué récemment à l'*English Historical Review* le compte-rendu, en anglo-normand, d'une audience de Boniface, un des documents les plus curieux qui aient été exhumés en ces derniers temps¹. Quant au bref bulletin de nouvelles qui suit, je ne me souviens pas de l'avoir lu ailleurs que dans l'original. Les allusions qu'il contient à la réconciliation d'Albert d'Autriche avec Boniface et au traité de Callabellotta, du 49 août 1302, ratifié par Boniface le 24 mai 1303, ne laissent pas de doute sur la date approximative de cette pièce, d'ailleurs dépourvue de toute indication de provenance.

*Nova Curie sunt ista, videlicet quod dominus papa nuper confirmavit regem Almanie in regem Romanorum, decernens ipsum fore promovendum in imperatorem secundum gradus quos status altitudo requirit. Item Fredericus de Arragonia qui hactenus occupavit terram Silicie (*sic*) contra Ecclesiam jam reconciliatus est eidem et in regem confirmatus, sua perpetuo in militia rogaturus, novo sibi imposito nomine, rege videlicet Trinacrie, prout antiquitus Sicilia vocabatur. Et est causa hujus nove impositionis nominis ne dominus Carolus, hactenus rex Sicilie non re sed nomine nuncupatus, regali remaneat nomine destitutus. Quoad regnum autem Ungarie super quo dudum habebatur discentio inter regem Boemie ex parte una et filium domini Caroli Martelli qui magnam partem terre illius occupat ex altera, dominus papa nuper pro possessione illius pronuntiavit, decernens regem Boemie fore vocandum ut infra certum tempus ad sedem apostolicam se transferat, super petitorio, si sibi viderit expedire, justiciam recepturum.*

Indignacio autem pape concepta erga regem Francie in dies invalescit, ex quo conjicitur quod acriter intendit procedere contra eum, et jam absolvit pupille omnes de Imperio qui tenent de eo a vinculo juramenti et confederatione initis cum eodem, decernens omnes hujusmodi marchiones, duces ac comites qui antiquitus tenebant de Imperio subesse regi Almanie in regem Romanorum confirmato².

Frère Thomas Jorz (ou Joyce), anglais, chapelain d'Édouard I^r,

Richard, appelé à Rome, fut remplacé, comme on voit, par celui-là même que l'archevêque avait envoyé pour le combattre.

1. *English Historical Review*, 1902, p. 522.

2. *Anc. Corr.*, L, n° 111.

fut envoyé en 1305 par son maître au pape Clément V, qui, le 15 décembre de cette année, le nomma cardinal-prêtre du titre de Sainte-Sabine¹. Il remercia Édouard I^r de cette promotion, qu'il lui devait, en des termes qui paraissent singulièrement embarrassés : il savait mal le français; mais la plupart des lettres missives du XIII^e et du XIV^e siècle qui sont en langue vulgaire de France, même celles dont les auteurs étaient français d'origine, accusent la même inexpérience de l'art d'écrire clairement :

A tres haut prince et tres noble et son tres chier seigneur nostre seigneur le roi d'Engleterre le son prestre, ffrere Thomas Jort, par la grace de Deu et la sue du title de Sainte Sabine chardinal de l'eglise de Rome, quant qu'il puet de reverence, servise et honneur. Sire, la graunt bounté de vostre seigneurie que vous monstrés a toutz ceuz que vous amez ne semble pas que cuer de home terrien purra penser ne conceyvre quant ensint est que as gentz qui de rien vous ont servi si come jo sui, dont molt m'en poise, deignez monstrer si grant amour et naturesce come vous avez fait a ma personne quant vous me deignastes, vostre mercis, de si loinz regarder de cuer et si avant penser de moi, que fu povre ffrere mendiant et home de povre estat qui pou de lieu vous poera tenir, et tout estoit jo en lointain pais, me voudriez si hautement honneurer et avauncer, et non pas seulement amentiuer l'apostolle de mon honneurable avancement, mes especiaument prier par lettres et par vos messages, les queux vous aviez taunt chargié d'estre penibles et soigneus de procurer mon honneur et mon avancement qu'il ne cesserent unques taunt que la besoigne fust mené a bone fin a vostre requeste. Car sachez, sire, que le mardi prochein apres la Sainte Lucie en privé consistoire devant les chardinaux qui furent la presentz me appella l'apostolle a la compagnie des chardinaux, et meismes la nuit fist mander a vos messages, sire, la novele, et lemdemain la pronuncia en public consistoire, et puis la fist publier par tute la citée, et me fist accompagner et honneurer plus avant que nul autre gerres de toutz ceux qui furent faitz chardinaux oveke moy, a ceo que fust avis a molt de gens, et tout pour l'amour et le honneur de vous, sire, qu'il molt crent et ayme et qui de par vous en fut taunt resquis. Dont, sire, le honneur et l'estat et le avancement que jo ai receu orendroit, je les mercie especiaument a vostre seigneurie apres Deu, a qui jo prie do cuer homblement qu'il vous rende les grauntz biens et grauntz honneurs que fait me avez ore et autre foitz saunz ma deserte, et qu'il me doint la grace et le poer que jo vous puisse servise faire que vous agreie. A quoi vous me troverez prest et apparaillé a tute ma vie a mon poer, si come jo sui bien tenu. A le saint Esperit, sire, soiez comaundé qui vous doint bone vie et longe. Escrites a Lion sour le Rone, le jour de Saint Hillere [14 janvier]².

1. Voir le *Dictionary of national Biography*, au mot « Jorz. »

2. Anc. Corr., XV, n° 182.

Une autre lettre de Thomas Joyce, écrite quelques jours après la précédente, a été conservée :

A tres noble prince et tres honorable seignor sire Edward, par la grace de Deu roy d'Engleterre, seignor d'Irlande e ducs d'Aquitaine, son prestre umble et devout frer Thomas par la suffraunce de Dieu du title Saint Sabine prestre chardinal, saluz et taunt come il scet e poet de service e d'onor. Sachez, tres cher sire, que l'evesque de Cestre par assent de voz autres messages qui furent a la courte nous presenta de par vous pieus que nous fumes fait chardinal cink centz florins d'or; sur quoi, sire, nous mercions taunt come nous savoms e pooms a vostre hautesce de si large donnee donne a nous ke onkes ne poims ne ne savioms si graunt chose envers vous deservir, tout coms estee et soioms unkor prest de faire selonc nostre poeir toutes les choses qe vous purront a honor et a plaisirance torner. D'autre parte, sire, nous certifioms vostre graunt seignorie qe voz messages oint pursi sagement et peniblement voz besoignes envers l'apostole et les oint esploitez a graunt honor de vous et a apruement de vostre corone come vous savez bien quaunt il revendront. Quant al remuement de la courte, nous vous fesoms assavoir, sire, que nostre seignor l'apostoil, tost apres le vintisme jor de Noel, ordena en privee consistorie des chardenauls que la courte feust translatee jusques a Burdeux ou il bye de estre ove sa courte a la Pasques ou tost apres, et par assentement de li pur certaines resons nous passeroms envers Burdeux par Parys et demoreroms dehors la citee a un manoir monseigneur Hughes le Despenser tout le plieus de quaresme au moyns jusque le jour de Paulme, si come nous quidoms, qar nous regardomes que la pooms nous certainement estre trovee si vostre hautesce voeile riens a nous mander et comander. Et la voie nostre seignor l'apostoil et la nostre sont si ordenees que nous pooms dedenz poi de jours a li venir si graunde bosoigne la demande. Les autres cardenauls par diverses voies irront et se tendront loyns de l'apostoil, qar estre pres de li serroit graunt meseese a eux et a leur mesneeze pur la multitude des gentz qe les sureront. Dieu tout pieus-a-saunt sauve vostre tres noble seignorie al honor de li et le profit du reaume d'Engleterre. Données a Lyons le jour de la Conversion Seint Pool [25 janvier].¹

Dans les anciennes archives de la Chancellerie et de l'Échiquier, les lettres de la même provenance et de la même date étaient sans doute grossièrement classées ensemble. Ça et là, tandis que tout le reste périsait, quelques paquets auront échappé à la destruction. Ainsi seulement s'explique que, dans ce qui subsiste, beaucoup de pièces soient du même mois, voire du même jour, alors qu'il n'y a plus rien pour des mois, voire pour des années voisines : ces pièces,

1. *Anc. Corr.*, XV, n° 183.

qui, de nos jours, ont été dispersées au petit bonheur dans le fonds factice de l'*Ancient Correspondence*, ont dû, jadis, faire partie des mêmes liasses.

A la même liasse, par exemple, que les deux lettres de Thomas Joyce appartenaient certainement plusieurs pièces écrites aussi pendant le séjour de Clément V à Lyon, en janvier 1306 :

Sire, puis les darreines lettres qe nous vous enveasmes par Bon, vostre messager, vous avons esté sus les notes fere de vos besoignes et yee joedy le xxii^e jour de janevoir fumes devaunt le pape avec les notes, et il les oy et y amenda mesmes aucunz pointz; et, sire, de celui joedy tant que au jour que ceste lettre fu feite demorerent nos besoignes targées pur la mort de un frere le pape le puisné qm morust ledit joedy. Sire, nous sivoms vos besoignes quant que nous pooms. Le counte de Nicole retornera prochainement pour ce qil ne puet mie travailler hastivement, mes nous ne partiroms pas de ceste court taunt qe nous eoms totes vos besoignes oveuke nous. A Dieu, sire, qm vous eit en sa garde, et vous doint bone vie et longe. Escrites a Lyon, le xxiii^e jour de janevoir¹.

Sire, endroit de ce que vous nous avez mandé que vous estes mout enoyez de [ce que vous aviez] entendu que aucons enuis sunt avenu a nostre pere le pape e que je vous m[andasse] de ceste chouse e de son estat ausi, je vous fai a savoir, sire, que le jour de s[acre]mant au revenir de [Saint] Just fust ver Lion par une estroite charrere que on mur che[ut] sus pluseurs autres. La Dieu merci, il n'en ot mal, mais li duc de Bretagne et aucon [autre ont] esté mort de la bleceure qu'il hi receurent, dont li pape a esté mout correciez. Sire, [quant a] son estat je vous faz a savoir qu'il estoit sains et haitiez a Lion quant ceste lettre [fu faite] et avoit receu voz peticions e les avoit en tel maniere delivrez que j'entent que [vous vous] en tendrez por paiez, especialment de la besoigne de Nichole. Sire, apres ce que [ces choses furent] faites, le pape entendoit a partir de Lion le plus toust qu'il porroit, et s'en devoit aler [a Bordeaux] par les parties d'Auverne et devoit la estre a la Paques. E li roi de France se devoit a[ler a la Saint] Michiel a Poitiers de la menere(?) dou pape. Sire, Nostre Sires vous doint bone vie e lonc. A Lion, le xxii^e jour de janver.

A monseigneur le roy d'Angleterre².

L'auteur et le destinataire de la lettre qu'on va lire maintenant ne sont pas des inconnus. L'auteur se nomme lui-même « Henri Ffykeis, procureur en cour romaine; » or, en janvier 1310, Clément V conféra l'office de notaire public à « Henri Petri, d'Ayssele, appelé Fykys, du

1. Anc. Corr., XVI, n° 117.

2. Anc. Corr., XXI, n° 149.

diocèse de Norwich¹. » Le destinataire est John Salmon, évêque de Norwich (1299-1325), qui fut chargé d'un grand nombre de missions sur le continent par Édouard I^{er} et Édouard II².

Henri Ffykeis écrit à son patron, de Vienne, le 27 décembre 1311. Il ressort de sa lettre que l'évêque soutenait à cette date, contre des adversaires non dénommés, un procès sur une question de *First fruits* (« in causa primorum fructuum »). Maître R[obert] de Pincebek³, de passage à la cour pontificale, avait récemment informé l'évêque que ses adversaires en cette affaire redoublaient d'activité, ajoutant que son procureur était insuffisant, ne faisait pas tout son devoir et devait être remplacé. Henri Ffykeis proteste de son mieux : les adversaires ne redoublent pas d'activité; le cours de la procédure est normal; un nouveau procureur ferait plus de mal que de bien; c'est plutôt d'avocats dont on aurait besoin, quoiqu'on en ait un bon, maître Pierre, à la vérité trop avide. Maître Robert avait ajouté que les avocats de l'évêque n'étaient pas régulièrement payés; il n'aurait pas dû dire cela, répond Ffykeis : nous avons les quitances; du reste, maître Robert ne me tient pas plus au courant de ce qu'il distribue que s'il ne me connaissait pas. Ces cachotteries ne disent rien qui vaille à maître Henri, qui se méfie de maître Robert, *nam veritas non querit angulos*. Autre chose : depuis le départ de monseigneur Albert, Ffykeis a été d'avis de remplacer ce personnage, dans le conseil de l'évêque, par un juriste habile et éloquent; maître Robert a retenu quelqu'un que, lui, Ffykeis, considère comme un zéro; l'homme qu'il faudrait maintenant, c'est Jean La Haye, que l'évêque a jadis envoyé en cour de Rome. Ffykeis rappelle en terminant qu'il y a urgence à s'assurer la bienveillance des auditeurs pontificaux dans le procès dont il s'agit. Il n'ose pas insister; mais il est temps. En post-scriptum, il exprime le désir de ne pas être tenu à l'écart, par maître Robert, soit qu'il s'agisse de désigner un nouvel avocat, ou de traiter avec les auditeurs ou de

1. *Calendars of entries in the papal registers relating to Great Britain and Ireland*, éd. W. H. Bliss, t. II (1895), p. 65.

2. Notamment en 1311-1312. Voir Th. Duffus Hardy, *Syllabus, in english, of Rymer's Fædera*, t. I, p. 169, 173, et la table, à son nom.

3. Ce personnage est aussi bien connu. En juin 1312, Clément V rappelle, dans une lettre en sa faveur, que l'évêque de Norwich lui avait conféré l'église d'Erpingham, avec permission d'absence pendant sept ans pour étudier aux Universités et, en outre, pendant deux ans pour étudier le droit canon en cour de Rome. Robert de Pincebek, chanoine de Dublin, était en possession de plusieurs bénéfices en même temps que d'Erpingham : Ripton Abbots, au diocèse de Lincoln; Northcoldinghem, au diocèse d'York (*Calendars of entries...*, t. II, p. 97).

faire des cadeaux; car, si les choses tournaient mal, c'est sur lui que retomberait la plus grosse part de responsabilité.

Ces détails, qui nous mettent au courant des préoccupations professionnelles d'un procureur en cour de Rome, ne sont pas sans intérêt; mais on aimeraient mieux en avoir sur des événements publics. Malheureusement, sur ce point (*de novitatibus Curie*), l'agent de l'évêque de Norwich s'excuse d'être bref en se référant, comme les nouvellistes du moyen âge le faisaient trop volontiers, à des lettres antérieures, que nous n'avons pas. — Le 27 décembre 1314 se tenait à Vienne un célèbre Concile général dont l'histoire, pour le dire en passant, reste encore à écrire. On venait d'apprendre la mort du cardinal d'Albano, Léonard Patrassi, décédé le 7 à Lucques, et celle d'Étienne de Suisi, ancien archidiacre de Bruges dans l'église de Tournai, conseiller intime du roi de France et cardinal de Saint-Cyriaque *in Thermis*, que l'on appelait « le cardinal de Bruges », décédé le 12 *in Curia*¹. La lettre d'Henri Ffykeis ne nous apprend rien à cet égard. Mais elle ajoute, ce que l'on ignorait jusqu'ici, que d'autres membres du Sacré Collège avaient été aussi très malades²; le bruit courait, sur l'autorité de quelqu'un qui avait l'esprit de prophétie, qu'il en mourrait dix avant Pâques et que le pape disparaîtrait aussi; du reste, ces prophéties ne se sont pas réalisées. On discutait ferme pour savoir si les Templiers seraient admis ou non à la défense³; tous les évêques, à l'exception de cinq ou six du Conseil du roi de France, étaient pour l'affirmative, au grand déplaisir du pape et du roi. Le bruit courait que Philippe allait venir *cum magna gente et furore*. On avait peur. Tout le reste était en suspens, cependant que le prix des vivres s'élevait énormément dans la ville surpeuplée. Les gens disaient aussi que les Toscans, avec onze mille cavaliers et quarante mille hommes à pied, se préparaient à marcher contre l'empereur Henri VII. Henri Ffykeis n'en savait ou ne nous en apprend pas davantage.

Venerabili in Christo patri, domino suo reverendo, domino Johanni, Dei gratia Norwicensi episcopo, suus devotus famulus Henricus Ffykeis, in Romana Curia procurator, quicquid potest et competit servo pro domino in modo servicii, gratitudinis, reverencie vel honoris.

Per vestras quas michi dignati fuistis mittere litteras recepi nuper per magistrum R. de Pincebek fuisse repertum adversarios vestros

1. E. Baluze, *Vitae paparum Avenionensis*, t. I, col. 638.

2. Le cardinal de Tusculum, dont la santé venait de se rétablir, est Bérenger Frérol, évêque de Béziers († juin 1323).

3. *Histoire de France* (publiée par E. Lavisse), t. III, II, p. 194.

virilius solito in causa primorum fructuum prosequentes, et ob hoc quia nituntur in dies quod articuli super nullitate nuper exhibiti ponantur in relacionibus. Certe, salva sua reverencia, sicut ei tepidi et remissi fuerunt abolim, sed in ipsa causa sic adhuc sunt hodie, immo satis plus. Et hoc palam est, nam a tempore resumptionis audiencie citra duos terminos habuimus in causa ipsa die in quibus quicquid allegatum extitit pro parte ipsorum, nec certe pro parte nostra, non valuit .iii. denarios. Pro parte nostra ratio est quia nostris advocatis videtur quod satis dixerint in presencia auditoris cause nostre pro informatione sua, nec habent necesse plus dicere usque quo negotium fuerit in relacionibus coram auditoribus ceteris ipsius palacii tractandum, et maxime ille punctus de quo difficultas suum ortum suscipit; in quo casu satis se asserunt advocati vestri paratos pro jure vestro facere et dicere quod expedit et incumbit. Nec de hoc dubitetis, miremini vel moveamini quod negotium ipsum ponatur in relacionibus, nam jam ad illum casum venit quod, juxta debitum et naturam processus hic usque in causa ipsa habitu, ad alium actum non posset prorogari terminus nisi partes ipse vel earum altera aliquid novum vellet proponere prius non propositum, ad quod neutra pars se petit admitti. Nec in hoc appetit virilis prosequitio partis alterius. Jam enim sunt .xxx. dies quod ultimum habuimus terminum, nec instant adversarii ut relacio fiat. Cepta fuit semel per auditorem, non tamen ad alterutrius partis instanciam, sed impeditus auditor recessit, negocio in statu quo prius relicto.

Secundo super eo quod idem R. vestri procuratoris insufficienciam arguit quodque expediret alium habere, sicut dixi eidem R., quid faceret modo novus procurator in casu in quo sumus? Certe minus nichilo. De bonis advocatis egeremus in jure copiosis, de procuratore alio non. Imo certe plus obesset quam prodesset. Procurator vester satis est instructus in facto tocius processus hic usque habitu in toto negocio. Alter veniret quem lateret forte unicus punctus per quem elidi forte posset quicquid est actum. Iste nesciret, iste minus solito curaret, et sic inter scanno duo, etc. Certe non sic in advocatis, nam ipsi tantum habent allegare super punto super quo versatur dubietas; nec certe sic est de magistro Petro, nam revera peritus est in facto et exercicio facti. Diligit vos et est alias fidelis. Verum est quod cupidus est et frequenter exposcit.

Tercio super hoc quod dictus magister R. vobis similiter scriptit advocatis vestris non fuisse de salario satisfactum, jam bene sciebatis vos ipse pro quo tempore fuit eis satisfactum. Dum vos eratis Avignonie, vos satisfecistis eis pro uno anno pre manibus; in anno proximo sequenti mandastis unum nuncium eodem quasi tempore et voluistis quod satisficeret eis pro uno alio anno pre manibus, satis antequam veniret magister Walterus; nec ille annus fuit completus ante recessum magistri Walteri; nec habuit necesse quicquam solvere magister Walterus nisi id quod solvit nomine curialitatis juxta vestrum mandatum,

nam, antequam veniret, pro toto tempore quo moratus exitit, plene fuit singulis solutum. Et hoc scire debuisset dictus magister R., nec ita vobis scripsisse; nam de manu sua propria solvit, et id habetur per acquietancias in cista vestra hic manu mea scriptas.

Tercio (*sic*) voluistis quod super hiis que in dicto negocio post resumptionem audiencie citra facta extiterunt vos reddam certiorem; super quo superius tetigi quod duos tantum habuimus terminos in quibus modicum vel nichil factum extitit. — Quid in aliis fecerit dictus R. in sump-tibus, donis vel exenniis isto tempore Natalis vel alias missis, quid vel qualia quicquamve, nichil possum scire, nec plus voluit communicare mecum quid factum sit quam cum eo quem nunquam vidit. Dum tamen bene ageret tollerabilius sustinerem; sed certe veritas non querit angulos. — Sicut nudius ter vobis scripsi de absencia domini Alberti, de qua satis doleo, quod expediret alium loco suo suscitare peritum, et nominavi vobis valentem virum, in jure copiosissimum et facundum dominum Gerium de Casulis, adhuc dico sicut prius quod expediret, meo iudicio, licet magister R. assumpsit unum alium pro vobis, quem sicut cifram habeo certe; tantum vellem Johannem La Haie, quandam missum vestrum. — Item, priusquam necessitas vel utilitas id exposceret, volebatis habere aliquos de auditoribus palacii in jure vestro super hac causa instructos qui assisterent et in jure vestro faverent. Parcatis mibi, pater reverende, pro Deo; nunc imminet tempus nec instatis. Forte pluribus intenti his vacare non potestis, sicut certe expediens esset Non audeo plus dicere ne indignemini, nam alias scripsi istud idem, licet per alia verba.

De hiis que contingunt tamen nescio quid amplius significem. De novitatibus Curie multa vobis scripsi pridem que jam spero vos perlegisse, et scio pro firmo vos habere in presenti que ad presens ob hoc iterum in istis litteris inserere pretermitto. Recentia sunt de morte domini cardinalis Albanensis in civitate Lucana. Item de morte domini cardinalis de Brugis qui hic obiit in Curia. De domino cardinali Sabiniensi, legato in Ytallia, qui relictus est quasi mortuus sine spe evasionis. In eodem quasi punto fuit dominus Tusculanus, sed Deus eum liberavit. Pro firmo refertur secundum dictum cuiusdam qui spiritum prophetandi refertur habere quod citra Pasca .x. per eosdem passus transibunt et alius cum eis quem non audeo nominare. Circa factum Templariorum magna est altercacio an ad defensionem sui juris debeant admitti. Pro ipsis instat major pars prelatorum, immo omnes, .v. vel .vi. Gallicis de consilio regis Francie exceptis. Papa movetur ob hoc vehementer contra prelatos. Rex Francie satis plus; et est in veniendo cum magna gente et furore. Timemus ipsius seviciam et tremimus ob ejus adventum. Creditur quod propter hoc saltem fuit prorogatio Consilii, nisi deterius fiat, si rex suum non habeat optatum. In brevi speratur pro firmo quod aliunde papa se transferat, maxime propter insufficienciam istius loci. Quo tamen tendat ignoratur. De

aliis breviter qui Consilium contingunt nichil tractatur, sed omnia manent in suspenso. Omnia breviter sunt hic cara. Certe plus boni habebatur Avenione pro uno denario nigro quam hic pro sterlingo. Nullus hiis temporibus factus fuit cardinalis; de multis tamen publice dicebatur; gaudeo non scripsisse quod palam erat apud omnes. De Imperatore nichil adhuc aliud refertur quam id idem quod pridem vobis scripsi. Acies Tuscorum paravit se contra eum in manu potentis usque ad xim^m equitum et quadraginta milia peditum bene munitorum. Alia, pater reverende, hic ad presens non occurunt nova. Ego tamen non cesso rogare Deum quod bonam et felicem ac longam vitam vobis donare dignetur per annos centum millos et tempora plura. Datum Vienne, in die Sancti Johannis Evangeliste anno Domini CCC XII.

Non esset malum quod si magister R. deinceps vel advocatum de novo pro vobis debeat procurare vel cum auditoribus tractare vel pangere aut dona seu exennia mittere, quid, saltem aliquid, sciam. Presertim vellem esse presens in advocatorum informacione et aliorum qui in causa ipsa interponunt pro nobis. Nescio autem quo zelo multi ducantur. Et in casu, quod absit, majus posset mihi imminere periculum vel scandalum quam sibi, sicut, vestri gratia, plus habeam de emolumento¹.

Les intrigues et les affaires sans nombre qui occupèrent les nombreux représentants d'Édouard II et des dignitaires de sa cour en Avignon ont laissé assez peu de traces; mais il est hors de doute que des centaines de lettres, du genre de celle d'Henry Ffykeis, qui précède, et de celles d'André Sapiti (4314), dont j'ai publié ailleurs les passages intéressants pour l'histoire générale², furent alors expédiées à Londres. En grand nombre affluaient aussi les billets — presque tout en sous-entendus et en annonces de prochaines communications verbales, suivant l'usage du temps, — dont il suffira de donner ici deux exemples typiques. L'un et l'autre figuraient sans doute, autrefois, dans la même liasse que les longues lettres de Sapiti qui sont parvenues jusqu'à nous.

Domino suo reverendo Waltero de Bedewynde, thesaurario Eboreensi, suus clericus, si placet, Willelmus de Ros, se ipsum totum ad precepta paratum. Litteras vestras recepi de magistro Adam de Orletono seu de Hereford die dominica ante confectionem presentium inter alia continentes quod quandam petitionem quam idem magister Adam mihi deferebat ex parte vestra cum celeritate expedirem. Revera, [Camera]rio interveniente, spero eam expedire inter primas expediendas, nam Camerarius habet eam. Item continebatur in eadem litera quod magister Adam impenderet auxilium suum et consilium circa expeditionem dicte petitionis; dubito quod non foret sanissimum con-

1. *Anc. Corr.*, LVIII, n° 16.

2. *Journal des Savants*, août 1904.

silium multum cum eodem conferre super negotiis vestris, nam Pe. et Andreas Sapiti sunt unanimes in omnibus, unde absque ipso negocium vestrum occasione predicta melius expedietur. Preterea non credo quod Johannes Vanne solvet ducentos florenos de quibus sibi et mihi scripsistis, sicut intellexi per verba sua. Miror multum quod mihi non scripsistis super hiis que vobis alias scripsi de Andrea Sapiti. Jam in dies querunt a me clerici in camera domini Camerarii : « Quando veniet littera domini vestri ? » et nescio eis respondere. Quare vobis supplico devote quatinus, si placeat vestre dominationi, mihi super predictis scribere non omittatis, mihi clericu vestro precipientes. De hiis que video latius et plenius vobis scribam cum negotia vestra fuerint expedita, que ad presens ob causam scribere pretermitto. Vos diu conservet Altissimus et semper in honore. Scriptum Avinione, die .x. mensis maii. — Ad hec, domine mi reverende, qualiter nuncii regis Anglie negotia pro quibus venerunt ad Curiam expedient et expedient et quid facient vos celeriter certificare non omittam. Ex parte regis presentatum est pape in pecunia et in aliis usque ad valorem .xxxm. florinorum auri die lune ante confectionem presentium ¹.

Potentissime et carissime domine mi, utinam vobiscum essem, ut multa vobis explicare valerem que littere hiis diebus non audeo commendare, eo quod per custodes itinerum regni Francie aperiri dicuntur, nec creditie committere portitoris, quem, licet multis temporibus probaverim servitorem fidelem, non tamen ad hoc ydoneum reputavi. Eum tamen qui Hospitaliorum fallacis turpiter est deceptus, et me, vestre dominationis benevolentie quanto possum humilis recommando, cui crescat honor et gloria sicut opto. Datum Avinione, die .xxv. novembri. Vester Raymundus Subirani.

Magnifico et potenti viro domino Hugoni Dispenserii, illustrissimi domini regis Anglie [cam]bellano ².

1. Anc. Corr., L, n° 29. Cf. un autre billet du même, Ibid., n° 30.

2. Anc. Corr., L, n° 48. — Il est question de ce personnage, *R. Subirani*, dans les lettres de Sapiti, précitées. Dans la première, du 31 août 1314 (Anc. Corr., LV, n° 47), Sapiti, s'adressant à Édouard II, s'exprime ainsi : Serenissime princeps et domine, scripsi vestre regie majestati omnia que per dominum Ramundum Subirani et me facta fuerunt cum domino Marchione, quondam domini pape nepote, per plures nuntios, et sicut dominus Ramundus et ego debebamus communiter majestati vestre scribere et significare predicta. Et dictus dominus Ramundus, asserens mihi se magnis negotiis occupatum, dicebat quod adhuc scribere non poterat nec usque nunc potuit. Et responsio Marchionis, prout per alias duas litteras scripsi vestre regie majestati, quam dominus R. et ego significare debemus et mittere, fuit in effectu et est talis : quod dominus papa oneraverat eum [de voluntate] sua de quibusdam negotiis faciendis et per sacramentum, et quod eum oportebat habere dictam pecuniam quam citius posset ad dicta negotia expedienda; tamen volens placere majestati regie vult quod sibi assignetur proventus et redditus annui costume de Marmania et

Signalons enfin les lettres de quémandeurs, cardinaux, neveux du pape, etc., qui envoyoyaient volontiers dans toute la chrétienté des « nouvelles de la cour, » à seule fin de se rappeler personnellement au bon souvenir des dispensateurs de pensions ou de bénéfices :

A tres haut et tres noble homme, son tres chier et tres amé seigneur monseigneur Johan de Bretaigne, conte de Richemond, Bertram

alicujus vel aliquorum locorum in ducatu, ita quod infra octo, sive novem aut decem annos proxime futuros sit sibi satisfactum de dicto debito, facto computo diligenti de Et si hoc fiat sibi alii erunt contenti et ipse cum eis de dicta assignacione, et totus ducatus et proventus alii revertentur ad manus vestras et [successorum] vestrorum. Et de hujusmodi responsione sua cui effectum videre potestis dominus R. et ego debemus vos certos reddere per nostras communes litteras quas mittemus majestati vestre quando dominus R. venerit ad partes istas de partibus Montispessulani in quibus est pro negotiis domini regis Francie, ut dicit. Qui dominus Raymundus postea venit Avenionem post diem quam assignaverat michi pro hujusmodi responsione facienda et ibidem fuit cum uno magno preceptore de ordine Hospitaliorum, et cepit scribi facere litteras dirigendas vestre regie majestati in die vigilie beati Bartholomei, et illas una mecum debebat mittere mane sequenti per nostros duos communes nuncios majestati vestre. Ipso autem mane se assens diversis negotiis occupatum, dixit quod eum oportebat ire cum quadam milite, domino Bertrando nomine, usque ad Aquam Mortuam, quem dicebat iturum pro negotiis domini regis Francie ultra mare, et quod pro certo esset in Avenionem reversus die martis proxime secutura in prandio; nec ipsa die martis nec mercurii venit, set die jovis proxime misit mihi Francischinum, familiarem suum, quod ipse venire non poterat Avinonem et quod mitterem sibi unum nuncium qui una cum uno de suis nunciis majestati vestre deferret litteras supradictas. De quo miror, quia ipse et ego illas debemus communiter mittere, et vult illas per se dirigere. Nichilominus vado ad eum ut dicta responsio non differatur ulterius, et nuncium mittam cum suo si sibi placuerit, secundum quod ipse ordinavit mecum. Nichilominus tamen effectum responsionis dicti Marchionis scripsi majestati vestre per alias litteras sicut per istas. Et cogitavi in meipso quod si responsio Marchionis vobis placeret ad presens deberetis constituere [procuratores] vel quendam procuratorem cum sufficienti mandato d[irecto] dicto domino R., cuius consilio ducitur dictus Marchio, quod ordinaret et notam faceret mandati ordinandi per vos in personam procuratoris vel procuratorum vestrorum quod assignaret costumam de Marmando et aliquos alios redditus dicto Marchioni, et totum alium ducatum et proventus quoslibet sine ulteriori dilatione reducerent ad manus vestre regie majestatis; et sic dixit se facturum. Dixit insuper dictus dominus R. quod multa alia significabit majestati vestre per vos utiliter in ducatu Vasconie peragenda. De quibus si significaverit, ordinabit circa illa prout ordinanda decreverit vestra regia celsitudo. »

Le 7 septembre suivant, Sapiti écrit de nouveau (Anc. Corr., XXXIV, n° 176) : « Dominus Raymundus Sobirani scribit per suas proprias litteras responsionem quam ipse et ego habuimus a dicto Marchione, et ipsam mittit ipsa die majestati vestre per nuncium suum, cum quo mitto unum de meis, ita quod directe ducat dictum nuncium domini R. ad pedes vestre majestatis. »

de Samat, chevalier, conte de Campagne et neveu de nostre seigneur le pape, honeurs et reverences, lui prest et appareillez a fere sa volonté a son pooir touz jourz comme a son tres chier seigneur. Sire, por ce que nous entendons que vous orriez volontiers bones novelles de nostre seigneur le pape et de ses cardinals et de voz autres amis de court de Rome, vous feis, sire, assavoir que, Dieus merciz, le dit nostre seigneur, les cardinal et touz voz amis par deça estoient seins et heitez quant cestes lettres furent faites, ce que nous doint Dieus touz jourz a oir de vous. Sire, nostre seigneur nostre pere, que Dieus absolve, et nous, si comme vous savez, servimes nostre seigneur le roy d'Engleterre en tote sa guerre de Gascoigne a nostre petit pooir, et perdismes, sire, tout quanque nous avions pour la reson de ladite guerre; ne onques encore, sire, par nostre seigneur le roy, que Dieus absolve, ne par nostre seigneur le roy qui ore est, ne eumes encore ne pour nostre service nul guerdon, ne pour dommages que nous receusmes nul restor. Et le roi, sire, a vous, sire, et a l'evesque de Norwyce et a monseigneur Gui Fferre et a monseigneur Guillaume Inge envoie une lettres closes pour nous. Vous prions, sire, tant chierement comme nous poons, que lediz lettres vuillez mettre en evre et fere, sire, s'il vous plest, en telle maniere que nous qui somes tout vostre et a vostre commandement, et que nous qui avons servi le roy et servirons touz jourz a nostre pooir, en puissions sentir que vostre seigneurie nous ait valu. Sire, vostre volonté en totes choses, s'il vous plest, nous vuillez fablement touz jours mander comme a celi qui est tout vostre et qui voluntiers et de cuer ferions chose qui vous pleust. Nostre Sires vous doint bone vie et longe. Donné à Avignon, le xvi^e jour de mars¹.

Ch.-V. LANGLOIS.

1. Anc. Corr., L, n° 37.

CHARLES ENGELBERT OELSNER.

FRAGMENTS DE SES MÉMOIRES RELATIFS A L'HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE.

(Suite et fin¹.)

Louis XV pouvait, en homme d'esprit qui connaissait l'état déplorable des finances, deviner la fin de la chanson, et cela sans divination. Mais on a voulu que la superstition y eût quelque part; voici la vieille légende des Bourbons : « Catherine de Médicis, qui haïssait la famille, avait, dit-on, consulté les tireurs d'horoscope sur le sort des successeurs de son fils, et c'est ainsi qu'elle vit d'avance l'histoire jusqu'à Louis XVI. Le règne de Henri IV lui apparut dans une lumière brillante; la fin seule du règne semblait obscurcie par des nuages. Louis XIII se montrait sous un jour tantôt pâle tantôt éclatant, mais gardait sa sérénité jusqu'à la fin. Le règne de Louis XIV semblait sous une longue bande de lumière étincelante que venait engloutir un orage. Sous Louis XV, il passait des tempêtes, sans s'arrêter toutefois. Enfin, Catherine de Médicis aperçut le règne de Louis XVI enveloppé de ténèbres affreuses, impénétrables; une obscurité terrible s'étendait sur tout l'horizon, sillonnée çà et là d'éclairs; et au milieu de sa joie, la reine trembla, saisie d'horreur, quand sa vision s'évanouit au milieu d'une ronde de chats et de rats, au bruit de la terre gémissante, et s'effondra dans l'abîme avec un grondement sourd. »

Si je n'avais été habitué avec soin, dès ma tendre enfance, à ne croire à aucune espèce de révélation surnaturelle, je croirais avoir assisté moi-même à cette vision. Je laisse à ceux qui lisent Moïse et les prophètes, et qui, par conséquent, savent interpréter les songes, le soin de décider si je suis loin de compte, nous dit un témoin oculaire de ce qui suit.

CVIII.

Depuis quelques jours, dit-il, on s'attendait à des scènes violentes.

1. Voy. la *Revue historique*, t. LXIII, p. 72 et 297; LXV, 90; LXVII, 321; LXVIII, 70; LXIX, 302; LXX, 68; LXXII, 314; LXXXI, 35 et 301; LXXXII, 53; LXXXIII, 300, et LXXXIV, 71.

La fermentation du peuple est d'autant plus violente qu'elle est silencieuse. Mais on voyait si peu de pronostics, que les mesures du Directoire étaient considérées comme de vaines précautions, et quand, le 20, j'entendis battre la générale, je trouvai inutile de quitter ma table de travail. Paris est si grand qu'on peut livrer bataille à l'une de ses extrémités tandis qu'à l'autre on chante et on danse. Je ne m'aperçus de mon erreur qu'en sortant à quatre heures de l'après-midi pour aller dîner. Rue Saint-Honoré, la foule était houleuse. On disait que M. Santerre avait remis à l'Assemblée une pétition à la tête de quinze canons et de vingt à trente mille hommes. — La députation des faubourgs, après avoir défilé devant l'Assemblée nationale, s'était dirigée vers les Tuilleries, où on l'avait introduite. Il n'en fallut pas davantage pour me pousser vers le Carrousel, où je comptais satisfaire ma curiosité et mon amour des scènes populaires. J'y vis des canons; on me dit que le peuple avait fait sauter les portes du château et y avait pénétré sans autre forme de procès. Mêlé à la foule, j'avancai malgré moi. Je ne saurais dire comment je montai l'escalier, tout ce que je sais, c'est que je ne tenais pas à pénétrer dans le château. « Le roi! le roi! » A ce cri, je me dressai sur la pointe des pieds, et je le vis aussi bien que je pus le voir sans lunettes, car il n'y avait pas moyen de les sortir de ma poche pour les mettre sur mon nez. Heureusement que la silhouette du roi est d'un contour si frappant que les yeux les plus myopes réussissent à la distinguer; je vis donc assez distinctement le roi, le dos vers la fenêtre, coiffé d'un petit bonnet rouge, orné d'une cocarde tricolore. Jamais de ma vie je n'ai rien vu de plus tragi-comique: celui qui commandait autrefois des millions d'hommes, qui valaient plus que lui, l'arbitre de l'Europe, était assis là, — vous connaissez la taille bizarre des Bourbons, — il feignait la gaité. — C'était polichinelle forcé de rire au carnaval malgré ses violentes coliques. Un jeune homme avec un gilet rouge semblait être le conseiller du roi, il lui parlait sans cesse; on m'a dit plus tard que ce jeune homme avait suivi le roi pendant trois heures et demie, lui reprochant vertement dans les termes les plus amers son règne et sa conduite. On dit que la reine, M^{me} Élisabeth et toute la famille étaient dans la salle; je ne les ai pas vues. La foule était odieuse; elle vociférait contre le roi les plus grossières injures; on l'appelait cocu, cochon et de noms intraduisibles. Cependant, Sa Majesté faisait de vains efforts pour parler. On lui vit une carte de Jacobin à la main, puis il agita une sonnette, mais il ne put obtenir le silence. « Je demande la parole, citoyens, écoutez-moi, » mais ces paroles ne faisaient aucun effet. Enfin, M. Santerre intervint. « Que diable, » s'écria-t-il, « si nous voulons tous parler à la fois, ce n'est pas le moyen de s'entendre, nous n'en sortirons pas, n'entendez-vous pas que le roi veut parler? » Son éloquence de sans-culotte fit de l'impression, et le roi, profitant d'un instant de silence, dit d'une voix assez ferme: « J'ai juré le maintien de la Constitution, je jure maintenant de m'y tenir fidèlement. » Le reste se perdit, car de toutes parts on criait:

« Oh! il ne s'agit pas de cela, vous nous avez souvent fait des promesses et manqué de parole, nous ne vous croyons plus. Nous ne voulons plus de faux serments, retirez votre veto, rendez-nous les ministres patriotes. » — Pendant ce temps, la garde invitait tous ceux qui s'approchaient d'elle à bien vouloir évacuer la salle, et cela avec la politesse avec laquelle on invite une dame à la danse. « Fichez-moi la paix, » entendis-je dire, « nous avons plus de droit à être ici que ce gros cochon avec sa maîtresse. C'est nous qui payons pour que l'autre puisse se gaver et se meubler. » Tout à coup, l'attention se reporta sur le roi, on disait qu'il buvait à la santé de la nation, je ne vis que la bouteille renversée. « Ce n'est pas assez qu'il se soule à table, » dirent des voix éraillées, « il faut encore qu'il se soule ici. » On ne saurait dire à quel point cette rasade nuisit au roi. Le peuple a un instinct à qui ces traits n'échappent point. A un autre moment, et dans d'autres conditions, on aurait tenu grand compte au roi de boire dans le même verre qu'un homme du peuple; maintenant, les sans-culottes eux-mêmes considèrent cette condescendance à faire passer la même bouteille de bouche en bouche comme une vile flatterie, un acte hypocrite et méprisable.

Deux ou trois députés avaient cherché à calmer le peuple, mais sans le moindre succès. M. Isnard, qui commença son discours par ces mots : « La patrie à genoux vous prie d'être calmes, » fut sifflé. « Taisez-vous, bavard, » lui criait-on, ce qui n'empêcha point M. Vergniaud de se faire hisser pour essayer d'user de son autorité. Il eut à peine le temps de commencer sa mercuriale : « Citoyens! quelle conduite! ne nous aviez-vous pas promis de rentrer tranquillement chez vous? » On l'interrompit de toutes parts en criant : « Bah! bah! à bas la motion! » On dit que le maire allait venir. M. Péthion, debout sur les épaules de deux grenadiers, entra; les gens se découvrirent; on le salua au bruit des piques; il se fit un profond silence et le maire dit à peu près ce qui suit : « Citoyens, vous avez remis au roi une pétition, vous en aviez le droit; la réponse du roi, s'il vous la donnait ici, ne pourrait être considérée comme librement consentie; il a le droit de vous la refuser, mais vous n'avez pas le droit de rester ici contre son gré. Vous m'avez promis de vous conduire d'une manière digne et courtoise, je crois que vous l'avez fait; retirez-vous, ne souillez pas une si belle journée par des menées illégales, ne donnez pas à vos ennemis matière à de nouvelles calomnies. »

Le silence respectueux fut interrompu par de vifs applaudissements, et comme j'étais près d'une porte, souffrant de la chaleur et de la presse, et craignant quelque mauvais coup, car il suffisait d'un seul insensé pour transformer la farce en tragédie, je me hâtai de donner l'exemple d'un bon citoyen; un des premiers je sortis de la foule, mais j'eus le chagrin de voir que personne ne me suivit et que j'avais inutilement perdu une occasion d'observer les événements les plus extraordinaires.

Le but principal du peuple semble avoir été avant tout de forcer le roi à rappeler les ministres et à reprendre son veto. S'il y avait eu un projet de réicide, comme le prétendent les journalistes de la cour, qui eut pu empêcher les lazaroni, dans les mains desquels étaient le roi et sa famille, de le mettre à exécution? La foule n'avait qu'à avancer pour forcer tous les membres de la famille royale à sauter par la fenêtre.

D'ailleurs, personne ne peut excuser cette scène; elle était inconvenante et illicite, contraire à cette calme sécurité à laquelle chaque citoyen a droit. Mais de ce que quelques gens du peuple, en culottes déchirées, aient eu l'insolence de défilé dans les appartements du roi armés de leurs misérables piques, il ne s'en suit pas nécessairement qu'il y ait eu quelque noir complot; par bonheur, il ne suffit pas d'avoir des habits troués pour être un meurtrier ou un brigand. Tous n'étaient pas des lazaroni, la majorité se composait d'honnêtes ouvriers et d'habitants des faubourgs. D'ailleurs, si je prends ici la défense des intentions de la foule, je n'entends pas affirmer que la vie du roi ne fut pas en danger; il pouvait se trouver quelque fou furieux dans la salle, et peut-être certaines gens y comptaient-elles. J'ai entendu plaindre un jeune homme d'avoir manqué de courage pour poignarder le roi; deux fois, disait-on, il avait levé la main, et deux fois il l'avait laissée retomber. Il est impossible de calculer les suites possibles d'une telle aberration. Peut-être la cour même y eût-elle trouvé son compte, à en croire une anecdote, dont je garantis l'authenticité. Un jeune homme tout à fait respectable s'était, comme sans doute beaucoup d'autres, déguisé en sans-culotte, par patriotisme philanthropique, et, muni d'une pique, il s'était mêlé à la foule, résolu, s'il le pouvait, à empêcher des excès. Il s'appuia contre une tapisserie derrière laquelle il savait que se trouvait une porte. Quelqu'un de la cour s'approche de lui et lui dit d'un ton familier : « Savez-vous bien, camarade, que vous êtes appuyé contre une porte, et quelle bonne prise on pourrait faire là ? Elle mène dans la chambre de l'abbé de l'Enfant¹, où vous trouverez l'évêque de Clermont. » — « Bon, bon, » répondit le jeune homme, auquel je dois ce rapport, « je saurai me servir du renseignement, » et il s'appuia encore mieux.

CIX.

Le roi et sa famille, abstraction faite des exagérations des journaux de la cour, ont montré dans cette circonstance un courage rare. Ils avaient tous communiqué le matin, ce qu'ils font maintenant tous les deux jours. Le prêtre avait promis au roi la couronne divine. Il a donc montré pendant toute la journée une sérénité extrême. Il répondit à un député qui vint lui dire qu'il voulait partager le danger : « Je n'en connais pas. » Il dit à un grenadier : « Mettez votre main là et dites si mon cœur bat plus vite qu'il ne doit? Cela vous étonne? Oh! la cons-

1. Alexandre-Charles Lenfant (1726-1793), confesseur du roi.

cience d'un honnête homme qui n'a pas de reproches à se faire est toujours calme. »

Il n'est pas vrai qu'on a ouvert les portes à coups de hache et qu'on a poursuivi la reine un poignard à la main. Mais Santerre lui a dit : « Madame, vous savez que le peuple vous hait, et cependant vous êtes en sûreté au milieu de la foule; je vous garantis qu'on ne vous fera aucun mal. Il ne dépend que de vous d'être vénérée et aimée comme l'aimable enfant sur vos genoux. Dépouillez-vous de votre haine pour la France! Déterminez votre époux à demeurer fidèle à la Constitution, et vous verrez des jours plus heureux que ceux d'une vaine et pompeuse majesté. »

On a présenté au roi et à ces dames des cocardes blanches et des cocardes tricolores; tous ont, naturellement, choisi les tricolores.

Merlin a plaisanté d'une manière grossière avec M^e Élisabeth; elle cherchait à mater l'ours par quelques paroles aimables.

CX.

J'ai donné une peinture fidèle de tout ce que j'ai pu voir ou entendre, laissant à d'autres le récit complet des événements; ceux qui voient dans la royauté une duperie dangereuse et qui considèrent Louis XVI comme un traître n'ont pas été plus émus de cette journée qu'un bourgeois de Genève au xvi^e siècle n'eût été ému d'apprendre que la populace de Rome avait promené l'Antéchrist et toutes les Éminences à âne à travers la ville en les couvrant de huées. Mais la fraction de la garde nationale qui est dévouée à la royauté et qui hait ses adversaires écume de rage de n'avoir pas pu coup fêrir; le maire a été insulté, quelques fonctionnaires municipaux ont été maltraités. La cour aurait volontiers tiré parti de cette disposition de la garde nationale, si bien que le ministre s'est plaint à l'Assemblée nationale des menaces d'un nouveau soulèvement et que la cour a fait répandre dans les faubourgs la nouvelle de l'arrestation du maire. Ceci devait provoquer un mouvement donnant l'occasion de terrifier le peuple.

La reine et son époux flattent la garde nationale. Les aristocrates les plus avancés commencent à se familiariser avec elle; quelques-uns même s'y sont fait recevoir. Bientôt elle comptera une foule d'adversaires de la Révolution. On compte ainsi la neutraliser, bien qu'elle n'ait prêté serment qu'au roi constitutionnel et non au roi des aristocrates.

Pendant ce temps, la fermentation se répand de plus en plus de la capitale sur les départements. L'Assemblée est inondée d'adresses dont la plupart sont de violentes attaques contre le roi. Dans l'état actuel des choses, un conflit me semble inévitable. Les faubourgs s'apprêtaien lundi à une attaque en règle du château des Tuilleries; Péthion, qui en fut informé à temps, parcourut les ateliers pour dissuader les meneurs. Les adversaires du peuple, fortifiés par la présence de Lafayette,

eussent aimé cette tentative. Les partis, que je réduis à deux, quoique leurs subdivisions mêmes comprennent des éléments hétérogènes, ont l'un et l'autre de graves reproches à se faire, si l'on a recours à des actes violents au lieu de s'en tenir à la légalité. Il serait difficile de dire lequel des deux a commencé à l'enfreindre.

Il est regrettable que l'Assemblée Constituante ait si peu consulté Sieyès, surtout en ce qui concerne le clergé; sa raison et ses sages conseils eussent dû prévaloir. Dieu sait quelles peuvent en être les conséquences! Le ressort du fanatisme est beaucoup moins relâché qu'on ne le croit dans l'intérieur du royaume. J'ai pu m'en convaincre dans mon dernier voyage en Auvergne et en Languedoc. Le monstre hante encore ces régions montagneuses, ainsi que quelques départements de la Bretagne. Par malheur, l'imprudence des révolutionnaires lui a jeté une abondante pâture.

Comme tous les cultes doivent être protégés sans qu'aucun soit favorisé et que les luttes entre les prêtres assermentés et non assermentés ne cesseront que quand on cessera de mettre les uns au-dessus des autres, la municipalité de Paris avait laissé chacun libre de décolorer ou non sa maison le jour de la fête du Saint-Sacrement; elle s'était refusée également à appeler les citoyens en armes à accompagner la procession qui légalement ne devait pas avoir lieu. Ces mesures pleines de sagesse, fondées d'ailleurs sur la loi, ont été transgessées par les royalistes des Feuillants; mécontents du Conseil municipal, qui n'est pas composé à leur gré, ils ont suivi la procession en armes et se sont livrés à des violences contre les maisons qui n'étaient pas décolorées et contre les personnes qui ne témoignaient nulle envie de prendre part à leurs momeries. Il serait erroné de croire que le zèle religieux y ait eu quelque part. Les papistes ne faisaient pas partie de la procession. Eux surtout, ils avaient fermé leurs églises et laissé leurs maisons toutes nues.

Certes, une pétition présentée par une bande de gens armés est illégale dans la constitution actuelle. Mais de quel droit ceux qui ont commis la même faute et donné l'exemple d'enfreindre la loi à l'occasion de la procession viennent-ils protester à grands cris? Les pétitionnaires disent: c'est en souvenir du Champ-de-Mars et pour notre sécurité que nous avons eu recours à l'illégalité. L'escorte de la procession n'a enfreint la loi que par pur entêtement.

CXI.

Join 1792. — Enfin, Lafayette a jeté le masque qui lui permettait de se mêler à tous les partis sans qu'on pût formuler sur lui un jugement. Nous voyons maintenant son vrai visage; nous comprenons aujourd'hui l'inaction de son armée, son refus de soutenir les mouvements de Luckner ainsi que le soulèvement du Brabant et de Liège. Ce n'est pas contre les Autrichiens, c'est contre l'Assemblée nationale

qu'il veut se battre. La lettre dans laquelle il censure la conduite de l'Assemblée, du ton d'un triumvir demandant avec insistance la suppression des sociétés patriotiques, qu'il devait écrire moins que tout autre, n'est pas le seul haut fait qu'applaudissent ses partisans; ceux-ci, corrompus ou idiots, ne songent pas qu'il est aussi révoltant de voir les ordres d'un général que les piques d'un faubourg entrer dans la salle de délibération du Sénat.

Des gens bienveillants, qui le croyaient incapable d'une sottise autant que d'une trahison, doutaient de l'authenticité de sa lettre; toutefois, on ne peut plus recourir à ces faux-fuyants depuis que Lafayette est venu lui-même se présenter à la barre de l'Assemblée nationale et déclarer comme sienne l'œuvre de M. Bon-Briois-Beaumetz, un ancien conseiller du Parlement qui est devenu son secrétaire et son aide de camp¹. Lafayette, revenu ici inopinément, ne s'est pas contenté de réitérer ses ordres sous une forme plus vive encore; il a ordonné le châtiment des désordres commis le 20, et cela au nom d'une armée dont il se dit l'organe. Or, l'armée ignore encore les événements de Paris, et un état-major de traîtres essaie de manœuvrer de telle sorte que les soldats couvrent la démarche irréfléchie et dangereuse de leur chef. La Constitution et la saine raison interdisent à une armée d'exprimer sa volonté sur une question politique, et voilà un homme qui se dit le défenseur de la loi et qui entraîne l'armée à l'illégalité la plus dangereuse et l'invite au crime. Ce spectacle d'un général rebelle quittant son armée en face de l'ennemi et sans avoir gagné la confiance publique par une victoire, que dis-je, même par la moindre preuve de ses talents militaires, venant se poser en arbitre entre les représentants du peuple et le roi, ce spectacle monstrueux a été non seulement toléré, mais applaudi par l'Assemblée. On a étouffé les voix que le dépit élevait contre cette témérité; on n'a même pas osé demander si le général venait là de l'aveu du ministre; jamais le Sénat romain ne s'est avili ainsi sous l'autorité des empereurs. A supposer même que la pétition de Lafayette fut fondée, quelle misère qu'un Sénat qui attend toujours ses impulsions du dehors! C'est une foule lâche, sans caractère, prête à voter pour la République quand on lui montre des piques et à prendre le parti du despotisme dès qu'on la menace des baïonnettes. Il a fallu que l'indignation du public et un second message vraiment impertinent vinssent réveiller l'Assemblée nationale de sa honteuse apathie. Que ne pourra faire un général victorieux, si un homme qui n'a montré jusqu'ici que les aptitudes d'un lieutenant de police est capable de pétrifier la Législative?

Lafayette avait été porté en triomphe à sa voiture, le matin, par les chevaliers de Saint-Louis et, le soir, son effigie fut brûlée au Palais-Royal; on dit qu'il est parti étonné et bouleversé parce que la garde

1. Cf. Aulard, *la Société des Jacobins. Table générale alphabétique*, s. v. *Beaumetz*.

nationale s'est contentée de lui fournir un piquet d'honneur devant son hôtel. Avant son départ, il aurait, dit-on, recommandé au roi de rester loyalement attaché à la Constitution. Voilà qui est prêcher dans le désert. La cour abandonnera Lafayette dès qu'elle le pourra, et sa popularité est fortement compromise; le peuple n'entend pas les subtilités, et Lafayette a eu tort d'exposer si légèrement son nom. Je crois que c'est se battre pour une chimère que de défendre la constitution à la fois contre les puissances étrangères et contre le peuple.

CXII.

Une nation qui se réigne à voir ses représentants obéir à un soldat est née pour être esclave, incapable de liberté, et la nation française, avec les moyens dont elle dispose, avec les engagements qu'elle a pris, serait la plus lâche de la terre si elle ne se ressaissait pour opposer un Marius à ce Sylla. Malheureusement, l'aristocratie a éloigné pendant si longtemps la bourgeoisie du commandement que, dans la pénurie actuelle de talents militaires, il n'y a guère de plébéien capable de se mettre à la tête d'une armée. Les Allemands ne seront jamais dans cet embarras; dix bourgeois pour un ont réussi à se mettre au premier rang et se sont distingués par leur valeur militaire, bien que l'aristocratie y soit pourvue de titres, de puissances et de priviléges plus que partout ailleurs. Toutefois, il ne faut désespérer de rien, la nécessité est la mère du génie; qui eût soupçonné Spartacus parmi les esclaves?

Toutefois, il est essentiel que l'armée de la fédération que nous attendons choisisse un général dont le cœur soit plein de haine contre les patriciens.

En effet, au sein de la soi-disant unité s'élèvent deux partis vieux comme le monde, disposés à la défiance réciproque, deux partis qui ne croient nullement à l'égalité des croyances. Les riches veulent s'assurer des jouissances à l'aide de leurs prérogatives, et la foule voit dans ces prérogatives un moyen d'oppression. Lafayette pouvait tenir la balance égale entre eux grâce à sa popularité. Maintenant, il s'est fait le chef des partisans de la noblesse et a engagé des hostilités qui peuvent avoir l'issue la plus funeste.

Qu'est-ce qui empêche ce particulier, qui s'arroge aujourd'hui le droit de protéger la Constitution, de venir demain protéger la tyrannie? Qu'est-ce qui l'empêche d'appeler les ennemis dans le royaume et d'introduire des institutions hétérogènes dans la Constitution? Ce dernier danger est imminent si on ne lui oppose des barrières.

A la tête des armées, surtout de celle de Lafayette, il y a toujours encore des nobles, c'est-à-dire des gens chez qui l'esprit de caste domine le sentiment national, qui ont su attirer les riches dans leur parti et parlent bien haut de la nécessité d'une chambre des pairs. Ils s'efforcent d'influencer l'armée; ils la maintiennent dans l'inaction et semblent donner le temps aux puissances étrangères de cerner la

France afin de modifier la Constitution sous la menace d'un danger inévitable et par l'espérance de la paix.

La nomination d'un général de la fédération est contraire à la Constitution, dira-t-on; soit, pourvu qu'elle ne soit pas contraire à la liberté. Il ne s'agit que de sauvegarder l'indépendance de la nation française, que ce soit à l'aide de la Constitution ou en dépit d'elle, car mieux vaut se sauver à ses dépens que de périr. Ne serait-ce pas une folie de sacrifier la fin aux moyens?

La nomination d'un général entraîne la guerre civile, ajoutera-t-on. Cela n'est pas exact pour le moment. L'armée, tant celle des patriciens que celle des plébéiens, aurait intérêt à se battre contre les Allemands; le général patricien, ayant perdu l'espoir de trahir impunément, ne peut arriver à son but que si une victoire vient lui donner gloire et crédit. Une fois l'ennemi repoussé des frontières, que les deux armées en viennent aux mains, les résultats d'une guerre civile sont bien moins redoutables que la honte et la misère infinies qu'entraînerait une défaite. Le passage suivant des lettres de Cicéron s'applique à la situation actuelle de la France : « Nullum enim bellum civile fuit in nostra republica omnium quae memoria nostra fuerunt, in quo bello non, utracumque pars vicisset, tamen aliqua forma esset reipublicae; hoc bello (avec les Autrichiens) victores quam rempublicam simus habituiri, non facile affirmarim, victis certe nunquam ulla erit. »

La guerre civile, quelle qu'en soit l'issue, ne pourra qu'entamer la liberté; la brutalité d'un vainqueur tel que l'Allemagne l'écraserait à coup sûr.

Mais si la guerre civile allait éclater? Cela n'est pas si facile. Lafayette se trompe, s'il croit son armée assez dévouée pour vouloir approcher l'Assemblée. Tant qu'elle reste au camp, tant qu'il peut ne lui laisser lire que les journaux qu'il lui plaît, tant que ses flatteries et celles de ses officiers ne sont pas contrebalancées par les avances des amis et des citoyens, il peut parler impunément comme il le fait; mais qu'il ose marcher sur la capitale, et son armée fondrait comme de la neige. Je crois même que, si l'Assemblée nationale lançait contre lui ses foudres, une bonne partie de son armée l'abandonnerait.

Il est vrai que, s'il réussit à mener le roi au camp, sa cause gagnera beaucoup dans l'opinion publique.

Eh bien! soit; si l'on ne peut éviter la guerre civile, qu'on la fasse. Faut-il donc toujours s'en remettre du sort de l'humanité à une poignée de canailles qu'on appelle les nobles? Il est indigne de l'homme de se laisser vendre ou égorguer comme un mouton, sans même essayer de se sauver, ni vendre sa liberté au prix du sang. Le temps est venu où, pour arriver à la paix, il faut qu'un parti broie l'autre, où il faut toujours paraître en armes. Je me déclare hautement pour le parti des républicains. Tant qu'il y avait quelque espoir, j'ai toujours été pour le parti de la modération, mais maintenant il me semble que l'anarchie, si dangereuse à la liberté, l'est moins que les baïonnettes des mercenaires.

naires allemands. Nul parti n'est parfait. Cicéron prit le parti de Pompée, non parce qu'il le trouvait sans reproches, mais parce qu'il le considérait comme le moins funeste. Tant qu'il se flattait de sauvegarder la République par ses soins et sa circonspection, ou du moins de la garantir d'un choc violent, il louvoya contre la tempête, mais l'orage ayant éclaté, il dirigea le gouvernail vers l'horizon où la liberté lui semblait le moins menacée.

Cicéron, qu'on ne montre à l'école que comme orateur et académicien, me semble le modèle achevé de l'homme d'État, et, si je le compare à Caton et à Brutus, il m'apparaît comme un citoyen moins sublime peut-être, mais bien plus utile. Fasse mon bon génie que jamais je ne cesse de payer à l'âme douce et forte du vertueux meurtrier de César le tribut d'admiration auquel elle a droit. Trop pure, trop divine pour triompher d'un siècle corrompu, cette âme n'a cessé d'être utile à la nature humaine en lui montrant à quel degré de divinité sa moralité pouvait atteindre. Mais Cicéron, lui aussi, était un homme vertueux, un bon et un vrai citoyen; il n'aimait la gloire que parce qu'il aimait sa patrie. S'il montrait moins d'opiniâtreté que Caton et Brutus, il savait prendre son parti des passions intéressées des hommes pour les désarmer parce qu'il ne savait pas les vaincre, et ce don est nécessaire au commerce des hommes. Cette aptitude lui a nui auprès d'un âge qui ne veut vivre qu'avec des héros. Brutus est celui de la jeunesse, Cicéron celui de la maturité et de l'expérience. Que ces deux âmes, si grandes et si belles, soient toujours unies pour servir de modèle à tous les nobles esprits. Puissé-je ne jamais les perdre des yeux, afin de les suivre comme le chrétien suit son Seigneur, afin de les imiter! Telle devrait être la prière de tout homme libre: « Non ita certandi cupidus, quam propter amorem, » car qui oserait rivaliser avec des dieux dans un siècle affaibli?

CXIII.

Ce que nous craignions s'est produit. Le nouveau ministère, entièrement composé dans le sens de Lafayette, a abandonné le maréchal de Luckner. On lui a donné pleins pouvoirs, il est vrai, mais on lui a refusé les vingt mille hommes indispensables à la suite de la campagne. Pourachever de compromettre la situation, Lafayette découvrit le flanc gauche de Luckner en se retirant dans le camp de Maubeuge. Le brave maréchal tremblait de se voir attaquer par le flanc. Les pages rusés qui l'entouraient tirèrent parti de cette disposition d'esprit. Il ne comprend goutte à tout cet imbroglio politique. L'intrigue ne se contente pas de livrer le Brabant à ses tyrans, et, pourachever de rendre le nom français odieux, un scélérat brûle les faubourgs de Courtrai.

Il ne suffit donc pas aux trahis d'abandonner les Brabançons comme autrefois les Hollandais; ils veulent que la haine des peuples

pèse sur le nom français. C'est donc en vain que la campagne est ouverte et qu'on a déjà versé tant de sang?

Le système de la guerre défensive qu'on a choisi répond aux aptitudes comme au caractère de Lafayette, cet homme froid et timide qui se sent au-dessous de son rôle; ce rôle, dû au hasard, il n'a pas eu le courage de s'y soustraire. Lafayette peut aimer la liberté et haïr le despotisme, mais l'embarras qui se trahit par un sourire équivoque et perpétuel, l'impuissance à prendre une résolution par lui-même, le besoin de se laisser conduire en font un traître¹.

Le jour de l'enterrement de Mirabeau, la Société des Jacobins paraissait pour la première fois officiellement en public. L'un des membres se tourna vers Lafayette et dit : « Vous devriez bien nous donner une garde d'honneur. » Cette réclamation était d'ailleurs absurde; en effet, la Société était déjà un objet suffisant de scandale public par le seul fait de défilé avec le cortège des députés. Beauharnais, membre de l'Assemblée nationale et président de la Société, préféra ce dernier poste à l'autre; qu'était-il besoin de se mesurer à d'autres points de vue avec l'Assemblée? La requête embarrassa Lafayette; il murmura quelques paroles inintelligibles, se tourna vers un de ses aides de camp, lui parla à l'oreille; celui-ci fit un signe de tête d'assentiment et Lafayette se retourna en disant : « Oui, je vous donnerai une garde d'honneur pour témoigner de mon estime pour la Société. »

Lafayette a si bien le sentiment de sa médiocrité qu'il ose à peine ouvrir la bouche dès qu'il est avec un homme connu pour son esprit; il se retranche dans des banalités. Il évite surtout des hommes comme Sieyès, Champfort, Condorcet, Duchâtelet.

Lafayette, qui a le choix entre deux à trois cents hommes d'esprit, n'a de rapports littéraires qu'avec un homme insignifiant comme Arnaud, l'auteur des *Délassements d'un homme sensible* et autres sortes du même genre.

Washington avait envoyé à Lafayette une quantité de décorations de l'ordre de Cincinnatus. Franklin, comprenant les inconvénients d'une semblable institution, prêchait contre elle, et Lafayette s'offrit à n'en pas distribuer; le lendemain, on rencontrait plus de vingt chevaliers de l'ordre de Cincinnatus.

Un jour, Lafayette dit à Achille Duchâtelet : « Orléans me gêne. La mission en Angleterre n'est qu'un faible palliatif. Si je pouvais lui susciter une affaire d'honneur! Mais il est lâche et ne se battra pas; de plus, l'issue d'un duel est toujours douteuse. Si je le faisais assassiner? »

Jusqu'à la fuite du roi, Lafayette passait pour un républicain. On

1. Je ne parle que de choses que j'ai pu voir par moi-même. Je l'ai toujours vu froid, indécis, mou, souriant d'un air de bonhomie embarrassée. [Note d'Oelsner.]

croyait même qu'il participait aux journaux républicains qui parurent en juin 1792 sous le nom d'Achille Duchâtelet¹. Mais, loin d'y participer, Lafayette les faisait poursuivre.

Un jour, Lafayette disait que, s'il lui arrivait telle ou telle chose, il retournerait auprès de son père, Washington. J'espère, dit Ch., qu'il ne dira pas tout à son père, ou il aura la verge.

La mort de Gouvion a été une perte irréparable pour Lafayette. C'était un soldat remarquable; mais la Constitution entre ses mains, dit Champfort, c'était le catéchisme entre les mains d'un jeune paysan².

Lafayette sait admirablement haranguer le peuple; d'ailleurs, pour peu qu'il ait une heure pour réfléchir, il parle toujours très bien.

Mirabeau écrivit un jour à Lafayette : « On me croit lâche parce que j'ai refusé plusieurs fois de me battre, et vous faites semblant de partager cette opinion. Écoutez-moi. Si je me suis refusé à me battre avec quelques bretteurs de profession, je n'ai pas pour cela renoncé à me mesurer avec un homme disposé à tirer avantage de mon mépris. Je vous laisse le choix des armes. » — Lafayette n'a pas répondu.

CXIV.

1792. — Les théâtres sont devenus des arènes, et l'homme le plus pacifique du monde peut être appelé à jouer le rôle de gladiateur. Il est donc devenu dangereux d'aller au spectacle. Les aristocrates, croyant sans doute que le patriotisme s'est relâché, ont témoigné cette impression et en ont été pour leur courte honte. Au théâtre de la Nation, le vers de Didon, « Si l'étranger l'emporte, » applaudi par les aristocrates de la manière la plus impudente, fut l'occasion d'une bataille. La veille, il y avait eu une scène analogue au théâtre des Italiens. La reine assistait au spectacle; les loges et le parterre étaient bondés de monde. Marton (Mme Dugazon), chantant : « J'aime ma maîtresse à la fureur, » se tourna vers la reine, avec des yeux langoureux. On aurait pu y voir l'expression involontaire de certains souvenirs si le tout n'avait été une chose préparée. L'aristocratie parfumée des loges fit chorus avec celle du parterre; on ne se lassait pas de chanter : « J'aime ma maîtresse à la fureur. » Le scandale de cette idolâtrie avilissante finit par révolter quelques têtes rondes de patriotes qui s'écrièrent : « Vive la nation ! » On leur répondit : « A la porte les Jacobins ! à la porte ! Nous ne voulons ici que les honnêtes gens. » Quelqu'un se leva dans la foule, criant : « Monsieur, je prends cela pour une injure personnelle ! » — « Taisez-vous, ou je vous roue de coups. » Aussitôt dit,

1. Cf. A. Aulard, *Histoire politique de la Révolution française*. Table alphabétique, s. v. *Du Chastellet*.

2. Cf., sur la mort de Jean-Baptiste Gouvion, Aulard, *la Société des Jacobins*, t. IV, p. 24, 26, 80.

aussitôt fait. Les Jacobins ont de la poigne, et une demi-douzaine d'aristocrates furent mis à la porte. On finit tranquillement la pièce, ainsi que Renaud d'Ast. Assis en face de la reine, je pus l'observer à loisir. Elle a une remarquable possession d'elle-même. On dit qu'elle pleure aussi souvent et autant que son rôle l'exige. Pendant la jacobinade, elle semblait touchée de l'enthousiasme qu'elle excitait; elle versait des larmes ou, du moins, elle s'essuyait les yeux, immobile, d'ailleurs, comme la statue de Pygmalion avant qu'il lui eût donné la vie. En rentrant chez elle, il lui fallut essuyer des injures à la poissarde. Les royalistes essayèrent de venger leur défaite le surlendemain au théâtre du Vaudeville. La pièce était une satire contre l'auteur de *Caius Gracchus* et son ami Palissot. Un couplet : « Veut régenter les rois, » fut le signal. Les patriotes criaient : « A bas le couplet! » Les loges répondirent : « A bas les Jacobins! » On se menaçait de part et d'autre; des jeunes gens des loges se précipitèrent au parterre; on brandissait des cannes et des épées; on en vint aux mains; on se battit; on se blessa. Plusieurs personnes furent atteintes; un chasseur de la garde nationale fut tué; dans les loges, on se trouva mal; au parterre, les patriotes furent battus. Ils allèrent chercher du secours; la foule se massa à l'entrée du théâtre; convaincue des intentions et des services des Jacobins, elle les soutint. La première chose qui se présente à la foule, ce sont deux pages de la maison royale; ils furent roués dans la boue et roués de coups. Les abbés emmelliés et tout ce qui méritait des coups de poing fut forcé de mettre un genou en terre et baisser la terre; quant aux femmes, on se contentait de leur faire crier : « Vive la nation! » Un vieux militaire sut se soustraire aux mauvais traitements par sa présence d'esprit. Il dit : « Je ne crierai pas : « Vive la nation! » car elle est immortelle. » Ce peuple a un sentiment si vif de tout ce qui est spirituel qu'on ne le molesta pas, et la scène, qui eût pu tourner au tragique, se termina d'une manière plaisante.

CORRESPONDANCE.

LETTRE DE M. ALBERT MATHIEZ.

Caen, 18 novembre 1904.

Monsieur le Directeur et cher Maître,

Dans le dernier numéro de la *Revue historique*, M. Rod. Reuss a donné de mon livre sur *la Théophilanthropie et le culte décadai*re un compte-rendu bienveillant dont je le remercie. Je voudrais cependant qu'il me fût permis de répondre à la critique qu'il m'adresse de n'avoir sur le sentiment religieux que des « théories assez vagues et peut-être un peu superficielles. » Il est évident que M. Reuss n'a pas eu connaissance de mon mémoire sur *les Origines des cultes révolutionnaires*, qui a paru en même temps que ma *Théophilanthropie* et qui en est inseparable. S'il l'avait lu, il aurait vu que je n'ai pas sans doute les mêmes idées que lui sur la religion, mais que la conception que je m'en fais, si elle encourt peut-être le reproche d'être superficielle, ne mérite pas du moins celui d'être imprécise.

Je ne crois pas avec M. Reuss que « les religions ont toujours été des émanations de personnalités puissantes, révélatrices de vérités nouvelles ou réputées telles, surgissant à des époques de crises pour l'humanité souffrante, désireuse d'être délivrée des terreurs et des maux de tout genre qui l'accablent, » car je connais des religions où la personnalité puissante manque à l'origine, et je ne puis admettre que l'islamisme, le calvinisme et le luthéranisme, par exemple, n'aient été que l'émanation de la personnalité puissante de Mahomet, de Calvin ou de Luther !

Mais je ne crois pas plus que M. Reuss qu'il soit possible d'instituer une religion dans le silence du cabinet. Je soutiens précisément, et j'ai la prétention d'avoir démontré dans mon mémoire que les cultes révolutionnaires eurent une origine collective, populaire, spontanée, puisqu'ils sont sortis en droite ligne des Fédérations. Loin qu'on soit en droit de les qualifier de créations artificielles, il faut reconnaître qu'ils furent l'expression sensible d'une foi aussi mystique et aussi sincère que les autres, d'une religion véritable qui promit, elle aussi, aux hommes de les régénérer et de faire leur bonheur. Un Fouché, un Chaumette, un Robespierre, un Chemin remplirent simplement le rôle de metteurs en scène. Ils coordonnèrent les éléments épars d'un céré-

monial révolutionnaire qu'ils ne créèrent pas; ils s'efforcèrent de systématiser une foi civique et déiste qu'ils trouvaient communément répandue chez les patriotes. A cela s'est borné leur travail de cabinet.

M. Reuss pourra n'être pas convaincu par ma démonstration, ce sera son droit de la réfuter et de la détruire, mais il ne peut trouver mauvais que je me défende contre le reproche de n'avoir pas vu un problème dont j'ai tenté la solution.

Je le chicanerai aussi sur un point de détail. Il écrit, à la fin de son analyse, que la théophilanthropie n'avait plus de fidèles au moment de sa suppression brutale par Bonaparte. Cette conclusion n'est celle ni de mon livre ni des documents, et je ne pense pas que M. Reuss ait voulu par là diminuer la culpabilité d'un coup de force que rien n'excuse.

Je vous serai reconnaissant, Monsieur le Directeur et cher Maître, de publier ces quelques remarques dans le prochain numéro de la *Revue historique*, et je vous prie d'agrérer l'hommage de mes sentiments respectueux et dévoués.

Albert MATHIEZ.

BULLETIN HISTORIQUE

FRANCE.

MOYEN AGE.

HISTOIRE GÉNÉRALE. — M. Ferdinand Lot a publié, comme thèses de doctorat soutenues devant la Faculté de Nancy, deux ouvrages très importants. Le premier¹, *Fidèles ou vassaux?* est véritablement une thèse, c'est-à-dire une idée nouvelle démontrée par toutes sortes d'arguments. Cette thèse est la suivante : même au temps où la royauté était très faible, les grands seigneurs ont toujours prêté hommage au roi, et l'hommage sans restriction. Ils n'étaient pas, comme on l'a souvent prétendu, de simples *fidèles*, mais des *vassaux*, dans toute l'acception du mot, devant à la fois le serment de fidélité et l'hommage, astreints aux devoirs d'*auxilium* et de *consilium*; et dans l'*auxilium* est compris le service militaire personnel. Plus tard seulement, au cours du XII^e siècle, il y aura une distinction entre les hommages, l'hommage lige d'une part, l'hommage simple de l'autre. M. Lot passe en revue les six pairies latiques, comté de Flandre, duchés de Bourgogne et d'Aquitaine, comté de Toulouse, comté de Champagne et duché de Normandie, et il prouve que les titulaires de ces futures pairies ont toujours prêté l'hommage au roi. Tous les textes concernant cet hommage sont réunis² et discutés avec soin, et la démonstration est faite avec une grande netteté. En passant, M. Lot recherche l'origine de ces grandes familles seigneuriales; il remonte plus loin dans le passé que les auteurs de l'*Art de vérifier les dates* et il présente une série d'hypothèses qui toutes doivent être prises en sérieuse considération. Il établit aussi, mieux qu'on n'avait fait jusqu'à présent, la généalogie de ces maisons ducales ou comtales. Nous aurions souhaité que, dans sa conclusion, il recherchât comment a pris naissance

1. *Fidèles ou vassaux? Essai sur la nature juridique du lien qui unissait les grands vassaux à la royauté, depuis le milieu du IX^e siècle jusqu'à la fin du XII^e.* Paris, Bouillon, 1904, xxxiv-286 p. Prix : 7 fr.

2. Quelquefois, les épreuves n'ont pas été corrigées avec assez de soin. Les vers de la *Philippide*, cités p. 132, sont estropiés.

cette conception de deux hommages de nature différente. Au début, on ne pouvait prêter hommage qu'à un seul seigneur. Dans les divers partages du royaume carolingien, il est stipulé que les hommes libres peuvent avoir des alleux dans les divers royaumes, mais qu'ils ne peuvent se recommander qu'à l'un de ces rois ou qu'à l'un des grands de ces rois; on ne veut pas qu'ils s'engagent envers deux personnes dont les intérêts peuvent être contradictoires. Quand, aux x^e et xi^e siècles, on prêta plusieurs hommages, une distinction devint nécessaire : il y eut un suzerain principal et des suzerains secondaires. Le suzerain principal fut pendant longtemps le souverain. Il est le suzerain lige, — *ledig*, — le seul qui soit dégagé de tout lien vassalique; car ce mot *lige* s'est appliqué au suzerain avant de désigner le vassal ou l'hommage; on lit dans la chanson de Roland :

E leurs amis et leurs liges seigneurs.

L'hommage prêté au roi devint l'hommage lige, et en Angleterre, dans la suite, on ne prêtait cet hommage qu'au souverain. Mais en France, quand les grands feudataires se furent considérés comme souverains dans leurs fiefs, ils devinrent, eux aussi, des seigneurs liges; ils réclamèrent à leur tour l'hommage lige. De moindres seigneurs eurent les mêmes exigences, et ainsi on verra des vassaux prêter plusieurs hommages liges, en ayant soin seulement de « sauver » les ligances antérieures. Nous souhaitons vivement que M. Lot reprenne un jour ces problèmes, dont l'intérêt est si grand pour l'étude du régime féodal. Dans le volume présent, il a montré, de façon irréfutable à notre avis, quel lien unissait les grands vassaux à la royauté depuis Charles le Chauve jusqu'à Philippe-Auguste; il reste encore à déterminer la nature juridique et le vrai caractère de ce lien.

Le second ouvrage de M. Lot a pour titre : *Études sur le règne de Hugues Capet et la fin du X^e siècle*¹. C'est un livre de très haute valeur auquel l'Académie des inscriptions et belles-lettres vient fort justement de décerner le grand prix Gobert. M. Lot est rompu à la bonne et saine méthode critique; il connaît admirablement ses textes, qu'il interprète avec sagacité; il remonte aux manuscrits pour nous en donner souvent de meilleures leçons; il les place à leur vraie date; il identifie fort bien les noms de personnes et de lieux².

1. Paris, Bouillon, 1903, xl-324 p. (forme le 147^e fascicule de la *Bibliothèque de l'École des hautes études (sciences historiques et philologiques)*).

2. M. Lot a le tort de placer en Alsace le domaine de Sasbach qu'Otton III donna à Gerbert (p. 118). Cette localité, où fut tué Turenne, est située sur la rive droite du Rhin et est englobée aujourd'hui dans le duché de Bade.

Tout le travail préparatoire est fort bien fait. Dans son exposition, M. Lot ne pouvait suivre année par année l'histoire du règne de Hugues Capet et nous donner ainsi un *Jahrbuch*, comme celui qu'il nous donnera sur Charles le Chauve, en continuant l'œuvre commencée par son regretté maître, M. Giry. Nos renseignements chronologiques sur cette époque sont trop incertains et trop confus. A la place d'une histoire suivie, il est obligé de nous présenter une série de dissertations détachées, dont chacune se suffit presque à elle-même, et on ne doit pas s'étonner si les appendices occupent presque la moitié du volume. Chacune de ces dissertations est d'ailleurs fort intéressante et a conduit souvent à des résultats importants pour l'histoire générale. Dans le corps de son ouvrage, M. Lot a fort bien raconté l'histoire du concile de Saint-Basle, qui est l'épisode capital du règne; il est arrivé à mieux préciser les dates de quelques événements militaires où Hugues Capet est mêlé; il a montré, à côté de la faiblesse de la nouvelle royaute, les ressources qui lui restaient et qu'un jour sauront faire valoir les descendants de Hugues. Dans les appendices, il a mieux fixé, après Julien Havet, la chronologie de certaines lettres de Gerbert, et nous attendons avec impatience la nouvelle édition qu'il nous promet de ce document. Il a démontré que le surnom de Capet s'était à l'origine appliqué au père de notre roi, à Hugues le Grand, mort en 956, et qu'il a pour origine, non la chape de saint Martin, mais le manteau que portait le duc des Francs, et dont la partie supérieure, le capuchon, se rabattait sur la tête. Il a signalé toutes les légendes qui se sont formées sur Hugues Capet, insistant sur la chanson de geste de *Hue Capet*, qui s'est élaborée au xive siècle et qu'une princesse lorraine, Elisabeth de Vaudémont, fille de Ferri de Rumigny, traduisit en allemand au début du xv^e siècle. Il a étudié de façon approfondie la généalogie de la maison de Vermandois et de Chartres à la fin du x^e siècle, et il nous montre de façon fort satisfaisante comment le fameux Eudes II put revendiquer, vers 1023, l'héritage des comtés de Troyes et de Meaux, noyaux du comté de Champagne; il dresse la liste des abbayes et collégiales qui existaient en France vers l'an 990. Pourtant M. Lot a dû réservier pour des volumes ultérieurs d'autres études, qu'on est surpris de ne pas trouver ici. Il nous présentera ailleurs le tableau complet des diverses seigneuries de la France à la fin du ix^e siècle, dont il ne nous donne au cours de son ouvrage qu'une ébauche (p. 487-245), et dont en appendice (p. 376-396) il publie un seul fragment, — fort long, — sur le Bordelais, l'Agenais et le Bazadais. Il nous donnera aussi plus tard, sous les auspices de l'Institut, le catalogue, du reste très court, des diplômes de Hugues Capet. Peut-être aussi nous

décrira-t-il un jour les caractères de la réforme monastique à laquelle est attaché le nom de saint Mayeul et qui se produisit à l'époque de Hugues Capet. A la place de ces études, nous en trouvons ici d'autres qui ne se rattachent que de façon indirecte à Hugues Capet. Un assez long appendice est consacré à la patrie, à la date et aux auteurs des fausses décrétales, dont quelques passages ont été cités au concile de Saint-Basle. M. Lot repousse le système qui a placé au Mans, dans le voisinage de l'évêque Aldric, cette colossale falsification ; il l'attribuerait plutôt à un diacre rémois, Vulfa-dus, devenu plus tard archevêque de Bourges. L'étude est très claire et élégante ; elle n'emporte pas la conviction, et le problème reste un problème. Toujours à propos de ce concile de Saint-Basle, dont il veut chercher les antécédents, M. Lot a introduit dans son volume un long chapitre sur les origines du gallicanisme ; il recherche à quelle époque le pape a prétdnu exercer un pouvoir disciplinaire sur l'église de Gaule et il remonte au concile de Sardique en 343. Le chapitre est curieux, mais tous les textes n'ont pu être étudiés ; on n'y trouve point la fameuse lettre d'Innocent I^e (402-417) à Vetricius ; on ne parle point de la déposition des archevêques Theulgau, de Trèves, et Gunther, de Cologne, par Nicolas I^e. En réalité, ce chapitre forme une thèse dans la thèse, et il gagnerait à être repris avec de plus longs développements.

Si nous sommes, en général, d'accord avec M. Lot sur les conclusions auxquelles aboutissent ses minutieuses analyses et ses déductions toujours très claires, il n'en va de même de quelques-uns de ses jugements. Il se défend avec énergie d'avoir sur le personnage de Hugues aucune idée préconçue et même aucune idée de tout. Il écrit : « Vu la pénurie et surtout la nature des textes conservés, il n'y a pas dix personnages du haut moyen âge français dont la physionomie puisse être esquissée même à grands traits, et Hugues Capet n'est pas du nombre. Quant à suppléer aux informations par la fantaisie pour tracer un portrait *brillant*, c'est une tâche aussi facile et amusante qu'elle est puérile et vaine. » Mais, bon gré mal gré, M. Lot s'est fait une idée de Hugues Capet, et cette idée domine tout son volume. Il nous retrace un portrait de Hugues, et un portrait qui n'est pas flatté. Dès l'avertissement, il nous dit : « Hugues Capet a été une de ces ternes figures de princes comme l'histoire de tous les pays en offre un si grand nombre. » Plus loin, il écrit encore : « Cette dynastie (*capétienne*) ne donne pas l'impression de la jeunesse, mais de la décrépitude. Sa lutte contre le Carolingien, c'est en apparence un duel de vieillards où la victoire risque de coûter cher au vainqueur. » Et, dans tout le cours du volume,

Hugues Capet, sur lequel on dit ne rien savoir, est traité ainsi de belle façon¹. Du reste, en général, M. Lot n'est pas tendre à ses personnages, et les épithètes laudatives sont absentes de son volume; une seule fois (p. 44), il parle du « bon Séguin »; — c'est l'archevêque de Sens qui présida le concile de Saint-Basle, — mais « bon » a évidemment ici le sens péjoratif d'imbécile. Et nous craignons fort que si jamais M. Lot, ce que nous souhaitons, s'attaque à l'une des grandes personnalités de l'histoire, Charlemagne, Philippe-Auguste, Philippe le Bel, il ne trouve dans leur conduite qu'incohérence et faiblesse et ne leur soit aussi dur qu'il l'est ici au premier Capétien. Sa méthode, si précieuse pour établir l'authenticité des faits et pour classer les témoignages, n'est pas celle qui permet de saisir en leur complexité la suite des événements ou le caractère des individus; un peu de divination reste toujours nécessaire. En tout cas, sur la personne de Hugues Capet, M. Lot nous paraît s'être trompé. Hugues n'est pas la figure terne qu'il nous représente; il n'est pas à la merci de tous les événements. Nous voyons plutôt en lui un ambitieux habile, mais dont les habiletés tournent parfois contre lui. Il est habile quand, à la mort de Louis V, il laisse poser sa candidature à l'assemblée de Senlis par l'archevêque de Reims Adalbérion; il se croit habile quand, à la mort de ce même Adalbérion, il place sur le siège de Reims un Carolingien, Arnoul, bâtard du roi Lothaire, — il ne pouvait prévoir l'insigne trahison de 989; — il a été habile quand, après que Charles de Lorraine fut entré à Reims, il attira à son parti Gerbert, la plus haute intelligence de cette époque², et se l'attacha. Il a été habile et retors quand, en juillet 990, il demanda au pape Jean XV la condamnation d'Arnoul et s'arrangea de façon à ce que la réponse du souverain pontife ne pût lui parvenir. Puis avec quelle énergie, dans la suite du règne, il a défendu contre la papauté les droits de la royauté; M. Lot lui-même avoue que le concile de Saint-Basle, dont le roi a inspiré les délibérations, est un des plus importants épisodes dans l'histoire du gallicanisme. « Avant la déclaration du clergé de 1682, c'en est peut-être le document le plus hardi. » Pour toutes ces raisons, nous trouvons que Hugues, malgré les conditions défavorables où il s'est trouvé placé, fait encore figure de roi. Après avoir fait ces réserves, nous répétons que le livre de M. Lot est un des

1. P. 20. Les rois Hugues et Robert se trouvèrent dans une position ridicule. — P. 159. Le misérable Robertien. — P. 177. Hugues toujours faible et toujours prudent.

2. M. Lot est aussi assez dur pour Gerbert. Qu'on compare son jugement avec celui de Julien Havet qui parle de l'écolâtre de Reims avec une si vive sympathie et de façon presque touchante.

plus importants qui aient paru en ces derniers temps sur l'histoire de France; M. Lot a dit beaucoup de mal de Hugues, mais son nom restera désormais attaché à celui du premier Capétien.

M. Bernard Monod nous raconte un des épisodes de la querelle des investitures en France : *l'Election épiscopale de Beauvais de 1100 à 1104. Étienne de Garlande et Galon*¹. Le premier candidat, appuyé par le roi Philippe I^{er}, fut élu en 1100, et cette élection suscita la grande colère du clergé réformiste. Ives de Chartres protesta, le pape Pascal II intervint, une fraction du clergé de Beauvais procéda à une seconde élection et choisit Galon, abbé de Saint-Quentin de Beauvais, tout dévoué au parti de la réforme. La lutte dura quatre années et se termina par un compromis, le pape et le roi cherchant à se réconcilier pour des motifs de politique générale. Un troisième personnage, Geoffroi de Pisseleu, fut placé sur le siège de Beauvais, tandis que Galon était appelé à celui de Paris et Étienne de Garlande momentanément sacrifié². M. B. Monod, après un examen approfondi des textes, nous raconte les péripéties de cette lutte, et de cet épisode il tire d'importantes conclusions générales sur les élections épiscopales en France au début du XII^e siècle et sur le caractère de la querelle des investitures en notre pays.

En 1893, le colonel BORRELLI DE SERRES a commencé une importante publication qui porte le titre général : *Recherches sur divers services publics du XIII^e au XVII^e siècle*. Le tome I^{er} renfermait une série de notices relatives au XIII^e siècle; le tome II, qui paraît à neuf années de distance³, contient deux études qui se rapportent à la fin du XIII^e et au début du XIV^e siècle : l'une traite de la comptabilité publique depuis l'année 1295 environ jusqu'à l'avènement de Philippe VI de Valois, l'autre nous expose la politique monétaire de Philippe le Bel.

M. Borrelli de Serres nous énumère tous les documents de comptabilité qui subsistent sur cette période. Nous passons ainsi tour à tour en revue les rôles des bailliages de France, ceux des bailliages de Normandie et des sénéchaussées; l'auteur relève aussi les comptes isolés que chacun des baillis ou sénéchaux faisait établir et qui étaient réunis pour composer les rôles de France ou hors France, et les comptes d'agents inférieurs qui formaient comme des pièces justificatives de ceux des baillis ou sénéchaux. Après ces comptes ordinaires, il signale les comptes spéciaux de deniers levés par des com-

1. Honoré Champion, 26 p. in-8° (extrait des *Mémoires de la Société académique de l'Oise*, t. XIX).

2. Il deviendra plus tard chancelier et sénéchal de Louis VI et, avec ses frères, dirigera le gouvernement de ce prince jusqu'en 1127.

3. Paris, Alphonse Picard et fils, 1 vol. gr. in-8°, 556 p.

missaires extraordinaires, soit pour le recouvrement des dettes anciennes, soit pour les prêts qu'on exigeait des villes, pour les confiscations, pour le produit des ateliers monétaires, pour les décimes sur le clergé, etc. Il analyse les documents qui nous restent de la comptabilité de l'hôtel, les tablettes dites de Florence, de Reims, de Saint-Germain, de Genève. Il arrive à la comptabilité de la caisse centrale; il signale les journaux du trésor, où sont inscrites les recettes et les dépenses au comptant, en écritures ou *par tour*; les documents auxiliaires comme les livres du changeur pour opérations au comptant, les états d'assignation, les comptes d'exercice. Enfin il mentionne les documents du service de contrôle, ordonnances de la Chambre des comptes, prévision et contrôle des recettes, prévision et contrôle des dépenses, clôture de la révision, etc. Toutes les pièces qui ont échappé au terrible incendie de la Chambre des comptes en 1737, toutes celles qui, jadis cataloguées par Robert Mignon, subsistent encore, sont ainsi examinées avec un très grand soin. Nous avons ici comme un inventaire très précis des épaves des archives de la Chambre; mais c'est mieux qu'un inventaire, c'est un commentaire très précis de chaque pièce. M. Borrelli de Serres en fixe la date; il explique les termes techniques; il indique les attributions des fonctionnaires financiers, la nature et la quotité des impôts. Souvent nous ne possédons qu'un fragment informe; il détermine à quelle espèce de compte, à quel bailliage ou sénéchaussée ce fragment appartient. Tous ces documents, rassemblés avec tant de diligence, conduisent à des résultats nouveaux; M. Borrelli de Serres a voulu mettre en lumière quelques-uns d'entre eux. Les comptes nous font bien mieux connaître les subdivisions administratives qui correspondent aux subdivisions financières, les progrès et les diminutions du domaine royal; à l'aide de ceux qu'il a étudiés dans ses deux volumes, M. de Serres dresse un tableau très complet des prévôts du domaine aux dates de 1202-03, 1227, 1234, 1248, 1296, 1299, 1305, 1327-28; il y a là une série de remarques précises tout à fait intéressantes, et on peut rectifier, avec ces listes, bien des erreurs courantes; déjà précédemment, M. de Serres nous a exposé, à l'aide des comptes, l'histoire exacte de la réunion au domaine par Philippe-Auguste de l'Amiénois, de l'Artois, du Vermandois et du Valois. Il a bien montré aussi que les droits domaniaux diminuaient de plus en plus et suffisaient à peine au paiement des dépenses locales; déjà au XIII^e siècle la royauté comptait avant tout sur les recettes extraordinaires.

Les conclusions de la notice sur la politique monétaire de Phi-

lippe le Bel nous paraissent tout à fait justes. Bien avant ce roi, on avait en France imposé aux monnaies une valeur conventionnelle supérieure à leur valeur réelle. Philippe le Bel imita ce procédé; il affaiblit aussi parfois le titre des pièces; mais toutes ces opérations furent faites au grand jour, et il est tout à fait injuste d'accorder à ce roi l'épithète de faux monnayeur; sur ce point, M. de Serres est pleinement d'accord avec F. de Sauley. Cessons aussi de répéter que le roi de France affaiblit la monnaie quand il avait des paiements à faire, la rendit au contraire forte quand il devait toucher de grosses sommes; Philippe le Bel eut recours à ces variations, non point par suite de semblables calculs, mais pour des causes d'ordre économique. Ne soutenons plus que le roi a établi un maximum pour que le prix des denrées ne haussât pas avec l'établissement d'une monnaie faible. Toutes les prescriptions de ce genre coïncident au contraire avec le rétablissement de la monnaie forte, de 1305 à 1307, en 1313, et, après la mort du roi, en 1329. Le roi voulait simplement que le prix des objets et des loyers fût diminué dans la même proportion que la valeur fictive de la monnaie; il prétendait empêcher les gains illicites des marchands et des propriétaires, qui se souleverent à ce propos en 1306.

Les considérations présentées par l'auteur dans les deux notices sont d'une grande nouveauté. Nous ne pouvons pas les appeler hardies, puisqu'elles résultent avec évidence des documents. Mais pourquoi M. de Serres, au lieu d'exposer ces importants résultats de façon dogmatique, si j'ose dire, s'attarde-t-il à résister longuement des auteurs de troisième ou de sixième ordre, Henri Martin, Sismondi, le manuel de Vast et Jallifier, *l'Histoire générale*, les articles du dictionnaire de Larousse, et ne nous fait-il connaitre la vérité qu'en signalant les erreurs d'autrui? Pourquoi persiste-t-il à laisser les dates des trois ou quatre premiers mois de l'année à l'ancien style, ce qui déconcerte et déroute? Et pourquoi surtout n'a-t-il pas tâché de rendre la lecture de son volume moins pénible, en soignant davantage le style, en rendant parfois ses explications plus claires, en introduisant un peu de jour dans l'amas touffu des documents? Nous adressons à regret ces critiques à un ouvrage qui s'est attaqué à l'une des questions les plus difficiles de l'histoire, qui nous apprend tant de faits nouveaux et qui restera l'un des plus importants parus en ces derniers temps sur les institutions françaises du moyen âge.

M. Émile Duvernay, archiviste de Meurthe-et-Moselle, nous donne deux importants ouvrages d'histoire locale, qui sont deux thèses de

doctorat ès lettres. Le premier est consacré au duc de Lorraine Mathieu I^{er} (1439-1476)¹. Les érudits locaux s'efforcent avec raison de dresser le catalogue des actes des seigneurs qui ont régi leur province, et, ces *régestes* une fois établis, ils en tirent l'histoire ancienne de la province. La Lorraine a déjà produit divers travaux de ce genre. La Société d'archéologie lorraine publiait jadis le catalogue des actes du duc Mathieu II (1420-1454), œuvre d'un ancien élève de l'École des chartes, M. Lemercier de Morièvre, qu'une mort prématurée avait enlevé; deux autres élèves de l'École des chartes, M. de Pange et M. Levallois, viennent de dresser le catalogue des actes des ducs Ferri III (1454-1493) et Raoul (1432-1466), et il faut souhaiter que leur travail soit bientôt livré à la presse. M. Duvernoy a choisi le règne de Mathieu I^{er}, et son étude n'est que le fragment d'une autre plus vaste; il se propose de dresser le catalogue des premiers ducs lorrains, de la maison d'Alsace, depuis Gérard jusqu'à Mathieu II (1448-1476). Le catalogue qu'il publie aujourd'hui comprend quatre-vingt-dix numéros; il est établi en général avec beaucoup de soin²; il est précédé d'une préface où M. Duvernoy examine la généalogie et la parenté du duc, ses relations avec le clergé séculier et régulier, avec l'Empire, les comtes de Bar, les comtes de Champagne et les rois de France, son administration; il nous donne aussi une excellente étude diplomatique de ce règne. On doit lui reprocher de n'avoir pas assez consulté les ouvrages allemands sur les premiers Hohenstaufen, comme ceux de Raumer, Prutz, Giesebrécht, et de n'avoir pas assez montré que la politique du duc Mathieu I^{er} n'était qu'un reflet de la politique d'un Conrad III et d'un Frédéric Barberousse.

La seconde thèse de M. Duvernoy s'occupe des *États généraux des duchés de Lorraine et de Bar jusqu'à la majorité de Charles III (1559)*³. C'est un excellent ouvrage qui a exigé de nombreuses recherches, dont le plan est fort net et qui est écrit en un style clair et précis. Il se divise en trois parties, qui traitent de l'origine des

1. Paris, Alphonse Picard et fils, 1904, 222 p. in-8°.

2. On peut regretter que M. Duvernoy n'ait pas compris dans ses analyses tous les détails topographiques ou historiques fournis par chaque charte. L'analyse du n° 62, par exemple, est insuffisante. Par cette charte, Mathieu confirme à l'abbaye de Beaupré : 1^e un cens établi par Albert et Erno de Lunéville sur le fief de Doncourt, et le document donne une histoire détaillée de ce fief; 2^e le fief de Clémentaine, que Thierry de Neuville tenait jadis du duc; 3^e les donations faites à l'église par Gautier de Gerbéviller. Les souscriptions indiquées par M. Duvernoy sont celles, non de la charte globale de Mathieu I^{er}, mais celles d'une des chartes particulières que le duc confirme (le n° 1).

3. Paris, Alphonse Picard et fils, 1904, xxiv-477 p. in-8°.

États, de leur histoire, de leur organisation et leurs attributions. M. Duvernoy rattache les États généraux de Lorraine aux assemblées de la *curia ducis*, comme M. Luchaire a rattaché ceux de France à la *curia regis* des premiers Capétiens. Il dresse la liste des diverses assemblées de cette cour ducale depuis l'époque où la dynastie d'Alsace s'empara du pouvoir jusqu'à la date assez tardive où, au temps du duc René I^{er} et d'Isabelle, en 1435, apparaissent les premiers états de Lorraine. La thèse ne nous semble pas entièrement juste; il y a entre la *curia ducis* et les États quelques analogies, mais nous ne pensons pas qu'il y ait rapport de filiation. Les États sont, selon nous, une institution nouvelle répondant à des besoins nouveaux, et combien ils sont différents de ces assemblées féodales qui entouraient ou Thierry II ou un Simon I^{er}! Peut-être aussi M. Duvernoy, pour traiter cette question d'origine, cherche-t-il trop exclusivement ses comparaisons en France; il fallait aussi étudier l'organisation des *landtage* allemands, puisqu'au moyen âge la Lorraine n'était qu'un duché allemand et que, peu à peu seulement, les empereurs ont reconnu son indépendance; en 1434 seulement, presqu'à la fin de la période qu'étudie M. Duvernoy, le duché de Lorraine est déclaré être *incorporabilis ducatus*. Outre ce système, M. Duvernoy présente, en cette première partie, un peu péle-mêle il est vrai, d'intéressantes remarques sur l'ancienne chevalerie lorraine, sur les pairs fiefs, sur ce tribunal si curieux des assises que rappelleront plus tard les Directoires de la noblesse de Souabe ou du Haut-Rhin, sur la propagation de la charte de Beaumont en Lorraine. Il a seulement tort d'attribuer aux villes d'Épinal et de Metz un chiffre de population trop grand (p. 64) et de ne presque rien dire du clergé lorrain; nous devions connaître dès le début les trois éléments dont se composeront les États.

L'historique des sessions est fait avec le plus grand soin. M. Duvernoy a relevé toutes les traces d'États qu'il a trouvées dans les chroniques, dans les chartes, dans les livres de compte. Les sessions sont environ une soixantaine; d'abord assez rares sous les princes de la maison d'Anjou, René I^{er}, Jean II, Nicolas, elle deviennent plus fréquentes sous René II, surtout après la délivrance de la Lorraine du joug bourguignon, sous Antoine et sous François I^{er}. Dans cette énumération, M. Duvernoy n'a pu éviter une certaine monotonie; mais il a rattaché adroitement l'histoire des États à l'histoire générale de la Lorraine; il a montré, d'une plume ferme, quelle était la situation du duché à certaines dates décisives; il a esquisonné un portrait des principaux ducs; — nous l'avons trouvé un peu trop sévère pour René II, trop indulgent pour Antoine. Peut-être a-t-il eu tort

de s'arrêter à l'année 1559. Il lui eût été assez aisé de conduire son histoire jusqu'en 1629, date des derniers États. Aussi bien, en sa troisième partie, il cherche souvent des exemples dans les États de Charles III, voire même dans ceux de Charles IV; et cette dernière partie eût acquis plus d'autorité, si l'exposition historique avait été complète.

Il y fait la théorie des États généraux. Il nous dit quelle était leur composition, et il est intéressant de noter qu'au début les habitants des Trois-Évêchés, l'évêque de Metz ou les représentants du chapitre de Toul ont figuré à ces assemblées, qui étaient celles de la Lorraine au sens étendu du mot, et pas seulement de la Lorraine ducale. Il montre quel fut aux États le rôle respectif de la noblesse, du clergé et du tiers état; il entre dans des détails sur le nombre et la durée des sessions, sur l'époque et le lieu où elles se tinrent, sur la tenue des séances, sur l'intervalle entre deux sessions. Il insiste sur les attributions des États; le duc les réunit presque toujours pour leur demander des subsides extraordinaires. Précisément sur l'aide, sur la matière dont elle était assise et perçue, sur les exemptions et réductions, M. Duvernoy peut entrer, grâce aux livres de comptes qui nous ont été conservés, dans les détails les plus minutieux, et cette partie est une des plus brillantes de son livre, c'est un excellent chapitre d'institutions financières. En dehors du vote de l'impôt, les États sont encore consultés lorsqu'il s'agit de mettre fin à une minorité, de rédiger les coutumes; ils ne se font pas non plus faute de présenter des doléances à propos de questions économiques et religieuses, à propos de la politique extérieure, etc. Les deux ouvrages de M. Duvernoy sont d'importantes études d'histoire locale que l'auteur ne tardera pas à compléter; ils auront leur place dans toute bibliothèque lorraine, à côté de dom Calmet, de Rogéville, d'Aussonville, de Parisot et de Pierre Boyé.

M. François PICAVET, directeur-adjoint à l'École pratique des hautes études (section des sciences religieuses), publie un volume intitulé : *Esquisse d'une histoire générale et comparée des philosophies médiévales*¹. C'est moins un ouvrage suivi qu'une série de dix études détachées², mais qui toutes sont inspirées par les mêmes

1. Paris, Félix Alcan, xxxii-367 p. in-8°.

2. Voici les titres de ces dix études qui indiqueront le contenu du volume : I. L'Histoire de la philosophie dans l'histoire de la civilisation (étude très générale de méthode). — II. La Civilisation médiévale. — III. L'histoire comparée des philosophies médiévales. — IV. Les Écoles et les rapports de la philosophie et de la théologie au moyen Âge. — V. Les Vrais maîtres des philosophes médiévaux (de l'influence d'Aristote aux diverses époques; en réalité,

idées et d'où se dégage une méthode très nette pour l'étude des philosophies du moyen âge. Pour M. Picavet, le moyen âge commence, non en 395 ou 476, mais bien dès le 1^{er} siècle de l'ère chrétienne. Si l'on veut comprendre les penseurs du moyen âge, il faut non seulement étudier d'abord Philon et Plotin, mais encore tout le mouvement religieux qui se manifeste à partir d'Auguste dans la foule et dans l'élite. Ce moyen âge ne finit pas davantage en 1453; la prise de Constantinople par les Turcs n'est qu'un accident. Au XVI^e siècle se poursuivent encore les querelles religieuses, et ce n'est qu'avec Galilée, Harvey, Bacon et Descartes que les principes de la raison triomphent et qu'est inaugurée une ère nouvelle. Ainsi le domaine propre de M. Picavet est la période du 1^{er} au XVII^e siècle. Il partage cette longue période en deux périodes principales : une première allant du 1^{er} au VIII^e siècle, avec nouvelles subdivisions en 323, où le concile de Nicée fixa le dogme chrétien dans le symbole dit des apôtres, et en 529, où Justinien ferma l'École d'Athènes et où le paganisme était définitivement vaincu ; une seconde, allant du VIII^e au XVII^e siècle, avec subdivisions à la fin du XII^e siècle et en 1453. On trouvera donc dans ce livre d'intéressants développements sur les épiciuriens, les stoïciens et les néo-platoniciens aussi bien que sur Abélard, Alexandre de Halès, saint Thomas d'Aquin et Albert le Grand. Mais M. Picavet ne se limite pas aux philosophes de l'Occident ; il sait la part considérable qui doit être faite à Byzance dans l'histoire des idées, et Photius, Michel Psellus, Eustate ne sont pas des noms négligeables. Il s'applique aussi à mettre en lumière le rôle des penseurs juifs, comme Ibn Gebirol et Maimonide, et surtout celui des philosophes arabes, comme Avicenne et Averroès. Il a l'ambition de présenter une histoire « générale et comparée » de toutes les philosophies médiévales et de montrer l'action et la réaction des mondes chrétiens occidental et oriental, juif et musulman, les uns sur les autres. Il ne recherche point quelle parcelle de vérité est contenue dans les systèmes du moyen âge ; il ne se prononce point, à l'exemple de B. Hauréau, pour le nominalisme contre le réalisme ; il veut seulement savoir ce que pensaient les grands esprits d'une époque et il regarde ce chapitre de la pensée comme un des plus importants dans un livre sur la civilisation d'une période. La philosophie du moyen âge est intimement liée aux religions ; ces

les philosophes ont suivi davantage Plotin et les néo-platoniciens). — VI. La Renaissance de la philosophie avec Alcuin et Jean Scot Érigène. — VII. Histoire comparée des philosophies du VIII^e au XIII^e siècle. — VIII. La Raison et la science dans les philosophies médiévales. — IX. La Restauration thomiste au XIX^e siècle. — X. L'Histoire enseignée et écrite des philosophies médiévales.

religions elles-mêmes, chrétienne, juive ou mahométane, M. Picavet les étudie objectivement, comme des phénomènes sociologiques; s'il est dégagé de toute opinion préconçue, il n'a contre elles aucune haine. Pourtant, il ne peut s'empêcher d'exprimer quelque crainte. Récemment, l'Église catholique, sous l'impulsion de Léon XIII, est revenue au thomisme. Dans cette vieille philosophie, elle prétend trouver des arguments pour ses conceptions religieuses, morales et sociales. Mais ceux qui luttent contre le catholicisme connaissent-ils assez les principes sur lesquels leurs adversaires s'appuient, les applications qu'ils en ont tirées, les conséquences qu'ils en ont fait sortir pour la direction des individus et des sociétés? — Il faut remercier M. Picavet d'avoir attiré notre attention sur ces questions difficiles, et nous exprimons le vœu qu'après cette esquisse il écrive un jour cette histoire générale et comparée des philosophies médiévales, que ni Hauréau ni Ueberweg ne nous ont donnée, malgré l'incontestable mérite de leurs ouvrages.

Chr. PFISTER.

PUBLICATIONS DE TEXTES; HISTOIRE LOCALE; HISTOIRE ECCLESIASTIQUE. — La *Collection de Documents inédits sur l'histoire de France* vient de s'enrichir d'un sixième tome du *Recueil des chartes de l'abbaye de Cluny*¹. Ce recueil, dû à l'initiative d'Auguste Bernard, puis complété et revisé par M. A. BRUEL, a commencé à paraître en 1876, et le cinquième volume a été publié en 1894. Il ne reste plus à donner maintenant, dans un septième volume, que la table générale et les *Excursus*. Trente années auront été nécessaires pour l'achèvement. Ainsi se trouvera terminée cette importante publication, véritable mine de renseignements sur l'histoire civile et ecclésiastique de la Bourgogne, et même de la France entière et de l'étranger, — à cause du grand nombre de prieurés clunisiens dispersés un peu partout, — sur la généalogie des maisons seigneuriales et royales, le droit, les institutions, la diplomatie, même la philologie, M. F. Lot l'a montré dernièrement. Le tome VI renferme les numéros 4458 à 5506, compris entre les années 4244 et 4300; ils sont édités de la même façon que ceux des années précédentes, c'est-à-dire avec la même méthode et le même souci d'exactitude. On y note en outre quelque progrès dans le détail. Tout au plus pourrait-on regretter de ne pas y trouver, — comme d'ailleurs dans les autres volumes, — le texte complet de certains actes (bulles, lettres, visites de monastères), dont l'éditeur s'est borné à donner une brève analyse, avec renvoi, il est vrai, aux manuscrits et éditions. La publication

1. Paris, Impr. nat., 1903, in-4^e, xiv-962 p.

intégrale de ces pièces aurait rendu le recueil encore plus précieux, et son étendue ne s'en serait pas trouvée augmentée dans de bien notables proportions. Nous aurions aussi désiré rencontrer en note un peu plus d'identifications des noms d'hommes et surtout des noms de lieux; mais peut-être la table générale viendra-t-elle combler cette lacune, comme aussi elle rendra plus utilisable le recueil tout entier, où il est aujourd'hui fort malaisé de faire une recherche. Souhaitons donc l'apparition prochaine de cet instrument de travail indispensable qui permettra d'apprécier à sa juste valeur cette très belle collection de documents. Une courte préface renferme une description du cartulaire D de Cluny, entré seulement en 1902 à la Bibliothèque nationale (n. a. l. 766), et une liste des manuscrits utilisés, à ajouter à ceux qui avaient été décrits dans le tome I. A la fin (p. 929), des additions de documents compris entre les années 1078 et 1269; en appendice (p. 947), un inventaire des archives de l'abbaye de Cluny au xv^e siècle; enfin (p. 954), des *errata* des tomes I, III, IV et V. Qu'on nous pardonne ces détails : le manque complet de tout index des matières, même provisoire, nous a contraint à les donner. Les documents importants sont noyés dans ce très gros in-quarto, où l'on retrouve avec peine les bulles d'Innocent III, de Grégoire IX et de Boniface VIII.

Une publication qui sera accueillie avec faveur par tous les érudits qui s'occupent, de près ou de loin, des prieurés clunisiens et aussi de l'histoire de la Gascogne, est celle du très curieux petit *Cartulaire du prieuré de Saint-Mont (ordre de Cluny)*, faite par M. Jean de JAURGAIN, l'auteur bien connu de deux volumes considérables sur la *Vasconie*, et M. Justin MAUMUS, « avocat¹. » Ce dernier a écrit l'introduction et les analyses des pièces, laissant à M. de Jaurgain le soin de transcrire les actes et d'identifier les personnages et les localités. Cinq documents seulement sur quatre-vingt-neuf en avaient été publiés parmi les *Instrumenta* du tome I du *Gallia Christiana*, et, voulant utiliser ce cartulaire pour son *Recueil de textes de l'ancien dialecte gascon*, M. Luchaire en avait été réduit à se servir de la copie de la Bibliothèque nationale (latin 5460). Aujourd'hui, grâce à la libéralité du comte Jean de Corneillan, de Saint-Germé (Gers), qui est possesseur de l'original, les *Archives historiques de la Gascogne* ont pu en donner une édition intégrale. Malheureusement, la description du manuscrit fournie par M. Maumus est tout à fait insuffisante. Il date la reliure « probablement du

1. Extrait des *Archives historiques de la Gascogne*, XV^e année, 1^{er} et 2^e trimestres, 2^e sér., fasc. 7. Paris, Champion, 1904, in-8°, xiv-152 p.

xviii^e siècle, » mais il oublie de dater, au moins approximativement, le cartulaire lui-même, ce qui eût été infiniment plus intéressant pour nous. Il ne dit pas non plus si les actes transcrits dans ce volume existent encore quelque part en originaux, ou si toutes les archives de Saint-Mont ont péri après la sécularisation du monastère. Voilà pourtant des questions qu'il aurait fallu tout d'abord élucider. L'établissement de la chronologie laisse aussi extrêmement à désirer. Le plus souvent, les éditeurs se bornent à dater ainsi : « Vers telle année. » C'est un procédé suranné, heureusement abandonné presque par tout le monde, de nos jours ; il est bien plus rationnel de mettre les deux dates extrêmes, entre lesquelles les données contenues dans l'acte permettent d'en fixer la rédaction. Il est utile, en tout cas, d'exposer les raisons qui déterminent à choisir une date, même approximative. Ces critiques une fois faites, hâtons-nous de dire que ce cartulaire contient des passages d'un incontestable intérêt, soit sur les plus anciennes et les plus illustres familles du pays (les comtes d'Armagnac, de Bigorre et de Béarn, les Lomagne, les La Barthe, les Luppé, les Bernède-Corneillan), soit sur l'état des personnes, *villani* et colons, ou sur les mœurs de la noblesse du sud-ouest, les combats judiciaires, les procès de succession. Tous ces documents sont compris entre les années 1050, où fut fondé le couvent de Saint-Mont, et 1450 environ.

Pour la même région de la France, nous avons encore à signaler la publication faite par M. l'abbé J. FRAIKIN, ancien chapelain de Saint-Louis-des-Français à Rome, des *Comptes du diocèse de Bordeaux, de 1316 à 1453, d'après les archives de la Chambre apostolique* (aux archives du Vatican et à l'*Archivio di Stato* à Rome). C'est la réunion, en un volume, d'extraits des *Annales de Saint-Louis-des-Français* (juillet 1899, octobre 1900 et 1903)¹. Dans une courte notice, l'éditeur donne d'utiles indications pratiques sur les divisions de l'« Archive Caméral, » tant aux archives du Vatican (*Introitus et exitus, Collectorie, Servitia ou Obligationes*) qu'aux archives d'Etat de Rome (*Segreteria di Camera : Annate, Obbligazioni particolari, Obbligazioni per minuti servizi, Tasse di Segreteria, Collectorie della Camera*). Il laisse complètement de côté la série des *Secrètes* et la série des *Communes* des papes d'Avignon, — qui, d'ailleurs, ne font point partie de l'« Archive Caméral, » — pour ne pas empiéter sur la publication qu'en ont entreprise l'École de Rome et les chapeaux de Saint-Louis-des-Français. La publication de M. l'abbé Fra-

1. Rome, impr. Cuggiani, 1903, in-8°, 191 p.

kin n'étant pas très bien ordonnée et, se trouvant dépourvue de toute espèce de table, il convient de faire ici le relevé sommaire de ce qu'elle renferme. La majeure partie des textes est extraite des *Introïtus* et des *Obligationes*, mais en tête M. Fraikin a publié, à part : les *Collectorie* du diocèse de Bordeaux en 1330-1335, extraites du tome CV des *Introïtus*; la liste des bénéfices conférés par Clément VI dans le diocèse de Bordeaux en 1342-1345, tirée des *Collectorie* (t. CXLVII); une bulle de Clément VI adressée à Hélie, abbé de Saint-Sauveur de Blaye, collecteur apostolique dans la province de Bordeaux (8 février 1347), tirée de la série des *Miscellanea*; les comptes d'Hélie de Blaye (1363), sans indication de source; la promulgation dans la cathédrale de Bordeaux d'une bulle d'Urbain V contre l'abus des procurations dans la province de Bordeaux (19 avril 1367), et l'ordre donné par Gaucelin, trésorier du pape, à Sens Vaquey, collecteur apostolique dans la province d'Auch et dans les diocèses de Bordeaux et de Condom, d'avoir à remettre 4,000 florins d'or à un marchand florentin (16 août 1370) : ces deux dernières pièces sont extraites des *Miscellanea*. — La transcription des textes n'est pas toujours, dit-on, absolument exacte, mais elle paraît cependant en général satisfaisante, et si ce n'était le désordre qui règne dans le recueil, et surtout le manque d'*index* et de notes, ce serait une assez bonne publication.

La collection des Documents inédits s'est aussi augmentée, presque en même temps que du tome VI du *Recueil des chartes de Cluny*, d'un second volume de *Documents relatifs au comté de Champagne et de Brie* (1472-1364), publié par M. Auguste LONGNON¹. On se souvient que le tome I de ce recueil, paru en 1904, concernait exclusivement les « fiefs. » Il contenait le livre intitulé *Feoda Campanie*, rédigé entre 1472 et 1423 environ; les rôles des fiefs constitués sous le règne de Thibaud le Chansonnier en 1249 et en 1252; le livre des hommages faits à Thibaud V, composé vers 1265; le rôle des fiefs du comté de Champagne sous la régence de Blanche d'Artois (1274-1275); puis cinq documents datant de la période qui s'écoula entre la mort du dernier comte de Champagne de la maison de Blois (1274) et la réunion définitive du comté à la couronne (1364); un mémoire relatif aux empiétements du comte de Bar sur le comté de Champagne (fin du XIII^e siècle); un état statistique de la sergerie de Porcien (1300 environ); un registre fragmentaire des fiefs, exécuté par ordre du roi Louis Hutin (vers 1308); des hommages de 1316 à 1349; un état des châtellenies de Montereau et de Saint-Florentin,

1. Paris, Impr. nat., 1904, in-4^e, XLVIII-743 p.

dressé vers 1332; enfin diverses listes de chevaliers champenois, des fragments de généalogies champenoises et des chartes relatives aux hommages dus par le comte de Champagne à ses divers suzerains. Plusieurs de ces textes sont tirés des Archives nationales, et ils ne sont pas tous d'égale valeur. Le premier, les *Feoda Campanie*, est de beaucoup le plus important. M. Longnon en avait fait prévoir l'édition en publiant, dès 1869, le *Livre des vassaux du comté de Champagne et de Brie*, qui est une version française des *Feoda*; aussi l'étude minutieuse qu'il a consacrée, dans son introduction, aux sept registres des *Feoda*, est-elle un véritable modèle d'étude approfondie d'un texte, d'exposition claire et de sagacité. A vrai dire cependant, le savant éditeur ne nous a apporté qu'une nouvelle édition, — excellente d'ailleurs, — de textes déjà connus ou déjà publiés, au moins en partie, et il reproduit même un long passage d'Aubry de Trois-Fontaines, d'après l'édition Scheffer-Boichorst, relatif aux familles champenoises.

Plus nouveau, à tous égards, est le tome II, qui vient de paraître. Il concerne le domaine comtal et renferme quatorze pièces, depuis 1215 jusqu'en 1350, presque toutes des prisées ou estimations faites à propos de l'aliénation de diverses châtellenies, successivement détachées, pour un temps plus ou moins long, du domaine comtal. Comme la majeure partie de ces prisées mentionnent, à titre de revenus éventuels, les deniers provenant de mutations de fiefs et reproduisent, en conséquence, la liste des vassaux et des arrière-vassaux relevant de tel ou tel château, on y troîve de quoi compléter ce que les textes du tome I nous apprennent de la féodalité champenoise. Les documents compris dans ce second volume sont : un état du domaine comtal en la châtellenie de Château-Thierry (1215 environ), les « Extenta terre comitatus Campanie et Brie » ou « Valeur de la terre du comté de Champagne et de Brie » (1276-1278), un état des bois situés aux environs de Troyes (1290 environ), la prisée de la terre de Châtillon-sur-Marne (1294 environ), les rôles du pariage de la terre de Luxeuil (1300 environ), la prisée de Rozoy-sur-Serre et de Château-Porcien (1303), l'assiette du douaire de Jeanne d'Évreux (1325-1334), la prisée de la châtellenie de Villemaur et lieux voisins (1328-1329), la prisée des châtellenies de Montereau et Saint-Florentin (1332), deux prisées de la châtellenie de Méry-sur-Seine, partie de la châtellenie de Vertus, etc. (1337 et 1338-1342), les prisées des châtellenies de Vaucouleurs (1344), Saint-Florentin et Ervy (1344), Villemaur et lieux voisins (1344). Enfin, en appendice, sont ajoutés treize documents, compris entre 1224 et 1489, empruntés presque tous aux Archives nationales, des enquêtes, notamment celle sur les limites du comté de

Champagne vers la châtellenie de Melun, la « Ligue des nobles et du commun de Champagne » (24 novembre 1314), la prisée du comté de Vertus (1366-1375), et l'inventaire des registres de la Chambre de Champagne (1489). — Dans ce volume, il y a un texte qui appelle surtout l'attention, — comme les *Feoda* dans le tome I, — c'est l'« Extenta terre comitatus Campanie et Brie, » recueil d'enquêtes faites, en chacune des prévôtés du domaine comtal, par un groupe plus ou moins considérable de « prud'hommes » qui, sous la foi du serment, prenaient l'engagement de s'acquitter en toute sincérité de leur mission. Une étude détaillée en est faite dans l'introduction, où l'auteur rectifie, avec toute apparence de raison, l'opinion jadis émise par M. d'Arbois de Jubainville sur la date de l'« Extenta. » Il montre qu'il faut en placer la rédaction entre 1276 et 1278, sous la régence d'Edmond de Lancastre, devenu comte, ou plus exactement régent du comté, par son mariage avec Blanche d'Artois, la mère et la tutrice de Jeanne de Navarre; et ce qu'il dit, à ce propos de l'introduction en Champagne du mot « extenta » (en anglo-normand « extente, » en anglais actuel « extent »), ayant le sens de « prisée, évaluation, » par quelque clerc anglo-normand de la suite d'Edmond de Lancastre, est fort intéressant. On ne peut ici qu'appeler l'attention sur le grand nombre de renseignements utiles qu'on trouvera dans cette publication, tant au point de vue de l'histoire administrative et économique, ou du droit féodal, qu'au point de vue de la généalogie de la noblesse champenoise, ou de la géographie historique de la région, et, à cet égard, la grande compétence de l'auteur de l'*Atlas historique de la France*, des *Pagi du diocèse de Reims* et du *Dictionnaire topographique de la Marne* donne une valeur toute particulière à l'ouvrage. Les textes, pour la plupart en français, sont transcrits avec grand soin; tout au plus pourrait-on critiquer quelques restitutions ou solutions d'abréviations et regretter l'accent grave sur la préposition *a*. Enfin, pourachever le tome II, deux tables, l'une « des noms propres de lieu et de personne, » très étendue, et l'autre « des matières, » beaucoup plus courte. Ces deux tables sont meilleures, plus complètes et plus utilisables que l'unique table des noms propres du tome I, parce qu'elles ne renvoient qu'aux pages. Espérons qu'on ne tardera pas à voir paraître, dans un avenir prochain, le tome III (annoncé dans les notes) de cette si précieuse publication, qui devrait bien inciter les érudits provinciaux à tenter de l'imiter pour les documents de leurs régions respectives.

Au lieu de cela, nous avons à enregistrer des travaux d'un genre tout différent. M. René Bourgeois, « docteur en droit, avocat à la

Cour d'appel, » a fait paraître chez Champion une brochure intitulée *Du Mouvement communal dans le comté de Champagne aux XII^e et XIII^e siècles*¹. C'est une tentative louable, assurément, que celle qu'il a faite en entreprenant ces recherches, mais y était-il bien préparé? On ne peut manquer de résoudre cette question par la négative, quand on a lu son livre. En effet, la « statistique historique et géographique abrégée de la Champagne, jusqu'à sa formation définitive en comté, » par laquelle il débute, outre qu'elle est tout à fait inutile au sujet, est d'une insuffisance frappante. Il ignore complètement les travaux de M. Longnon sur la Champagne, auxquels nous faisions allusion à l'instant, et cette lacune est tellement grave, que toute son étude s'en ressent. Heureusement, il a connu et largement utilisé l'*Histoire des ducs et des comtes de Champagne* de M. d'Arbois de Jubainville; mais cet ouvrage commence à devenir un peu ancien, et bien qu'il n'ait pas vieilli dans son ensemble, il eût été bon de le compléter et de le rectifier, dans le détail, à l'aide des travaux parus depuis. C'est ainsi, par exemple, que M. Bourgeois ignore les opinions nouvelles émises sur les comtes de Troyes du IX^e siècle et du X^e, et que, par suite d'une confusion plaisante, il appelle le premier comte de Troyes « Abdéram, » du nom arabe qu'ont porté plusieurs califes de Cordoue. Ses opinions sur les origines du mouvement communal, dans le comté de Champagne, mériteraient davantage d'être prises en considération, mais on y relève, çà et là, les traces d'une réelle ignorance de l'histoire des institutions franques et capétiennes. Ainsi, on ne peut le suivre, quand il prétend que la « création des communes est due entièrement à la générosité et à l'habileté des comtes. » Cette thèse, ainsi exprimée, serait inadmissible. L'expression a évidemment trahi son auteur; nous le voyons dans les pages qu'il consacre, plus loin, à l'examen des « caractères particuliers du mouvement communal dans le comté de Champagne » et des « raisons pour lesquelles les comtes ont établi des communes, » où il montre, assez bien, que le mouvement communal, là comme ailleurs, a été un véritable phénomène social indépendant, une étape nécessaire dans la voie du progrès des groupements sociaux. L'habileté des comtes de Champagne a été de donner satisfaction à ces besoins avant que l'opinion populaire l'ait exigé trop impérieusement. C'est ainsi que le comte Henri, surnommé le « Libéral, » l'auteur de la charte de Meaux, prodigua les affranchissements particuliers, les exemptions individuelles, et fut imité en cela par ses successeurs. Sous Thibaut V, le

1. Paris, Champion, 1904, in-8°, m-180 p.

RÉV. HISTOR. LXXXVII. 4^{er} FASC.

mouvement est à son apogée, surtout à partir de 1230, date à laquelle le comte, vainqueur de la ligue des barons coalisés, récompense les cités de son domaine qui lui ont prouvé une très grande fidélité : Troyes, Provins, Épernay, Sézanne, Vertus; et de ce fait même il ressort avec évidence que les comtes de Champagne, à l'imitation des rois de France, cherchaient, par l'octroi de chartes communales, à obtenir l'alliance et l'appui des bourgeois et paysans contre les trop puissants et turbulents seigneurs féodaux. Voilà ce que l'auteur aurait dû, semble-t-il, indiquer plus nettement.

En revanche, la partie de son livre où il étudie les communes de Champagne, d'après leurs chartes, est beaucoup plus originale. Il donne une édition de ces pièces, d'après les copies de la collection de Champagne, conservées à la Bibliothèque nationale (manuscrits des Bénédictins et de Levesque de la Ravaillière). Son classement des chartes en quatre groupes bien tranchés, selon les ressemblances de rédaction, est très bon : d'abord les chartes de Bussy-le-Châtel (1200), Ainaumont (1200) et Villiers-en-Argonne (1208) forment un premier groupe; puis celles de Meaux (1179), Fismes (1226) et Écueil (1229) en constituent un second; celles de Troyes (1230), Provins (1230), la Ferté-sur-Aube (1234), Bar-sur-Seine (1234), un troisième; enfin celles de la Neuville-au-Pont (1203) et de Florent (1226), le dernier. D'après ces documents, il examine l'état des personnes dans la commune, la condition des biens, l'administration et la justice, le paiement des redevances, la législation. Les chartes du premier groupe sont les moins explicites : elles n'accordent aux habitants que quatre jurés. Le deuxième groupe comprend les chartes dont le type répond aux idées que l'on a généralement sur la commune : on y voit, en effet, cette espèce de « conjuration », ce serment que les habitants se font de se porter mutuellement secours et assistance. Les chartes du troisième groupe, rédigées en français, constituent un type de commune essentiellement champenois. Trois choses les caractérisent : les jurés, parmi lesquels est choisi le maire, sont nommés par le comte, alors que, dans les chartes des trois autres groupes, ils sont électifs; la taille, qui était jusqu'ici un impôt arbitraire ou de répartition, devient un impôt de quotité, par la mise en jurée des habitants; enfin, alors que les autres chartes, si elles concèdent aux jurés le droit de juger, retiennent les amendes pour le comte, celles dont il s'agit abandonnent à la commune le produit des amendes, sauf quelques rares exceptions. C'est dans l'analyse détaillée de ces actes qu'apparaissent les connaissances spéciales de juriste que possède M. Bourgeois, connaissances qui donnent une petite valeur à son commentaire. Comme il fallait s'y attendre, l'établissement du texte des chartes, publiées en « Preuves, »

n'est pas du tout satisfaisant; les abréviations ne sont même pas résolues, la ponctuation est souvent absente, et il y a des erreurs de lecture regrettables, surtout dans les chartes en français.

Les recherches, d'intérêt plus général, de M. Henri GRAVIER sur les prévôts royaux, du XI^e au XIV^e siècle, parues précédemment dans la *Nouvelle Revue historique de droit français et étranger* (années 1903-1904), viennent d'être réunies en un volume, avec quelques additions¹, par les soins du frère de l'infortuné auteur, trop tôt ravi à l'érudition. La valeur de ces recherches est assez connue pour qu'il soit inutile d'insister beaucoup à leur sujet. M. Paul Viollet les a utilisées dans le chapitre du tome III de *l'Histoire des institutions politiques et administratives de la France* relatif aux prévôts. Cette courte esquisse de moins de cent pages, que M. Gravier a eu à peine le temps de rédiger, est en effet des plus substantielles, et les conclusions en sont très acceptables, sauf peut-être en ce qui concerne l'origine même de l'institution des prévôts, qu'il considère, sans preuves suffisantes, comme l'imitation d'une institution ecclésiastique. Ce qu'il a réuni sur le recrutement des prévôts, sur leurs attributions financières, judiciaires et administratives, est fort instructif et très bien groupé. Les nombreuses pièces justificatives, qui suivent, sont heureusement choisies et transcrites avec beaucoup d'exactitude; mais ce qu'il y a peut-être de plus nouveau dans ce travail, c'est l'essai qu'a tenté M. Gravier de nous donner une liste chronologique des prévôts royaux par localités jusqu'en 1400, d'après les documents d'archives. On pourra compléter ses recherches; les résultats acquis par lui n'en resteront pas moins à la base de toute investigation de ce genre.

En 1893, M. d'Herbomez signalait à la Commission royale d'histoire de Belgique la découverte des comptes communaux de Tournai ou, plus exactement, d'états des dépenses effectuées par la « Charité Saint-Christophe » pendant les années 1240-1243 et 1276-1277, et il insistait sur l'intérêt que présenterait la publication *in extenso* d'autant précieux documents. C'est pour réaliser ce desideratum que M. Léo VERRIEST a publié ces comptes dans le tome LXXIII des *Bulletins de la Commission royale d'histoire de Belgique*, et qu'il les donne aujourd'hui dans un tirage à part, avec une longue introduction, une table et de copieuses notes². Son introduction est de

1. Henri Gravier, *Essai sur les prévôts royaux du XI^e au XIV^e siècle*. Paris, Larose et Tenin, 1904, in-8°, 232 p.

2. Léo Verriest, *la Charité Saint-Christophe et ses comptes du XIII^e siècle*. Bruxelles, Weissenbruch, 1904, in-8°, 127 p.

tous points excellente. Il y fait bonne justice de la théorie de Wauters, qui voulait voir dans la Charité Saint-Christophe un hôpital, et il montre, d'accord en cela avec MM. Vander Linden et Pirenne, que ce fut, à l'origine, une association ou gilde de marchands, dont les intérêts se confondirent de plus en plus avec l'organisme communal; puis il passe en revue les « administrateurs » de la Charité, dont il définit les attributions, le prévôt, les *legitimi viri ou majores*, enfin les échevins, appelle l'attention sur le rôle d'intermédiaire financier de cette organisation, étudie ses ressources et énumère ses dépenses tant en voyages pour ses agents qu'en travaux, dons, frais d'administration, rentes urbaines; enfin il termine par l'examen de l'apurement périodique des comptes. Cette petite publication est faite avec tout le soin désirable et aurait pu servir de modèle à celle de M. l'abbé Fraikin, dont nous parlions plus haut.

Il y a déjà vingt ans qu'Adolphe Tardif remarquait, fort justement, que, dans l'énumération des juridictions au moyen âge, on omet presque toujours les juridictions municipales, et il ajoutait que l'étude comparative de ces juridictions offrirait un véritable intérêt. Depuis cette époque, plusieurs travaux de valeur ont paru sur les institutions communales; mais, en général, la juridiction municipale y est plutôt envisagée d'après les pièces officielles que d'après les documents de pratique, et pourtant ces derniers documents peuvent seuls permettre de se rendre un compte réel de la valeur objective des chartes. M. Maurice Bauchond, dans un essai sur *la Justice criminelle du magistrat de Valenciennes au moyen âge*¹, a fait un louable effort pour envisager une face de ces questions si complexes dans la pratique médiévale elle-même, en puisant surtout aux sources originales très riches des archives de Valenciennes. Il a tiré un excellent parti des registres des *Choses communes*, qui remontent à 1360, et des comptes du *massard*, dont les premiers datent de 1347. A l'aide de ces documents, il a pu examiner, avec un luxe de détails qui est loin de nous déplaire, l'organisation judiciaire, la procédure et les pénalités. On regrettera seulement qu'il se soit interdit de fournir de plus amples détails sur le « Magistrat » lui-même, c'est-à-dire sur la magistrature de Valenciennes, et qu'il ait traité de sa compétence avant de nous le faire connaître. Certains chapitres valent plus spécialement la peine d'être remarqués, ceux sur le duel judiciaire, le bannissement et l'« abattis de maison. » Pourquoi faut-il que les rares pièces justificatives, qui terminent l'ouvrage, ne soient pas éditées avec tout le soin désirable et la compétence voulue en matière philologique? En

1. Paris, Picard, 1904, in-8°, 314 p.

somme, c'est l'œuvre d'un juriste, curieux des anciens usages judiciaires de sa cité, qui se cantonne, par malheur, un peu trop dans son étude spéciale, négligeant presque toute espèce de rapprochement avec les usages d'autres cités. M. B. ne fait pas la moindre allusion aux excellents travaux de M. Espinas sur la commune de Douai, et sa bibliographie, qu'il appelle, on ne sait pourquoi, « littérature, » est insuffisante; il n'y mentionne même pas tous les ouvrages qu'il cite en note. Enfin il n'identifie pas « Aubert de Bavière, » dont il publie une lettre sur laquelle il revient à maintes reprises. Il était pourtant facile de dire qu'il s'agissait d'Albert de Bavière, comte de Hainaut de 1389 à 1404. Ces légères imperfections n'ont rien de la valeur d'ensemble du travail, qui est le résultat de patientes investigations d'un chercheur très bien préparé par ses connaissances en droit.

Les *Annales de la Société d'émulation des Vosges* ont continué la publication de la *Topographie ancienne du département des Vosges* par M. A. FOURNIER¹. Le dixième fascicule est intitulé : « Les Pagi et les divisions religieuses et politiques. » M. Fournier y étudie divers *pagi* de la *Civitas Leuci*, le *pagus Calvomontensis* (Chaumontois), le *pagus Segentensis* (Saintois) et le *pagus Solecensis* (Soulosois), dont il fixe les limites et passe en revue les principales localités. Il connaît les travaux de M. Longnon sur ces questions, mais il ne paraît pas en avoir tiré tout le profit désirable, et il est visiblement sous l'impression de nombreuses lectures d'auteurs locaux, surtout du P. Benoist (*Histoire ecclésiastique du diocèse de Toul*), dont il accepte les assertions beaucoup trop facilement, sans même essayer de les contrôler. Il se laisse aussi aller au gré de son imagination dans certaines explications étymologiques, notamment dans le rapprochement qu'il fait du nom du dieu celte Belen et de celui du Ballon d'Alsace. Les identifications des noms de lieux sont généralement satisfaisantes, mais il est tout à fait regrettable qu'il n'ait pas cru devoir toujours donner les références des textes où il a puisé les formes des noms qu'il cite : son travail est ainsi impossible à contrôler, à moins d'être refait complètement. Ses rares citations témoignent, du reste, d'un véritable dédain de l'exactitude bibliographique. Il devrait mentionner un peu plus souvent les livres de Lepage, Charton et Léon Louis, auxquels il doit beaucoup. Par contre, la comparaison des limites des *pagi* avec celles des archidiaconés et doyennés et celles des bailliages et prévôts est plus originale, et les cartes qu'il a annexées à son étude sont vraiment très

1. Épinal, Huguenin, 1902, in-8°, 50 p.

claires et démonstratives. La thèse qu'il soutient est en somme juste : selon lui, les doyennés ne paraissent pas avoir été, à l'origine, des sous-divisions des *pagi*; ils eurent pour point de départ, dans la partie vosgienne du Chaumontois, les territoires des monastères eux-mêmes; ainsi l'*Habendensis* ou territoire de Remiremont, et le *Val de Galilée*, domaine de Saint-Dié; pour le Saintois et le Deneuvre, ils ont subi l'influence, le premier de la formation du comté de Vaudémont, le second de la constitution du temporel de l'évêché de Metz. On ne saurait trop encourager les érudits qui s'occupent d'histoire locale à entreprendre de semblables notices pour les diverses régions de la France, mais il serait à désirer qu'ils le fissent avec un peu plus de méthode que M. A. Fournier.

L'*Étude sur la forêt de Roumaret*, de M. Michel Prévost¹, est une monographie très complète, qui suppose des recherches nombreuses et variées. Elle embrasse la description et l'historique de cette célèbre forêt, illustrée par la légende des bracelets de Rollon, — que rapporte Guillaume de Jumièges, — l'étude de son administration, de ses produits et de ses charges à travers les âges. On est surtout frappé par l'abondance des détails précis et curieux qu'on trouve presque partout dans ce livre, ici sur les officiers de la forêt, forestier, verdier, sergents, regardeurs, panageurs, francs-jugeurs, là sur les comptes d'administration financière, le fief des « pourprétrures », les ventes de bois, les droits d'usage, le panage, le pâturage, la dime, les novales. M. Prévost a tiré un heureux parti de dépouilements très étendus qu'il a faits aux archives de la Seine-Inférieure et aux Archives nationales. Peut-être aurait-il pu donner à son travail une forme plus attrayante, mieux ordonnée et plus claire, et supprimer quelques citations superflues comme celle de Joanne, mais son livre est plein de faits, très utile à consulter pour quiconque s'intéresse aux questions forestières ou même économiques en général.

La Société des Antiquaires de l'Ouest a publié, dans le premier trimestre de ses *Mémoires*, un compte du XIII^e siècle qui fournit, sur l'état de Niort à cette époque, les détails les plus curieux². Il y a déjà trente ans que le document avait été signalé par M. de Laborde sous le n° 3804 des *Layettes du Trésor des chartes*, mais il n'avait jamais été imprimé. M. H. Clouzot en donne aujourd'hui une édi-

1. Paris, Picard, 1904, in-8°, 462 p. (extrait du *Bulletin de la Société libre d'émulation du commerce et de l'industrie de la Seine-Inférieure*, 1903).

2. H. Clouzot, *Cens et rentes dus au comte de Poitiers à Niort au XIII^e siècle*. Paris, Champion, 1904, in-8°, 70 p., avec plan.

tion complète, précédée d'une notice sur le document, — qu'il attribue avec raison à Alphonse de Poitiers, entre 1264 et 1271, — et d'un tableau, fort bien esquisisé, de Niort au moyen âge, où il étudie le port sur la Sèvre, le château, le mur d'enceinte, les rues, les faubourgs, les églises et les monastères, les établissements charitables, la halle, le commerce, la condition des Juifs, et ce qu'il appelle d'une expression étrange les « établissements communaux, » c'est-à-dire l'organisation communale. Cette dernière partie est, il faut l'avouer, très inférieure à ce qui précède. L'intérêt de la publication réside principalement dans l'annotation très abondante du texte, qui montre la solide érudition de M. Clouzot sur l'histoire niortaise.

La république d'Andorre dépend à la fois de la France et de l'Espagne. Ses institutions sembleraient donc devoir procéder, au moins théoriquement, de celles des deux grandes nations limitrophes. En réalité, il n'en est rien, et le Val d'Andorre est un îlot isolé du pays catalan que divise en deux la frontière politique des Pyrénées : comme tel, ses coutumes sont surtout catalanes. On le comprendra encore mieux après la lecture de l'importante publication où M. Auguste BRUTAILS nous donne le résultat d'une enquête sur les lois et coutumes des Vallées, très consciencieusement menée de 1900 à 1902, afin d'éclairer la jurisprudence du tribunal supérieur d'Andorre¹. M. Brutails est juge au tribunal d'Andorre, en même temps qu'archiviste de la Gironde; son livre, œuvre à la fois de praticien et d'érudit, suffirait à le révéler. Il n'essaie pas de faire un code ou un manuel complet. Il se borne à réunir d'abord, sous le titre de « pièces justificatives, » divers décrets, priviléges et modèles d'actes, depuis le XIV^e siècle jusqu'au XIX^e, depuis le privilège accordé aux Andorrans par le comte de Foix (22 mars 1305) jusqu'à des « envois en possession » du XVI^e siècle ou du XVIII^e, et des contrats de mariages, de ventes, etc., des instructions aux bayles sur la procédure, enfin des extraits du *Politar*, le coutumier andorran le plus célèbre avec le *Manual Digest*. A vrai dire, cette publication nous a un peu déçu; nous espérions trouver le texte complet du *Politar* et du *Manual Digest* si souvent cités, qui, malgré la rudesse agrémentée d'erreurs grossières que leur ont valu l'ignorance et la rusticité de leurs rédacteurs, mériteraient cependant d'être publiés en entier, comme textes de langue et comme coutumes quasi-officielles de l'Andorre. M. Brutails nous dit bien la raison qui l'a déterminé à ne pas le faire; c'est le point de vue pratique qui l'a décidé : « Une juridiction ne peut pas reconnaître au *Politar* l'aut-

1. *La Coutume d'Andorre*. Paris, Leroux, 1904, in-8°, CLXVI-348 p.

torité que les Andorrans lui prêtent; mais, dans une enquête sur la coutume andorrane, il était nécessaire de faire à cette compilation une place. » Nous aurions voulu cette place plus grande. Hâtons-nous, toutefois, d'ajouter que M. Brutails a largement utilisé ces recueils ainsi que les décrets, sentences, minutes notariales mentionnés plus haut, et même la tradition orale; il en a tiré un ensemble de règles et d'usages, qu'il a groupés en six chapitres relatifs aux obligations et contrats, aux personnes et à la famille, aux biens, à l'organisation judiciaire, à la procédure civile, au droit criminel. C'est la partie importante de son ouvrage, où l'on sent toute la compétence de l'auteur, non seulement en matière d'usages andorrans, mais encore en matière de droit médiéval. Je n'en veux donner qu'un exemple : le rapprochement qu'il fait entre le formalisme de la *possessio*, ou ensaisinement, usité en Andorre, et celui que décrit Guillaume Durand dans le *Speculum juris*. Nous regrettons cependant que, dans la partie historique, il n'ait pas fait la moindre allusion aux remarquables travaux de M. Baudon de Mony. Cela soit dit pour ne rien omettre, car l'ouvrage a, dans son ensemble, une haute valeur documentaire. Quand on sait, comme nous, pour l'avoir tenté, la difficulté inouïe qu'il y a à compulser les archives de la *Casa la Vall* d'Andorre-la-Vieille, renfermées dans une armoire munie d'autant de serrures qu'il y a de magistrats municipaux dans la république, on ne saurait trop féliciter l'éudit qui a été assez habile pour parvenir à arracher leur secret à ces arcanes.

L'étude de M. Ad. CRÉMIEUX, professeur au lycée de Marseille, sur *les Juifs de Marseille au moyen âge*, qui avait paru en 1903 dans la *Revue des Études juives*, a aussi été publiée à part et forme un volume de plus de cent pages¹. Ce travail est assez estimé des spécialistes pour qu'il soit utile de l'analyser ici en détail. La communauté juive, qui existait à Marseille à l'époque mérovingienne, y a persisté pendant toute la durée du moyen âge, et elle y a joui d'une prospérité éclatante, tant que la république de Marseille et le comté de Provence, auquel elle était rattachée, furent indépendants. Cette prospérité s'évanouit lorsque la Provence et Marseille furent réunis au royaume de France, en 1481, et on peut assigner comme terme à l'histoire de cette communauté la fin du xv^e siècle, qui vit l'expulsion et la dispersion des Juifs de Provence, sur l'ordre du roi Charles VIII. M. Crémieux a étudié cette communauté depuis le xiii^e siècle, exactement à partir de 1257, date de la rédaction définitive des statuts de la république marseillaise, qui furent confirmés par Charles d'Anjou, et il est arrivé à cette quasi-certitude, qu'au

1. Paris, Durlacher, 1903, in-8°, 115 p.

point de vue du statut juridique rien ne distinguait à Marseille le citoyen juif du citoyen chrétien, le « *civis Massilie Christianus* » du « *civis Massilie Judeus* », selon les termes mêmes des statuts. Si cela était réel, ce serait un exemple peut-être unique de tolérance religieuse dans une ville de France au XIII^e siècle. N'oubliions pas, cependant, que les Juifs devaient porter un costume particulier et habiter un quartier spécial, la *Carreria Jusatarie*. Quoi qu'il en soit, la condition des Juifs à Marseille était, dès cette époque, très enviable à tous les points de vue. Les officiers municipaux, comtaux et royaux rivalisaient de zèle pour leur assurer bonne justice et libre exercice de leur religion. Les comtes de Provence avaient même créé, à leur cour, un office de « Conservateur des Juifs », dont le titulaire exerçait une juridiction effective sur les Juifs habitant le comté. Évidemment, toutes ces prévenances n'étaient pas seulement le résultat de la tolérance ou du désir de garder intacts les statuts et priviléges de Marseille. Il y avait sans doute, et c'est ce que M. Crémieux n'a pas suffisamment montré, un intérêt fiscal à protéger les Juifs; ceux-ci tiraient parti de cette situation en réclamant tantôt la protection du conseil de ville, tantôt celle du comte ou du roi, selon qu'ils avaient à se plaindre de l'une ou de l'autre. — La quantité de faits, épars dans les registres des archives municipales de Marseille, qu'a réunis M. Crémieux, et les textes qu'il publie comme « pièces justificatives », forment une contribution très utile à l'histoire des Juifs au moyen âge.

M. P. ALPHANDÉRY a donné dans la *Bibliothèque de l'École des hautes études* (Sciences religieuses)¹ une thèse intitulée : *les Idées morales chez les hétérodoxes latins au début du XIII^e siècle*², qui est à la fois heureusement choisie, suffisamment documentée et approfondie, en un mot très bien venue. Dans la période comprise entre le troisième concile du Latran (1179), où le pape Alexandre III refuse à Pierre Waldegrave et à ses compagnons l'autorisation de prêcher la réforme évangélique, et le quatrième concile du Latran (1215), où Innocent III donne lui-même son approbation solennelle à la première règle des Franciscains, se manifestent, en dehors de l'Église, jusque dans les classes les plus humbles de la société laïque, des tendances vers une piété individuelle et une indépendance morale et religieuse qui se précisent dans les doctrines, même rudimentaires, de sectes nombreuses. Partout l'on devine, dans les consciences, cette inquiétude ou plutôt cette fièvre. Ce

1. Tome XVI, fasc. 1.

2. Paris, Leroux, 1903, in-8°, xxxiv-198 p.

« puissant courant de vie chrétienne réveillée et vivante » (Harnack) existait donc avant la fondation des ordres mendiants; ceux-ci ne firent que l'endiguer au profit de l'Église, que le ramener dans une orthodoxie élargie. Plus tard, ce qui en subsistait se perdit dans la « tourmente mystique » du XIV^e siècle, ou se confondit avec les mouvements religieux qui précédèrent la Réforme. M. Alphandéry a voulu montrer comment l'activité hétérodoxe de la fin du XII^e siècle et du début du XIII^e a préparé le succès des ordres mendiants dans leur œuvre de relèvement moral du monde laïque, « comment elle les a devancés en renseignant la piété de la foule sur ses devoirs et sur ses droits. » Il commence par étudier les causes, plus ou moins lointaines, de ce « grand mouvement d'indépendance religieuse, qui finit par lasser les efforts d'Innocent III, et dont la fin coïncida avec la création des ordres mendiants. » Pour cela, il rappelle le mouvement communal combattu par l'Église, ce qui amena le peuple à s'éloigner quelque peu d'elle, et l'insuccès des croisades, qui supprimait l'idéal dont les foules s'étaient longtemps contentées; puis il passe en revue les prédicateurs de l'époque, étudie les conciles, et fait clairement ressortir que l'œuvre moralisatrice de l'Église était insuffisante, car ni les mystiques, comme Richard de Saint-Victor, ni les philosophes, comme Jean de Salisbury, ni même les Goliards n'étaient assez près du peuple. Il examine alors, successivement, les associations pieuses de laïques : les Béguines de Liège, les Capucins d'Auvergne, la secte des Humiliés, véritable origine des Vaudois-Lombards, les « Pauvres-Catholiques » de Durand de Huesca et la secte de Bernhard Primus. Il en retrace les origines et les rapports avec la papauté, qui s'efforça de les ramener à elle, durant les années qui précédèrent l'entrée en scène des ordres mendiants. Ensuite, il aborde l'examen des « deux grandes tendances » qui se dessinent nettement dans l'activité hétérodoxe, les hérésies cathare et vaudoise, dont il note la différence fondamentale : le catharisme est la négation absolue du catholicisme, qu'il remplace par une foi philosophique, au lieu que les doctrines vaudoises ne réclament de l'Église qu'un retour à la simplicité primitive de la morale chrétienne; les Cathares sont des initiés, des ascètes philosophes, tandis que les Vaudois sont des simples, des « pauvres en esprit » revenus à l'humilité et à la pauvreté évangéliques. Pour l'étude, très complète, des Cathares qu'il a faite, M. Alphandéry a pris pour base le travail remarquable de Ch. Schmidt (*Histoire des Cathares ou Albigeois*, Paris-Genève, 1848-1849, 2 vol. in-8°), que plus de cinquante ans ont à peine vieilli sur quelques points de détail, et il le complète à l'aide des ouvrages, articles ou publications de textes parus depuis lors sur la

question. Il aurait pu, semble-t-il, faire passer dans le texte ce qu'il dit, dans une note très intéressante, au sujet des écoles cathares (école albanaise, secte de Bagnolo). Plus original et plus nouveau est le chapitre sur les Vaudois, où il montre l'étroite parenté qui existe entre la doctrine des *apostoliques*, Pierre de Bruys et Henri de Lausanne, et celle de Pierre Waldez. Les derniers chapitres, qui traitent des sectes philosophiques des Amauriciens et des Ortliebiens, du Panthéisme populaire, des sectes isolées, — Passagiens, Lucifériens, Arnaldistes, Stedinges, Runcariens, Speronistes, — des petites sectes vaudoises, enfin des idées apocalyptiques, au XIII^e siècle, et, à ce propos, du fameux voyant calabrais, Joachim de Flore, sont curieux. Disons, toutefois, que la liste des ouvrages cités, mise en tête du volume, et les citations, faites en note, laissent un peu à désirer au point de vue bibliographique, et qu'il y a bien quelques omissions dans la bibliographie; ainsi, il aurait pu citer, à propos de la table de Lambert le Bègue, l'édition qu'en a donnée dernièrement M. Paul Meyer dans la *Romania* (t. XXIX, p. 537). Mais cela ne diminue que bien peu la très réelle valeur du travail dans son ensemble.

Le même volume XVI de la *Bibliothèque de l'École des hautes études* (Sciences religieuses) contient, comme fascicule second, un essai très court de M. G.-H. LUQUET sur *Aristote et l'Université de Paris pendant le XIII^e siècle*¹. Ce n'est, dans la pensée de l'auteur, qu'un chapitre détaché d'un travail d'ensemble sur la connaissance que le moyen âge eût des ouvrages et de la doctrine d'Aristote. De ce travail, qu'il nous dit être plus qu'ébauché, il a déjà tiré une étude sur Hermann l'Allemand, qui a paru dans la *Revue de l'histoire des religions* (t. XLIV). S'il le mène à bien, il aura apporté une utile contribution à l'histoire de l'évolution de la pensée au moyen âge. Dans le présent fascicule, il examine surtout la condamnation des livres d'Aristote par le concile tenu à Paris en 1210, à l'occasion des hérésies d'Amaury de Bène et de David de Dinant. Sa thèse, qui paraît très justifiée, est la suivante : l'autorité ecclésiastique, tout en reconnaissant jusqu'à un certain point la légitimité des études purement rationnelles, ne pouvait admettre que le raisonnement aboutît à des conclusions contraires à la foi; aussi, la philosophie d'Aristote, à laquelle le nom de son auteur donnait une autorité considérable, lui ayant semblé contraire à la foi, son premier mouvement fut de proscrire cette doctrine. Mais la « passion raisonnante » du moyen âge, source de tant d'« hérésies », amena dans la pratique la faculté des arts, — dont le rôle, par définition même, était de recourir exclusive-

1. Paris, Leroux, 1904, in-8°, v-34 p.

ment à l'usage de la raison, — à transgresser souvent ces défenses; ainsi, l'Église fut amenée à essayer de transformer en allié cet ennemi qu'elle ne pouvait vaincre. Cette œuvre politique devint possible, sans que l'Église parût rien relâcher de l'intransigeance de ses principes, le jour où Albert le Grand et surtout saint Thomas eurent substitué à l'interprétation averroïste d'Aristote une nouvelle interprétation qui, vraie ou fausse en soi, peu importait, ne se contentait pas de rendre Aristote inoffensif pour l'orthodoxie, mais en faisait encore pour la religion un allié précieux, en apportant à la révélation le prestige de son nom et l'autorité de la raison humaine.

Une nouvelle collection de monographies provinciales vient d'être fondée par la *Revue de synthèse historique*. Deux numéros ont déjà paru, et on en promet toute une série d'autres. Les numéros parus sont *la Gascogne*, par M. L. BARRAU-DIHIGO, et *le Lyonnais*, par M. S. CHARLÉTY¹. Le plan de ces monographies est bien simple : une bibliographie raisonnée des sources manuscrites et des ouvrages imprimés, un exposé des résultats acquis et l'énoncé des principaux *desiderata*. La grande compétence spéciale des auteurs rend ces études extrêmement précieuses. Une introduction générale de M. H. Berr précède la première. Elle est intitulée : « La synthèse des études relatives aux régions de la France. » Avouons, après l'avoir lue, que cette synthèse ressemble fort à une analyse des travaux antérieurement parus sur la question, et notamment d'un rapport présenté par M. P. Caron à la Société d'histoire moderne. D'ailleurs, l'idée de ces sortes de bibliographies provinciales n'est pas neuve : dès 1900, la *Bibliothèque des bibliographies critiques* publiait *l'Histoire du Forez et du Roannais*, de M. Maurice Dumoulin, qui a servi évidemment de modèle aux présentes publications. Ces bibliographies n'ont pas la prétention d'être complètes, et c'est même là leur mérite. Ce sont de véritables guides, qui rendront de très grands services aux personnes désireuses de connaître rapidement les ressources dont on dispose pour l'histoire de telle ou telle région de la France. Elles aideront puissamment les débutants et leur épargneront bien des pertes de temps, en leur faisant connaître tout de suite les meilleurs livres à consulter et en les aidant même, à l'occasion, dans le choix des travaux à entreprendre. Aussi désirons-nous vivement voir s'accroître rapidement cette nouvelle collection, dont il faudrait que les éditions nouvelles, revues et mises à jour, se succédassent à des intervalles assez rapprochés pour que le but pratique fût complètement atteint.

1. Paris, Cerf, 1903 et 1904, 2 vol. in-8°, 80 et 38 p.

Le tome V de la *Collection d'études et de documents sur l'histoire religieuse et littéraire du moyen âge* renferme deux vies de saint Antoine de Padoue, dont l'une jusqu'ici inédite, publiées par M. Léon de Kerval¹. En raison même, paraît-il, de sa popularité parmi les masses et de sa vogue comme « thaumaturge », saint Antoine a été fort peu étudié, au point de vue historique, jusqu'à ces derniers temps. Depuis une dizaine d'années, cependant, les érudits se sont mis à l'œuvre : les remarquables articles du Dr Édouard Lemp dans la *Zeitschrift für Kirchengeschichte* (t. XI-XIII), les travaux du P. Ferdinand-Marie d'Araules, les séries d'études publiées par la *Voix de saint Antoine*, enfin la substantielle et vraiment sérieuse monographie due à la plume de M. le chanoine Lepitre ont renouvelé la connaissance que nous avions de la figure puissamment originale du « saint aux miracles ». La très importante publication de M. de Kerval vient, à son heure, compléter ce mouvement. La première vie, qu'il qualifie de « *Legenda prima seu vita antiquissima* », n'avait été éditée jusqu'ici, d'une façon critique, que dans les *Portugalliae monumenta historica*, au tome I ; et cette édition était devenue presque introuvable. Le nouvel éditeur paraît avoir connu tous les manuscrits signalés jusqu'ici, mais la description qu'il donne de plusieurs est vraiment trop brève, et il n'a pas essayé de rechercher quels étaient leurs rapports ni d'établir, au moins hypothétiquement, leur filiation. Cette recherche aurait peut-être pu amener des résultats intéressants. Il a pris simplement pour base le ms. 286 d'Alcobaza, en notant les variantes des autres manuscrits qui, selon ses propres termes, « nous présentent ainsi l'état de la légende et de ses manuscrits aux diverses époques successives ». Il place la rédaction de la *Legenda prima* entre 1232, année où fut canonisé le thaumaturge, et 1245, date approximative de la rédaction du *Dialogus de vita Fratrum*, où l'on trouve trace de l'emploi de la *Legenda prima*. L'auteur en est un frère Mineur, qui a résidé à Padoue, et probablement point Thomas de Celano, auquel le P. d'Araules a voulu l'attribuer. Ce qui caractérise cette légende, c'est le peu de place qu'y tient l'élément merveilleux, et aussi une énorme lacune dans la biographie du saint, de 1223 à 1230. La seconde vie de saint Antoine, publiée sous le titre de *Légende « Benignitas »*, a été tirée du manuscrit Rosenthal, — devenu la propriété de la Faculté de théologie protestante de Paris, — dont la description détaillée avait été naguère donnée par M. Paul Sabatier dans

1. Léon de Kerval, *Sancti Antonii de Padua vitae duae quarum altera hucusque inedita*. Paris, Fischbacher, 1904, in-8°, XIII-314 p.

l'édition des *Actus B. Francisci et sociorum ejus* (p. XXXI-XXXVI). Ce ne sont, en somme, que des extraits faits, au XV^e siècle, dans une légende perdue aujourd'hui, mais encore utilisée, au XVI^e siècle, par Surius, pour combler les lacunes de la *Legenda prima*. M. de Kerval compare ces extraits avec les documents antoniens connus du XIII^e et du XIV^e siècle; ses rapprochements sont fort curieux. Il en place la composition entre 1293-1303, époque où Jean Rigault écrivit sa Légende, qui semble antérieure à la *Légende « Benignitas »* et 1367, date approximative de la rédaction du *Liber miraculorum*, dont l'auteur a largement puisé dans la *Légende « Benignitas »*. Il tend à l'attribuer à l'Anonyme de 1316, mentionné par Ridolfi dans ses *Historiae seraphicae*. L'édition est suivie d'un copieux appendice sur les sources de l'histoire antonienne, où sont relevés et soigneusement examinés tous les documents relatifs au saint, quelle que soit leur valeur. Le livre de M. de Kerval est donc bien, ainsi que le voulait l'auteur, « un instrument pratique de travail », surtout avec l'excellente table et les nombreuses notes qui accompagnent les textes. Le sujet était infiniment moins intéressant que l'étude des textes relatifs à la vie de saint François, qui précédait dans la *Collection*, mais il méritait cependant d'attirer l'attention de quelque critique sérieux ; l'éditeur des *Vitae S. Antonii* s'est acquitté de sa tâche avec un zèle et une perspicacité qui lui font honneur.

A l'occasion du treizième centenaire grégorien, la librairie Desclée a réimprimé, en un volume, les études sur le pape Grégoire I^{er}, que le P. H. GRISAR avait déjà publiées à deux reprises en italien, d'abord dans la *Civiltà Cattolica* (série XIV, 5-10 ; série XV, 1-5) et ensuite comme troisième partie du tome I de la *Storia di Roma e dei Papi nel Medio Evo*; la traduction de l'allemand est due au P. A. DE SANTI¹. La réputation, très légitime, de l'auteur a fait attacher à ce travail une importance peut-être au-dessus de sa valeur réelle. Ce n'était d'abord que des articles sur « Saint Grégoire le Grand et la civilisation catholique » ; puis ce fut un chapitre d'une histoire de Rome et des papes, où l'archéologie occupait, comme il était juste, une place d'honneur ; enfin, nous l'avons à présent sous le titre alléchant de : *Vita di S. Gregorio Magno*, et c'est le second numéro d'une « Collection de Vies de saints » dont le premier est une Vie de saint Basile par Paul Allard. Sans doute, la *Civiltà* n'en avait donné que des extraits, mais la *Storia di Roma* a publié, il y a cinq ans à peine, *in extenso*, l'ouvrage réédité aujourd'hui, qui n'a subi depuis lors

1. H. Grisar, *San Gregorio Magno* (590-604). Roma, Desclée, 1904, in-8°, xi-404 p.

aucune modification sensible. Il n'y a donc pas lieu d'analyser cette publication comme une nouveauté, puisqu'elle est bien connue du public. Rappelons seulement son insuffisance trop réelle au point de vue de l'histoire politique du pontificat, que l'auteur a pourtant voulu tracer, et bien à tort, selon nous, car il ne semble pas y avoir été bien préparé. Il aurait dû se borner à la partie purement romaine et ecclésiastique du pontificat de Grégoire I^{er}. Il aurait ainsi supprimé une petite portion de la « Parte prima, » ce qui concerne les Lombards et les rapports avec Ravenne et Byzance, une plus grande portion de la « Parte secunda, » ce qui regarde l'Angleterre, la France et l'Espagne, et son livre, ainsi allégé, n'en eût été que meilleur. Il aurait pu, en revanche, développer un peu plus certaines questions de liturgie et de réforme ou d'organisation religieuse, qu'il n'a fait qu'esفلuer, et que cependant il était à même d'exposer avec ampleur et exactitude. En somme, ce livre est l'œuvre d'un savant de grande valeur, qui connaît admirablement bien Jean Diacon, les registres de Grégoire I^{er}, l'histoire et les antiquités médiévales de Rome, mais qui n'a pas suffisamment étudié en détail l'histoire de l'époque de Grégoire I^{er} pour être en mesure d'écrire, surtout sous une forme si précise et condensée, l'histoire générale d'un pontificat aussi considérable.

La Papauté, son origine au moyen âge et son développement jusqu'en 1870, par Ignace DE DÖELLINGER, traduit de l'allemand par A. GIRAUD-TEULON, professeur honoraire à l'Université de Genève, avec notes et documents de J. FRIEDRICH, professeur à l'Université de Munich, fait partie de la *Bibliothèque d'histoire contemporaine*, bien que plus de la moitié de l'ouvrage concerne le moyen âge¹. C'est la réédition du livre célèbre de Döllinger, paru en 1869, à la veille du concile du Vatican, sous le titre : *Der Papst und das Konzil* (Leipzig, 1869), par Janus, pseudonyme primitivement adopté par l'auteur, et sous lequel l'ouvrage a été, depuis lors, communément désigné en Allemagne. L'apparition du *Janus fil.*, à cette époque, sensation dans le monde catholique; ses vues nouvelles sur l'histoire de la papauté émurent à tel point la conscience religieuse en Allemagne, qu'elles déterminèrent en partie le schisme des vieux catholiques, dans lequel, en 1871, une fraction de l'Église allemande se sépara de Rome. Un pareil résultat s'explique surtout par l'autorité scientifique que s'était acquise Döllinger. Il a été, en effet, un des théologiens les plus illustres de l'Église catholique et une des gloires de l'érudition allemande. Son *Janus* était une réponse anti-

1. Paris, Alcan, 1904, in-8°, xxiii-474 p.

cipée au prochain concile, où les Jésuites projetaient de faire acclamer, sans discussion, l'infalibilité du pape, doctrine qui n'avait été jusque-là qu'une opinion théologique. Pour défendre sa thèse, il commence aux premiers siècles de l'Église, montrant le rôle effacé des papes, leur autorité parfois méconnue, le pape Vigile humilié par un concile, le pape Honorius déclaré hérétique; puis il passe à la doctrine des Pères de l'Église, pour dégager de ces rapprochements les éléments constitutifs de l'ancienne Église. Alors il aborde, — et c'est là le point le plus intéressant pour nous, — les fables et falsifications fabriquées avec l'intention de changer la constitution de l'Église, passant successivement en revue les falsifications de Cyprien et du livre des papes, la fable de la donation de Constantin, la falsification des donations carolingiennes, les décrétales du pseudo-Isidore, les fictions des Grégoriens, le décret de Gratien. Il examine ensuite l'origine du serment d'obéissance des empereurs, l'institution des légats, les exemptions, les dispenses, l'envoi du pallium, les appels, les collations de bénéfices, les conciles des papes, le collège des cardinaux, la curie, l'Inquisition, les procès de sorcellerie, les rapports du pseudo-Cyrille avec l'œuvre de saint Thomas d'Aquin, les conciles réformateurs de Constance et de Bâle. Nous passons les temps modernes. Au demeurant, l'ouvrage est assez connu, et nous n'avons voulu que rappeler les nombreux et très importants problèmes historiques qu'il pose et prétend résoudre. Sur certains points, cependant, le livre de Döllinger n'est plus au courant. Il pourrait être, en maints endroits, rectifié et complété, car il ne se présente, en somme, que comme le résultat très abrégé de recherches très étendues et très approfondies publiées ailleurs. A cet égard, les notes du professeur Friedrich, qui apportent le plus souvent les textes mêmes sur lesquels s'appuie Döllinger, sont très précieuses, et c'est surtout pour cela qu'il faut savoir gré à M. Giraud-Teulon d'avoir mis à la portée du public français ce complément indispensable du célèbre travail; un peu plus développées et munies d'une bibliographie plus abondante, ces notes auraient fait de l'édition du *Janus* une véritable encyclopédie de l'histoire de la papauté. Ajoutons aussi que le travail de Friedrich remonte déjà à une douzaine d'années et offre par suite quelques lacunes. La traduction de M. Giraud-Teulon n'en garde pas moins toute sa valeur, grâce au soin avec lequel elle a été faite, tant au point de vue de l'interprétation de l'original qu'au point de vue de la recherche de l'expression équivalente en français. Elle est bien supérieure à la traduction des *Papst-Fabeln des Mittelalters* due à Reinhard (Paris-Nancy, 1865, in-8°). De plus, dans des Appen-

dices, qu'on aurait souhaités plus nombreux, M. Giraud-Teulon a complété sur quelques points les notes de Friedrich. C'est ainsi qu'il résume les conclusions du travail présenté, en 1904, à l'Académie des sciences de Munich, par le même Friedrich, concernant l'authenticité des canons de Sardique. Ces canons, produits pour la première fois en 418, près d'un siècle après le concile de Sardique (343), paraissent en contradiction avec le canon 6 du concile de Nicée, qui attribuait aux évêques d'Alexandrie et d'Antioche, dans leur ressort patriarchal, des droits pareils à ceux qu'avait le siège romain sur une partie de l'Église italienne. Il a aussi ajouté une étude sur les taxes de la chancellerie des papes, d'après l'ouvrage de Ph. Woker, *Das kirchliche Finanzwesen der Papste* (Nördlingen, 1878). C'est un bon résumé, qui fait regretter de n'en avoir point de semblables pour d'autres sujets.

A côté du livre de Döllinger, il convient de mentionner un autre livre de polémique religieuse, celui-là beaucoup plus violent, dans l'expression, que le *Janus*, je veux parler des *Éphémérides de la papauté* de Jean VRAI¹. L'auteur que nous cache ce pseudonyme nous donne, pour tous les jours de l'année, le récit des événements de l'histoire de la papauté, accompagné d'appréciations de polémiste. Il s'adresse au clergé romain, qu'il espère désabuser. Au point de vue historique, ce livre ne manque cependant pas de mérite, quoiqu'il n'ait proprement rien d'original; mais la forme étrange qu'on lui a donnée n'en rend pas la lecture très facile. Heureusement, la table, qui est à la fin, permet d'y faire des recherches, et, dans un appendice, l'auteur a résumé à grands traits l'histoire des papes telle qu'il la conçoit.

La série de biographies de saints publiées chez Lecoffre s'est accrue de trois nouveaux volumes : un *Saint Léon IX*, par M. l'abbé Eug. MARTIN; un *Saint Wandrille*, par dom BESSE, et un *Saint Paulin*, par M. André BAUDRILLART². Les deux premiers livres sont, il faut le reconnaître, bien médiocres et mériteraient à peine d'être mentionnés, s'ils n'appartenaient à une collection où nous avons vu de meilleurs ouvrages. Pour caractériser ces deux livres, il suffit de deux citations. Au début du *Léon IX*, M. l'abbé Eug. Martin écrit ceci, en note d'un état de l'Église dans la première moitié du xi^e siècle : « SOURCES. — Pour ne point faire ici étalage inutile d'érudition, je renvoie simplement aux histoires de l'Église catholique; on y trouvera des preuves abondantes de tout ce

1. Paris, Fischbacher, 1904, in-16, vii-358 p.

2. Paris, Lecoffre, 1904, 3 vol., 208, 181 et 190 p.

que j'avance dans cette introduction. » — Suit une sorte de sermon emphatique sur l'état, un peu imaginaire, de l'Église au xi^e siècle. Il n'est pas besoin d'insister sur l'« inutilité » de la note citée, non plus que sur celle de l'introduction tout entière. Le reste du livre est malheureusement à l'avenant. C'est un résumé peu exact, dans un style trop souvent ampoulé, des travaux de l'abbé Delarc et du P. Brucker. La seconde citation, que j'ai promise, est empruntée à la Préface du *Saint Wandrille* de dom Besse. La voici : « La nature du présent travail nous dispensait d'étaler, au bas des pages, le luxe des notes bibliographiques et autres. Le lecteur, habitué aux études d'histoire mérovingienne, se rendra vite compte du soin que nous avons mis à ne rien avancer qui ne soit puisé aux meilleures sources. » Cet avertissement fait sourire, quand on le relit après avoir parcouru le volume. Sans doute, l'auteur possède bien son sujet et même s'est mis à peu près au courant des dernières publications; mais il est tellement entraîné par l'ampleur de ses périodes oratoires que la source de bien des opinions qu'il avance est dans sa propre imagination. Il a travaillé en hagiographe du moyen âge et oublié un peu trop son siècle.

L'étude de M. André Baudrillart sur saint Paulin a une tout autre portée. C'est un livre d'histoire bien plus qu'un livre d'édition, et nous en savons gré à l'auteur. Les pages sur l'Université de Bordeaux, au iv^e siècle, et sur Ausone sont agréables. La vie si variée de Paulin, ce grand seigneur gallo-romain, de haute culture intellectuelle, qui exerça le consulat à Rome et fut gouverneur de Campanie, puis tout à coup, sous l'influence de diverses causes, que M. B. fait clairement entrevoir, se convertit d'une façon retentissante au christianisme, est esquissée non sans art. Les rapports de Paulin avec Sulpice Sévère, sa retraite à Nole, — et à ce propos une charmante et très exacte description de la Campanie aux environs de Nole et de Fondi, — sa correspondance avec Alype et saint Augustin, Delphin et Amandus, son épiscopat, tout cela est fort joliment analysé et présenté par quelqu'un qui possède à fond le sujet et qui sait en tirer un excellent parti pour écrire un ouvrage suffisamment nourri sans être trop touffu. On peut différer d'opinion avec l'auteur sur bien des points, mais on ne peut nier que son livre soit d'une lecture attrayante.

La Querelle des images (VIII^e-IX^e siècle), tel est le titre d'une très petite brochure de M. Louis Bréhier, professeur à l'Université de Clermont¹, livre de vulgarisation, mais, hâtons-nous d'ajouter,

1. Paris, Bloud, 1904, in-16, 64 p.

de très bonne vulgarisation. L'auteur est bien au courant du problème et aussi des questions annexes ; il les résume dans une exposition à la fois lucide et remplie de faits, traçant un tableau des origines du mouvement iconoclaste, dont il décrit ensuite les phases : la réforme iconoclaste de 726 à 780, la première restauration des images (780-843), la deuxième réforme iconoclaste et le nouveau rétablissement des images (843-842). En dernier lieu, il donne des vues d'ensemble sur les doctrines théologiques et artistiques du parti iconoclaste et du parti des images. Je regrette, toutefois, que l'auteur n'ait pas assez tenu compte des témoignages byzantins, et nous ait trop laissé deviner ses convictions personnelles en la matière ; son ouvrage reste néanmoins, par son excellente division et sa bibliographie, une *manuductio* très pratique pour des personnes encore imparfaitement renseignées sur cette question.

M. Maurice FAUCON a réédité sa *Notice sur la construction de l'église de la Chaise-Dieu (Haute-Loire)*¹, dans laquelle il a si bien tiré parti des renseignements fournis par les *Registres caméraux* (registres de comptes) de la série dite avignonnaise, conservés aux archives du Vatican, spécialement du volume 228 des *Introitus et exitus camerae* portant pour titre : *Expensa fabrice Case Dei*. C'est l'historique de la construction de la grande église abbatiale de la Chaise-Dieu et la description de certaines parties de l'édifice. On y voit, avec la part que Clément VI prit à cette construction, le plan de l'architecte, Hugues Morel, qui en dirigea les travaux, ainsi que l'œuvre des principaux « maitres » qui les exécutèrent sous ses ordres, les noms des peintres employés à sa décoration (notamment Matteo di Giovanetto de Viterbe), celui du sculpteur (Pierre Roye) qui érigea, au milieu du chœur, le tombeau du fondateur de l'église nouvelle ; enfin on y trouve des détails sur la nature et la provenance des matériaux, les moyens de transport, la quotité des salaires des ouvriers, éléments que l'histoire locale ne dédaignera pas, parce qu'ils présentent, au vif, les conditions économiques du travail dans cette région entre les années 1344 et 1352. Néanmoins cette étude, pleine d'observations neuves et même de véritables découvertes, intéressera plus les archéologues que les historiens.

A côté de la notice de M. Faucon, on peut placer une brochure de M. Fernand SAUVE, bibliothécaire d'Apt, sur les monuments et les antiquités d'un vallon de la région aptésienne, le vallon de l'Aiguebrun, et spécialement le village, l'église et l'ancien fort de Buoux².

1. Paris, Picard, 1904, in-8°, 68 p., pl.

2. F. Sauve, *le Vallon de l'Aiguebrun, Buoux, Saint-Symphorien*. Avignon,

Le côté pittoresque y tient une assez large place ; mais l'auteur connaît bien les travaux archéologiques de MM. de Lasteyrie, Enlart, Labande, et il a étudié ceux de Revoil, Andréoli et Lambert, Courte, etc. Il est donc bien au courant des questions dont il s'occupe ; mais il touche à tant de choses, depuis le préhistorique jusqu'à la seigneurie de Buoux au XVII^e siècle et au XVIII^e, que sa critique peut être prise facilement en défaut. Par exemple, la lecture qu'il propose de l'inscription de l'église de Buoux, — reproduite en fac-similé, — où il veut trouver : « Anno Domini millesimo, » est tout à fait impossible ; d'ailleurs, il a le bon goût de ne pas « insister, » comme il dit. Nous l'imiterons sur ce point, et nous signalerons seulement la richesse de renseignements de toute espèce contenus dans cette monographie bien illustrée, qui est plus qu'un simple guide à l'usage des touristes, et pourra amener les historiens locaux et les archéologues à d'utiles rapprochements.

Ph. LAUER.

Seguin, 1904, in-8°, 65 p., pl. (extrait des *Mémoires de l'Académie de Vaucluse*, 1904, 2^e fasc.).

ALLEMAGNE ET AUTRICHE.

PUBLICATIONS RELATIVES A L'HISTOIRE ROMAINE.

(1896-1902.)

(Suite et fin¹.)

HISTOIRE RELIGIEUSE. — Un mémoire de Wissowa² forme un important chapitre de son grand ouvrage, pendant longtemps attendu et paru depuis, sur la religion et le culte des Romains. Il montre ceci : l'ancienne religion romaine, ainsi que Varro le dit avec raison, n'a connu qu'un culte sans images ; les plus anciennes divinités, les *Di indigetes* ont été des dieux tout à fait impersonnels qui n'étaient attachés à aucun lieu de culte déterminé. C'est seulement lorsque le culte des dieux grecs fit invasion que furent également créées des images, sous l'influence de Tibur et de Tusculum principalement, et que furent bâties des temples ; les images des dieux romains furent faites sur le modèle des grecques ; le *lectisternium* de l'an 217 av. J.-C. montre six couples de dieux, comme dans la mythologie grecque. Wissowa établit encore ce fait surprenant que Janus n'est pas un ancien dieu italien. L'exposé concis de E. Austr³ a subi dans presque toutes les parties l'influence de Wissowa ; son étude distingue habilement dans la religion romaine les idées romaines primitives, italiennes et grecques.

Il faut aussi reconnaître le mérite de l'étude comparative où Samter⁴ commente les usages suivis dans les fêtes de famille en Grèce et à Rome, par exemple ceux de répandre par-dessus la fiancée des fruits, des monnaies et d'autres bagatelles, de la conduire dans la maison du fiancé, les rites du mariage, et ceux qui accompagnaient la réception d'esclaves et de serviteurs.

Wendland⁵ compare le récit de la flagellation du Christ dans les évangiles de Mathieu et de Marc avec un événement de l'an 38 ap.

1. Voir *Revue historique*, t. LXXXIII, p. 320; t. LXXXIV, p. 362; t. LXXXV, p. 361 et suiv.

2. *Römische Götterbilder*. Neue Jahrbücher für das klassische Altertum, I, p. 161-173.

3. *Die Religion der Römer* (Darstellungen aus dem Gebiete der nichtchristlichen Religionsgeschichte, Band XIII). Münster, Aschendorff, 1899.

4. *Familienfeste der Griechen und Römer*. Berlin, G. Reimer, 1901.

5. *Jesus als Saturnalienkönig*. Hermes, XXXIII, p. 175 et suiv.

J.-C. que raconte Philon et qui est semblable en bien des points. L'auteur est d'avis qu'il s'agit de l'imitation d'une coutume usitée pendant les Saturnales, et il cite comme document à l'appui les actes du martyre de saint Darius publiés par Cumont. Tandis qu'Anrich (*Rev. hist.*, LXVII, p. 379) réduisait à peu de chose l'influence des cultes des mystères sur le christianisme, WOBBERMIN¹ cherche à montrer le rapport de la doctrine orphique et du gnosticisme, notamment pour les idées du démiurge, du serpent, de la syzygie, mais il aurait bien fait d'en montrer en même temps plus nettement les différences profondes. Ailleurs, je note cette idée intéressante que ἐμούσιος n'est pas d'origine orphique, mais appartient à la langue de l'école philosophique, et aussi la savante analyse sur les concepts du θεός σωτήρ et du θεός μονογενής.

La *Rev. hist.*, LXVII, 454, a abordé la question controversée de l'interprétation qu'il convient de donner à l'inscription d'Aberkios. A. DIETERICH² exprime l'opinion qu'elle se rapporte au ἕρθες γάμου du dieu Soleil syrien et de l'Urania Karthago, accompli par Élagabal. A. HARNACK³ indique à grands traits les points de vue d'après lesquels doit être traitée une histoire de la propagation première du christianisme; nous nous réservons de revenir sur son grand ouvrage, paru après le moment où s'arrête le présent Bulletin.

WEIS⁴ n'est point satisfait de l'étude judicieuse de M. Conrat sur les bases juridiques des persécutions contre les chrétiens (*Rev. hist.*, LXVIII, 459); il estime qu'on a généralement beaucoup trop systématisé les motifs politiques et juridiques des persécutions au lieu d'examiner les procès dans le détail; mais la conclusion de son étude, que l'État aurait poursuivi les chrétiens en tant que chrétiens, n'est pas justifiée.

Comme préliminaires à une grande publication sur les catacombes siciliennes, J. FUHRER⁵, mort tout récemment, a publié une étude remarquable sur les catacombes connues de San Giovanni, près de Syracuse, et des nécropoles Cassia et S. Maria di Gesù; il donne en même temps une description et une explication très approfondies de

1. *Religionsgeschichtliche Studien zur Frage der Beeinflussung des Urchristentums durch das antike Mysterienwesen*. Berlin, G. Ebering, 1896. Cf. en outre la remarquable discussion du livre par E. Rhode, *Berliner Philolog. Wochenschrift*, 1896, p. 1577 et suiv.

2. *Die Grabschrift des Aberkios*. Leipzig, B.-G. Teubner, 1896.

3. *Sitzungsberichte der Berliner Academie*, 1901, p. 810-845, 1186-1214.

4. *Christenverfolgungen*. München, Lentner, 1899.

5. *Forschungen zur Sicilia sotterranea. Abhandlungen der Münchener Academie*, 1^{re} Classe, Band XX, 3 Abt. (et aussi à part, chez G. Franz, Munich, 1897).

l'architecture et de l'ornementation figurative, qui diffèrent à plusieurs points de vue de celles des catacombes romaines.

LITTÉRATURE. — Après des travaux préparatoires difficiles et de longues négociations, les académies de Berlin, Goettingue, Leipzig, Munich, Vienne se sont associées pour publier le *Thesaurus linguae latinae*¹, attendu avec impatience par le monde scientifique. Dans ce *Thesaurus*, l'histoire de chaque mot latin doit être exposée jusqu'au vi^e siècle ap. J.-C. Cette immense entreprise ne profitera pas seulement aux philologues; tous ceux qui s'occupent de linguistique indo-européenne, notamment les romanistes, puis les juristes, les historiens, les théologiens, en retireront des profits différents, si l'ouvrage est un jour mené à bonne fin. D'après de sérieuses études préparatoires, il faut s'attendre à ce que l'ouvrage soit achevé en quinze années et comprenne douze volumes de 125 feuillets (4000 pages) grand in-4^e. Ce sera un monument de l'activité, de l'érudition et du dévouement de l'Allemagne pour la science internationale. DIELS² montre par un exemple combien il est souvent impossible pratiquement, même dans le cadre d'un ouvrage de ce genre, d'épuiser le contenu de beaucoup de mots et d'idées, tant qu'il nous manquera un *Thesaurus* grec qui nous mette sous les yeux le développement de la langue grecque depuis l'époque d'Homère jusqu'à la prise de Constantinople. Il fait dériver le mot *elementum* d' $\delta\lambdaέτας$, qui aurait fait naître comme mot emprunté *elephantum*, puis *elepentum* et enfin *elementum*, mais il ne résout pas les incertitudes linguistiques. S. REITER³ combat, non sans habileté, son opinion; il préférerait l'ancienne explication tirée de *el-em-en*; à la facile objection mentionnée aussi par Diels que l'enseignement élémentaire romain ne commençait pas par la série des lettres L M N, mais par A B C, il répond que les premiers de ces sons, faciles à prononcer, se trouvent au commencement de la deuxième rangée de l'alphabet.

Il faut aussi indiquer ici le glossaire général par lequel G. GOETZ⁴

1. *Thesaurus linguae latinae editus auctoritate et consilio Academiarum quinque Germanicarum Berolinensis, Gottingensis, Lipsiensis, Monacensis, Vindobonensis.* Lipsiae, B.-G. Teubner. Ont déjà paru les tomes I, 1901, et II, fasc. 1-5, 1903. Le rédacteur général est Fr. Vollmer, à Munich. Pour le plan, cf. S. Reiter, dans N. Jahrb. für das Klass. Altertum, Gesch. und deutsche Literatur und Pädagogik, 4^e année, vol. 7, p. 513-531.

2. *Elementum. Eine Vorarbeit zum griechischen und lateinischen Thesaurus.* Leipzig, B.-G. Teubner, 1899.

3. *Zur Etymologie von elementum.* Prag, chez l'auteur, 1900.

4. *Corpus glossariorum latinorum a Gustavo Loewe inchoatum auspiciis Societatis litterarum regiae Saxonicae compositum recensuit edidit Georgius Götz, vol. VI, VII, 1. Thesaurus glossarum emendatarum, conficit G. Götz.*

termine son grand ouvrage qui lui a demandé tant d'années de travail et un si grand renoncement. Si les volumes II à V nous ont donné les glossaires mêmes, maintenant nous embrassons, rangées par ordre alphabétique, les gloses de même famille avec indication des textes littéraires qui s'y rapportent et des corrections conjecturales. On ne saurait estimer à un trop haut prix, sous tous les rapports, l'utilité qu'on peut tirer de ce remarquable ouvrage. Ce n'est pas seulement pour la lexicographie, au sens étroit du mot, pour les recherches concernant le vocabulaire et la science de la signification des mots qu'on trouve ici des matériaux importants, mais des points de vue nouveaux s'ouvrent pour les études d'institutions et d'histoire de la civilisation, et, plus encore que pour le reste, pour la prononciation du grec et du latin dans les siècles postérieurs, et, par suite, pour la formation des langues romanes.

W. KROLL¹ a raison de ramener à des proportions extrêmement limitées la thèse soutenue, notamment par Sittl, que les idiotismes des auteurs africains doivent s'expliquer par le dialecte africain de la langue populaire romaine. Naturellement, au temps d'Apulée et de Tertullien, il peut bien y avoir eu des dispositions à un développement à part du latin parlé en Afrique, mais, avec les matériaux concernant la langue qui nous ont été transmis, on ne peut déterminer que des particularités dialectales incertaines.

K. DZIATZKO² a réuni des études très précieuses sur des questions relatives au livre dans l'antiquité. Il s'étend savamment sur les matières qui furent utilisées par les peuples de l'antiquité pour fixer l'écriture, sur les matières employées par les Grecs pour l'écriture aux temps primitifs de l'histoire, sur la préparation de la *charta*, des volumes en forme de rouleaux et des feuillets, de même que sur l'introduction des « codices » en parchemin, la publication des livres, enfin sur l'influence de la forme de rouleau par rapport à la forme des manuscrits.

L'histoire de la littérature de SCHANZ³ est un ouvrage dont la valeur

Leipzig, G. Teubner, 1899, 1901. W. Heraeus, *Ueber den Wert der lateinischen Glossare*. Verhandlungen der Strassburger Philologen-Versammlung, 1901, p. 64-65. Cf. Fr. Stolz, Wiener Studien, XXII, p. 307 et suiv., XXIII, p. 158-168; Wagener, Jahresbericht über lateinische Lexicographie, Bursians Jahresberichte, vol. 114, p. 129-187, et le compte-rendu de P. Wessner sur les travaux à l'égard de la grammaire et la glossographie latines, Ibid., 1901, p. 113-127.

1. *Das afrikanische Latein*. Rhein. Museum, LII, p. 569-590.

2. *Untersuchungen über ausgewählte Kapitel des antiken Buchwesens*. Mit Text, Uebersetzung und Erklärung von Plinius, n. h., XIII, § 68-89. Leipzig, B.-G. Teubner, 1900, IV, 206 p. Cf. aussi Birt, *Zur Geschichte des antiken Buchwesens*. Centralblatt für das Bibliothekswesen, XVII (1900), p. 545-565.

3. *Geschichte der römischen Litteratur bis zum Gesetzgebungswerk des*

a été universellement reconnue. La partie relative à la littérature de l'époque d'Auguste a déjà paru en seconde édition, ce qui est un succès bien mérité; depuis (*Rev. hist.*, LIX, 384), l'ouvrage a été poursuivi jusqu'à Constantin; il traite de la littérature nationale et de la littérature chrétienne en deux parties de même étendue, remarquables par une scrupuleuse appréciation des auteurs et de leur activité littéraire, une claire intelligence des questions controversées, une indication conscientieuse des études publiées pour les éclaircir et une disposition soigneusement organisée qui fait bien ressortir les directions importantes des publications littéraires.

Au sujet de l'ouvrage remarquable de H. PETER¹ sur la littérature historique du temps de l'empire (cf. *Beilage de l'Allgemeine Zeitung* de Munich, 1897, nos 471, 472), je puis renvoyer au compte-rendu de P. Monceaux (*Rev. hist.*, LXXII, 479), mais je voudrais attirer l'attention sur un autre écrit du même auteur, son étude sur l'évolution du genre épistolaire chez les Romains. Dans une introduction riche en larges points de vue, sont discutées les raisons qui ont fait que la lettre ne s'est pas développée davantage dans l'antiquité. La subordination de l'individu à l'État, puis l'envahissement de la rhétorique y mirent un obstacle. Cicéron, le premier, dans ses lettres à Atticus, fait connaître ouvertement sa personnalité, ayant, du reste, un art tout aussi grand pour l'introduire dans les pensées et les sentiments de son correspondant. Il n'eut aucun successeur, et ses propres lettres *ad familiares* sont déjà sensiblement colorées de rhétorique, mais c'est justement pour cette raison qu'elles ont été plus agréables au goût des âges suivants. Au 1^{er} siècle ap. J.-C. fut créée « l'épître, » la lettre impersonnelle, dont la forme n'est qu'un vêtement. Stace et Pline sont les maîtres du genre. Beaucoup plus tard, Symmaque s'efforce de revenir à Cicéron, mais la tradition de l'école se montra plus forte. Il en fut ainsi jusqu'à la Renaissance, où l'individu recommença de réclamer son droit et où l'on revint aux lettres de Cicéron longtemps oubliées et récemment découvertes.

R. HIRZEL², dans un ouvrage pénétrant et sous une forme achevée, a aussi caractérisé le dialogue à l'époque impériale, notamment chez

Kaiser Justinian, 3^e partie. *Die Zeit von Hadrian* (117) bis Constantin (324). Handbuch der klass. Altertumswissenschaft, publié par J. v. Müller, VIII, 3^e partie. München, Beck, 1896.

1. *Der Brief in der römischen Litteratur*. Litterargeschichtliche Untersuchungen und Zusammenfassungen. Abh. der phil.-histor. Klasse der kgl. Sächs. Gesellschaft der Wissenschaften, XX (aussi séparément). Leipzig, B.-G. Teubner, 1901, 259 p.

2. *Der Dialog. Ein literarhistorischer Versuch.*, I-II. Leipzig, S. Hirzel, 1895.

Tacite, Plutarque, Lucien, et le dialogue dans la littérature chrétienne primitive.

F. LEO¹ montre comment la biographie romaine doit être considérée comme une continuation de la biographie grecque, qui vint à Rome en compagnie des études historico-littéraires. Il analyse aussi le changement accompli par Suétone dans ce procédé littéraire et apprécie Plutarque comme étant le rejeton le plus brillant de la biographie péripatéticienne.

Ivo BRUNS², homme d'une grande science que la mort a enlevé prématurément, étudie avec perspicacité l'art du portrait chez Tite-Live, Polybe et Tacite. La façon dont les deux premiers parlent de Scipion l'Africain montre déjà la différence radicale de leur méthode. Tite-Live préfère la méthode indirecte, même là où la source dont il se sert s'exprime directement, et il cherche à faire impression en montrant les jugements favorables ou défavorables portés par les contemporains sur son héros et l'influence que sa personne a exercée sur son époque, et en rapportant ses paroles mêmes. C'est ainsi que procède Tacite; tout aussi peu que Thucydide, il s'arrange de manière que son lecteur puisse jeter un regard dans les hypothèses psychologiques; « les actes sur le caractère de Tibère sont clos et la sentence est prononcée. »

Le discours lu par ZIELINSKI³ devant la Société historique de Pétersbourg pour le 2000^e anniversaire de la naissance de Cicéron est plein de fines et précieuses observations et d'excellentes indications; il montre comment les écrits du grand orateur ont exercé une influence profonde à travers les siècles. Malgré les interdictions, les pères de l'Église ont lu les ouvrages de philosophie et de rhétorique de Cicéron; saint Jérôme le reconnaît en maint endroit, saint Ambroise prend ses exemples et modèle dans le *de Officis*, saint Augustin confesse que l'*Hortensius* de Cicéron l'a conduit au christianisme. Si l'image de Cicéron a pâli dans les siècles suivants, sur lesquels, d'ailleurs, pèse l'air étouffant d'une civilisation grossière, par contre les humanistes se sont immédiatement tournés avec admiration vers le grand écrivain romain. Avec quel enthousiasme on salua la découverte de ses lettres! La latinité de Cicéron servit de règle pour l'enseignement scolaire, et elle a gardé ce rôle jusqu'à nos jours. A l'époque

1. *Die griechisch-römische Biographie nach ihrer literarischen Form*. Leipzig, B.-G. Teubner, 1901.

2. *Die Persönlichkeit in der Geschichtsschreibung der Alten*. Berlin, Besser, 1898.

3. *Cicero im Wandel der Jahrhunderte*. Leipzig, Teubner, 1897.

de la Révolution française, on lisait ses discours et ses traités politiques. Partout où bat la vie intellectuelle, on rencontre des traces de l'influence de Cicéron.

Après cela, nous sommes d'autant moins satisfaits d'un ouvrage extrêmement étendu qui, malgré son titre, ne mérite d'être mentionné qu'à cette place. SCHNEIDEWIN¹ a exposé d'une façon assez confuse les passages qui, dans les œuvres de Cicéron, ont rapport à l'humanité, et, sans examiner autrement de quelles sources ces idées proviennent ni à quelles tendances contemporaines Cicéron obéit, il les a considérées comme un bien commun de l'antiquité; seule la chaleureuse et honnête conviction de l'auteur que les études classiques ont une valeur inépuisable peut en quelque mesure dédommager le lecteur de la peu plaisante lecture de ce livre inutilement surchargé de tirades assez fâcheuses.

Ed. NORDEN², dans une dissertation fort substantielle, se propose de montrer comment les tendances politiques et religieuses de l'époque d'Auguste se sont reflétées dans l'Énéide de Virgile. Il fait remarquer notamment comment le poète, qui primitivement a voulu glorifier par la poésie les grandes actions de César et d'Auguste, s'est appliqué à faire passer au premier plan le rôle religieux de la gens Julia et à célébrer Auguste comme le nouveau fondateur de l'antique Rome, qui sut fonder en un seul peuple les Troyens, les Grecs et les Romains.

S'appuyant sur les *Carmina latina epigraphica* de Buecheler, TOLKIEN³ donne un tableau fort méritoire de la poésie épigraphique, dont les productions reflètent une bonne part de l'esprit populaire.

A. KLOTZ⁴ ne trouve aucun témoignage prouvant que Sénèque ait publié plus tard l'œuvre de son père, et il écarte la thèse soutenue par Rossbach, qui rattache l'ouvrage historique de Florus à Sénèque le Rhéteur.

Nous devons un remarquable Essai sur Sénèque le Philosophe à

1. *Die antike Humanität*. Berlin, Weidmann, 1897. Qu'il me soit permis de renvoyer à l'analyse détaillée que j'ai donnée dans la *Zeitschrift für Kulturgeschichte*, VIII, p. 60-65. — Cf. aussi Zielinski, *Neue Jahrb. für das Klass. Alt. I*, p. 1-22.

2. *Vergils Aeneis im Lichte ihrer Zeit*. Neue Jahrbücher für das Klass. Altertum IV, p. 249-282, 313-334. Cf. aussi Norden, *Ein Panegyricus auf Augustus in Vergils Aeneis*. Rhein. Museum, LIV, p. 466-482 (*Aen.*, VI, 791-807, est une imitation d'un panégyrique d'Alexandre le Grand).

3. *Die inschriftliche Poesie der Römer*. Neue Jahrbücher für das Klass. Altertum, VII, p. 161-184.

4. *Das Geschichtswerk des ältern Seneca*. Rhein. Museum, LVI, p. 429-442.

L. FRIEDEMAYER¹, dont le jugement sur ce curieux caractère en tant qu'homme politique me paraît vraiment trop doux et trop indulgent.

Dans un ouvrage très volumineux, F. MÜNZER² reprend le problème de savoir quelles sources ont été utilisées dans l'histoire naturelle de Pline. Il étudie ensuite la méthode de travail de l'auteur au point de vue de l'usage qu'il fait des sources conservées encore aujourd'hui. Il ne les soumet d'ailleurs pas à un examen complet; ce sont plutôt des écrivains latins en général, et, de préférence, ceux-là seulement qui n'étaient pas considérés comme des sources premières au sens étroit du mot. Quelque précieuse que soit cette étude dans le détail, nous n'y trouvons cependant aucune vue d'ensemble très claire. Dans la deuxième partie, sur Varro, il faut noter que cet auteur a été utilisé par Pline beaucoup plus largement qu'on ne l'admet en général; la dernière partie est relative à des sources plus récentes touchant l'histoire de l'État romain et de la civilisation romaine.

Ces études se sont trouvées en quelque manière complétées par le travail où DETLEFSEN³ montre que les tables des matières données à l'avance par Pline sont d'une extrême importance pour faire apprécier sa méthode de travail, notamment celles qui contiennent des données en chiffres sur le contenu du texte correspondant, car, au moyen de ces indications et des travaux qui sont à la fin de chaque index, Pline veut faire remarquer au lecteur combien sa documentation est plus riche que celle des auteurs précédents et combien il faut rendre justice à son activité personnelle et à son expérience.

Dans une nouvelle étude, Detlefsen⁴ se propose de distinguer les sources utilisées par Pline pour la description de l'Italie, c'est-à-dire la *Descriptio Italiae totius in regiones XI* d'Auguste, la carte du

1. *Der Philosoph Seneca*, Sybels Histor. Zeitschrift, LXXXV, p. 193-249. L'Anthologie de Betzinger (*Senecaalbum. Nebst einem Abhang : Seneca und das Christentum*. Freiburg-i.-B., Herder, 1899) est dominée par cette opinion erronée que la doctrine du philosophe a subi l'influence du christianisme.

2. *Beiträge zur Quellenkritik der Naturgeschichte des Plinius*. Berlin, Weidmann, 1897. — Dans *Hermes*, XXXVI, p. 1-27, D. Detlefsen montre que Pline, dans son dixième livre, outre Aristote et Nigidius, a utilisé le livre augural de l'haruspice Umbricius Melior.

3. *Untersuchungen über die Zusammensetzung der Naturgeschichte des Plinius*. Berlin, Weidmann, 1899.

4. *Die Beschreibung Italiens in der Naturalis historia des Plinius und ihre Quellen* (Sieglin, Quellen und Forschungen zur alten Geschichte und Geographie, I). Leipzig, Ed. Avenarius, 1900.

monde d'Agrippa, les *Origines* de Caton, connues en partie aussi par l'intermédiaire de Cornelius Nepos, qui a été une source de premier ordre, notamment pour l'Italie du Nord, et M. Terentius Varro, surtout ses *libri tres legationum*, mais aussi les *Antiquitates* et d'autres écrits; il est peu probable qu'il ait utilisé directement d'autres auteurs.

O. HIRSCHFELD¹ établit encore une fois que Tacite fut consul en l'an 97; c'est A. Didius Gallus Fabricius Veiento qui a exercé le consulat pour la troisième fois (Pline, *Panég.*, 58). — Il faut grandement se féliciter que l'excellent Lexique de Tacite, de GERBER et GÄEUF², soit enfin achevé et publié après de si longues années.

On connaît le fameux tableau des différentes formes de gouvernement à Rome que Tacite présente au début de ses Annales; Fr. LEO³ en rapproche d'autres digressions semblables données par l'historien (notamment *Ann.*, XI, 22, sur la questure; VI, 44, sur la préfecture urbaine; XIII, 29, sur la préfecture du trésor; III, 26-28, sur les commencements du droit et de la législation; XII, 23-24, sur le *pomerium*), et il est d'avis que ces passages, qui se tiennent entre eux, sont empruntés à un ouvrage de droit qui avait une introduction historique de cette sorte, peut-être à Ateius Capito.

Le même auteur⁴, dans un discours académique, traite de l'art historique de Tacite; d'après lui, Tacite n'était nullement ce qu'on appelle aujourd'hui un esprit original, mais, par la combinaison des récits qu'il avait entre les mains, il cherchait à découvrir le plus vraisemblable et ne résistait point à la tentation de laisser s'épanouir son art de rhéteur dans des tableaux poétiquement conçus et dans sa manière dramatique de grouper et de composer.

1. *Das Consulatsjahr des Tacitus*. Rheinisches Museum, LI, p. 474 et suiv. Au sujet des nombreux travaux relatifs aux écrits de Tacite, je dois me contenter de renvoyer aux comptes-rendus consciencieux qu'Andresen et Zernal publient tous les ans dans les « Jahresberichte des Philolog. Vereins zu Berlin. » Pour l'article de Schwabe sur Tacite dans la Realencyclopädie de Pauly-Wissowa, cf. Andresen, Wochenschrift für klass. Philologie, 1901, p. 492-494.

2. *Lexicon Taciteum* edd. Gerber et Greef; U et V litteras confecit C. John. Leipzig, Teubner, 1901.

3. *Die staatsrechtlichen Excuse in Tacitus' Annalen*. Nachrichten der k. Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen. Philol.-histor. Klasse, 1896, p. 191-208.

4. *Tacitus*. Discours du 27 janvier 1896, Göttingen, Dieterich. — L'opinion indiquée ici accidentellement (cf. Göttinger gel. Anzeigen, 1898, p. 172) que Tacite, presque à la même époque, aurait imité Cicéron dans le Dialogue, Salluste dans l'Agricola, Sénèque le Philosophe dans la Germanie, est rectifiée

WÖELFLIN¹ soutient de nouveau, sans pouvoir apporter de preuves décisives à l'appui de sa thèse, que Plutarque, dans les vies de Galba et d'Othon, a mis à profit les Histoires de Tacite, et même que ce fut par la publication des trois premiers livres de cet ouvrage qu'il fut amené à composer ces biographies. Dans la concordance étonnante des textes chez Tacite, *Hist.*, I, 84 (cum timeret Otho timebatur), et chez Plutarque, *Otho*, 3 (φοβούμενος... ἦν φοβερός), Wöelflin² croit trouver un témoignage certain en faveur de sa thèse, mais il n'est cependant pas de nécessité absolue que cette formule significative presque identique appartienne à la même source. D'après SEECK³, il faudrait maintenir cette opinion, déjà exprimée d'autre part, que Tacite, dans les Histoires, a continué non Cluvius Rufus, mais Fabius Rusticus.

Edm. GROAG⁴ affirme avant tout que Tacite a fait une étude attentive des sources et que, dans les Histoires aussi, il a mis directement à contribution les actes du Sénat, car plusieurs renseignements concernant le Sénat se reconnaissent à leur précision et à un style particulier, tandis que, chez Plutarque, ou bien ils sont absents, ou bien ils sont exprimés d'une manière indéterminée. C'est, me semble-t-il, étendre un peu trop loin la matière de ces *acta*, et le « style sénatorial » ne me paraît pas suffisamment démontré. Dans le jugement sur les rapports de Tacite et de Plutarque, l'étude bien connue de Fabia mérite vraiment la chaleureuse approbation que Groag lui accorde ; je ne puis cependant partager la conviction que les résultats acquis donnent une explication définitive de ces controverses embrouillées. Vraiment, il n'est pas prouvé d'une manière générale que Plutarque ne se soit pas servi de Tacite. Comme source commune, il y aurait à tenir compte d'un livre d'annales publié peut-être sous Titus, et dont l'auteur ne serait ni un sénateur ni un militaire, mais aurait eu des rapports avec Othon avant son avènement au trône. Selon Groag, l'auteur de ces annales ne serait ni Cluvius Rufus, ni Pline, ni Messala, mais vraisemblablement Fabius Rusticus ; Suétone l'aurait aussi utilisé en

par E. Wöelflin (*Archiv für lateinische Lexicographie*, XII, p. 114-124) pour les points essentiels.

1. Zur Komposition der Historien des Tacitus. *Sitzungsberichte der phil.-histor. Klasse der Bayr. Academie*, 1901, p. 3-52.

2. *Plinius und Cluvius Rufus*. *Archiv für latein. Lexicographie und Gramm.*, XII, p. 345-354.

3. *Der Anfang von Tacitus' Historien*, *Rhein. Museum*, LVI, p. 227-232.

4. Zur Kritik von Tacitus' Quellen in den Historien. *Fleckeisen's Jahrbücher*, volume supplémentaire, XXIII, p. 711-798 (aussi en édition séparée).

même temps que les écrits de Tacite, en y ajoutant au moins encore un troisième récit.

Il faut mentionner enfin comme très utile et méritoire le tableau donné par EHRHARD¹ des publications relatives à la littérature patristique de l'époque antérieure au concile de Nicée, encore que l'appréciation de chacun des travaux ne puisse être approuvée partout au point de vue dogmatique.

HISTOIRE DE L'ART. — Dans les dernières années, les résumés ont poussé avec une abondance presque trop grande. Aussi ne pouvons-nous en faire connaître ici que quelques-uns, et avant tout les premiers volumes de deux d'entre eux qui depuis longtemps ont fait leurs preuves et sont bien connus d'un très grand public : l'abrégié très en vogue de LUEBKE a été remanié par M. SEMRAU² pour répondre à l'état actuel de la science, et MICHAELIS³ a dû se résoudre à refaire complètement le remarquable ouvrage d'A. SPRINGER, encore qu'il se soit efforcé jusqu'à présent de conserver, dans la mesure du possible, le caractère particulier de ce livre.

L'histoire de l'art antique de Max Gg. ZIMMERMANN⁴ est aussi écrite d'une façon extrêmement intéressante et se distingue par un soigneux choix d'illustrations. Les reproductions des sculptures de l'art antique par Fr. WINTER⁵ sont excellentes, et elles méritent aussi d'avoir le plus grand succès pour l'étonnante modicité de leur prix. K. WOERMANN⁶ donne un exposé admirable qui n'est pas moins juste

1. Strassburger Theologische Studien, publiés par Albert Ehrhard et Eugen Müller. 1^{er} supplément : Albert Ehrhard, *Die altchristliche Litteratur und ihre Erforschung von 1884-1900*. 1^{re} partie, Die Vornicâniache Litteratur. Freiburg-i.-B., Herder, 1900. Le rapport consciencieux de C. Weyman sur la poésie chrétienne-latine, 1897-1899, dans les « Bursians' Jahresberichte », 1900, p. 54-87, est très utile.

2. *Die Kunst des Altertums* (Grundriss der Kunstgeschichte von W. Lübke. Complètement remanié par Max Semrau), I, avec pl. en couleur et 408 reproductions dans le texte, 12^e éd. Stuttgart, P. Neff, 1899.

3. *Handbuch der Kunstgeschichte*, 6^e édition, remaniée par A. Michaelis. I : Das Altertum, avec 8 pl. en couleur et 652 reproductions. Leipzig, E.-A. Seemann, 1901.

4. *Allgemeine Kunstgeschichte*, publiée par H. Knackfuss. I : *Kunstgeschichte des Altertums und Mittelalters bis zum Ende der romanischen Epoche*. Bielefeld und Leipzig, Velhagen und Klasing, 1897, avec 441 reproductions originales.

5. *Kunstgeschichte in Bildern*. Systematische Darstellung der Entwicklung der bildenden Kunst vom klassischen Altertum bis zum Ende des 18. Jahrh. I. Das Altertum. Leipzig, E.-A. Seemann, 1900.

6. *Geschichte der Kunst aller Zeiten und Völker*. Band I : Die Kunst der

pour l'art gréco-romain que pour les premières phases du développement artistique de l'humanité dans l'univers entier.

V. SCHULTZE¹ publie un manuel qui sera un beau guide pour ceux qui veulent s'orienter dans l'art des premiers chrétiens, architecture, peinture, sculpture, arts mineurs, iconographie.

F.-X. KRAUS² a tracé un tableau de l'histoire de l'art chrétien ancien et de celui de l'Église byzantine dans un livre superbe où il domine en maître sur tous les points d'un riche domaine; il peint en même temps les commencements de l'art chrétien chez les peuples du Nord.

J. STRZYGOWSKI³ met en pleine lumière un problème de la plus grande portée. Pour combattre la thèse soutenue par Wickhoff, et partagée jusqu'à un certain point par F.-X. Kraus, d'après laquelle les formes des arts plastiques décisives pour le moyen âge proviendraient de Rome, et pour restituer de nouveau à l'Orient son rôle directeur dans le développement même de l'art chrétien primitif, il a, dans cinq travaux, étudié des objets récemment mis au jour par des fouilles; c'est, par exemple, une construction sépulcrale découverte en 1899 à Palmyre, le relief d'un sarcophage chrétien qui se trouve aujourd'hui à Berlin, une sculpture en bois de la Haute-Égypte, des objets égyptiens richement figurés; il envisage, enfin, quelques problèmes architectoniques, parmi lesquels je veux faire remarquer seulement la preuve certaine que des restes de la construction de Constantin se retrouvent dans la façade de l'église du Saint-Sépulcre à Jérusalem.

Le grandiose et magnifique ouvrage de FURTWÄNGLER⁴ sur les gemmes antiques, dont la grande importance est universellement

vor -und ausserchristlichen Völker, 615 reproductions dans le texte, 15 pl. en couleur, 35 grav. sur bois et sur cuivre. Leipzig, Bibliographisches Institut, 1900. — L'Allgemeine Kunstgeschichte de P. Albert Kuhn, Einsiedeln-Waldhut-Köln, Benziger, 1898, Band I, offre des œuvres bonnes sans doute, mais choisies avec une pruderie excessive; d'autre part, l'exposé de l'art antique y est trop peu indépendant.

1. *Archäologie der christlichen Kunst*. München, Beck, 1895, avec 120 reproductions.

2. *Geschichte der christlichen Kunst*, vol. I. Freiburg, Herder, 1895-1896, avec 484 reproductions; VII, xix, 621 p.

3. *Orient oder Rom*. Leipzig, J.-C. Hinrichs, 1901, avec 9 pl. et 53 reproductions.

4. *Die antiken Gemmen*, 3 volumes. Leipzig, Giesecke und Devrient, 1900. Cf. H. Bulle, *Geschichte der Steinschneidekunst im Altertum*, dans *Neue Jahrbücher für das klass. Altertum*, 1900, p. 661-691.

aussi reconnue, non seulement au point de vue de l'histoire de l'art, mais pour l'histoire de la civilisation en général, ne saurait être passé ici sous silence, encore que, à Rome, l'art de tailler les pierres n'ait connu qu'à partir d'Auguste une courte mais brillante prospérité.

E. PETERSEN¹ a pu, à l'occasion de réparations, examiner comment le groupe colossal des Dioscures était autrefois placé sur le Monte Cavallo, et il se range à l'opinion de Canova, que les jeunes héros et les chevaux étaient dressés comme un haut-relief devant une muraille verticale, probablement les Dioscures se faisant face, et entre eux peut-être une fontaine. — Il a en outre, dans un pénétrant ouvrage², repris la tâche tentée par F. von DUNN en 1859, et réalisé avec un plein succès la reconstitution de l'*Ara Pacis Augustae*, autant que cela est aujourd'hui possible; non seulement il a retrouvé le plan et la construction de ce monument d'importance universelle, mais il a aussi classé les fragments que les fouilles ont mis jusqu'à présent à découvert et qui témoignent d'une ornementation artistique extrêmement riche du monument; puissent bientôt les fragments de reliefs encore encastrés dans les murs de la villa Médicis en être retirés et être complétés soit par les fragments qui se trouvent à Florence, soit par ceux que pourraient nous rendre de nouvelles fouilles.

HÜBNER³ décrit le buste de femme trouvé en 1897 à Elche et qui se trouve maintenant au Louvre. Il a été étudié aussi maintes fois par des savants espagnols et français, en particulier par Pierre Paris. Hübner le tient pour un monument de l'art ibérique ancien exécuté sous l'influence grecque. Les merveilleux ornements de la tête, l'imitation du travail métallique, répondent à la description d'Artémidore dans Strabon. Comme l'influence grecque archaïque ne peut avoir

1. *Die Dioskuren auf Monte Cavallo und Juturna.* Mitteilungen des archäol. Instituts, röm. Abteilung, XV, p. 309-351. Les reproductions et notices sur ce groupe colossal, autant qu'on peut les suivre depuis le moyen âge jusqu'en 1859, ont été soumises à une appréciation critique par A. Michaelis, *Ibid.*, XIII (1898), p. 248-274.

2. *Ara Pacis Augustae.* Texte avec 60 reproductions, 8 pl. phototypiques en un vol. à part. Sonderschriften des öster. archäol. Instituts, II. Wien, A. Hölder, 1902. Cf. aussi le discours de Petersen à la Strassburger Philologenversammlung, 1901, Verhandlungen, p. 102-104. E. Reisch, Wiener Studien, XXIV, p. 425-436, s'écarte de lui en quelques points. W. Amelung, dans les Römische Mitteilungen, XV, p. 198-210, a cherché à donner une explication précise du piédestal de Sorrente, un monument artistique qui, en ce qui concerne l'objet figuré, est de la même famille.

3. *Die Büste von Itici.* Jahrbuch des Kaiserlich Deutschen archäol. Instituts, XIII, 114-134.

exercé son influence en Espagne qu'assez tard, Paris rapportait l'œuvre au IV^e siècle av. J.-C.; de même Hübner à la fin du V^e ou au commencement du IV^e siècle.

H. WILLERS¹ a consacré une étude approfondie aux seaux de bronze, provenant des premiers temps de l'Empire, qui ont été placés dans le grand columbarium découvert à Hemmoor. Non seulement il décrit scrupuleusement les formes et les ornements de ces vases, les compare aux objets analogues trouvés en d'autres régions, et nous donne pour la première fois une sérieuse étude d'ensemble sur l'histoire du seau de bronze dans l'antiquité, mais il élargit considérablement le sujet au point de nous faire un exposé du commerce dans la Germanie non soumise aux Romains, exposé qui pourrait être complété à bien des points de vue. Cet ouvrage remarquable qui, en raison de la générosité des autorités et du propriétaire de la fabrique sur le sol de laquelle ces tombeaux ont été découverts, a pu être édité magnifiquement, et cependant à un prix modique, contient en outre des recherches sur les barres d'argent, déjà connues, que l'on a trouvées à Dierstorf.

Fr. WINTER² a fait une description précise du magnifique trésor en argent découvert dans une villa de Boscoreale, que le baron E. de Rothschild s'est procuré et a offert au musée du Louvre. Seuls le trésor de Bernay, au Cabinet des médailles, et le trésor en argent de Hildesheim, au musée de Berlin, pourraient être comparés avec cette découverte, qui est surtout remarquable par sa conservation parfaite dans son état primitif. Winter prépare un examen comparatif de ces objets précieux, qui nous apportera d'abondantes lumières sur le développement de l'art décoratif.

Enfin, le trésor de Hildesheim a trouvé l'appréciation qu'il mérite dans une publication d'E. PEANICE et de Fr. WINTER³. Ceux-ci racontent la découverte des objets en 1868, traitent de l'origine et de la technique des objets qui le composent, et donnent une minutieuse description de chacune des pièces qui, coulées ou repoussées, trahissent un savoir

1. *Die römischen Bronzeeimer von Hemmoor*. Nebst einem Abhange über die röm. Silberbarren aus Dierstorf, 82 reproductions dans le texte, 13 pl. phototypiques. Hanover; Leipzig, Hahn, 1901.

2. *Die Silberschatz von Boscoreale*. Archäologischer Anzeiger, 1896, p. 74-86. Cf., du même auteur, un article dans : *Die Kunst für Alle*, XII (1897), n° 12, p. 177-183, avec 18 grav.

3. *Der Hildesheimer Silberschatz*, avec 40 pl. phototypiques et 43 reproductions dans le texte. Berlin, W. Spemann, 1901. Cf. Winter, *Archæol. Anzeiger*, XII (1897), p. 115 et suiv., XIV (1899), p. 121-130.

technique supérieur. Tandis que LESSING¹ supposait que ces ustensiles avaient servi à un Romain séjournant en Germanie à l'époque d'Auguste pour son usage personnel et comme service de table, et que ce Romain, après le désastre de Varus ou l'insuccès de Germanicus, les fit enterrer par un serviteur, Winter estime qu'il est vain de rechercher quel en a pu être le possesseur et il est d'avis que ce fut seulement au II^e siècle que le trésor fut apporté en Germanie. SEECK², au contraire, se range avec raison à la première opinion ; il n'y a rien d'étonnant à ce que les pièces ne soient pas toutes de la même époque, quand on sait à quel point les grands personnages romains avaient des goûts de collectionneurs. Le fait que, pour toutes les grandes garnitures, on en a retrouvé la moitié exactement, prouverait que les Barbares se sont partagé les objets, et enfin l'inscription M. AVREL C ne serait nullement un témoignage en faveur du II^e siècle, car ou bien ce serait là l'abréviation du nom de l'artiste, ou bien il s'agirait de M. Aurelius Cotta, un des membres de la famille de grande noblesse qui était déjà éteinte sous Néron.

W. LIEBENAM.

1. Archæol. Anzeiger, XIII (1898), p. 33 et suiv.

2. *Der Hildesheimer Silberfund. Neue Jahrbücher für das klass. Altertum*, IX (1902), p. 400-402.

COMPTES-RENDUS CRITIQUES.

Hans DELBRUECK. *Geschichte der Kriegskunst im Rahmen der politischen Geschichte*. Erster Theil : *Das Alterthum*. Berlin, Stilke, 1900. In-8°, XII-533 pages.

Cette *Histoire de l'art militaire dans le cadre de l'histoire politique* est un livre singulièrement intéressant, qui a les défauts et les qualités des autres travaux de M. D. : trop souvent systématique, audacieux à l'excès, il abonde, d'autre part, en idées nouvelles, originales, dont il faudra désormais tenir compte. Cette première partie, consacrée à l'antiquité jusqu'à la mort de César, est divisée en sept livres; dans la plupart des chapitres, à la suite du texte proprement dit, se trouvent, en caractères plus fins, les preuves détaillées, les discussions et des dissertations sur différents points spéciaux. Nous ignorons presque entièrement l'art militaire de l'époque primitive. L'auteur ne remonte donc pas plus haut que les guerres médiques qu'il étudie dans le premier livre, le plus original de tous; un chapitre est consacré à l'armement et à la tactique des Grecs; M. D. attribue aux Doriens, selon l'opinion commune, le création de la phalange. C'est au sujet des chiffres des armées qu'il s'écarte le plus de la tradition. Au lieu des 110,000 hommes qu'aurait eus l'armée grecque, d'après le récit d'Hérodote, il ramène le nombre des hoplites que les grandes villes grecques pouvaient alors équiper, pour Athènes et pour Sparte à 5,000 chacune, pour Corinthe et pour Thèbes à 2,000 au plus. Quant à l'armée des Perses, M. D. reprend et défend contre des critiques récentes, en particulier contre celles de M. Hauvette, sa théorie d'après laquelle les Perses n'auraient pas eu de supériorité numérique à Marathon et à Platées sur les Grecs; à Marathon, les Perses n'auraient eu que 5 à 6,000 hommes, sans compter les gens non armés; à Platées, ils auraient disposé de 15 à 25,000 soldats en face d'environ 20,000 hoplites grecs; à Salamine, leur flotte aurait été également inférieure à celle des Grecs. La thèse favorite de M. D., à savoir que presque tous les chiffres relatifs aux armées de l'antiquité, surtout aux armées barbares, sont fortement exagérés, est évidemment incontestable; pour les guerres médiques en particulier, on ne saurait sérieusement accepter les chiffres traditionnels, même très réduits; mais faut-il les réduire autant que le veut M. D.? Pour les Grecs, il nous paraît avoir raison; pour les Perses, ses évaluations nous paraissent trop basses; il est impossible d'arriver, sur ce point, à aucune précision. L'exposition que fait M. D. des batailles de Marathon, de Platées, de l'Artémision et de Salamine est naturelle-

ment très systématique et découle de ses évaluations numériques. Le chapitre consacré à la bataille des Thermopyles met bien en relief le résultat purement moral qu'en attendaient les Grecs.

Le second livre a pour titre *les Grecs à leur apogée*. Le premier chapitre expose la tactique des Grecs jusqu'à la guerre du Péloponnèse; elle repose toujours sur l'emploi de la phalange, quoiqu'on commence à comprendre l'importance de la cavalerie et à se servir des différents corps d'infanterie légère. Dans le second chapitre, M. D. approuve les plans militaires de Périclès, en se fondant surtout sur la statistique de la population d'Athènes qu'il a établie précédemment d'après le texte si controversé de Thucydide (II, 13); Athènes n'aurait eu alors qu'environ 36,000 citoyens. Sur ce point, la démonstration de M. D. n'est pas décisive. Les chapitres suivants montrent la transformation graduelle des armées civiques en armées de mercenaires indigènes ou étrangers, les modifications de la tactique au IV^e siècle, les théories militaires de Xénophon et les réformes d'Épaminondas.

Le troisième livre est consacré aux Macédoniens. Après avoir montré l'importance nouvelle de la cavalerie macédonienne et les réformes de Philippe dans l'organisation de la phalange et la combinaison des différentes armes, M. D. étudie les principales batailles d'Alexandre; il estime que l'infanterie des Perses a été partout numériquement inférieure à celle des Macédoniens et qu'il en a été probablement de même de la cavalerie, que l'armée de Porus n'était pas non plus supérieure à celle d'Alexandre. Ces résultats sont très acceptables. Pour la période des diadoques, les principales innovations ont été l'emploi des éléphants et l'allongement graduel de la lance des hoplites, de la sarisse; M. D. rejette l'opinion de Köchly et Rüstow, d'après laquelle la cavalerie serait devenue, à cette époque, l'arme prépondérante et prouve que le rapport numérique de la cavalerie et de l'infanterie n'a pas sensiblement varié.

Avec le quatrième livre commence l'histoire militaire de Rome. M. D. soumet d'abord à une critique très pénétrante les renseignements que nous avons sur l'armée primitive et sur les classes et les centuriés. Signalons quelques-unes de ses conclusions: les centuriés et la division de l'armée en deux légions ne dateraient que de l'établissement du consulat; Rome n'aurait pu disposer, à ses débuts, que de 9 à 10,000 hommes de dix-sept à quarante-six ans; par conséquent, chacune des 106 centuriés, même des dernières classes, n'aurait bien eu, en réalité, qu'environ 100 hommes; il n'y aurait pas eu de dispense du service, même pour les citoyens ne possédant pas au moins 11,000 as. Les chapitres suivants exposent les transformations de la phalange primitive et de l'armement, le système des manipules, les camps, la discipline et les exercices militaires des Romains; sur ce dernier point, M. D. éclaircit très ingénieusement les obscurités du texte de Tite-Live (VIII, 8) en y voyant la description, non d'une bataille, mais de

manœuvres d'exercices. Sur la guerre contre Pyrrhus et sur la première guerre punique, nous manquons de renseignements précis. En revanche, l'étude de la deuxième guerre punique remplit tout le cinquième livre; cette guerre, qui fait époque, voit la fin de l'ancienne tactique et la naissance de la tactique nouvelle qui va donner le monde à Rome. Les victoires d'Hannibal s'expliquent surtout par la supériorité de sa cavalerie, de son corps d'officiers, par sa tactique nouvelle, qui a employé les mouvements enveloppants sur les flancs et l'attaque sur les derrières de la phalange romaine, trop lourde et trop compacte; les victoires de Scipion s'expliquent à leur tour par l'emploi d'une nouvelle tactique, par la division de la phalange en deux lignes; elles supposent des soldats aguerris, exercés, qui ne sont déjà plus des soldats citoyens, mais des soldats de profession.

Le sixième livre a pour titre *les Romains conquérants du monde*. Dans le chapitre consacré aux guerres contre la Macédoine, M. D. montre les défectuosités de la phalange macédonienne, telle que l'avait organisée Philippe V. Il se range à l'opinion courante, qui attribue à Marius l'organisation des cohortes et la nouvelle tactique qui en résulte. Il insiste avec raison sur les qualités remarquables et originales des centurions romains. C'est également avec raison qu'il rejette les chiffres fabuleux attribués par la légende aux armées de Mithridate et de Tigrane. Le récit des campagnes de Crassus et d'Antoine contre les Parthes montre la principale raison des succès de ce peuple, c'est-à-dire la cohésion et son énergie patriotique.

Le septième livre, un des plus intéressants, étudie toutes les campagnes de César. Nous retrouvons dans l'histoire des guerres gauloises l'idée dominante de M. D., à savoir que les chiffres attribués aux armées barbares ont été considérablement exagérés; c'est ainsi qu'il affirme la supériorité numérique de César sur les Helvètes, sur Arioliste, sur les Belges; que devant Alésia il y aurait eu à peu près les mêmes forces des deux côtés, comme le croyait déjà Napoléon I^e. Les données probables de la statistique paraissent confirmer la théorie de M. D. Elle ne diminue pas la valeur militaire de César; les Gaulois étaient aussi braves que les Romains, et César a dû surtout ses succès à la supériorité d'une armée fortement organisée sur des levées d'hommes inexpérimentés. Il ne faut utiliser les *Commentaires* qu'avec les mêmes précautions que le *Mémorial de Sainte-Hélène*. M. D. applique le même procédé de critique à la campagne de Pharsale, et ici encore il paraît avoir raison.

Nous n'avons exposé que les idées principales du travail de M. D.; cette trop courte analyse montre quel profit en pourra tirer, non seulement l'histoire militaire, mais aussi l'histoire politique de la Grèce et de Rome.

Ch. LÉCRIVAIN.

Carl-Albrecht BERNoulli. Die Heiligen der Merowinger. Tübingen, Mohr, 1900. In-8°, xvi-336 pages.

Le livre de M. Bernoulli ne représente ni un tableau d'ensemble des résultats des diverses études critiques entreprises en Allemagne et en France sur les productions hagiographiques de la période mérovingienne, ni une étude historique sur les saints personnages de cette époque. Son caractère est plus général et plus philosophique. M. B. s'est proposé de déterminer, par l'examen d'un certain nombre de vies bien choisies, les traits caractéristiques des diverses conceptions du saint et de sa biographie, du v^e au viii^e siècle. Il a cherché à savoir ce qui caractérisait un saint, aux yeux des contemporains de Clotaire I^{er} ou de Dagobert, et dans quel esprit ont écrit ceux qui tentèrent de conserver la mémoire de ces bienheureux personnages. Les saints de la Gaule mérovingienne ont été légion; leurs vies se comptent par centaines, mais elles se ramènent à un certain nombre de types, que l'auteur passe successivement en revue. Des « mémoires », écrits par les amis ou les disciples des saints¹, comme la *Vita Sancti Severini* d'Eugippius, ou la *Vie de saint Martin* par Sulpice Sévère (cette dernière fortement tendancieuse, parce que le biographe s'est préoccupé de présenter son héros comme l'idéal de la vie monastique), M. B. passe aux vies que l'on pourrait appeler historiques. Ce sont des œuvres littéraires, dont les écrits de Grégoire de Tours constituent le meilleur spécimen². Quelques analyses, très objectives, de biographies de ce genre permettent de se rendre compte des conceptions des auteurs, de la manière dont se mêlent dans leurs écrits l'élément historique et l'élément traditionnel, et de la déformation qu'ils ont pu faire subir, dans un but d'édition, aux personnages dont ils prétendaient retracer l'existence.

Les éléments dont se forment les légendes de certains autres saints, étudiées ensuite par M. B., sont plus nombreux et plus complexes. Il y a eu des emprunts fort curieux aux mythes orientaux et aux traditions germaniques. Les pages consacrées par M. B. à montrer comment il y a dans saint Georges un souvenir de Mithra, comment la Walkyrie Kere-trude s'est métamorphosée en sainte Gertrude, et comment Verena, la déesse féminine des Alamans, est devenue une vierge sainte, sont peut-être parmi les plus intéressantes du volume. A ce groupe légendaire se rattachent les vies de saints dédoublés, ou au contraire confondus,

1. La période de « recherche historique » a suivi chronologiquement dans l'ensemble la période des « souvenirs personnels ». Mais il y a un certain nombre de biographies postérieures à Grégoire de Tours qui rentreraient plutôt dans la première des deux catégories indiquées par M. B. L'idée que l'on se fait d'un saint peut se modifier; mais bien des hagiographes du vii^e ou du viii^e siècle ont connu les bienheureux dont ils écrivirent l'histoire.

2. Il faut ranger dans cette catégorie les *Vies* dont les auteurs ont prétendu faire œuvre de littérateurs, en même temps que de moralistes ou d'historiens, et dont Fortunat représente le type.

comme Martin et Denis, et celles d'un certain nombre de héros locaux, dont l'existence est plus ou moins controvée, mais dont à certaines dates on a senti le besoin de reconstituer, pour ne pas dire de constituer l'histoire¹.

La dernière partie de l'ouvrage se rapporte au culte des saints, aux honneurs rendus à leur mémoire et à leurs miracles posthumes. Une collection d'anecdotes, empruntées spécialement à Grégoire de Tours, fait ressortir le rôle des miracles, dans la vie pour ainsi dire journalière du peuple mérovingien. Le nombre des miracles est grand, mais ils ne sont point très variés. Toujours ce sont des guérisons de malades et d'infirmes², ou des châtiments infligés à ceux qui ne témoignent pas aux reliques le respect qui leur est dû. Ce sont des miracles-types, dont la notion est empruntée le plus souvent au Nouveau Testament; mais cette notion arrive à faire partie intégrante de la conception de la sainteté à l'époque mérovingienne. Il ne faut pas voir, en effet, dans les innombrables récits de miracles qui nous sont parvenus, uniquement des inventions de clercs, désireux de rehausser la gloire de leur patron ou d'attirer à leur église les pèlerins et les donateurs. Aux yeux des hommes du VIII^e siècle, ces prodiges étaient la chose la plus naturelle du monde. Ils ont eu, dans les vertus de leurs saints et dans l'efficacité de leurs amulettes, une foi robuste, capable de résister à toutes les expériences : « J'étais là, » ajoute Grégoire de Tours à la suite d'un récit de miracle, « un prêtre, ma mère et deux autres femmes en ont été témoins, mais, moi, je n'ai pas été jugé digne alors de le voir. »

Ce n'est pas tout d'avoir, pour les Vies de saints, des textes corrects et bien critiqués. Il faut comprendre ces textes. D'autres ont fourni les moyens de connaître la langue des hagiographes ou leurs sources d'information. M. B. a voulu faire connaître leur état d'esprit et la genèse de leurs conceptions, en même temps que l'évolution du genre hagiographique. Son livre fait partie d'une collection d'un caractère plus spécialement théologique; mais il est certain que tous les historiens du haut moyen âge se rendront mieux compte, après l'avoir lu, du caractère d'une importante classe de documents, et comprendront mieux la vie mérovingienne en général.

René POUPARTIN.

1. Peut-être pourrait-on trouver que M. B. passe un peu rapidement (p. 177) sur la question de l'apostolice de l'Eglise des Gaules, et sur les controverses auxquelles elle a donné lieu depuis Hilduin jusqu'à Mgr Bellet. — A propos de saint Denis, l'on regrette de ne point trouver, parmi les témoignages invoqués, le nom de J. Havet à côté de ceux de Köpke et du chanoine Arbellot.

2. M. B. a remarqué avec raison que ce sont toujours les mêmes infirmités qui sont l'objet de guérisons miraculeuses. — Au point de vue de l'histoire des mœurs, il est intéressant aussi de remarquer combien ce sont en général les mêmes procédés qui sont partout employés pour obtenir ces miracles (toucher le tombeau ou le faire toucher par une étoffe, boire du liquide en contenant des parcelles).

Valentin LETELIER. La Evolucion de la historia. Tomo I : *Santiago de Chile.* 1900. In-8°, xiv-354 pages. Tomo II. 1900. 545 pages.

Le Conseil de l'instruction publique du Chili avait mis au concours, en 1886, une question ainsi conçue : « Pourquoi refait-on continuellement l'histoire ? conditions que l'esprit moderne exige dans les œuvres historiques. » M. Valentin Letelier, ancien professeur d'histoire ancienne à l'Institut américain de Santiago et ancien professeur de littérature et de philosophie au lycée de Copiapo, fut séduit par la question. Il étudiait alors le droit politique et administratif, qu'il enseigne aujourd'hui à l'Université nationale du Chili. Il composa un mémoire qui obtint le premier prix, et c'est ce premier travail, considérablement développé et devenu une véritable « histoire de l'histoire », dont il offre aujourd'hui le premier volume au public.

M. Letelier est d'origine française; on ne le saurait point qu'on le devinerait à lire son livre, largement documenté d'ouvrages français et écrit dans un castillan « afrancesado » d'une lecture extraordinairement facile. Nous croyons que M. Letelier fait bien d'écrire au Chili; s'il écrivait en Espagne avec la même indépendance et le même dégagement de tout préjugé confessionnel, il ne tarderait pas à se voir excommunié par une douzaine d'évêques et privé de sa chaire à l'Université. Son livre témoigne de l'immense différence qui existe entre la culture chilienne et la culture espagnole; la différence est tout à l'avantage de la première.

M. Letelier étudie dans ce premier volume les formes primitives de l'histoire : la tradition, la mythologie, la légende, la chronique et termine par un chapitre sur la philosophie de l'histoire, dont la place n'était peut-être pas naturellement indiquée à cet endroit.

M. Letelier a beaucoup lu et connaît bien notre littérature historique; il connaît moins bien l'Allemagne, qu'il paraît avoir vue surtout dans les traductions françaises d'ouvrages allemands. Cependant, il cite Curtius, Mommsen, Kreuzer, Max Müller, Strauss, Nöldeke. Il est au courant des plus récentes publications espagnoles, comme l'excellente étude de M. Menendez Pidal sur la *Légende des sept infants de Lara*. Il aurait pu citer, parmi les livres français, la thèse de M. Bédier sur les *Fabliaux*, où il aurait trouvé de curieux détails sur la genèse et la dispersion des légendes.

Conduit par un véritable esprit scientifique, M. Letelier n'a été arrêté dans son étude critique par aucune considération et a porté l'analyse sur les monuments évangeliques comme sur la légende du Cid. Il s'est beaucoup inspiré de Renan et de Strauss dans cette partie, mais peut-être aurait-il dû se montrer moins exclusif et citer au moins quelques écrivains orthodoxes, comme le P. Didon, par exemple, qui, dans sa *Vie de Jésus*, a traité la question de la rédaction des Évangiles. Nous pensons que les conclusions de Strauss sont plus scientifiques que

celles du P. Didon, mais c'eût été faire preuve d'impartialité que de citer les auteurs les plus éminents du parti adverse. M. Letelier a résumé fort clairement cette question si passionnante et toujours ouverte de la formation des Évangiles; les pages qu'il a consacrées à ce sujet sont peut-être les plus intéressantes de son livre.

Le chapitre relatif à la philosophie de l'histoire retrace les étapes parcourues par la science depuis l'histoire biblique, où l'élément merveilleux ne laisse presque plus de place à l'élément naturel, jusqu'au rationalisme de Montesquieu, de Buckle et de Herder.

On retrouve chez l'auteur la trace de cette grande doctrine moniste, encore presque inconnue chez nous et qui est peut-être l'embryon de la religion future : « L'esprit, dit M. Letelier, fait partie intégrante de la nature au même titre que la chaleur, la lumière et l'électricité, et les phénomènes psychologiques et moraux sont des phénomènes aussi naturels que les phénomènes physiques » (p. 340). Nos cerveaux ne sont que les organes de perception de l'esprit; nous voilà sortis du matérialisme étouffant; nous voilà rentrés dans la lumière.

Le second volume s'ouvre par une étude sur les différentes espèces de témoignages admis en histoire : témoignage oculaire, traditionnel, actuel et virtuel. Cette classification pourrait prêter à quelques critiques; nous reprocherons surtout à l'auteur de répéter ce qu'il avait déjà dit dans son premier volume. Il nous avait déjà parlé de la tradition, de la mythologie, de la légende, de la chronique, pourquoi revenir sur l'ignorance, la partialité et la crédulité des chroniqueurs, ou sur la valeur historique des mythes et des légendes? Ces premiers chapitres sont d'une lecture attrayante et sont curieusement documentés; la légende de sainte Philomène est agréablement contée (p. 159), mais l'on serait tenté de trouver que l'auteur s'attarde trop à combattre le miracle, le mythe et la légende, s'il ne s'adressait à un public de race espagnole, toujours disposé à préférer le merveilleux au réel. M. Letelier rapporte un très curieux exemple de cet esprit « mythopoétique » qui résiste même à l'évidence. La légende de Notre-Dame del Pilar raconte que l'image miraculeuse de la Vierge fut transportée en Espagne et apportée à l'apôtre saint Jacques, l'an 45 de l'ère chrétienne, par les anges qui chantaient les Matines; or, comme les Matines n'ont été établies qu'à la fin du XI^e s., les critiques modernes n'hésitent pas à reporter la légende au plus tôt à cette date. Mais les écrivains espagnols ne s'embarrassent pas pour si peu; Nougues y Secall, historien de Notre-Dame, ne voit rien d'impossible à ce que les anges aient chanté Matines avant que l'Eglise ait institué cet office : n'ont-ils pas pu donner le bon exemple et chanter les premiers ce que l'Eglise a chanté après eux? (p. 127). En présence d'un si aveugle parti pris, M. Letelier est excusable d'avoir multiplié ses attaques et d'avoir détruit sans pitié les légendes de Clavijo et de Las Navas de Tolosa.

Les chapitres VIII et IX sont consacrés à ce que nous appelons les sciences auxiliaires de l'histoire. Ils commencent d'une manière assez

bizarre, par l'invention de l'écriture, et se terminent par la préhistoire et la question des origines de la race indo-européenne. Sauf ce défaut de plan, ces chapitres sont intéressants, quoique parfois un peu superficiels. Il n'était peut-être pas indispensable de narrer les légendes relatives à l'origine de l'écriture, mais il eût été bon d'établir une distinction entre les différents systèmes d'écritures et de montrer comment les hommes ont passé de l'écriture ideo-graphique à la syllabique et à l'alphabetique. Il n'aurait pas fallu oublier les Phéniciens, qui ont probablement inventé cette dernière. Il eût été bon de dire un mot des systèmes d'écriture inventés en Extrême-Orient. M. Letelier connaît les manuels de MM. Reinach, Giry, Cagnat, Langlois et Seignobos, mais il ne cite pas la *Real Encyclopédie* de Pauly, ni le *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, de MM. Daremberg et Saglio, ni l'*Histoire de l'art*, de MM. Perrot et Chipiez, ni les *Antiquités grecques*, de Schœmann, ni l'*Histoire de la divination dans l'antiquité*, de M. Bouché-Leclercq. Tous ces livres lui auraient été d'un plus grand secours que ceux de Dau-nou ou de Lenglet-Dufresnoy. Le paragraphe relatif à l'origine de la race indo-européenne nous paraît moins bien documenté que les autres; il nous semble difficile d'admettre « que les crânes des habitants actuels de la France soient du même type que les contemporains du mammouth et du rhinocéros. » M. le Dr Paul Girod arrive à des conclusions toutes différentes dans son ouvrage récent sur *l'Age du renne*.

Le livre III forme la conclusion et s'attache à distinguer l'histoire de la sociologie. M. Letelier montre très bien les défauts de l'école doctrinaire et les mauvais effets de la crédulité, mais peut-être n'a-t-il pas lui-même toutes les qualités de l'historien. Il nous parle (p. 406) « de la dépravation des mœurs de Louis XIV, de son impudence morale, de son arrogance politique, de son fanatisme, de son intolérance et des suggestions de ses maîtresses et de ses confesseurs. » Est-ce bien sur ce ton que l'histoire doit parler de Louis XIV? M. Letelier est nettement déterministe. Libre en tant qu'individu, l'homme est pour lui le jouet des événements; les grands hommes n'agissent sur les peuples qu'en accélérant leur marche dans la voie où ils s'étaient déjà engagés d'instinct; Jésus et Mahomet auraient pu ne pas exister, rien n'eût empêché l'avènement du christianisme et de l'islamisme. M. Letelier croit fort à la sociologie; il la divise en statique et dynamique; il estime qu'elle est appelée à déterminer scientifiquement les causes et les lois des phénomènes sociaux. Nous avouons ne pas voir aussi clairement que M. Letelier la différence entre ce qu'il appelle l'histoire et ce qu'il appelle la sociologie. Les institutions et la vie économique des peuples nous semblent être du domaine de l'histoire aussi bien que les événements de leur vie politique ou intellectuelle, et ce serait, à notre sens, mutiler l'histoire que de lui retirer l'étude des civilisations et la psychologie des collectivités.

Le livre de M. Letelier est plein de faits et constitue dans un pays neuf un utile instrument de propagande rationaliste, mais les ouvrages

de ce genre, sortes d' « Arts historiques » où l'on prétend déterminer le champ de la science, lui mesurer l'espace, lui tracer des règles, n'auront jamais, nous le craignons, qu'une valeur bien secondaire à côté des œuvres d'un maître vrai qui aura su tout simplement voir, comprendre et peindre.

G. D.

Rafael ALTAMIRA Y CREVEA. **História de España y de la civilización española.** T. I. Barcelona, 1900. 4 vol. in-12, 630 pages.

Quelques patriotes espagnols ont compris quelles énormes lacunes présente la culture nationale et font les plus louables efforts pour donner à l'enseignement des instituts et des universités une direction vraiment méthodique et scientifique.

L'enseignement des instituts n'est point mal conçu et ne donne pas de résultats plus mauvais qu'ailleurs quand il est confié à des hommes consciencieux, mais il a partout le grave défaut que nous reprochons à notre enseignement primaire ; il ne fait guère appel qu'à la mémoire et ne s'occupe pour ainsi dire pas de l'éducation du jugement. Le professeur lit et commente un manuel (*libro de texto*) dans lequel les élèves croient volontiers et où parfois il croit lui-même toute la science enclose.

Les livres classiques sont, en général, d'une faiblesse extrême, et, avec de pareils éléments, toute refonte des programmes, toute réforme officielle est condamnée à un échec certain.

M. Rafael Altamira y Crevea, professeur à l'Université d'Oviedo, a entrepris de doter l'enseignement secondaire d'un bon manuel d'histoire espagnole. Il vient d'en publier la première partie, et ce premier volume permet d'espérer qu'un plein succès couronnera ses efforts.

Avec une grande modestie, M. Altamira rend hommage à ses devanciers et cite les noms de Tapia, de Morón, de Picatoste, de Sanchez Casado et de Moreno Espinosa, qui ont essayé, avec plus ou moins de bonheur, de tracer un tableau général de l'histoire nationale.

Mieux armé certainement que ses devanciers, connaissant très bien les archives et les bibliothèques de la Péninsule, très au courant des travaux faits à l'étranger, M. Altamira nous donne un manuel bien documenté, bien divisé, écrit sans emphase et sans parti pris ; cent vingt-huit gravures d'après les monuments ajoutent encore à l'intérêt de l'ouvrage. Nous regrettons seulement que l'exécution matérielle ne soit pas meilleure et que l'auteur ait renvoyé au second volume l'index bibliographique qu'il nous promet. La bibliographie espagnole est très mal connue chez nous, l'indication des sources de l'histoire d'Espagne au moyen âge nous eut été fort utile.

M. Altamira étudie dans ce premier volume les origines, les périodes romaine, gothique et arabe et la reconquête. Il s'arrête à l'avènement de Ferdinand et d'Isabelle. A côté du récit des événements politiques,

il a consacré de longues pages à l'étude des institutions, de l'état social, de la littérature et des arts. De là le titre de son ouvrage : *Histoire de l'Espagne et de la civilisation espagnole*.

Le caractère scientifique de son œuvre se marque dès les premières pages par un chapitre sur la géographie de la Péninsule, où bien des idées fausses, admises par un grand nombre d'historiens nationaux, reçoivent un démenti catégorique. M. Altamira estime, par exemple, que l'augmentation de la population est en Espagne un fait tout moderne, et que, pendant la plus grande partie de son histoire, l'Espagne a été très peu peuplée.

M. Altamira donne sur les différents âges de la période préhistorique des détails généraux qui seront considérés en Espagne comme très nouveaux et peut-être comme hérétiques ; malheureusement, l'étude des gisements préhistoriques en Espagne est encore trop peu avancée, et l'auteur n'a pu spécialiser son travail autant qu'il l'aurait désiré. Il a plutôt tracé un tableau de l'âge préhistorique en général que de cet âge en Espagne.

Déjà plus fournis et plus intéressants sont les paragraphes consacrés aux Ibères, à leur organisation sociale, à leurs mœurs, à leur religion. L'auteur connaît les travaux de Hübner, de Cartailhac, de Vinson, du P. Fita.

A l'époque romaine est consacré un substantiel chapitre où sont traitées, dans un esprit vraiment critique, les questions les plus délicates, telles que la romanisation de la Péninsule, le régime municipal hispano-romain, la religion officielle de Rome et d'Auguste. L'apparition du christianisme est signalée comme un fait important, mais l'auteur lui laisse sa valeur relative dans l'histoire générale et n'abdique pas devant lui son droit à la critique.

L'histoire des Visigoths est présentée avec beaucoup de soin et de clarté et pourra être consultée avec fruit. M. Altamira a raconté très impartiallement l'histoire d'Herménégilde, dans lequel il voit plutôt un rebelle ambitieux qu'un martyr ; il donne d'intéressants détails sur la civilisation des Goths, mais peut-être a-t-il cédé à la tentation très naturelle de grandir le rôle de ces fondateurs de l'autonomie espagnole. Les Visigoths restèrent en somme horriblement barbares et vécurent jusqu'à Chindaswinthe campés en ennemis au milieu des populations ibères et romaines. En face de ces guerriers, c'est l'Église qui représente l'élément civilisateur ; mais, quand l'orthodoxie a triomphé, l'Église devient persécutrice et ajoute encore par son fanatisme à la rigueur du joug visigoth.

La conquête musulmane, dont M. Altamira rétablit l'histoire scientifique, amena un réel adoucissement dans la condition des habitants de l'Espagne. L'islamisme arabe n'a pas été, comme l'islamisme turc, incompatible avec la science et le progrès. A côté des croyants, dont la ferveur faisait la force des khalifés, il y avait une haute société musulmane, d'esprit assez philosophique, très éprise de science et d'art et

assez dégagée de préjugés religieux pour reconnaître aux femmes le droit à la culture la plus raffinée.

Si brillante que soit la civilisation hispano-arabe, les sociétés chrétiennes qui s'organisèrent dans le nord de l'Espagne ne tardèrent pas à affirmer leur supériorité morale. Du VIII^e au XI^e siècle se fondent le long des Asturias et des Pyrénées de petits États chrétiens dont la vie mouvementée donne à l'histoire de l'Espagne au moyen âge une variété extraordinaire. Du royaume des Asturias procèdent le Léon et bientôt la Castille et le Portugal. Les Vascongades et la Navarre, d'abord unies, ébauchent un État basque, qui se fractionne bientôt. L'Aragon et la Catalogne complètent la liste des États chrétiens qui, au XI^e siècle, occupent tout le nord de la Péninsule, de l'Atlantique à la Méditerranée.

Nulle part la diversité des législations n'a fait l'individu plus libre et la vie plus intense. — Dans l'Europe du moyen âge, l'Espagne représente une sorte de colonie où le christianisme et l'islamisme luttent corps à corps, où tout concourt à exalter les énergies. Les hommes y vivent d'une vie tragique, enfiévrée, révolutionnaire, ennoblie par le danger, toute faite d'aventures, vouée à la haine de tout jong et de toute contrainte. La foi elle-même est impuissante à gouverner ces hommes indomptables, et dans leurs institutions, dans leurs mœurs, dans leur poésie respire l'individualisme intransigeant dont le *Cid de Bivar* est le représentant épique.

Il y a là une Espagne tout à fait ignorée chez nous, que M. Altamira connaît très bien, une Espagne agissante, folle d'honneur et de liberté, dont il a, avec une science très étendue, raconté les prouesses et dépeint la civilisation. Nous recommandons tout particulièrement à l'attention de nos collègues français les pages relatives à la féodalité en Espagne, à l'art roman, à l'art gothique, à la littérature en Castille et en Catalogne.

Nous souhaitons à M. Altamira de garder pour la seconde partie de son ouvrage la netteté de vues et le sang-froid qui lui seront si nécessaires pour marcher droit au milieu des mirages qui l'attendent lorsqu'il essaiera de retracer l'histoire d'Espagne aux quatre derniers siècles.

G. DESDEVISES DU DEZERT.

Eugène HUBERT. Les Garnisons de la Barrière dans les Pays-Bas autrichiens (1715-1782). Étude d'histoire politique et diplomatique. Bruxelles, Lebègue, 1902. In-4°, II-399 pages.

Le système de la Barrière, inaugurée en Belgique par le traité d'Utrecht, a été le sujet de nombreuses études. Mais elles se rapportent toutes aux côtés diplomatiques et militaires de la question, en négligeant le fonctionnement interne et les rapports qui existaient entre les

garnisons hollandaises d'une part, les autorités civiles et la population belge de l'autre. Cette lacune, M. Hubert, le professeur bien connu de Liège, a cherché, — et, disons-le de suite, a réussi, — à la combler. Il va sans dire que, dans cette intention, il a réuni la plus grande quantité de matériaux possible en dépouillant, non seulement les archives centrales du royaume, mais encore les archives locales des villes de l'ancienne Barrière, ainsi que celles de Gand, de la Haye et de Leyde, sans parler des brochures et des livres imprimés. Le tout a été trié et ordonné avec la perspicacité, l'application et la sévérité de méthode propres à M. Hubert. Cependant la voix du patriotisme et de la conscience humanitaire n'est jamais étouffée par le travail froid et fatigant du savant; elle anime les pages souvent consacrées nécessairement à des détails minimes.

Il résulte de l'admirable étude de M. Hubert que la présence des troupes étrangères, confessant une religion différente, aux Pays-Bas autrichiens, loin d'être aussi bienfaisante que plusieurs auteurs ont voulu le prétendre, a été une source intarissable de malentendus, de démêlés souvent fort acerbes et de haine. Le désaccord et l'aigreur datent du début de l'occupation, avant même que le traité de la Barrière fut signé. La bigoterie catholique des Belges et la propagande protestante des Hollandais, même leur désir d'accorder l'entrée des temples militaires à leurs coreligionnaires belges amenaient nécessairement des conflits. De fréquents mariages mixtes excitèrent la colère du clergé. Les autorités militaires hollandaises se mêlent constamment des affaires de police dans les villes où leurs soldats résident, et, dans les nombreuses rixes entre ceux-ci et les bourgeois, les commandants hollandais maltraitent ceux-ci, tandis qu'ils relâchent les militaires coupables avec la plus grande indulgence. Ils se permettent des arrestations arbitraires et prétendent punir eux-mêmes les habitants accusés d'avoir excité des garnisaires à la désertion. Ainsi, ils empiètent souvent sur les droits incontestables du gouvernement autrichien. Ils s'affranchissent des droits d'entrée belges, et, à l'occasion, tuent les douaniers; ils osent même imposer des taxes aux marchandises qui passent sous leurs canons, comme de simples chevaliers-brigands du moyen âge. Ils élèvent des fortifications sur les propriétés des bourgeois sans les dédommager. Ils exercent les droits de chasse et de pêche où bon leur semble, et ils inondent le pays pour étendre leurs viviers. Leurs soldats exercent des métiers en dehors des corporations. Ils infligent des violences gratuites aux bourgeois et même aux fonctionnaires publics. Surtout les nombreux changements de garnison sont marqués par des brutalités et des désordres de tout genre, abstraction faite de la circonstance que, à leur départ d'une ville, les Hollandais évitent soigneusement d'y payer leurs dettes. Les États généraux font la sourde oreille à toutes les réclamations du gouvernement belge et prennent, à tort ou à raison, le parti de leurs compatriotes. Tout cela était d'autant plus intolérable que les Hollandais laissaient s'écrou-

ler les fortifications et, le cas échéant, défendaient très mal les places confiées à leur garde. Bref, cette tutelle étrangère, déjà humiliante en elle-même, inefficace d'ailleurs, a été un vrai malheur pour la Belgique du XVIII^e siècle. Elle n'a pas même porté bonheur aux Hollandais, dont elle a rendu le nom odieux aux Belges pour bien longtemps.

De nombreuses pièces justificatives augmentent encore la valeur de l'excellent livre de M. Hubert.

M. PHILIPPSON.

Histoire de l'armée d'Italie, 1796-1797, de Loano à février 1796, par G. FABRY, lieutenant au 104^e régiment d'infanterie. Paris, Honoré Champion, 1900. 2 vol. in-8°.

Bien que n'étant pas un des officiers attachés à la Section historique de l'état-major général, M. le lieutenant Fabry s'est visiblement inspiré de la méthode et des procédés mis en œuvre par cette Section pour la publication de ses volumes, intitulés quelque peu improprement : Histoire de telle ou telle campagne.

Ce n'est à vrai dire qu'un recueil de documents, précieux assurément, et qui, si la publication en avait été entreprise il y cinquante ans, offrirait aujourd'hui aux travailleurs une collection d'une richesse incomparable qui leur épargnerait bien des recherches et des copies et couperait court à certaines velléités d'interdire les communications au public studieux qui traversent parfois la cervelle de quelque officier de la Section historique.

Mais il n'y a guère que dix ou douze ans que fut amorcée cette publication et, si elle est forcément incomplète comme étendue, peut-on dire qu'elle soit plus complète comme œuvre historique ? Évidemment non ; ce ne sont là que des matériaux amenés à pied d'œuvre, et les historiens de l'avenir auront à les scruter, à les interpréter, à rapprocher, contrôler et aussi à employer. Malgré le nombre considérable de volumes déjà parus et l'importance de leur format, l'histoire des campagnes de 1799 en Égypte, d'Italie en 1800, et celle des campagnes de 1805, 1806, 1809, 1812 et 1813 sera encore à faire.

M. le lieutenant Fabry, qui, après M. le capitaine J. C., s'est attaché à la campagne de 1796 en Italie, a-t-il su s'élever plus haut qu'à la mise à jour toute sèche du document ? On ne saurait nier qu'il a fait quelque effort pour relier ensemble les diverses pièces, la plupart inédites, qu'il a su découvrir tant aux archives de la Guerre que dans les papiers de la famille Masséna, qui lui ont été, paraît-il, libéralement communiqués. Si sommaire que soit son récit, il y a un récit, un texte qui lui est bien personnel. Si succinctes que soient ses réflexions, il y a des réflexions qui émanent bien de lui et qui ne sont ni déplacées ni inutiles. Il a donc fait plus et mieux que ses modèles de la Section

historique, en exceptant toutefois M. le capitaine de la Jonquière, qui, dans ses études sur l'expédition d'Égypte, a moins sacrifié que d'autres à la manie, au fétichisme du document et a su mettre de l'esprit critique dans son œuvre et opérer des comparaisons avec les autres sources. Cela veut-il dire que M. Fabry ait en outre fait une œuvre réellement intéressante? Nous voudrions pouvoir le dire, car « le délire d'un soldat qui rêve au bonheur de sa patrie a quelque chose de respectable. » Force nous est bien toutefois d'avouer que de la lecture de ces deux gros volumes, si inédits que soient les documents qu'ils renferment, il ne ressort pas une contribution majeure à la connaissance des événements de guerre en Italie en 1796. Ce n'est sans doute qu'un commencement, puisque le titre annonce un travail sur *l'Armée d'Italie en 1796-1797* et que les volumes présents ne traitent que de novembre 1795 à février 1796. La période comprise entre ces deux dates est une des moins intéressantes, et l'on peut s'étonner que l'auteur ait commencé par elle au lieu d'en aborder de suite d'autres, plus vivantes. En effet, le livre débute au lendemain de Loano, victoire importante, bataille curieuse à étudier, où Masséna et Augereau surent déployer des qualités tactiques de premier ordre, et si elle n'eut pas de conséquences utiles, si elle demeura stérile, la faute en fut au verbeux Schérer, qui discourut, temporisa, au lieu d'agir. Mais, pour connaître les péripéties de cette bataille, il faut se reporter au bel et conscientieux ouvrage de M. le colonel Krebs sur les *Campagnes des Alpes*, et M. Fabry ne nous en apprend rien.

De même, il laisse le lecteur à ce mois de février 1796, où le Directoire, lasse des perpétuelles doléances et de l'inaction de Schérer, va le rappeler et mettre à sa place, à la tête de l'armée d'Italie, le jeune général Bonaparte, auteur de plusieurs plans hardis que Schérer s'est refusé à exécuter et qui semblent pourtant pleins de promesses.

Sur quoi donc nous renseigne l'œuvre de M. Fabry? Sur l'indiscipline de l'armée, sur les négociations avec Gênes ou avec la Sardaigne et sur la persistante inaction de Schérer, pour laquelle M. Fabry se montre fort indulgent. On avouera que c'est peu, et, en conscience, nous n'y découvrons rien de plus. Car il est certain que les événements militaires qui se produisirent à l'avant-garde, non plus qu'à la division Augereau, dans le courant de janvier 1796, ne auraient avoir d'influence sur les mouvements ultérieurs, prélude et préparation de la rapide campagne de Bonaparte qui, en quinze jours, abat la monarchie sarde, occupe le Piémont, rejette les Autrichiens au delà du Pô, et, en un mois, conduit le jeune vainqueur à Milan pour y sonner le réveil de l'Italie.

M. Fabry, qui est fort laborieux, qui a publié antérieurement des volumes très nourris sur la *Campagne de Russie en 1812*, ne voudra pas s'en tenir là, et, puisant dans les trésors de famille de l'illustre Masséna, puisqu'il a la bonne fortune de pouvoir le faire, saura nous apporter un contingent de pièces de nature à éclairer bien des points

restés encore obscurs de cette admirable lutte d'avril à mai 1796, où Bonaparte fut si puissant, si actif et si heureux, où Masséna et Augereau furent si grands, où chaque étape de nos soldats est jalonnée par les noms retentissants de Dego, de Mondovi et de Lodi.

Félix BOUVIER.

Storia del Reggimento di Susa e suo ingresso a Nizza in avanguardia Austriaca sotto il commando del conte Cais di Pierlas, alli 11 maggio 1800, par Eug. CAIS DI PIERLAS. Torino, tipografia Pietro Gerbone, 3, via Gaudenzio Ferrari, 1900. 4 vol. in-8°, avec 4 portraits.

La bataille de Marengo, dont on célébrait naguère le centenaire à Alexandrie, a si bien fixé l'attention, que tous les événements qui la précédèrent ou la suivirent sont à peu près restés dans l'ombre, même le siège de Gênes, où Masséna, déjà vainqueur à Zurich, fut si stoïque et si grand. C'est à peine si l'on accorde un regard à la défense des frontières de France par Suchet, et l'on n'en connaît guère les diverses péripéties.

Seuls peut-être les historiens de profession savent que l'armée autrichienne du baron de Mélas, après avoir bloqué Masséna et Soult dans Gênes, s'avanza victorieusement sur le Var et s'empara de la ville de Nice, qu'elle occupa pendant plusieurs semaines. C'est ce que révèle plus clairement, avec plus de détails, un livre paru à Turin, où l'auteur, M. le comte Eugène de Pierlas, aujourd'hui décédé, retrace les faits d'armes du régiment de Suse, dont son aïeul était le colonel en 1800, et qui précisément s'empara de Nice le 11 mai 1800 et y séjourna jusqu'au 29 mai, jour où le général autrichien Elsnitz, qui y commandait en chef, dut se replier par le col de Tende sur Alexandrie afin d'y renforcer Mélas dans les plaines de Marengo.

Dans cet intervalle, le régiment de Suse présida à la réorganisation de l'administration locale de Nice, accueillie, paraît-il, avec gratitude par la population.

Toutefois, si les Français avaient repassé le Var, des garnisons tenaient encore dans le château de Villefranche et au fort Montalban, où elles résistèrent jusqu'au bout aux Autrichiens.

Ceux-ci voulurent déloger Suchet de la ligne du Var et attaquèrent à trois reprises, le 13 mai, le 22 mai, les 26 et 27 mai, la tête de pont française, mais ils échouèrent constamment, malgré les efforts du colonel de Pierlas à la tête du régiment de Suse. On apprenait alors le passage du Saint-Bernard par Bonaparte, la descente de l'armée de réserve en Italie, et Suchet rentrait dans Nice évacué, où le drapeau tricolore fut arboré de nouveau, salué sans doute des mêmes acclamations populaires qui avaient accueilli le retour des Autrichiens et des Sardes.

C'est cette page d'histoire peu connue qu'on lira avec intérêt dans le livre de M. de Pierlas, qui, on le voit, dépasse les limites d'une simple monographie régimentaire et est une véritable et utile contribution à l'histoire de cette campagne de 1800, sur laquelle, un siècle après, la pleine lumière n'est point faite encore et qui, cependant, est plus féconde que tout autre en enseignements comme en résultats de toute sorte.

Félix BOUVIER.

Karl Marx. **La lutte des classes en France (1848-1850)**, traduit par Léon REMY. Paris, Schleicher, 1900. In-8°, 362 pages.

On a réuni dans cette traduction, bien faite et claire, deux séries d'articles : les premiers, sur la lutte des classes, parurent en 1850 dans la *Neue Rheinische Zeitung*; la seconde partie, sur le 2 décembre, fut publiée en 1852 par une revue mensuelle de New-York, la *Révolution*. Écrits au lendemain des événements, ce sont des articles de polémique plutôt que des études impartiales; mais on les lit avec intérêt, parce que Marx y applique pour la première fois au détail des faits contemporains sa conception matérialiste sur l'histoire. Son ouvrage montre et l'utilité de ce point de vue et le danger de toute explication exclusive des faits historiques. Il a bien indiqué l'influence des questions économiques sur la politique dans les mouvements qui suivirent les journées de février : les efforts de la bourgeoisie riche pour retrouver sous la forme républicaine la prépondérance acquise sous Louis-Philippe, les lois de réaction promulguées dans ce but, la succession des crises commerciales et des retours de prospérité, leur effet dans la vie publique pendant quatre ans, tout cela est exposé avec autant de finesse que d'exactitude. Le récit est vivant, sévère pour tous les acteurs, quelquefois amusant, par exemple dans le tableau de la décomposition du parti royaliste en 1851. — Mais l'auteur oublie l'action des forces morales ; l'idéalisme social des hommes de 1848, l'importance de la question religieuse, tout cela est négligé ou méconnu. Son exclusivisme l'empêche de comprendre l'union qui s'établit peu à peu, en 1850 et 1851, entre tous les partisans de la république et de la libre-pensée, bourgeois riches, petits bourgeois, ouvriers ou paysans. L'esprit de système le conduit à créer des personnages abstraits, tels que « le bourgeois », sorte de fantoche toujours affolé, bête et lâche, ou « le paysan », véritable Protée dont il s'épuise à concilier les caractères contradictoires. En somme, il en est de la lutte des classes comme de la loi des trois états, ou de la lutte des races, ou de l'influence des milieux ; ce sont des notions utiles, commodes, qui renferment une part de vérité, mais les penseurs qui les ont découvertes se trompent en voulant expliquer par une cause unique la prodigieuse complexité des actions humaines.

Georges WEILL.

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES.

1. — Bibliothèque de l'École des chartes. 1904, janvier-juin. — H. OMONT. Notice sur les manuscrits originaux et autographes des œuvres de Brantôme conservés à la Bibliothèque nationale (on connaît maintenant trois ou quatre rédactions successives et différentes pour les *Vies des grands capitaines*, les *Rodomontades espagnoles* et le premier livre des *Dames*. Toutes sont actuellement réunies à la Bibl. nat. Description des mss., de ceux qui sont à Paris et en province). — L.-H. LABANDE. Antoine de la Salle; nouveaux documents sur sa vie et ses relations avec la maison d'Anjou; 1^{er} art. (beaucoup de faits nouveaux). — ERNEST LANGLOIS. Quelques œuvres de Richard de Fournival. — CH. DE LA RONCIÈRE. Le premier routier-pilote de Terre-Neuve, 1579 (par le capitaine basque, Martin de Hoyarsabal; la nomenclature qu'il emploie fournit un argument de plus pour prouver que les Français ont fait la pêche à Terre-Neuve dès le XVI^e siècle, bien avant qu'aucun Anglais ait mis le pied dans l'île). — L. DELISLE. Les heures de Jacques Cœur (aujourd'hui à Munich; mais le Jacques Cœur auquel ces heures ont appartenu n'était pas sans doute l'argentier de Charles VII, mais son petit-fils). — C. BOURGIN. L'incendie de la Bibliothèque nationale et universitaire de Turin. — MAURICE CROISSET. Notice sur la vie et les travaux de M. Gaston Paris. — Bibliographie : Abbé V. Carrière. Rôle et taxes des fiefs de l'arrière-ban du bailliage de Provins, en 1587. — A. Roserot. Dictionnaire topographique du département de la Haute-Marne, comprenant les noms de lieux anciens et modernes. — Vicomte Henri de Mazières-Mauléon. Le régime municipal en Berry, des origines à 1789 (travail de compilation fait avec peu de critique et sans fait nouveau, sans aucune idée neuve). — J. Soyer. Les actes des souverains, antérieurs au XV^e siècle, conservés dans les archives départementales du Cher (fait connaître quarante-sept actes allant de 1107 à 1361, tirés du fonds de l'abbaye de Saint-Satur-sous-Sancerre). — Diplomatum regum et imperatorum Germaniae tomus III pars posterior. Heinrici II et Arduini diplomata. — W. Lippert. Die deutschen Lehnbücher (travail consciencieux, mais où il n'y a rien de bien intéressant à prendre). — Documents sur l'Escalade de Genève, 1598-1602. — G. Romano. Niccolò Spinelli da Giovinazzo, diplomatico del sec. XIV (bon). — E. Langlois. Table des noms propres de toute nature compris dans les chansons de geste imprimées. — C. Liégeois. Gilles de Chin; l'histoire et la légende (intéressant et utile). — Alph. Bayot. Le roman de Gillion de Trazegnies. — G. Grenet. Jean Bertaut, 1552-1661 (bon). Jean Bertaut, qui mourut évêque de Sées, représente

la transition de la Renaissance au classicisme). — Chronique. Nécrologie : Auguste Molinier. Discours prononcés par Paul MEYER (on a cru devoir y faire des coupures) et par Jules Roy. — Anatole de Barthélémy; discours prononcés par MM. COLLIGNON, OMONT, DURRIEU, L. DELISLE. — La série L des archives départementales. — Projet de réorganisation des archives de France (proposition de loi rapportée à la Chambre des députés; à la suite, une lettre de Paul Meyer, directeur de l'École des chartes, montrant que, pour cette École la réorganisation proposée n'atteindrait pas son but). — Liste des nonces envoyées en France de 1524 à 1592. — Juillet-août. L.-H. LABANDE. Antoine de la Salle; nouveaux documents sur sa vie et ses relations avec la maison d'Anjou. — A. BONET. Notice sur deux manuscrits carolingiens à miniatures exécutés à l'abbaye de Fulda. — H. OMONT. Diplômes carolingiens et autres documents concernant les abbayes d'Amer et de Camprodon, en Catalogne, 843-1017 (deux diplômes de Charles le Chauve pour Amer, 843 ou 844 et 860; un de Charles le Simple pour la même abbaye, 922; un de Louis d'Outre-Mer pour Camprodon, 952, etc.). — L. DELISLE. Philippe-Auguste et Raoul d'Argences, abbé de Fécamp (publie quatre chartes relatives à Boissi-Mauvoisin et où figure frère Guérin, plus tard évêque de Senlis). — Bibliographie : *Comte Bertrand de Broussillon. La Maison de Laval, 1020-1605* (cinq volumes remplis de faits). — P. GUÉRIN. Recueil des documents concernant le Poitou, contenus dans les registres de la chancellerie de France; t. IX : 1447-1456 (remarquable). — J. DELAVILLE LE ROULX. Les Hospitaliers en Terre Sainte et à Chypre, 1100-1310.

2. — Revue des Études historiques. 1904, septembre-octobre. — Robert LAVOLLÉE. Le « secrétaire des Mémoires » de Richelieu (les *Mémoires* de Richelieu, au moins depuis 1624, ne sont pas de lui; ils sont l'œuvre de son secrétaire, et ce secrétaire n'est autre qu'Achille de Harlay, baron de Sancy, évêque de Saint-Malo de 1631 à 1646; c'est ce qui explique que Vittorio Siri ait pu désigner les *Mémoires* de Richelieu sous le titre : *Historia manoscritta del vescovo di San Malo*. Biographie de l'évêque de Saint-Malo; ses rapports étroits avec Richelieu). — Amédée BRITSCH. Philippe-Égalité avant la Révolution; suite et fin. — Charles PRIEUR. Eustache Deschamps, maître de la léproserie de Fismes (un procès relatif à cette léproserie, dont Deschamps obtint la maîtrise en 1382, permet de fixer la mort du poète à une date de peu antérieure au 26 mars 1405; on peut croire qu'il mourut dans le courant de l'année 1404, ce qui permet de fixer à 1344 la date de sa naissance).

3. — Revue d'histoire diplomatique. 18^e année, 1904, n° 3. — G. GALLAVRESI. Le prince de Talleyrand et les affaires d'Italie au Congrès de Vienne (obligé de marcher de concert avec Metternich, Talleyrand fit cependant son possible pour empêcher l'Autriche de s'étendre dans toute l'Italie. Il sacrifia Venise parce que personne alors, dans le Con-

grès, ne voulait songer à rétablir une République, mais il défendit la Sardaigne et, s'il fut l'adversaire de Murat, ce fut pour empêcher l'Autriche de le renverser un jour et de s'emparer de sa couronne). — Ola HAUSSON. Le Journal de la mère adoptive de Bernadotte; un despote éclairé, 1782-1789 (à propos du t. II, qui va jusqu'en 1789). — Marquis DE BARRAL-MONTFERRAT. La doctrine de Monroe et les évolutions successives de la politique étrangère des États-Unis, 1873-1903; fin (politique des États-Unis avec l'Espagne; hypocrisie de l'action américaine dans l'affaire de Cuba; la victoire des États-Unis eut pour conséquence de les faire entrer dans la « phase mondiale » de leur évolution politique). — FREDRIK-BAJER. Les entrevues de Martin Hübner avec le duc de Choiseul en 1759 (analyse le rapport envoyé par Hübner au comte Bernsdorff, sur ses entretiens avec Choiseul; celui-ci désirait entrer en pourparlers avec l'Angleterre en vue de la paix). — M^e C.-B. FAVRE. Politique et diplomatie de Jacques Cœur; fin. — Fleury de SAINT-CHARLES. L'accord franco-anglais et l'Europe. — N^o 4. Comte G. de MUN. Un frère de Mazarin : le cardinal de Sainte-Cécile, 1607-1648 (exposé avec agrément par quel génie d'intrigue Michel Mazarin réussit, avec et malgré le pape, avec et malgré son frère, à se faire nommer général des Dominicains, archevêque d'Aix et cardinal. Type curieux « d'enfant gâté aux allures d'aventurier parvenu »). — A. RAFFALOVITCH. La seconde occupation de Francfort en 1796 et la convention secrète de brumaire an V (d'après les documents publiés par la Société d'histoire de Francfort). — Léon MINOT. Isabelle de France, reine d'Angleterre, comtesse d'Angoulême, duchesse d'Orléans, 1389-1409; 1^{er} art. (jusqu'au mariage avec Richard II). — P. COQUELLE. Sébastiani, ambassadeur à Constantinople, 1806-1808 (utilise quelques documents tirés des archives du ministère des Affaires étrangères à Paris). — DURAND-LAPIE. Un roi détrôné réfugié en France : dom Antoine I^r de Portugal, 1580-1595; suite.

4. — Revue d'histoire moderne et contemporaine. Tome VI, n^o 4, 15 octobre 1904. — Ph. SAGNAC. De la méthode dans l'étude des institutions de l'ancien régime (intéressant; à lire et à retenir). — Hubert BOURGIN. L'histoire économique de la France, de 1800 à 1830. État des travaux et questions à traiter. — Comptes-rendus : *Richard Waddington*. La guerre de Sept ans. Histoire diplomatique et militaire; t. II et III (l'auteur utilise beaucoup de documents, inédits pour la plupart; l'histoire militaire est trop touffue; l'histoire diplomatique assez confuse. Important néanmoins, car c'est le premier ouvrage que nous possédions en France sur cette histoire, si embrouillée). — Abbé Uzureau. Pouillé du diocèse d'Agen imprimé en 1783 par ordre de l'évêque. — Émile Longin. Journal des campagnes du baron Percy, chirurgien en chef de la grande armée, 1754-1825 (notes assez copieuses sur la campagne de Pologne et de Prusse, 1806-1807; l'ouvrage s'arrête brusquement à la date du 28 janvier 1809. Ce journal, très incomplet, a l'avantage d'avoir été rédigé au jour le jour et de n'avoir pas été écrit

pour être publié). — N° 2, 15 nov. P. CARON. Les sources manuscrites parisiennes de l'histoire de la Révolution de 1848 et de la deuxième République. — Comptes-rendus : A. Lebey. Le connétable de Bourbon (démarrage de Mignet). — H. Wallon. La Chambre de commerce de la province de Normandie, 1703-1791 (remarquable). — Général Doguereau. Journal de l'expédition d'Égypte, publ. par C. de la Jonquière (très bonne édition de mémoires rédigés peu après les événements et d'après des notes prises sur le vif). — P. Ginisty. Paris en révolution, 1871 (notes intéressantes et vivantes).

5. — Bulletin critique. 1904, 5 octobre. — Ignace de Daellinger. La Papauté; son origine au moyen âge et son développement jusqu'en 1870; trad. de l'allemand par A. Giraud-Teulon (livre très démodé et qui n'a pas été mis assez au courant). — Nicholson. Keltic researches. Studies in the history and distribution of the ancient goidelic languages and peoples (beaucoup d'érudition, d'idées personnelles). — J. Euting. Notice sur un papyrus égypto-araméen de la bibliothèque impériale de Strasbourg (contient une requête adressée à un satrape perse pour lui dénoncer les agissements des prêtres égyptiens du Séraeum qui avaient fait boucher le puits du nilomètre d'Eléphantine). — Dom Besse. Saint Wandrille (bon). — 13 octobre. Lawy. A critical examination of the so-called Moabite inscription in the Louvre (vain effort pour prouver que la stèle de Mésa est un faux). — 25 octobre. Vidal. Les origines de la province ecclésiastique de Toulouse (excellent). — Delanoue. Saint Donatien et saint Rogatien de Nantes (livre bien illustré, mais d'une érudition médiocre). — Comte G. de Villeneuve-Guibert. Le portefeuille de M^{me} Dupin (belle-mère de Dupin de Francueil, qui fut le grand-père de George Sand). — Lallement. Histoire de la charité; t. II (jusqu'à l'édit de Constantin). — G. Saige et H. Lacaille. Trésor des chartes du comté de Rethel; t. II : 1329-1415. — 15 novembre. Albert Houtin. Un dernier gallican : Henri Bernier, chanoine d'Angers, 1795-1859 (très intéressant). — 25 novembre. Alphandéry. Les idées morales chez les hétérodoxes latins au début du XIII^e siècle (remarquable; prouve que l'activité de ces hétérodoxes a « préparé le succès des ordres mendians dans leur œuvre de relèvement moral du monde laïque; » mais il fallait dire aussi que ce mouvement suscité par les sectes n'a produit de résultats vraiment heureux que lorsqu'il a été dirigé par l'Église). — Ch. Lécrivain. Études sur l'Histoire auguste (ouvrage trop hâtif; mais de la pénétration, de la finesse; les résultats acquis sont précieux).

6. — Polybiblion. 1904, octobre. — Comtesse Marie de Villermont. Grands seigneurs d'autrefois : le duc et la duchesse de Bourbonville et la cour de Bruxelles (beaucoup de faits intéressants pour l'histoire des Pays-Bas espagnols dans la première moitié du XVII^e siècle). — Jules Garsou. L'évolution démocratique de Victor Hugo, 1848-51. — R. Triger. Un maire d'Alençon pendant l'invasion allemande : M. Eugène Lecointre, 1826-1902 (bon). — Novembre. M. Talmeyr. La Franc-maçonnerie et la Révolution française (conférence).

- 7. — Revue critique d'histoire et de littérature.** 1904, 3 oct.
 — *K. Sethe*. Dodekaschoinos (s'efforce de prouver que le canton nommé par Ptolémée Dodécaschène occupait non pas les deux rives du Nil en Nubie, mais le pays de la première cataracte, d'Assouan à Philæ). — *H. Hurter*. Theologiae catholicae aetas prima, ab aerae christianaæ initiis ad theologiae scholasticae exordia, 1109 (nomenclature très utile; c'est un supplément provisoire de Fabricius). — *L. Vanderkindere*. La chronique de Gislebert de Mons; nouvelle édition (excellente édit.). — *A. Lebey*. Le connétable de Bourbon, 1490-1527 (beaucoup de travail, quelques trouvailles heureuses, peu de critique). — *F. Brunetière*. Histoire de la littérature française classique, 1515-1830; t. I : de Marot à Montaigne, 1515-1595; 1^{re} partie : le mouvement de la Renaissance (excellent). — *R. Beer*. Spanische Literaturogeschichte (remarquable). — *L. Leger*. Moscou (très intéressant). = 10 octobre. *Michalcescu*. Θησαυρὸς τῆς Ὁρθοδόξου Ἑκκλησίας (utile recueil des textes qui servent de fondement officiel à la théologie de l'église grecque orthodoxe). — *Paul Robiquet*. Histoire municipale de Paris; t. III : règne de Henri IV (ouvrage intéressant et de valeur, neuf en partie; mais ce n'est pas assez une « histoire municipale », et l'information n'est ni assez abondante ni assez récente). = 17 octobre. *J. de Jaurgain et J. Maumus*. Cartulaire du prieuré de Saint-Mont, ordre de Cluny (Labande met en doute l'authenticité de plusieurs des actes de ce cartulaire et montre la trace de nombreuses altérations). — *A. Medin*. La storia della Repubblica di Venezia nella poesia (beaucoup d'érudition et d'agrément; excellente bibliographie). = 24 octobre. *A. Choisy*. L'art de bâtir chez les Égyptiens (ingénieux et important). — *P. Gauckler*. La mosaïque antique (réimpression de l'article paru dans le *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*). — *E. Gachot*. La campagne d'Helvétie, 1799 (documentation insuffisante, de nombreuses inexactitudes, dit E. Rott; fantaisie pure, dit B.). — *Colonel Lanzerac*. La manœuvre de Lützen, 1813 (exposé lumineux et savant commentaire). = 31 octobre. *J. E. Breasted*. The battle of Kadesh (très bon mémoire sur la campagne de Ramsès II dans la Cœlé-Syrie en l'an V de son règne et sur la victoire qu'il y remporta). — *K. Sethe*. Hieroglyphische Urkunden der griechisch-römischen Zeit (très bon choix). — *G. Unwin*. Industrial organization in the xviith and xviiith centuries (bonne étude sur l'organisation industrielle, surtout en Angleterre; la comparaison avec ce qui se passait sur le continent est insuffisante et contestable). — *E. T. Hamy*. François Panetié, 1626-1696 (bonne biographie d'un marin oublié du temps de Louis XIV). — *M. de Villiers du Terrage*. Les dernières années de la Louisiane française (publie un grand nombre de documents nouveaux). — *A. Morel-Fatio*. Études sur l'Espagne; 3^e série (recueil varié et très intéressant sur la littérature et l'histoire de l'Espagne). = 7 novembre. *A. Grouard*. La critique de la campagne de 1815 (l'auteur critique sévèrement Napoléon, et sans doute à raison; mais il n'a pas assez approfondi le sujet; il n'a pas soupçonné la part jouée par la trahison dans la défaite

de l'empereur). — *A.-M. Gossez*. Le département du Nord sous la deuxième République, 1848-1852 (bon). — *E. Augier*. Traité d'histoire maritime de la France (manuel estimable). — 14 novembre. *J. Labourt*. Le christianisme dans l'empire perse sous la dynastie sassanide, 224-632 (bonne thèse; beaucoup de nouveau). — *Id.* De Timotheo I, Nestorianorum patriarcha, 728-823 (bon). — *H. Grotfend*. Der Königsleutnant Graf Thoranc in Frankfurt am Main (publie les actes concernant l'occupation de Francfort par les Frangais en 1759-1762; le rôle de Thoranc y est mis en pleine lumière). — *F. Baldensperger*. Goëthe en France (excellent). — 21 novembre. *R. Fr. Harper*. The code of Hammurabi (bon travail; on nous donne une copie du texte et une traduction en anglais, mais sans notes). — *Rud. Wolkon*. Die Lieder der Wiedertäufer (étude tout à fait neuve sur les chants des anabaptistes, de ceux qui furent tranquilles et qui, cependant, ont toujours été persécutés; histoire de leurs souffrances et de leurs sectes principales : frères suisses, frères moraves, Mennonites). — 28 novembre. *W. Spiegelberg*. Geschichte der ägyptischen Kunst (résumé très bref, mais plein d'idées nettes et souvent neuves). — *Alfred Bel*. Les Benou-Ghânya et leur lutte contre l'empire almohade (intéressant épisode des grandes luttes du xii^e et du xiii^e siècle). — *Paul Azan*. Un tacticien du xvii^e siècle (François d'Auvergne, qui fut maréchal de bataille sous Mazarin, auteur d'un *Livre de guerre* important pour l'histoire de la tactique pendant et après la guerre de Trente ans). — *Baron de Plancy*. Souvenirs du comte de Plancy, 1798-1816 (intéressant, surtout pour les années 1814-1815). — *Pierre Lehautcourt*. Histoire de la guerre de 1870-1871; t. IV : la retraite sur la Moselle; Borny (excellent). — 5 décembre. *J.-B. Chabot*. Synodicon orientale, ou Recueil de synodes nestoriens (recueil très utile et fort bien édité). — *E.-Ch. Babut*. Le concile de Turin, 22 sept. 417 (thèse fortement construite, qui soulèvera sans doute de vives contradictions). — *Alfred Philipson*. Das Mittelmeergebiet, seine geographische und kulturelle Eigenart (excellent). — *Gust. Schlumberger*. Vieux soldats de Napoléon (récits recueillis de la bouche de ces vieux soldats et qui ont fait à l'auteur une âme toute militaire).

8. — **Bulletin de Correspondance hellénique**. 1904, juill.-sept. — *P. Jouguet* et *G. Lefebvre*. Deux ostraka de Thèbes. — *G. Seure*. Un char thraco-macédonien. — *G. Cousin*. Inscriptions du sanctuaire de Zeus Ponamaros; suite en octobre-décembre. — *E. Dürrbach* et *A. Jardé*. Fouilles de Délos, exécutées aux frais de M. le duc de Loubat, 1903. Inscriptions. — *P. Graindor*. Fouilles d'Ios. — Oct.-déc. *H. Holleaux*. Remarques sur les décrets trouvés au sanctuaire de Zeus Ponamaros. — *W. Vollgraff*. Fouilles d'Argos; suite en oct.-déc. — *E. Cavaignac*. Inscriptions de Delphes; fragments du préambule de l'Édit du Maximum. — *A. Jardé*. Inscriptions de l'Eubée. — *H. Holleaux*. Ptolémée, fils de Lysimaque (notes biographiques sur ce personnage, qui est mentionné dans le décret de Telmessos). — *L. Bizard*. Inscriptions de Béotie.

9. — Revue archéologique. 1904, septembre-octobre. — P. FOUCART. Un papyrus de Ptolémée III (restitutions et corrections au texte publié déjà deux fois par M. Mahaffy). — Édouard MAYNIAL. A propos des salutations impériales de Néron (réponse à un article précédent de Stuart Jones). — Salomon REINACH. Esquisse d'une histoire de la collection Campana. — Victor MORTET. Recherches critiques sur Vitruve et son œuvre; suite et fin. — Paul MONCEAUX. Étude critique sur la *Passio Tipasii Veterani* (c'est le résultat d'un singulier amalgame d'actes authentiques, de digressions historiques et de pures légendes).

10. — Revue des Études grecques. T. XVII, janvier-avril 1904. — H. OMONT. I. La collection byzantine de Labbe et le projet de G.-M. Suarès. II. Ducange et la collection byzantine du Louvre (lettre et mémoire de Suarès, évêque de Vaison, au chancelier Séguier, 1648. Lettre de l'abbé Gallois à Ducange pour lui annoncer, de la part de Colbert, la reprise de la publication de la *Byzantine*, 1679). — L. BRÉHIER. Un discours inédit de Psellos. Accusation du patriarche Michel Céulaire devant le synode (1059). — Mai-juin 1904. H. OMONT. Manuscrit des œuvres de Saint-Denys l'Aréopagite, envoyé de Constantinople à Louis le Débonnaire en 827 (Bibl. nat., ms. grec 437, intéressant pour l'histoire des rapports entre l'Orient et l'Occident).

11. — Revue des Études rabelaisiennes. 1904, 2^e année. Fasc. 2. — W. A. R. KERR. Les études sur Rabelais parues en Amérique. — W. G. BOURRILLY. Rabelais et la mort de Guillaume Du Bellay, seigneur de Langey (Guillaume Du Bellay mourut le 9 janvier 1543. Rabelais était alors auprès de lui. Publie une lettre de Martin Du Bellay à son frère, le cardinal, où il parle des « mémoires » du défunt, qui lui ont été dérobés par un serviteur infidèle; « le médecins Rabelais s'excuse et m'a écrit qu'il n'avoit jamais pensé à la conservation de ces mémoires, qu'il estimoit estre renfermez dans les coffres de mulets qui ne furent point ouverts. » Il rappelle que le défunt avait légué à Rabelais une pension annuelle de 150 livres « jusques à ce que on lui eust donné quelque bénéfice de plus grande valeur. » Ce bénéfice fut la cure de Saint-Christophe-de-Jambet, où Rabelais ne résida pas et dont il se démit le 9 janvier 1552). — Fasc. 3. Jean PLATTARD. Les publications savantes de Rabelais. — Abel LEFRANC. Le tiers livre de *Pantagruel* et la querelle des femmes; 2^e art. — Jacques BOULENGER. La *Supplicatio pro Apostasia* et le bref de 1536 (Rabelais avait quitté sans autorisation son couvent, couru le monde, pris ses grades de médecine; il se trouvait donc en état d'apostasie par rapport à la règle de l'Église; c'est de cette « marque d'irrégularité et d'infamie » qu'il demanda et obtint d'être lavé).

12. — Revue de l'histoire des religions. 1904, sept.-oct. — M. REVON. Le shinntoïsme; suite. — Cl. HUART. Le rationalisme musulman au IV^e s. de l'hégire. — E. ALLÉGRET. Les idées religieuses des Fan, Afrique occidentale. — J. RÉVILLE. Illustration de l'histoire

éclésiastique par quelques traits de la propagation du christianisme à Madagascar. — P. ALPHANDÉRY. Le deuxième Congrès international d'histoire des religions à Bâle.

13. — **Bulletin hispanique.** T. VI, n° 3, juill.-sept. 1904. — Alfred MOREL-FATIO. La vie de Luis de Requesens y Zúñiga, grand commandeur de Castille, 1528-1576 (biographie faite de première main, d'après un grand nombre de documents, dont quelques-uns sont publiés ici pour la première fois).

14. — **Bulletin italien.** 1904, juillet-septembre. — L. AUVRAY. Inventaire de la collection Custodi, conservée à la Bibliothèque nationale; suite.

15. — **Revue d'histoire, rédigée à l'État-major de l'armée.** 1904, octobre. — Les campagnes du maréchal de Saxe. La campagne de 1745; 1^{re} partie : Fontenoy; suite (nombreuses pièces justificatives); ch. II, suite en novembre. — La campagne de 1794 à l'armée du Nord; suite. — La guerre de 1870-71. Journée du 18 août 1870 en Lorraine; bataille de Saint-Privat; suite (lutte des deux armées jusque vers sept heures du soir; à cette heure, la défaite de l'aile droite des Français ne faisait plus doute pour personne); suite en novembre (combat d'Amanvilliers; arrivée, puis retraite de Bourbaki; prise de Saint-Privat par les Allemands et retour de Bourbaki, lorsque tout est à peu près fini. La conduite de ce général s'explique difficilement). — Nov. La campagne de 1800 en Allemagne; ch. IV : réorganisations successives de l'armée du Rhin.

16. — **Revue de Géographie.** 1904, 1^{er} juillet. — ROUIRE. A propos du dernier accord franco-anglais (formation territoriale des diverses colonies européennes en Afrique; fin le 1^{er} août). — CHALON. En Mongolie; le pays des Saïotes; fin le 1^{er} août. — Sept. GERVAIS-COURTELLEMONT. Exploration du haut Yang-tsé. — Octobre. V. GAUDARD DE VINCI. L'île de Gotland (résumé de son histoire; quelques vues de la capitale, Visby). — Novembre. FAUVEL. Une nouvelle université orientale à Beyrouth. — Décembre. Aug. CASENEUVE. Le chemin de fer transandin.

17. — **Nouvelle Revue historique de droit français et étranger.** 1904, mai-juin. — Édouard CLO. Une fondation en faveur des collèges municipaux de Préneste (d'après une inscription découverte récemment à Palestrina). — J. DECLAREUIL. Quelques problèmes d'histoire des institutions municipales au temps de l'empire romain (décadence du régime municipal au IV^e siècle; la population des villes; formation de la classe des curiales); suite en juillet-août. — L. BEAUCHET. La loi d'Upland; suite en juillet-août. — G. DES MAREZ. De l'illustration des manuscrits juridiques (d'après la publication iconographique, par Karl von Amira, du ms. du Sachsen-Spiegel qui est à Dresde, manuscrit exécuté sans doute dans la première moitié du XIV^e s. Les images dont il est orné n'ont d'autre but que d'illustrer le volume; il ne s'agit nullement ni d'écriture imagée ni de gloses dans le sens de

Homeyer). — Juillet-août. Paul GUIRAUD. L'impôt sur le capital sous la République romaine (histoire du « tributum ex censu » perçu en temps de guerre et affecté exclusivement aux dépenses militaires). — Joseph CALMETTE. Le *comitatus* germanique et la vassalité, à propos d'une théorie récente (M. Guilhermoz n'admet pas que la *truste* soit apparentée au *comitatus* décrit par Tacite; il est dupe d'une double illusion : d'une part, il refuse de comprendre dans la *truste* ce que l'on peut appeler l'élément aristocratique de cette *truste*, les *pueri commen-dati* ou jeunes gens de bonne famille recommandés au roi; d'autre part, il refuse de voir dans le *comitatus* ce qu'on peut appeler l'élément inférieur de ce *comitatus*, les guerriers non nobles, qui s'y trouvent confondus avec les jeunes nobles germains. L'existence de ces deux éléments dans le *comitatus* ressort nettement cependant du texte de Tacite). — Septembre-octobre. Émile JOBBÉ-DUVAL. Explication du n° 173 du livre I du *De Oratore* de Cicéron (étude sur le collège des centumvirs; explique le passage de Cicéron en s'appuyant sur ce principe que le jury des centumvirs ne statua jamais que sur les pétitions d'héritéité). — J. DECLAREUIL. Quelques problèmes d'histoire des institutions municipales au temps de l'empire romain; suite (priviléges et obligations des curiales). — Comptes-rendus : Giorgio Del Vecchio. La dichiarazione dei diritti dell'uomo e del cittadino nella Rivoluzione francese (résumé clair et ordonné d'ouvrages déjà connus sur les trois déclarations de 1789, de 1793 et de l'an III). — G. Des Marez. L'organisation du travail à Bruxelles au xv^e siècle (monographie excellente et bien documentée; la partie économique est le moins bien traitée). — J. Hitier. La doctrine de l'absolutisme (excellent).

18. — Revue générale du droit, de la législation et de la jurisprudence. 1904, mai-juin. — Ch. APPLETON. Mommsen. — R. GONNARD. Le réveil du protectionnisme en Angleterre; fin. — Juillet-août. PÉRITCH. Le monarque constitutionnel (exposé en termes rapides ce que, dans un État constitutionnel, le monarque *doit faire*). — G. PLATON. Observations sur le droit de Ποτίμως, en droit byzantin; suite en sept.-oct. — Ch. CÉZAR-BRU. La méthode d'interprétation du droit civil; la coutume et le droit comparé.

19. — Le Bibliographe moderne. 1904, janvier-avril. — L. DIMIER. Les Heures de Catherine de Médicis. — Alfred LEROUX. De quelques améliorations possibles dans l'organisation et le fonctionnement des archives provinciales. — Léon LECESTRE. Table alphabétique de la *Chronologie militaire* de Pinard; suite : lettre M. — Ch. MORTET. Le fonds scandinave à la bibliothèque Sainte-Geneviève. — Mai-août. Henri STEIN. La papeterie de Saint-Cloud au xiv^e s. — Alfred LEROUX. Comment désencombrer les archives des préfectures et des sous-préfectorés. — Jules LAUDE. Notes sur les bibliothèques françaises, à propos du projet de loi sur les archives. — P. ARNAULDET. Inventaire de la bibliothèque du château de Blois en 1518; suite. — Les archives de l'État aux Pays-Bas; nouveaux décrets.

20. — Revue des bibliothèques. 1903, nov.-déc. — H. BOURDE DE LA ROGERIE. Inventaire d'une collection de documents et d'autographes conservée au manoir de Kériolet, Finistère (ces documents ne concernent pas la Bretagne ; le fonds de Kériolet, qui appartient aujourd'hui au département du Finistère, se compose de deux lots qui ont été achetés en bloc : l'un de lettres adressées à Alexandre Bixio, 1826-1853, l'autre de 508 documents qui vont du milieu du XII^e siècle jusqu'à la Révolution). — 1904, janvier-avril. H. OMONT. Voyage littéraire de Paris à Rome en 1698 ; notes de dom Paul Briois, compagnon de Montfaucon. — LOUIS THUASNE. Notes sur Jean Colomba, enlumineur. — D. SERRUYS. Souscriptions et signatures des manuscrits des XI^e-XIII^e s. conservés au monastère de Vatopedi, Athos. — Léon DOREZ. L'incendie de la Bibliothèque nationale de Turin (indique ce qui a pu être sauvé, et ce qui a été sauvé a été fortement endommagé. C'est un désastre immense et irréparable). — On a reproduit dans la « Chronique » le texte de la Proposition de loi portant réorganisation générale des archives de France, 8 février 1904. — Mai-juillet. Léon DOREZ. Rabelaisiana. I. Le catalogue rabelaisien de la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Victor et le *Dialogus Epithalamicus* de Henri Geldorp. II. « Romipètes » et « Torcoulx » Janus Pannonius, Érasme et Rabelais (l'expression de « tourcoulx » pour désigner les moines se trouve déjà dans une épigramme latine de Janus Pannonius, évêque hongrois du XV^e siècle). — ID. Les manuscrits à peintures du musée britannique (à propos du quatrième fascicule des fac-similés donnés par G.-F. Warner).

21. — Le Correspondant. 10 septembre 1904. — HOURST. Dans la Chine centrale. De Shang-Hai à Tchong-King par les rapides du Yang-tsé (suite le 25 sept. : la révolte au Si-Tchouen. Au secours des Européens. Récit de l'expédition faite en 1901-1902 à bord de l'*Olry* et qui aboutit à établir notre influence à Tchong-King et Suifou). — CANONGE. Le sentiment religieux dans l'armée de Crimée (documents psychologiques curieux sur l'état d'esprit de certains de nos officiers. La guerre russo-japonaise est là pour prouver ce qu'il y a de péril à vouloir mêler les questions religieuses aux questions militaires). — BERGE. Le relèvement économique de l'Espagne. — A. DE SAPORTA. Un prédecesseur des Joanne et des Bædeker au XVII^e siècle (amusant article sur l'*Ulysses Belgico-Gallicus*, guide du voyageur en Belgique, France et Piémont publié en 1631 par Abraham Gölnitz de Dantzig). — J. GUIRAUD. Le dernier brigand politique de la Basilicate : Carmine Donatelli Crocco (d'après des mémoires publiés par M. E. Massa. Crocco a tenu la campagne de janvier 1861 à 1864 contre la police et les troupes italiennes, se prétendant général de François II, mais se livrant simplement à d'atroces dépréciations. Il finit par être trahi par un de ses lieutenants, Candio ; réfugié à Rome, il y fut mis en prison et en 1870 les Italiens le condamnèrent au bagne). — 25 septembre. CHÉRADAME. Russie et Japon (intéressant article où M. Ch. montre que

les Russes ont commis une folie en n'acceptant pas l'alliance que leur offrait le Japon après 1900). — HÜBNER. Les prodromes de la guerre d'Italie (souvenirs très piquants). = 10 oct. P. PISANI. Les procès en nullité de mariage devant les tribunaux ecclésiastiques (apologie habile, mais excessive, des pratiques de la cour de Rome. Il serait facile de citer des preuves de la complaisance de la Curie, complaisances qui rendent bien illogiques les protestations des catholiques contre le divorce). — H. COCHIN. Le jubilé de F. Pétrarque. — DESCOSTES. Joseph de Maistre inconnu. Venise, Cagliari, Rome, 1797-1803 (très neuf et intéressant). — GUILLOT. Qui a inventé la gravure sur bois ? (elle est sans contestation d'origine française). = 25 oct. J.-F. REGAMEY. Ce que veut l'Alsace (démontre avec un peu d'excès une thèse vraie : que l'Alsace n'est pas devenue et ne deviendra pas allemande). — Marquis de NADAILLAC. Les Japonais chez eux (tableau très favorable et très juste des mérites de tout genre des Japonais actuels). — COMBES DE L'ESTRADE. La succession de Lippe. — MIMANDE. Le Mamoul. Impressions de l'Inde (très piquant); fin le 10 novembre. = 10 novembre. M. DUBOIS. Le Maroc et l'accord franco-espagnol. — LANZAC DE LABORIE. La vie religieuse à Paris de Brumaire au Concordat, 1799-1802 (très intéressant. M. L. a utilisé les Archives nationales et les papiers de M. Émery conservés à Saint-Sulpice). — BORDEAUX. Les origines du journalisme (d'après le livre de M. Funck-Brentano sur les Nouvellistes du XVIII^e siècle). — MURV. Le nouveau traité avec le Siam (attaques très injustes contre le traité; il suffit de regarder la carte pour voir combien il est sagement conçu. Mais les coloniaux ne sont jamais satisfaits et oublient que les artichauts doivent être mangés feuille à feuille sous peine d'être étranglé par le foin). — D'AJUZON. Visite du premier consul et de M^{me} Bonaparte au Havre en 1802 (documents inédits).

22. — Études. Revue fondée en 1856 par les Pères de la Compagnie de Jésus. 1904, 20 octobre. — G. LONGHAYE. La fin et le fond de Renan. — YVES DE LA BRIÈRE. L'absolution de Henri IV à Rome; suite : la diplomatie d'Arnaud d'Ossat, novembre 1594-janvier 1595; le dénouement, 17 novembre 1595. — PIERRE SUAU. Saint François de Borgia. I : l'homme de cour; suite le 5 novembre; l'homme d'État; le vice-roi (le marquis de Lombay, vice-roi de la Catalogne; copieux extraits de sa correspondance). = 5 novembre. HENRI CHÉROT. Un bloc de martyrs sous la Révolution : les seize Carmélites de Compiègne, d'après les documents originaux (à l'occasion du 3^e centenaire de l'introduction du Carmel en France, qui eut lieu le 18 octobre 1604); fin le 20 novembre. — PAUL DUPON. La séparation jacobine, 1794-1800 (c'est-à-dire la séparation de l'Église et de l'État; cette époque, où les deux pouvoirs furent séparés, a été une époque de persécutions pour l'Église). = 20 novembre. LE PROTECTORAT CATHOLIQUE DE LA FRANCE EN ORIENT ET EN EXTRÉME-ORIENT. = 5 décembre. JEAN BAINVEL. L'histoire d'un dogme (celui de l'Immaculée-Conception, qui fut proclamé le 8 décembre 1854. Les principaux docteurs de l'Église au XII^e, au XIII^e

siècle l'ont rejeté. Ils se sont trompés. La dévotion des petits et des humbles a fini par triompher de leur science et la « pieuse croyance » est devenue dogme). — JOS. GOUDARD. La Vierge Marie dans l'Islam et le Coran. — X.-M. LE BACHELET. Le « Votum Bellarmini » sur l'Immaculée-Conception. — A. DE BECDELÈVRE. La sainte Vierge dans l'œuvre de saint François de Salles.

23. — Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Comptes-rendus des séances de l'année 1904. Bulletin de mai-juin. — R. P. LA-ORANGE. Rapport sur une exploration archéologique au Négeb (il y est traité principalement de la topographie et de l'archéologie d'Abdeh; quelques inscriptions). — ENGEL et P. PARIS. Fouilles d'Osuna, en Espagne. — H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE. La vente de la fiancée au futur époux (quelques notes de droit comparé). — Raymond WEILL. Un nouveau bas-relief de Snofrou. — H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE. Les dieux céltiques à forme d'animaux (étudie six formes animales; cinq se retrouvent dans les enseignes qui menaient au combat les armées romaines : taureau, chien ou loup, jument ou cheval, sanglier, oiseau; une sixième, l'ours, est en sus des cinq *signa* des Romains). — CAGNAT. Un milliaire de la route de Bône à Guelma. — OPPERT. Sogdien, roi des Perses; 2^e article (contre le P. Scheil). — Juillet - août. VOLGRAFF. Rapport sur les fouilles d'Ithaque. — Paul GRAINDOR. Rapport sur les fouilles de Carthaea, Céos, et dans l'île de Cos. — CAGNAT. Le tracé primitif de Thamugadi, Algérie.

24. — Société nationale des Antiquaires de France. Séance du 9 novembre 1904. — M. DE MÉLY fait une communication au sujet des très nombreuses signatures qui figurent sur des œuvres d'artistes du moyen âge. — M. HÉRON DE VILLEFOSSE communique, au nom du P. DELATTRE, la description d'un abrascas conservé au musée Lavigerie à Carthage. — M. DE VILLEFOSSE fait une autre communication sur une inscription bilingue de Samothrace conservée au musée du Louvre. — M. le capitaine ESPÉRANDIEU fait une communication sur des bas-reliefs provenant d'Entrain et relatifs pour la plupart au culte mithriaque. — 23 nov. M. le capitaine ESPÉRANDIEU fait une communication sur un bas-relief trouvé dans le département du Gard et se rapportant p.-à. au mythe de Persée et d'Andromède. — M. ROMAN communique un fragment d'inscription découvert à Grenoble. — M. CAGNAT communique de la part de M. Gauckler une inscription du temps d'Auguste trouvée dans l'amphithéâtre d'El-Djem. — M. DE VILLEFOSSE communique une inscription découverte à Pellefigue (Gers). — 30 novembre. M. René FAGÉ fait une communication sur les fouilles de Puy-du-Tour (Corrèze). — M. STEIN produit un document établissant d'une manière définitive que Boccador était encore architecte de l'Hôtel-de-Ville de Paris en 1539. — M. LEFÈVRE-PONTALIS parle de découvertes d'importants restes romains dans le sol de Poitiers. — M. TOUTAIN lit, sur la voie romaine de Gabès à Gafsa, un mémoire établi d'après les études de

M. le capitaine Doneau. — M. VIDIER communique un curieux bordereau de portraits envoyés en 1472 à des tapissiers milanais.

25. — Société de l'Histoire du Protestantisme français. Bulletin. 1904, mai-juin. — E.-C. BONIFAS. Les « mariateurs » de Sainte-Catherine, 1742 (Sainte-Catherine de Mourens, petite église cachée dans les villes et les bois, où le curé, Pierre Cazal, entreprit de célébrer, de nuit, et contre bonnes espèces, les mariages des protestants interdits par la loi. Cazal finit par se faire arrêter et fut condamné à la prison perpétuelle; les unions contractées par les religionnaires furent annulées). — Paul THOMAS. Nouvelles notes sur les Huguenots oléronais, 1671-1715. — G. BONET-MAURY. Le protestantisme français et la République aux XVI^e et XVII^e siècles (après la Saint-Barthélemy, la plupart des protestants contestèrent le pouvoir absolu de la royauté; même les plus modérés d'entre eux estimaient qu'il y a un contrat bilatéral entre le peuple et le roi et que ce dernier n'est que le délégué du pouvoir exécutif); fin en juillet-août (sous le régime de l'Édit de Nantes, les pasteurs et les théologiens, ainsi que les bourgeois des villes du Midi saluèrent la royauté comme une autorité de droit divin et souveraine, comme un symbole d'ordre social et d'unité nationale. C'est la spoliation des églises de Béarn et la Révocation qui réveillèrent chez eux l'esprit républicain). — Juillet-août. N. WEISS. La Réforme à Bourges au XVI^e siècle. — F. DE SCHICKLER. L'Église d'Asnières-lès-Bourges, du XVI^e siècle à nos jours. — Septembre-octobre. Rod. REUSS. L'archevêque de Besançon, Claude Le Coz, et les protestants de la Franche-Comté sous le premier empire (montre, d'après la correspondance de Le Coz, les efforts qu'il accomplit pour ramener et convertir les protestants; ne s'est-il pas fait illusion sur les dispositions favorables qu'il crut trouver chez les protestants de la Franche-Comté et de la principauté de Neufchâtel?). — D. BENOIT et P. DE FÉLICE. Pierre de Vernejoul, procureur au parlement de Guienne, et son Journal inédit, 1673-1691. — Jean CORDEY. La persécution religieuse en Périgord; le temple de Limeuil et le pasteur Jarlan, 1668-1683.

26. — Société de l'Histoire de Paris. Mémoires. T. XXX, 1903. — A. BABEAU. Les tableaux du roi chez le duc d'Antin, 1715. — VICOMTE DE CAIX DE SAINT-AYMOUR. Le mausolée des Puget à Senlis. — GIARD. Étude sur l'histoire de l'abbaye de Sainte-Geneviève de Paris jusqu'à la fin du XIII^e siècle (étude bien documentée, avec une liste des prieurés et dépendances de l'abbaye; 45 chartes inédites publiées en appendice, avec deux récits de miracles opérés par sainte Geneviève, œuvre de Jacques de Dinant). — H. OMONT. Cartulaire de l'hôpital de l'abbaye du Val-Notre-Dame, au diocèse de Paris, XIII^e s. (41 chartes, avec un index alphabétique). — Henri FRÉMAUX. La famille d'Étienne Marcel, 1250-1397 (un tableau généalogique résume tout ce qu'on sait actuellement sur cette famille. Quelques faits nouveaux et une bonne moisson de documents inédits). — BORRELLI DE SERRES. Compte d'une

mission de prédication pour secours à la Terre Sainte, 1265 (beaucoup d'indications utiles pour l'histoire économique; la troupe demeura pendant plus de trois semaines à Paris). — A. VIDIER. Un tombier liégeois à Paris au XIV^e siècle; inventaire de la succession de Hennequin de Liège, 1382-1383. — Bulletin. 1904, 4^e livraison. H. STEIN. Boccador et l'Hôtel-de-Ville de Paris (résume tout ce qu'on sait de certain sur Dominique Barnabei de Cortone, surnommé Boccador à cause de la couleur de sa moustache; montre que le Boccador doit être considéré au moins comme l'auteur du plan de l'Hôtel-de-Ville et que Pierre de Chambiges ne saurait lui être substitué). — TRUDON DES ORMES. Additions à l'état civil des citoyens nobles de Paris en 1789. — 1903. 6^e livr. Bibliographie de Paris et de l'Ile-de-France pour les années 1902-1903, par Alex. VIDIER (1,265 numéros. Important).

27. — Société archéologique de Tarn-et-Garonne. Bulletin archéologique et historique. Année 1904, 2^e trimestre. — Ed. FORESTIÉ. Le bréviaire de Pierre de Carmagne, abbé de Moissac, XV^e siècle (ce bréviaire appartenait, avant la Révolution, aux chanoines de Moissac; il a appartenu à É. Zola et a été remis en vente après la mort de ce dernier, en 1904). — Abbé G. DAUX. L'ordre franciscain dans le Montalbanais; suite (les Minorettes, ou sœurs Clarisses, jusqu'à la Révolution). — Abbé A. LAFFONT. Le Bourg-Devizac pendant la période révolutionnaire.

28. — Annales de la Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes. T. XVIII, 1903 (Nice, Malvano; Paris, Champion). — Vicomte A. DE ROCHEMONTEIX. Une croix de conjuration du XVII^e s., à la Petite-Afrique de Beaulieu (inscription gravée en forme de croix et ayant pour but de « conjurer » les influences malignes). — Fritz MADER. Les inscriptions préhistoriques des environs de Tende (avec 3 planches). — Georges DOUBLET. Monographie des paroisses du canton de Cagnes. — Fritz MADER. La vérité sur Catherine Sécurane (on peut tenir pour une tradition digne de foi que, le 15 août 1543, lors du siège de Nice, une femme, donna Maufaccia, arracha un drapeau à un enseigne turc; mais le nom de Catherine Sécurane ne paraît qu'après 1670 dans un document sans valeur). — Henri MORIS. Le sénat de Nice, de 1614 à 1792 (création du sénat en 1614; son ressort à cette date; ses attributions administratives, politiques et judiciaires, composition du sénat de 1614 à 1792. Importantes pièces justificatives). — Pierre DEVOLUY. Essai sur les noms de lieu du comté de Nice (emprunts faits aux patois, avec un vocabulaire). — Abbé RANCE-BOURREY. L'abbé Paul-Marie Foncet de Bardonneche, détenu à Grasse sous la Terreur. — Lucien BARBET. Remise en place du milliaire DCVII à l'endroit précis où les Romains l'avaient planté. — Georges DOUBLET. Monographie de celles des paroisses des cantons de Coursegoules, Saint-Auban et Le Bar, qui firent partie du diocèse de Vence.

29. — Revue bourguignonne, publiée par l'Université de Dijon.

REV. HISTOR. LXXXVII. 1^{er} FASC.

1904. T. XIV, n° 2. — L. STOUFF. Un recueil de jurisprudence et de coutumes bourguignonnes du XIV^e siècle (publie les notes de Jean Vacheret, juriste bourguignon qui vécut vers le commencement du XV^e siècle).

30. — Revue du Béarn et du Pays basque. 1904, juillet. 1^{re} année, n° 7. — Th. LEGRAND. Essai sur les différends de Fontarabie avec le Labourd, du XV^e au XVIII^e siècle; suite au n° 8. — V. DUBARAT. Traité de fournitures de vivres pour la maison de Jeanne d'Albret; 3 février 1564. — L. BATCAVE. Une lettre de Bernard de Lavie à Richelieu, 24 octobre 1631 (renseignements intéressants sur l'état du pays basque). — Août, n° 8. Maurice LANORE. Notice historique et archéologique sur l'église N.-D. de Lescar; suite aux n°s 9 et 10. — H. COURTEAULT. Voyage du comte Beugnot en Béarn, en 1822 (simples notes de touriste). — N° 10. L. BARRAU-DIHIGO et R. POUPARDIN. Cartulaire de Saint-Vincent de Lucq (textes des XI^e et XII^e siècles); suite en nov. — J. ANNAT. Les Marca à Toulouse. — Novembre. L. BATCAVE. Interprétation de la rubrique du for de Morlaas sur la clôture des maisons, au point de vue de la fortification. — H. C. Trois documents inédits sur le pays basque (lettres de Charles IX en faveur de divers personnages, juillet 1565).

31. — Revue du Berry. 1904, juin-juillet. — U. RICHARD-DESAIX. La Légion d'honneur; ceux qui ont refusé la croix (un médecin d'Issoudun, Ph. Gachet). — Abbé E. DUROISEL. La seigneurie de Poulaines et les fiefs environnants.

32. — Revue d'histoire de Lyon. T. III, 1904, fasc. 4. — A. COVILLE. Sidoine Apollinaire à Lyon; fin (Sidoine, qui est né à Lyon, qui y a grandi et vécu la plus longue partie de sa vie, « est avant tout un produit de cette vaste civilisation romaine qui répandait son uniformité sur l'Occident. Citoyen de Lyon, il était plus encore, citoyen de l'Empire »). — J. FAYARD. Les cahiers des paysans beaujolais aux États généraux de 1789; suite (les impôts directs, la corvée et les étapes). — E. VIAL. Costumes consulaires; suite dans le fasc. 5. — M. ROUSTAN et C. LATREILLE. Lyon contre Paris après 1830. Le mouvement de décentralisation littéraire et artistique; suite dans le fasc. 5. — Justin GODART. Les origines de la coopération lyonnaise.

33. — Revue historique et archéologique du Maine. T. LVI, 2^e livraison. Année 1904, 2^e semestre. — Excursion historique et archéologique dans la vallée du Loir, 7-8 juillet 1904 (notes intéressantes sur les châteaux de Poncé, de Montoire, de Lavardin, sur Trôo et sur Vendôme). — Henri CHARDON. Robert Garnier; sa vie, ses poésies inédites; suite. — Ed. DE LORIÈRE. Asnières-sur-Vègre; suite.

34. — Travaux de l'Académie nationale de Reims. T. CXIV. Années 1902-1903, t. II (Reims, Michaud, 1904). — Les enseignes de Reims, du XIV^e au XVIII^e siècle; liste alphabétique de documents.

35. — **Analecta Bollandiana.** 1904, nos 2-3. — A. PONCELET. Catalogus codicum hagiographicorum latinorum bibliothecae publicae Rotomagensis. — M. MANITIUS. Collationes ad SS. Augustinum, Leonem, Caesarium, Baronti visionem. — H. DELEHAYE. Passio sanctorum sexaginta martyrum. — R. POUPARTIN. Vie de saint Romain du Mans attribuée à Grégoire de Tours. — D.-G. MORIN. La plus ancienne vie de saint Ursmer. — E. HOCEDEZ. Nicolai de Fara praeatio in vitam S. Johannis a Capistrano. — Comptes-rendus : *S. Balau*. Étude critique des sources de l'histoire du pays de Liège au moyen âge (rendra de grands services aux historiens). — E. KREUSCH. Kirchengeschichte der Wendenlande (ne contient guère de recherches originales). — L.-M.-A. MAUGENRE. Sainte Ursule et ses légions (recul considérable sur les travaux récents). — L. SANDERS. Études sur saint Jérôme (érudition solide). — E. LONGUEMARE. L'Église et la conquête de l'Angleterre. Lanfranc, moine bénédictin, conseiller politique de Guillaume le Conquérant (absence de méthode). — L. PAULOT. Un pape français. Urbain II (bon livre de vulgarisation ou d'édition; valeur historique contestable). — J. VON WALTER. Die ersten Wanderprediger Frankreichs. Studien zur Geschichte des Mönchtums. Robert von Arbrissel (beaucoup de critique). — P. FRANCHE. Sainte Hildegarde (louable travail de vulgarisation). — E. PINET. Le culte de sainte Geneviève à travers les siècles (beaucoup d'anecdotes curieuses empruntées aux registres du parlement et à ceux de la ville). — N° 4. F. VAN ORTROY. Saint Ambroise et l'empereur Théodose (démontre contre le feu duc de Broglie que le récit dramatique dans lequel Théodore montre saint Ambroise arrêtant Théodore au seuil de la basilique mérite peu de créance). — H. DELEHAYE. Castor et Pollux dans les légendes hagiographiques. — A. LARGEAULT et H. BODENSTAFF. Miracles de sainte Radegonde (xme et xive siècles). — F. CUMONT. Zimara dans le Testament des martyrs de Sébaste. — H. DELEHAYE. Saint Grégoire le Grand dans l'hagiographie grecque. — J. VAN DEN GHEYEN. Note sur le manuscrit n° 9890-92 de la bibliothèque royale de Belgique et le lieu de sépulture du bienheureux Jean Fisher. — A. PONCELET. Le légendier de Saint-Félix de Pavie imprimé en 1523 (description de ce livre rarissime). — Comptes-rendus : M. R. JAMES. The ancient libraries of Canterbury and Dover (très conscientieux). — A. HAUCK. Kirchengeschichte Deutschlands. I Bis zum Tode des Bonifatius (critique très sûre, grande loyauté). — J. GAY. L'Italie méridionale et l'empire byzantin depuis l'avènement de Basile Ier jusqu'à la prise de Bari par les Normands, 867-1071 (traite avec ampleur l'histoire politique de la péninsule). — E. RUPIN. Roc-Amadour. Étude historique et archéologique (ouvrage de haute valeur). — TH. SOMMERLAD. Wirtschaftgeschichtliche Untersuchungen. II. Die Lebensbeschreibung Severins als kulturgeschichtliche Quelle (met surtout en relief ce qui regarde les institutions ecclésiastiques, économiques et sociales du v^e siècle; l'auteur fait preuve de beaucoup de perspicacité). — A. ASTRAIN. His-

toria de la Compagnia de Jésus en la Asistencia de España. Tome I. S. Ignacio de Loyola, 1540-1556 (dissipe bien des obscurités et des erreurs; critique excellente, sincérité et franchise).

36. — Revue bénédictine de l'abbaye de Maredsous. 1904, n° 1. — U. BERLIÈRE. Les évêques auxiliaires de Cambrai aux XIV^e et XV^e siècles; suite : 1296-1504. — J. CHAPMAN. La restauration du Mont-Cassin par l'abbé Petronax (textes du VIII^e siècle). — Comptes-rendus : *Sarrant*. L'abbé de Rancé et Bossuet (étudie la conception monastique de Rancé et s'occupe de la querelle sur les études monastiques). — *Balau*. Les sources de l'histoire de Liège (érudition vaste et critique solide). — *L'épicier*. Les indulgences, leur origine, leur nature, leur développement (exposé de la doctrine catholique concernant les indulgences, avec les preuves historiques et archéologiques). — N° 2. Comptes-rendus : *K. Miketta*. Der Pharao des Auszuges. Eine exégétique Studie zu Exodus (Merenptah ne peut pas être le pharaon de l'Exode, et la date du départ des Israélites doit être considérablement reculée). — *De Lesquen et Mollat*. Mesures fiscales exercées en Bretagne par les papes d'Avignon à l'époque du Grand Schisme d'Occident (excellente contribution à l'histoire des finances pontificales). — P. FERET. La Faculté de théologie de Paris et ses docteurs les plus célèbres; t. III : XVII^e siècle (riche documentation). — H. HOLZAPFEL. Die Anfänge der Montes Pietatis (éclaire l'établissement primitif de l'institution et son extension rapide en Italie). — N° 3. U. BERLIÈRE. Les évêques auxiliaires de Tournai : 1^{re} partie; 1294-1448 (beaucoup de renseignements nouveaux). — Comptes-rendus : *Turmel*. Histoire de la théologie positive, depuis l'origine jusqu'au concile de Trente (témoigne d'une connaissance peu commune des sources patristiques). — H. DENIFLE. Luther und Luthertum in der ersten Entwicklung, quellenmässig dargestellt (a donné lieu à de violentes protestations dans le camp des Réformés; critique acérée). — JANSEN. Papst Bonifacius IX und seine Beziehungen zur deutschen Kirche (jette une vive lumière sur la situation ecclésiastique en Allemagne). — N° 4. Compte-rendu : *Schwane*. Histoire des dogmes, trad. par BELET (excellent ouvrage).

37. — Revue d'histoire ecclésiastique de Louvain. 1904, n° 2. — M. JACQUIN. La question de la prédestination aux V^e et VI^e siècles (étude l'importance de la doctrine augustinienne au point de vue historique, depuis saint Augustin (420) jusqu'au concile d'Orange de 629). — G. MORIN. Une lettre inédite de Pascal II (ms. Hatton 23 de la Bodléienne. Elle notifie la déposition de Turbold, évêque de Bayeux, 8 octobre 1104). — Comptes-rendus : A. DIETERICH. Eine Mithrasliturgie erläutert (rattache à l'étude d'un papyrus magique de Paris une étude de la vie religieuse dans les mystères de l'antiquité). — G. SEMERIA. Dogma, Gerarchia e culto nella Chiesa primitiva (très instructif). — F. LOOPS. Symbolik oder christliche Confessionskunde (c'est la meilleure étude que l'on possède sur la symbolique). — D.-L. SANDERS.

Étude sur saint Jérôme (étudie sa doctrine touchant l'inspiration des livres saints et leur véracité, l'autorité des livres deutérocanoniques, la distinction entre l'épiscopat et le presbytérat, l'origénisme). — *M. Hume Brown. History of Scotland* (fait avec soin). — *Ch. Maller. Histoire du moyen âge depuis la chute de l'empire romain jusqu'à la fin de l'époque franque, 476-950* (manuel d'une valeur scientifique incontestable). — *L. Paulot. Un pape français : Urbain II* (beaucoup d'érudition, mais un peu confuse). — *J.-M. Vidal. Benoît XIII. Lettres communes* (importante contribution à l'histoire des papes d'Avignon). — *G. de Lesquen et G. Mollat. Mesures fiscales exercées en Bretagne par les papes d'Avignon à l'époque du Grand Schisme d'Occident* (intéressant et neuf). — *L. Salembier. Deux conciles inconnus de Cambrai et de Lille. Contribution à l'histoire du Grand Schisme en Cambrésis, en Flandre, en Hainaut et en Brabant* (documents intéressants; réserves sur la manière dont le texte a été établi et sur le commentaire). — *P. Frederiq. Les comptes des indulgences dans les Pays-Bas; 2^e série. Les comptes des indulgences papales émises au profit de la cathédrale de Saint-Lambert à Liège* (la partie documentaire est particulièrement bien soignée, le commentaire manque parfois d'exactitude). — *J. Combet. Louis XI et le Saint-Siège* (travail hâtif, pièces justificatives intéressantes). — *A. Vitalis. Correspondance politique de Dominique du Gabre, évêque de Lodève, ambassadeur de France à Venise* (précieuse contribution à l'histoire diplomatique de la France sous Henri II). — *F. Dittrich. Geschichte des Katholizismus in Altpreußen von 1525 bis zum Ausgange des 18 Jahrhunderts* (a bien mis à profit des sources très riches jusqu'ici inutilisées). — *M. Ritter. Deutsche Geschichte im Zeitalter der Gegenreformation und des dreissigjährigen Krieges* (impartial, repose sur une étude loyale et complète de l'immense littérature de la période qu'il traite). — *M. Boutry. Choiseul à Rome* (lettres et mémoires inédits sur les négociations menées auprès du pape par le ministre français de 1754 à 1756). — *L. Thouvenel. Pages de l'histoire du second Empire* (étudie, d'après les papiers de l'ancien ministre Thouvenel, la politique de Napoléon III envers la papauté et l'Italie pendant l'année 1862; montre bien le caractère chimérique et fallacieux des conceptions de l'empereur). — № 3. *G. Mollat. Jean XXII fut-il un avare?* (opine pour la négative). — *Comptes-rendus : A. J. Butler. The Arab conquest of Egypt and the last thirty years of the Roman Dominion* (science lucide et spirituelle). — *E. A. Dalton. History of Ireland from the earliest times to the year 1547* (clair et vivant; l'étude critique des documents fait défaut). — *Arrigo Solmi. Stato e chiesa secondo gli scritti politici da Carlomagno fino al concordato di Worms* (fait de louables efforts pour être objectif; a le mérite d'avoir signalé les premières lueurs de la science politique au moyen âge). — *J. Lauer. Symbolik des Kirchengebäudes und seiner Aussstattung in der Auffassung des Mittelalters* (bon). — *P. Deslandres. L'ordre des Trinitaires pour le rachat des captifs* (livre consciencieux et probablement défini-

tif). — *A. Schulte*. Die Fugger in Rom, 1494-1523 (travail capital). — *E. Brandenburg*. Politische Correspondenz des Herzogs und Kurfürsten Moritz von Sachsen (édition faite avec soin, mais incomplète). — *H. Rott*. Friedrich II von der Pfalz und die Reformation (excellente monographie; cependant, l'auteur ne parvient pas toujours à dominer ses sympathies confessionnelles). — *H. Hawkes Spink*. The Gunpowder plot and Lord Mounteagle's letter (l'auteur manque de préparation scientifique). — N° 4. *S. MERKLE*. Étude sur trois journaux du concile de Trente (il s'agit des mémoires de Laurent del Pré, Nicolas Psame et J. B. Fickler; recherches sur la vie de ces écrivains et sur leurs manuscrits). — Comptes-rendus : *J. Hoffmann*. Das Abendmahl im Urchristentum (l'hypothèse qu'il propose complique le problème au lieu de le résoudre). — *S. R. S. Mead*. Fragmente eines verschollenen Glaubens. Skizzen über die Gnostiker (superficiel et incomplet). — *G. Dietrich*. Die nestorianische Tanfliturgie (bonne monographie). — *G. Lampakis*. Les antiquités chrétiennes de la Grèce (bon répertoire richement illustré). — *G. T. Rivoira*. Le Origini della architettura Lombarda e delle sue principali derivazioni nei paesi d'oltr' Alpe (ouvrage de valeur; réserves au sujet de la méthode suivie). — *W. A. Dunning*. A history of political theories ancient and medieval (généralisation un peu vague). — *F. Senn*. L'institution des avouerries ecclésiastiques en France (très complet). — *C. Pergameni*. A propos des règlements d'avouerie (bien documenté et habilement exposé). — *C. Leclère*. Les avoués de Saint-Trond (consciencieux et approfondi). — *Sauerland*. Vatikanische Urkunden und Regesten zur Geschichte Lothringens (vaste érudition; analyses insuffisantes). — *P. Piccolomini*. La vita e l'opera di Sigismondo Tizio (intéressant). — *H. Denifle*. Luther und Luthertum in der ersten Entwickelung, quellenmässig dargestellt (conclusions assez confuses; trop peu mesuré; réquisitoire passablement *einseitig*; érudition extraordinaire). — *N. Paulus*. Die deutschen Dominikaner in Kampfe gegen Luther, 1518-1563 (bon). — *K. Schellhass*. Nunciaturberichte aus Deutschland IV. Die Süddeutsche Nuntiatur des Grafen Bartholomäus von Portia (source précieuse). — *R. Couzard*. Une ambassade à Rome sous Henri IV, 1601-1605 (importante contribution à l'histoire des rapports de Henri IV avec la papauté).

38. — Revue de l'Instruction publique en Belgique. 1904, n° 1. — Comptes-rendus : *A. Dieterich*. Eine Mithrasliturgie (livre d'une portée considérable). — *B. Niese*. Geschichte des griechischen und makedonischen Staaten seit der Schlacht bei Chæronea (excellent). — *H. Hepding*. Attis, seine Mythen und sein Kult (contribution importante à l'histoire du paganisme romain). — *B. Monod*. L'éveil du sentiment national en France au xi^e siècle (érudition sûre, critique avisée). — *L. Perey*. Charles de Lorraine et la cour de Bruxelles sous le règne de Marie-Thérèse (intéressant, mais incomplet). — *A. Carlot*. Étude sur le « domesticus » franc (épuise le sujet). — *A. Hauck*. Kirchengeschichte Deutschlands; IV (modèle de critique et d'exposition histo-

rique). — № 2. Comptes-rendus : *L. van der Kindere*. Chronique de Gislebert de Mons (travail définitif). — A. Périer. Nicolas Rolin, 1380-1461 (œuvre de vulgarisation). — № 3. O. GROJEAN. Antoine de la Sale (étude biographique et critique). — № 4. Compte-rendu : *M. Koehne*. Das Recht des Mühlen bis zum Ende der Karolingerzeit (ni chez les Germains ni pendant les premiers siècles du moyen âge les moulins n'ont appartenu aux communautés d'habitants). — № 5. Comptes-rendus : *G. Des Marez*. L'organisation du travail à Bruxelles au xv^e siècle (excellent). — Hansen. Quellen und Untersuchungen zur Geschichte des Hexenwahns und der Hexenverfolgung im Mittelalter. — Inquisition und Hexenprocess im Mittelalter und die Entstehung der grossen Hexenverfolgung (c'est une des contributions les plus importantes à la connaissance de l'esprit du moyen âge).

39. — Revue générale. 1904, № 1. — R. DU SART DE BOULAND. Le duc d'Ursel (biographie de cet homme d'État belge, † 1903). — № 2. A. DE RIDDER. Quelques notes d'histoire nationale contemporaine (importantes rectifications à l'*Empire libéral*, d'Émile Ollivier, en ce qui concerne la Belgique). — № 6. L. DU BUS DE WARNAFFE. Le Congrès national belge de 1831 (d'après la correspondance de F.-L. du Bus; contribution intéressante à notre histoire politique pour une période où les *Annales parlementaires* n'existaient pas).

40. — Revue historique de l'ancien duché de Brabant (Bijdragen tot de Geschiedenis van het aloude hertogdom Brabant). 1904, nos 1-4. — U. BERLIÈRE. Documents du Vatican concernant l'abbaye de Saint-Bernard-sur-l'Escaut (importants en ce qu'ils permettent de dresser la liste des abbés au xiv^e et au xv^e siècle). — P.-J. GOETSCHALCK. Le béguinage de Lierre (documents du XIII^e, du XIV^e et du XV^e siècle). — E. VAN DER MYNSBRUGHE. Le testament de Louis de Leeftael (acte de 1583 où l'on trouve des indications sur les maisons religieuses établies en Brabant). — E. GEUDENS. Les rues d'Anvers (intéressantes études de toponymie). — № 5. L. GEVELERS. L'ancien cloître de Leliendaal (documents mal publiés). — № 6. BERLIÈRE. Documents du Vatican sur les abbés de Vlierbeek aux XIV^e et XV^e s. (célèbre abbaye située près de Louvain). — F. DE RIDDER. Le chapitre de Saint-Germain à Tirlemont (notice bien documentée).

41. — Wallonia. 1903, nos 11-12. — L. DEVILLERS. Le peintre Jean Prévost de Mons (1470-1529). — J. GAROT. Un siècle de l'industrie drapière verviétoise (de la fin du XVIII^e siècle jusqu'à l'époque contemporaine). — 1904, № 1. F. TIHON. Un procès de sorcellerie à Huy en 1495 (édition défectueuse du dossier de cette cause). — J. HENS. La guerre des paysans au pays de Salm et Stavelot en 1798 (intéressant). — A. PIRENNE. Copères (dissertations étymologiques dans le surnom donné aux Dinantais). — N. PIETKIN. La germanisation de la Wallonie prussienne (exposé de la manière la plus vivante la guerre faite à la

langue française par le gouvernement prussien dans ce petit coin de la monarchie).

42. — Jahrbuch der Gesellschaft für Lothringische Geschichte und Altertumskunde. Jahrg. XV, 1903. — Dr E. MUSSEBECK. Octroi et marché à Metz dans la première moitié du moyen âge (publie en appendice un tarif municipal de 1227 : « C'est ly drois du tonneulx de Mets, » et plusieurs autres documents, avec un glossaire des termes techniques). — Roger CLÉMENT. Aperçu de l'histoire des Juifs de Metz dans la période française. — J.-P. KIRCH. Les léproseries de Lorraine; en particulier la léproserie de Saint-Ladre, à Montigny, près de Metz (article très documenté). — R. FORRER. Numismatique celtique dans les pays du Rhin et du Danube (avec de nombreuses reproductions). — P. LESGRAND. Élection du député direct et cahier du tiers état de la ville de Metz en 1789 (publie deux cahiers de doléances du tiers état, du 16 avril et du 26 octobre 1789). — G. WOLFRAM. Histoire des évêques de Metz au temps de l'empereur Frédéric I^r (précise la date d'élection et la durée de chaque évêque sur le siège de cette ville). — WICHMANN. Les « Mares » ou « Mertel » en Lorraine (ce sont des cuvettes marécageuses qui s'emplissent d'eau dans la saison pluvieuse et se dessèchent en été; elles étaient autrefois un objet de terreur et de superstition. Ce sont en réalité les emplacements d'anciennes habitations, qui remontent peut-être à l'âge de bronze). — E. HUBER et E. PAULUS. Coup d'œil historique sur les origines de Sarreguemines. — G. WOLFRAM. Bulles pontificales inédites dans les archives de Metz (publie 31 bulles de 1123 à 1197). — J.-B. KEUNE. Sablon à l'époque romaine (mémoire très érudit, avec de nombreuses reproductions). — H.-V. SAUERLAND. Notices biographiques sur l'histoire du XIV^e et du XV^e siècle tirées des archives Vaticanes. — Compte-rendu des travaux de la Société d'histoire et d'archéologie lorraine.

43. — Jahrbuch für Geschichte, Sprache und Literatur Elsass-Lothringens. Jahrg. XIX. — J. KNEPPER. Un prophète et poète populaire à la veille du soulèvement des Paysans (la bibliothèque de l'Etat de Munich possède un poème de Friedrich Fürrer, auteur dont nous ne connaissons que le nom. C'est un témoignage très intéressant pour l'histoire des débuts de l'opposition populaire au commencement du XVI^e siècle. Texte de ce poème). — Hans KLEBER. Souvenirs sur Kléber; résultats des études les plus récentes sur le général (additions à l'ouvrage que l'auteur a déjà fait paraître sous le titre : *Leben und Thaten des französischen Generals J.-B. Kléber*, 1900).

44. — Revue d'Alsace. 1904, nov.-déc. — A. HANAUER. Königshofen (biographie du célèbre chroniqueur strasbourgeois). — Mgr CHÈVRE. Les suffragants de Bâle au XVI^e siècle. — Rod. REUSS. Idylle norvégienne d'un jeune négociant strasbourgeois; épisode des Souvenirs

inédits de Jean-Éverard Zentner; suite. — Aug. GENDRE. Documents divers sur la chapelle de Houbach, 1760. — A. GASSER. L'agriculture, l'industrie et le commerce à Soultz; corporations, monnaies, poids et mesures; fin. — Souvenirs de 1815; souvenirs de M. de Latouche; suite.

- 45. — *Göttingische gelehrte Anzeigen*.** 1904, avril. — *Dussaud*. Notes de mythologie syrienne (très intéressant). — *H. Böning*. M. Minucii Felicis Octavius (cette édition marque un progrès notable sur celle de Böhrens, mais n'est pas encore irréprochable). — *R. Holtzmann*. Kaiser Maximilian II, 1527-1564 (utile compilation annalistique; l'auteur entreprend une apologie de Maximilien II qui soulève de nombreuses objections). — *E. Marx*. Studien zur Geschichte des Niederländischen Aufstandes (excellent). — *Mai. O. Seitz*. Der authentische Text der Leipziger Disputation 1519 (édition utile, mais qui n'apporte rien de très nouveau). — *W. Kähler*. Luther's 95 Thesen (édition très soignée). — *C. de Boor*. Excerpta de legationibus (très bonne édition des Ambassades de l'empereur Constantin Porphyrogénète). — *Cämerer*. Magenta; der Feldzug von 1859 bis zur ersten Entscheidung (excellent). — *Juin. H. Nissen*. Italische Landeskunde; vol. II : die Städte (très long compte-rendu, de près de 50 pages, par A. Schulten). — *J. Fischer et Fr. von Wieser*. Die älteste Karte mit dem Namen Amerika, 1507, und die Carta Marina, 1516, des M. Waldseemüller (important pour l'histoire des découvertes maritimes). — Juillet. *R. Delbrück*. Die drei Tempel am Forum holitorium in Rom. Das Capitolium von Signia. Der Apollotempel auf dem Marsfelde in Rom (trois excellentes dissertations). — *A. Kleinlausz*. Quomodo primi duces Capetianae stirpis Burgundiae res gesserint, 1052-1162 (insuffisant). — Août. *Öchsti*. Geschichte der Schweiz im xix Jahrh.; Bd. I (excellent). — Pommersches Urkundenbuch; Bd. IV bearbeitet von *G. Winter*; Bd. V, von *O. Heinemann*. — *Grenfell et Hunt*. Oxyrychos Papyri; IV (analyse par Wilamowitz-Moellendorff des documents publiés dans ce 4^e fasc.). — *J. Delaville Le Roulx*. Les Hospitaliers en terre sainte et à Chypre, 1100-1310 (bon). — Septembre. *J.-B. Chabot*. Synodicon orientale, ou Recueil de synodes nestoriens (très important). — *Fr. Küchler*. Beiträge zur Kenntniß der assyrisch-babylonischen Medizin (texte, transcription et traduction des termes et recettes inscrits sur les tablettes de la bibliothèque d'Assurbanipal). — *C.-H. Becker*. Beiträge zur Geschichte Ägyptens unter dem Islam; Heft 2 (bonne étude sur les impôts en Égypte). — Octobre. *H. v. Srbik*. Die Beziehungen von Staat und Kirche in Österreich während des Mittelalters (important, même au point de vue général de l'histoire des idées politiques au moyen âge). — *J.-P. Kirsch*. Die päpstlichen Annaten in Deutschland während des xiv Jahrh. (excellent). — *Felix Senn*. L'institution des avoueries ecclésiastiques en France (bon; compte-rendu approfondi de 34 pages par W. Sickel). — *J. Colin*. Annibal en Gaule (il y a des con-

traditions nombreuses entre la théorie présentée par le capitaine Colin et les renseignements fournis par les auteurs de l'antiquité). — E. A. Chambers. *The medieval stage* (bon). — Novembre. H. Finke. Aus den Tagen Bonifaz VIII (important; utilise ou publie d'intéressants documents nouveaux et soumet de vieilles questions à un examen pénétrant). — S. Cramer et F. Pijper. *Bibliotheca reformatoria neerlandica*; I : Polemische Geschriften der hervormingsgezinden (bon choix de textes publiés avec soin). — C.-A.-H. Burkhardt. Ernestinische Landtagsakten; Bd. I : die Landtage von 1487-1532 (très long compte-rendu par G. Wolff).

46. — **Historisches Jahrbuch.** Bd. XXIV, 1903, Heft 4. — F. SCHROEDER. La politique ecclésiastique du Brandebourg dans la région du Rhin inférieur; fin. — Jos. KNEPFLER. Bulles pontificales des XIII^e, XIII^e et XIV^e siècles provenant du Musée national germanique à Nuremberg, avec une esquisse historique du monastère vénitien de Brondolo; suite et fin : les textes (publie 25 documents de 1121 à 1390). — Bd. XXV, 1904, Heft 1-2. H. SCHROERS. Le pape Nicolas I^r et le pseudo-Isidore (Nicolas I^r a-t-il connu les fausses décrétales? Les a-t-il utilisées pour appuyer ses prétentions contre l'Église de France? Non. Réplique à A.-B. Müller, qui a été chargé de publier les lettres du pape dans les *Mon. Germ.*). — Jul. von PFLUGK-HARTTUNG. Le droit de supériorité sur Rome, d'après les monnaies et les diplômes, jusqu'au milieu du XI^e siècle (Rome relevait-elle du pape ou de l'empereur? L'étude des monnaies pontificales montre comment le pape se soustrait peu à peu à la supériorité du roi ou de l'empereur; les sceaux et monogrammes des bulles confirment le témoignage des monnaies); fin dans Heft 3 (en appendice : liste des monnaies romaines qui se trouvent au Cabinet des médailles à Berlin, 774-983). — Fr.-Jos. VÖELLER. Le plan de partage de l'empire imaginé par le pape Nicolas III (Ptolémée de Lucques prête au pape l'idée de partager l'empire en quatre parties : l'une, l'Allemagne, qui resterait à perpétuité dans la famille de Rodolphe de Habsbourg; l'autre, l'Italie, divisée en deux royaumes, etc. Ce projet a-t-il réellement existé? Oui. Aux arguments qu'on a présentés d'ordinaire en faveur de l'affirmative, il faut ajouter le *Tractatus de praerogativa imperii romani* de Jordan d'Osnabrück). — Sébastien MERKLE. Études sur les sources historiques du concile de Bâle. Y eut-il des procès-verbaux ou des journaux du concile? (le livre de Brunetti n'a aucun caractère officiel; c'est un travail d'un caractère strictement privé où il a inséré des actes officiels, mais pour son instruction personnelle); fin dans Heft 3. — B. SCHWEITZER. Christian IV de Danemark et les villes de la Basse-Allemagne, 1618-1625. — B. DUHR. Pour servir à l'histoire de l'ordre des Jésuites. Extraits des archives et bibliothèques de Munich. — J.-A. ENDRES. Manegold de Lautenbach, « modernorum magister magistrorum » (biographie d'une des personnalités les plus énigmatiques de l'histoire littéraire au XIII^e s.). — K. BIHLMAYER. Pour servir à la chronologie de quelques

écris de Seuse (Henri Suso ou Seuse est un mystique souabe du XIV^e s. Son *Horologium sapientiae* a été composé en 1334; son traité de la Vérité en 1327). — ZIMMERMANN. Les quinze dernières années du règne d'Elisabeth (long compte-rendu de l'ouvrage de Hume, *Treason and plot*). — Heft 3. A. LINSENAYER. Les empereurs flaviens et leur attitude à l'égard du christianisme (il est inexact de faire remonter à Domitien l'origine d'une législation hostile au christianisme. En persécutant les chrétiens, Domitien obéit à des impulsions personnelles, non à des considérations politiques. Les premières mesures législatives ont été prises par Néron). — Alfred HERRMANN. La correspondance de Napoléon I^r (de la nécessité de donner une nouvelle édition, vraiment critique, de cette correspondance. Telle qu'elle est, cependant, c'est un monument autobiographique des plus considérables). — Pour servir à l'histoire du grand schisme : 1^o S. SEGmüELLER. Dietrich de Niem a intitulé le cinquième traité de son *Nemus unionis* non pas *Colles reflexi*, mais *Calles reflexi*; 2^o F.-P. BLIEMETZRIEDER. Conrad de Gelnhausen et Henri de Langenstein au concile de Pise, 1409. — J. RUEBSAM. Sur l'histoire de la poste au XVII^e siècle (avec des statistiques du temps). — BIGELMAIR. Livres nouveaux sur le christianisme primitif.

47. — **Byzantinische Zeitschrift.** Tome XIII, 1904. — Th. NOËL-DEKE. La levée du chrysargyre par Anastase (d'après le contemporain Josua Styliès, elle eut lieu du 1^{er} octobre 497 au 30 septembre 498). — P. ZERLENTÈS. Chartes des ducs francs de la mer Égée. — H. GAÉGOIRE. Une rareté sigillographique (matrice d'un sceau italien de la fin de la domination byzantine en Italie). — K. HORNA. L'*Hodoiporikon* (itinéraire) de Manassès (édition d'un poème inédit de Manassès sur l'ambassade envoyée par Manuel Comnène à Baudouin III de Jérusalem pour demander la main d'une princesse franque, tableau très curieux de la diplomatie cauteleuse de Byzance). — C. DE BOOR. Contribution à l'étude de Skylitzès. — Th. PREGER. Les manuscrits de la Ηέρπιξ Κωνσταντινουπόλεως. — L. PETIT. Office inédit en l'honneur de Nicéphore Phocas (retrouvé dans le ms. 424 de la bibliothèque de Lavra, au mont Athos; est dû probablement à un clerc de Constantinople qui considérait l'empereur comme un martyr). — J. JEGERLEHNER. Contribution à l'histoire de l'administration de Candie au XIV^e siècle (d'après les archives vénitiennes; détails curieux sur les rapports entre le gouvernement vénitien et les indigènes). — H. KRETSCHMAYR. La description des îles vénitiennes dans Constantin Porphyrogénète.

48. — **Neues Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde.** Bd. XXVIII, 1903, Heft 3. — Br. KRUSCH. Saint Florian et son monastère. Contribution à l'histoire de l'évêché de Passau; suite (débuts du monastère fondé par saint Florian; les faux dans l'histoire de Lorch-Passau). — Id. Les *Gesta Hrodberti* (discute un mémoire de Levison sur la biographie de Robert de Salzburg). — F. KURZE. Comment nous sont parvenues les Annales de l'empire carolingien et comment elles ont été remaniées. — Hans WIBEL. Réplique

(à l'article précédent. La direction du *Neues Archiv* déclare qu'en ce qui la concerne le débat est clos. C'est, en effet, un pur jeu d'hypothèses que de vouloir établir une classification rigoureuse des manuscrits de ces Annales et de prétendre prouver comment elles ont été composées). — Jakob SCHWALM. Un formulaire de la chancellerie de Rodolphe de Habsbourg (publie ce document). — Fedor SCHNEIDER. Voyage en Italie, octobre-novembre 1902 (à la recherche des lettres de Nicolas I^e; notes sur les deux plus anciens manuscrits du huitième concile œcuménique). — WIEGAND. Le diplôme de l'empereur Charles III pour Andlau (texte de ce document, qui est authentique; il est daté de Schlestadt, le 11 des calendes de mai 884). — MANITIUS. Extraits des manuscrits de Dresden. — C. KÖHNE. La « Réformation » de l'empereur Sigismond (1^o Werner a cru trouver l'auteur de cet écrit; ce serait l'humaniste Valentin Eber, scribe municipal d'Augsbourg l'année même où parut l'ouvrage. C'est inadmissible; 2^o sources des parties prophétiques de la « Réformation »). — F. HUETTNER. Chroniques du monastère de Kempten. — Bd. XXIX, Heft 1, 1903. Bruno KRUSCH. La plus ancienne *Vita Richarii* (à l'occasion de l'édition de cette Vie de saint Riquier, d'après un manuscrit d'Avranches, par le P. Poncelet). — BURKHARD VON BONIN. Une glose sur la *Lex Visigothorum* (d'après un manuscrit du monastère de Sko). — Wilhelm LEVISON. Saint Germain, évêque d'Auxerre, et les sources de son histoire (article approfondi sur la *Vita Germani*, ses manuscrits, ses sources, sa diffusion). — O. HOLDER-Egger. Sur la grande chronique perdue de Sicard de Crémone. — Br. KRUSCH. Les plus anciennes chartes du monastère de Corbie et leur plus récent critique (repousse les observations opposées par Levillain à la critique de ces chartes par B. Krusch). — W. LEVISON. Une nouvelle *Vita Willibrordi* (il s'agit du plagiat commis au XII^e siècle par un certain Échebert, qui était peut-être Eckeberth de Schœnau, abbé d'Echternach). — A. BERNOULLI. La continuation du *Liber Augustalis* par Æneas Silvius (elle est connue, mais encore inédite). — Heft 2, 1904. Emil SECKEL. Études sur Benedictus Levita; suite (les « Capitula episcopi cuiusdam Frisingensia; » le « Capitulare incerti anni datum in synodo cui interfuit Bonifacius, apostolicae sedis legatus, circa annum Christi 744; » les « Statutae quaedam S. Bonifacii, archiepiscopi Maguntini et martyris; » les onze chapitres « ex decretis Bonifacii legati, » dans la collection de Térouanne, à Wolfenbüttel). — Bruno KRUSCH. Mon édition de la *Vita Haimramni* devant le tribunal de Bernard Sepp. — Edm. STENDEL. La charte d'immunité de Louis le Pieux pour le monastère d'Inden, ou Cornelimünster (reconstituée à l'aide de sources postérieures ce document, qu'on ne connaît plus directement). — Fedor SCHNEIDER. Études sur Jean de Victring; suite (comment nous est parvenu et comment s'est formé le *Liber certarum historiarum. L'Anonymus Leobiensis*. Des éléments que nous possédons pour donner une édition vraiment critique du « *Liber* »). — Br. KAUSCH. Une étude en anglais sur les manuscrits de la *Vita Columbani* (combat les opinions exprimées par

H. J. Lawlor dans son mémoire sur les manuscrits de la *Vita*, tout en reconnaissant le mérite de ses recherches). — F. KURZE. Corrections à l'édition des *Annales regni Francorum*. — Paul von WINTERFELD. Paul Diacre, ou Notker le Bègue? (montre qu'il faut attribuer à Notker quelques poésies latines trouvées parmi les « Carmina Pauli et Petri »). — Abbé P. Willibald HAUTHALER. *Litterae fictitiae?* (publie une bulle d'un pape Léon [IX?] aux évêques et abbés de France, protestant contre les dépréciations de l'Église. Est-elle authentique?). — Gottfried KENTENICH. La plus ancienne charte de la ville de Trèves (publie un document de 1149). — B. BRETHOLZ. Le pseudo-Christian et les derniers travaux qui lui ont été consacrés. — Id. Le manuscrit de Gelnhausen qui se trouve aux archives de l'État à Brunn. — H. WERNER. La « Réformation » de l'empereur Sigismond (réplique aux critiques de C. Köhne). — Heft 3. Jakob SCHWALM. Voyage en France et en Italie dans l'été de 1903 (publie : 1^e un certain nombre de diplômes royaux et d'*Acta imperii* de 1230 à 1340; plusieurs se rapportent à la France et à Philippe le Bel. Il était peut-être superflu de rééditer le texte de la trêve conclue le 9 octobre 1297 entre les rois de France et d'Angleterre, déjà dans Rymer; 2^e des chartes des rois Albert et Henri VII pour les Dauphins de Viennois, 1303-1310; 3^e des lettres de Clément V à Philippe le Bel, 1310-1311; 4^e six lettres de princes allemands à Philippe le Bel en 1307-1308). — Siegfried RIETSCHEL. La *Translatio s. Dionysii Areopagita* publiée par Kepke; quand a-t-elle été composée? (sans doute vers le milieu du XI^e siècle). — Hans WIBEL. Chartes fausses fabriquées par Georges-Frédéric Schott (Schott a, sans doute dans le dernier quart du XVII^e siècle, fabriqué de toutes pièces certains diplômes impériaux et en a interpolé d'autres. Il a travaillé non pas pour de l'argent, mais pour étayer ses généalogies de la famille des rhingraves. Parmi les pièces fausses se trouve un diplôme du roi Eudes de France dont le texte est donné ici pour la première fois en appendice). — Bd. XXX, Heft 1. S. HELLMANN. Anecdote tirée du Cod. Cusanus C. 14, nunc 37 (manuscrit conservé à l'hôpital de Cues-sur-la-Moselle, où se trouve entre autres le « Collectaneum » de Sedulius Scottus). — Ferdinand GUETERBOCK. Une biographie contemporaine de l'empereur Frédéric II, œuvre perdue de Mainardino d'Imola (retrouve des traces de cette biographie dans le *Compendio delle historie del regno di Napoli* de Pandolfo Collenuccio et dans l'*Histoire de Milan* de Tristan Calco). — Karl ZEUMER. La loi de Louis de Bavière concernant l'élection royale, « Licet juris », du 6 août 1338 (en appendice, étudie la déclaration des Électeurs au pape Benoît XII sur les événements qui s'étaient passés à la réunion électoral de Rense, le 16 juillet 1338, et publie la constitution de Rense du même jour). — Kurt HEIDRICH. Date qu'il faut donner aux lettres insérées dans le *De bello Saxonico liber* de Bruno, 1080. — BURKHARD DE BONIN. Le *Pactus Alamannorum*, III, 3-4 (interprétation nouvelle de ce passage). — Ernst PERELS. Une lettre retrouvée du recueil épistolaire perdu de Fulda. — W. LEVISON. Un nouvel hymne

concernant Ursmar de Lobbes. — H. WIBEL. Un diplôme faux d'Otton II pour Saint Blaise (avec un fac-similé). — Id. Cinq pièces fausses publiées par François-Joseph Bodman. — M. MANITIUS. Une lettre du xi^e siècle (écrite par un évêque indéterminé de Freising vers la fin du xi^e siècle. O. Helder-Egger pense que l'auteur est l'évêque Hermann, qui, en 1090, supplanta l'évêque Meginward). — M. TANGL. L'appel des évêques de la province ecclésiastique de Magdebourg contre les Slaves, au commencement du xii^e siècle.

49. — Archiv für katholisches Kirchenrecht. Bd. LXXXIII, 1903, Heft 1. — Nico COTLARCIUC. Le mode de nomination du patriarche schismatique de Constantinople (élection, consécration et installation de ce patriarche dans les quatre premiers siècles, puis au temps des Byzantins, enfin sous la domination turque); fin dans Heft 2. — Stephan SCHIWIETZ. Histoire et organisation des monastères pacomiens au iv^e siècle; fin (développement religieux et moral, travail, instructions concernant les repas et les jeûnes, le sommeil et les vêtements, les moyens disciplinaires). — Karl HOLDER. La question de la désignation, d'après les travaux les plus récents (le pape ne peut désigner son successeur; on n'a pas encore prouvé que Félix IV ait désigné Boniface). — Heft 2. Karl RIEDER. Le tribunal spirituel du chapitre de Constance à Zurich, 1366 (publie l'acte relatif au transfert de ce tribunal). — LUDWIG. Les stations imposées comme pénitence dans l'Église occidentale (il est certain que de pareilles stations existaient dans l'Église orientale; les papes se sont efforcés de les introduire en Occident, ce qui réussit en partie au commencement du v^e siècle; mais l'usage ne put en être généralisé). — Heft 3. SEGESSER. Léon XIII et le droit ecclésiastique. — E. GOELLER. De la situation du « camerarius » pontifical sous Clément VII (bien que Clément VII n'ait pas été un pape légitime, son gouvernement a été très important pour l'histoire de la « Camera apostolica »). — Pericles BISOUKIDES. Le patronage ecclésiastique au concile de Trente (ce concile a voulu mettre fin aux abus du droit de patronage sur les églises). — Ad. RÖSCH. Le droit ecclésiastique au temps de l'« Aufklärung »; suite dans Heft 4. — Heft 4. Carl BLASEL. La conversion des Lombards au christianisme (influence exercée par la Confession de Nicée; prépondérance de la doctrine arienne; des transformations opérées par le christianisme dans la vie religieuse et morale des Lombards).

50. — Zeitschrift für katholische Theologie. 1903, Quartal-heft 4. — M. HOFFMANN. Léon XIII et la science. — Al. KROESS. L'empereur Ferdinand I^r et ses projets de réforme au concile de Trente, jusqu'à la fin de la conférence des théologiens à Innsbruck, du 18 janvier 1562 au 5 juin 1563; fin. — Nikolaus NILLES. Ibérie ou Géorgie; faits anciens et nouveaux (la nouvelle congrégation géorgienne des trois rites; l'ancien *Kalendarium proprium* de l'Église ibérienne; saint Roch dans les armes royales de Géorgie). — Léopold FONCK. L'Évangile, l'évolution et l'Église. — J. ERNST. Le baptême des hérétiques aux con-

ties d'Arles et de Nicée. — N. PAULUS. Un traité inédit sur les indulgences, par le canoniste bohémien Stanislas. — E. MICHAEL. L'anonyme de Plaisance et l'Itinéraire de la Palestine (réplique aux objections du Dr Pietro Piacenza, archiprêtre de Plaisance, qui maintient l'opinion traditionnelle que cet Itinéraire a été composé par saint Antoine de Plaisance). — E.-A. KNELLER. Le second concile général de l'an 381. — 1904, Quartalheft 1. N. PAULUS. Le repentir dans les ouvrages allemands sur la confession à la fin du moyen âge. — C.-A. KNELLER. Le pape et le concile devant les mille premières années de l'ère chrétienne; 3^e art.; suite dans Quartalheft 3 et 4. — M. HOFMANN. Ouvrages nouveaux sur le droit ecclésiastique. — Comptes-rendus : *H. Denifle. Luther und Lutherthum in der ersten Entwicklung, quellenmässig dargestellt* (important). — S. Binder. Die Hegemonie der Prager im Husitenkriege (bon). — Th. Granderath. Geschichte des Vaticanischen Konzils (important). — Quartalheft 2. DUNIN-BORKOWSKI. Les institutions de l'Église primitive; questions préliminaires de méthode. — L. Fonck. Les peintures des catacombes de Rome. — Comptes-rendus : R. Rocholl. Bessarion (biographie très vivante, qui n'apprend rien de très nouveau). — Aug. Demski. Papst Nikolaus III (bon). — Quartalheft 3. L. Fonck. Les Évangiles, d'après les travaux les plus récents de l'érudition catholique. — M. HOFMANN. Des travaux récents sur l'histoire du droit ecclésiastique. — Quartalheft 4. A. KROESS. La doctrine de l'Immaculée-Conception au concile de Trente. — J. FRANZ. Le décret d'Innocent XI sur le probabilisme.

51. — **Zeitschrift für Kirchengeschichte.** Bd. XXIV, 1903, Heft 3. — Wilhelm OHN. Deux questions relatives à l'histoire primitive des papes (1^o la culpabilité du pape Léon III; aucune preuve n'étaye les plaintes adressées contre lui à Charlemagne pour « crima adulterii vel perjurii; » 2^o le voyage de Grégoire IV en France. Il est inexact qu'en 833 l'épiscopat français se soit partagé en deux factions : le parti du pape et celui de l'empereur; le pape était partisan de l'unité de l'empire. La lettre « de comparatione regiminis ecclesiastici et politici » n'est pas du pape, mais d'Agobard. Montre comment s'est formée et développée la légende d'une protestation faite par le parti de l'épiscopat fidèle à l'empereur). — Joh. DIETTERLE. Les *Summae Confessorum, sive de casibus conscientiae*, depuis leur début jusqu'à Silvester Prierias; leur déclaration en ce qui concerne les indulgences (dresse la liste de ces Sommes, dont les auteurs ont été exclusivement des Dominicains ou des Franciscains; étudie le *Panitentiale* de Robert de Flomesbury); suite dans Heft 4 (la *Summula fratris Conradi*, la *Summa casuum* de Raimond de Pennaforte, l'*Apparatus* de Guillaume de Rennes); suite dans Bd. XXV, Heft 2 (la *Summa juris canonici, sive de casibus conscientiae*, de Monaldus, la *Summa confessorum* de Johannes-Friburgensis Lector, la *Summa casuum* de Burchard de Strasbourg). — Hugo BRUNNER. Theophilus Neuberger (la vie et les œuvres d'un théologien hessois pendant la guerre de Trente ans, 1593-1656); fin dans Heft 4.

— Otto SCHEEL. Remarques sur l'Enchiridion de saint Augustin. — Paul KALKOFF. Le procès intenté devant l'Inquisition à l'humaniste anversois Nicolas de Bois-le-Duc, 1522. — G. BERBIG. La Confession d'Augsbourg, en allemand, d'après un manuscrit de Cobourg inconnu jusqu'ici (texte). — Heft 4. W. GOETZ. Sources de l'histoire de saint François d'Assise; suite (la *Vita secunda* de Thomas de Celano; ses rapports avec la *Legenda trium sociorum*. Celano n'a certainement pas connu la *Legenda*, qui omet plusieurs des traits essentiels de la physiognomie du saint); fin dans Bd. XXV, Heft 1 (la *Legenda* ne peut être l'œuvre de trois compagnons du saint; elle a été écrite après la Vie de saint Bonaventure, après le *Liber de laudibus* de Bernard de Besse, au plus tôt dans le dernier quart du XIII^e siècle. Rapports entre la *Legenda* et l'*Anonymus Perusinus*). — G. KENTENICH. Les manuscrits de l'Imitation de Jésus-Christ et Thomas à Kempis (réponse aux critiques de Pohl, qui tient l'Imitation pour une œuvre de Thomas). — G. BOSSERT. Pour servir à la biographie du réformateur Jakob Otter, d'Eßling. — H. HERMELINK. Le pape Clément XII et les biens de l'Église en pays protestant. — Bd. XXV, Heft 1. Hagob THOPDSCHIAN. Les débuts du monachisme arménien; critique des sources. — B. BESS. La France et son pape, de 1378 à 1394 (montre ce qu'il y a d'insuffisant dans l'ouvrage, remarquable d'ailleurs, de J. Haller). — Paul KALKOFF. Le procès de Luther en cour de Rome. — A.-E. BURN. Nouveaux textes pour servir à l'histoire du Symbole des apôtres; suite. — K. MUELLER. La correspondance de Calvin avec la France. — Heft 2. Robert GEIGES. La pénitence et les luttes à Rome vers le milieu du III^e siècle. — W. KOEHLER. Boniface en Hesse et l'évêché hessois de Buraburg. — Moritz BROSCHE. Boniface VIII et la république de Florence. — Paul KALKOFF. Le procès de Luther en cour de Rome; 2^e art.: Rome et Wittenberg; fin dans Heft 3 (l'Électeur de Saxe considéré comme candidat du pape au trône impérial et comme « défenseur du Saint-Siège »). — O. VEECK. Les commencements du piétisme à Brême (dans le second tiers du XVII^e siècle). — DUNCKER. Deux documents relatifs à l'histoire de la Réforme à Heilbronn au temps de la diète d'Augsbourg, 1530; fin dans Heft 3. — Heft 3. C. ERBES. Le martyrologue syriaque et le cercle des fêtes de Noël; étude historique. — K. HOLL. Le traité *Adversus Arium et Sabellium* attribué à Grégoire de Nyse (son auteur est Didyme).

52. — *Jahrbücher für Nationalökonomie und Statistik*. Dritte Folge. Bd. XXIV. — G. CARO. Histoire agricole du nord-est de la Suisse et des territoires voisins, du X^e au XIII^e siècle (fait suite au mémoire du même auteur sur la répartition de la propriété foncière dans la Suisse du nord-est à l'époque carolingienne, dans les *Jahrb.*, 3^e Folge, Bd. XXI. Au X^e et au XI^e siècle, on trouve encore dans cette région des paysans libres). — Bd. XXVI. Hermann LEVY. Disparition des petites exploitations rurales en Angleterre (de 1760 à 1850, les petites propriétés paysannes furent absorbées par la grande propriété; les causes en sont un changement profond dans les conditions de vente

des produits agricoles et le haut prix de la terre). — Richard THURNWALD. L'état et l'économie politique à Babylone au temps de Hammourabi (d'après la loi de Hammourabi et les lettres et contrats de l'ancienne époque babylonienne).

53. — Philologus. Bd. LXIII, Heft 1. — Ernst KORNEMANN. Thucydide et l'historiographie romaine (la série des historiens romains qui ont pris Thucydide pour modèle a commencé avec Caton et atteint à son point culminant avec Salluste). — Heft 2. A. MOMMSEN. L'année athénienne (la manière de compter les années, celle qui resta le plus longtemps en usage est celle qui suivit l'archonte; puis l'année fut déterminée au moyen de la formule ἐπὶ τῷ βουλῇ, ἡ δέσια πρώτος ἑγράμματες; ce mode nouveau se restreint au temps qui s'écoula de l'archonte Euthyménès, Ol. 85,4, à Dioclès, Ol. 92,4). — Hans MELTZER. Le fétiche dans la divinité de Zeus Ammon. — Heft 3. Albert MUELLER. Les Parasiti Apollinis (c'est une association théâtrale qui se forma sur le modèle des synodes d'artisans grecs. Étude l'organisation de cette association et la condition sociale de ses membres). — Julius MUELLER. Études d'histoire et de critique sur l'Anthologie de Saumaise (le *Codex Salmasianus* est une des sources principales pour l'histoire intérieure des Vandales en Afrique).

54. — Vierteljahrsschrift für Social -und Wirtschaftsgeschichte. Bd. II, Heft 2. — Heinrich SIEVEKING. Les villes au moyen âge; étude sur la théorie de l'histoire économique (exposé et critique des travaux relatifs à l'histoire du développement économique dans les villes). — G. ESPINAS. Jehan Boine Broke, bourgeois et drapier douaien; suite (documents importants pour l'histoire de l'organisation industrielle dans les premières années du XIV^e s.); fin dans Heft 3. — Franz EULENBURG. Trois siècles d'organisation industrielle dans les villes; statistique industrielle du vieux Breslau, de 1470 à 1790. — J. STRICKLER. Le système monétaire en Suisse dans la période de transition entre le XVIII^e et le XIX^e s.; suite. — Bibliographie : Max FASCHINGER. Die wirtschaftliche Bedeutung der Bayrischen Klöster in der Zeit der Agilolfinger (excellent). — P.-J. von NIessen. Zur Entstehung des Grossgrundbesitzes und der Guts herrschaft in der Neumark (bon travail; mais les vues de l'auteur sont trop bornées). — H. WOPFNER. Beiträge zur Geschichte der freien bäuerlichen Erbleihe Deutschirols im Mittelalter (remarquable). — Heft 3. Ph. HECK. La condition des personnes, le wergeld et la monnaie à l'époque carolingienne (réfutation des théories présentées par Benno Hilliger et par Vinogradoff); fin dans Heft 4. — Fabien THIBAULT. Les « patrocinia vicorum » (si l'on rapproche du texte de Salvien un recrue de l'empereur Constance en 360 et une constitution des empereurs Arcadius et Honorius en 399, on se convainc qu'en se mettant sous le « patrocinium » d'un grand, les habitants des « vici » ne cherchaient pas à s'assurer une protection, mais à échapper au fisc, au paiement du « tributum »). — F. BRANDILEONE. D'une source d'informations, négligée jusqu'ici, sur les change-

ments de la propriété foncière en Italie (les registres du cadastre, dont la terminologie révèle si souvent l'origine même et la nature de la propriété). — K.-Th. von INAMA STERNEGGER. Le tarif douanier sur le pont du Lech à Augsbourg. — L.-M. HARTMANN. Les commencements économiques de Venise. — H. PIRENNE. Les marchands-batteurs de Dinant au XIV^e et au XV^e s.; contribution à l'histoire du commerce en gros au moyen âge (ces marchands-batteurs étaient des marchands en gros qui allaient vendre à l'étranger, surtout en Angleterre, les produits fabriqués à Dinant, la « dinanderie », et qui, en échange, ramenaient à Dinant l'étain employé dans la confection du laiton; comment était organisée la corporation de ces marchands). — K. JACOB. Wallenstein et son mode de contribution. — Giuseppe SALVIOLI. Bibliographie des ouvrages italiens sur l'histoire économique de l'Italie. — Comptes-rendus : The Victoria history of the counties of England (James Tait présente des observations et des critiques sur les chapitres consacrés par J. H. Round au *Domesday book*). — G. von DETTEN. Westfälisches Wirtschaftsleben im Mittelalter (utile et précis). — Heft 4. Edmond GROAG. Collèges et associations à caractère obligatoire au XI^e s. (étudie dans quelles circonstances s'est opérée la transformation des associations privées en associations obligatoires; ce mouvement s'opéra entre les règnes de Sévère et de Caracalla, d'un côté, ou ceux de Dioclétien et de Constantin, d'autre part). — Paul DARMSTÄDTER. Études sur la politique économique de Napoléon I^e (surtout au moment de la crise de 1810-1811; art. très documenté). — E. ALLIX et R. GÉNESTAL. Les opérations financières de l'abbaye de Troarn, du XI^e au XIV^e s. (important; montre par un exemple particulier, pour lequel les renseignements de détail abondent, que les moines, d'une part, opérèrent à leur profit une lente et progressive conquête du sol, et comment ils l'opérèrent, d'autre part comment ils contribuèrent à la diffusion de la richesse mobilière. Ils ont été des ouvriers actifs autant qu'intéressés du passage de l' « économie-nature » à l' « économieargent »).

55. — Nord und Süd. Bd. XCIX. — Alfred SEMERAU. Hermann Grimm. — Eugène WOLFF. Les « sociétés allemandes » du XVIII^e s. (les causes, ainsi que les conséquences de la littérature classique qui fleurit en Allemagne depuis la fin du XVII^e s. ont leurs racines dans le sol préparé par les « sociétés allemandes »; c'étaient des sociétés littéraires ayant pour but de faire progresser la culture nationale). — Ludovica, baronne de BODENHAUSEN. Une héroïne du XV^e s. : Catherine Sforza (esquisse biographique).

56. — K. Preussische Akademie der Wissenschaften. Philosophische und historische Abhandlungen. 1903. — Konrad BURDACH. Rapport sur les recherches relatives à l'origine de la langue écrite en nouveau haut-allemand et de l'humanisme allemand (Burdach a entrepris en 1897-1899 des voyages d'exploration parmi les manuscrits allemands, en vue de jeter une lumière nouvelle sur la fin du moyen âge, l'époque

de la Renaissance et de la Réforme au moyen d'une étude approfondie des œuvres littéraires). — W. FRIEDENSBURG. L'Institut historique de Prusse à Rome de 1888 à 1904. — H. GELZER. Pergame sous les Byzantins et les Ottomans. — *Sitzungsberichte*. 1904, Stück 37. Adolf HARNACK. L'origine des quarante-huit (ou quarante-sept) premiers papes (on ne connaît que par le *Liber Pontificalis* la nationalité et le nom paternel des plus anciens papes; les données de ce livre, qu'on a mises en doute jusqu'ici, sont, à l'exception des premiers numéros, en grande partie dignes de foi). — Adolf ERMAN. Un nouveau document provenant du grand sphinx (fragment d'une inscription égyptienne, dont le contenu paraît rappeler celui de la stèle bien connue du sphinx). — Stück 39. Th. MOMMSEN. Tacite et les Actes du sénat (l'exemple de Tacite montre comment l'historiographie romaine a puisé dans les procès-verbaux du sénat). — O. LENEL. Nouveaux fragments d'Ulprien.

57. — Mitteilungen des historischen Vereins der Pfalz. XXV. — L. GNAUENWALD. Pour servir à l'histoire primitive du Palatinat (décrit nombre d'objets de l'époque préhistorique, romaine et alémanno-franque : armes, ustensiles, ornements, monnaies).

58. — Mitteilungen des Vereins für Geschichte und Landeskunde von Osnabrück. Bd. XXVIII, 1903. — Ernst SNETHLAGE. Le suffixe *-lage* dans les noms de lieu (signifie *essart, clairière*). Les noms de lieu où ce suffixe entre en composition se rencontrent tous dans le pays des anciens Chasiens, dont il aide à déterminer les limites). — Kl. LÖEFFLER. L'attitude des évêques d'Osnabruck dans les luttes entre l'empire et la papauté au moyen âge.

59. — Verhandlungen des historischen Vereins für Niederbayern. Bd. XL. — J.-N. SEEFRID. La pierre milliaire de Boioduro-Saloatum (près de Passau-Engelhartszell). Importante pour la critique de la Table de Peutinger et de l'Itinéraire d'Antonin). — Johann POLLINGER. Les noms de lieu du district de Dingolfing (étymologie et histoire).

60. — Verhandlungen des historischen Vereins von Oberpfalz und Regensburg. Bd. LIV. — M.-J. NEUDEGER. Pour servir à l'histoire de la seigneurie de Laber dans le Nordgau, 1118-1802 (commentaires juridiques et économiques. La famille des seigneurs de Laber est si importante qu'elle intéresse même l'histoire générale). — Hugo, comte de WALDERDORFF. Constructions romaines sur l'ancien marché au blé de Ratisbonne.

61. — Zeitschrift des Vereins für Thüringische Geschichte und Altertumskunde. N. F. 14, Heft 2. — Wilhelm PELKA. Études sur l'histoire de la chute de l'ancien royaume de Thuringe en 531 ap. J.-C. (critique des sources. Les sources saxonnnes ne méritent aucune créance; Widukind, les *Annales Quedlinburgenses* et l'*Anonymus de origine Suevorum* remontent tous à une chanson de geste perdue. Raconte la destruction du royaume à l'aide des documents con-

nus). — G. MENTZ. Entretiens sur la religion en 1525 et 1526, ayant pour but de mettre un terme à l'antagonisme entre les Ernestins et les Albertins (publie des lettres). — Hermann GROSSLER. Détails nouveaux sur la destruction du royaume de Thuringe (critique le travail de Pelka; montre que la première bataille doit avoir été livrée près de Hanovre). — Gustav EICHHORN. Fouilles exécutées dans le comté de Camburg (objets de l'époque préhistorique et primitive).

62. — Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins. Bd. XIX, Heft 1. — Georg TUMBUELT. Envoi par l'empereur du comte Jakob Ludwig de Fürstenberg à l'électeur palatin Frédéric V, en 1619 (pour le détourner d'accepter la couronne de Bohême. Publie la relation que le comte a rédigée sur son ambassade). — Gustav BOSSERT. Contributions à l'histoire de la Réforme en Bade et dans le Palatinat; 3^e art. (1529-1546. L'évêque Philippe et la lutte contre les nouvelles puissances de l'époque); suite dans Heft 4. — Luzian PFLEGER. Jakob Balde, d'après des documents inédits (quelques notes sur ce jésuite et poète alsacien). — Alfred OVERMANN. La cession de l'Alsace à la France et le traité de Westphalie (en 1648 furent cédés à la France uniquement les territoires autrichiens d'Alsace. A l'aide de pièces d'archives, tirées surtout du ministère des Affaires étrangères à Paris, l'auteur expose la situation territoriale et politique de l'Alsace avant 1648, puis les négociations diplomatiques au congrès de Westphalie, enfin l'époque de la domination française en Alsace qui suivit le traité); suite dans Heft 3. — Paul DARMSTEDTER. L'administration du Bas-Rhin sous Napoléon I^e, 1799-1814; suite dans Heft 2 et 3 (enseignement public; action exercée par l'administration sur les relations sociales : confessions, émigrés, juifs, pauvres; la politique économique : agriculture, métiers et industrie, commerce). — Heft 2. Harold STEINACKER. Origine et premiers temps de la maison de Habsbourg (la première conclusion assurée de la critique historique est que Ita, femme de Radbot, naquit avant 978; du côté maternel et paternel, elle avait du sang carolingien dans les veines et elle était nièce du fondateur de la dynastie capétienne. Les possessions paternelles de Radbot et de Rudolf s'étendaient sur un grand nombre de districts bourguignons et allemands); fin dans Heft 3. — Fritz BAUMGARTEN. Hans Baldung et la Réforme (réunit tout ce qu'on sait sur le protestantisme de ce peintre). — Heinrich FINKE. Le mariage de Conrad de Reischach avec la dernière reine de Majorque. — Heft 3. Fritz KIENER. Les préliminaires de la guerre des Paysans dans la région du Rhin supérieur (tableau rapide des institutions dans les territoires où sévit la guerre; causes de cette guerre; influences qui ont favorisé l'explosion du soulèvement). — Fritz FRANKHAUSER. Ouvrages sur l'histoire badoise parus en 1903. — Heft 4. H. KAISER. Ouvrages sur l'histoire d'Alsace parus en 1903. — P. ALBERT. Pour servir à la biographie de Mathieu de Neuenburg.

österreich. N. F., Bd. XXXV. — Max VANGSA. Bibliographie pour l'histoire de la Basse-Autriche en 1901. — H. KRETSCHMAYR. Documents d'archives relatifs à l'histoire des villes et villages de la Basse-Autriche; 2^e partie (Eggenburg. Publie soixante-dix chartes, dont la plupart ont été données par des rois allemands et des ducs autrichiens, de Rodolf I^r, 1277, à Maximilien I^r, 1514). — Aloïs PLESSER. Topographie des églises et chapelles en ruines dans le quartier du Mankartsberg; fin (important pour l'histoire ancienne de l'Église en Autriche). — Richard MUELLER. Le nom d'Autriche (recherche approfondie d'après les sources). — Josef LAMPEL. La patrie de Walter von der Vogelweide; fin (tout ce qu'on peut dire, c'est que Walter naquit très probablement en Autriche et qu'il y passa une partie de sa vie). — A.-Fr. FUCHS. Chartes provenant des archives du comte Baudissin-Zinzendorf au château de Wasserburg (64 documents des années 1320-1668, relatives à l'histoire de la Basse et de la Haute-Autriche; dans le nombre, quelques diplômes impériaux). — Karl ALTMANN. Documents pour servir à l'histoire des opérations françaises en Autriche pendant les années 1805-1809.

64. — **Mittheilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschung.** Bd. XXV (1904), Heft 1. — Julius JUNG. L'itinéraire de l'archevêque Sigeric de Canterbury et la route de Rome à Lucques par Sienne en 990 (étude géographique et historique sur les villes où passa Sigeric. Analyse des voyages d'Anglais en Italie, du XI^e au XIII^e s. De la sécurité des routes en Italie au temps des empereurs Frédéric I^r et Frédéric II). — Johann LECHNER. Les diplômes de Worms (revient sur la question des diplômes des Ottos pour l'évêché de Worms; quoi qu'en pense Uhlirz, ces diplômes, qu'il a fait passer comme authentiques dans les *Mon. Germ.*, sont des falsifications). — F. PHILIPPI. L'industrie et le commerce dans le moyen âge allemand. — R. STERNFELD. Qui est le cardinal-évêque de Capoue qui vint à Bâle, le 6 mai 1275, trouver Rodolphe de Habsbourg comme plénipotentiaire de Grégoire X? (Simon Paltineri). — J. BLEYER. Quelques remarques sur la paix de Szegedin et sur la bataille de Varna, 1444. — Comptes-rendus : *Hodgson. The early history of Venise* (essai qui n'est pas sans mérite, mais qui est manqué; c'est un exemple frappant de l'insuffisance de préparation scientifique, qui est si manifeste en Angleterre à l'heure actuelle). — O. OPPERMANN. Kritische Studien zur älteren Kölner Geschichte (bon). — Publications sur l'histoire de la Basse et de la Haute-Autriche en 1901. — Heft 2. Hans HIRSCH. Les *Acta Murensia* et les plus anciennes chartes du monastère de Muri en Argovie; suite dans Heft 3. — H. KRABBO. La bulle de Grégoire IX pour l'évêché de Naumbourg, du 8 novembre 1228; contribution à la diplomatique pontificale du XII^e s. (avec deux planches). — Ignaz-Ph. DENGEL. Opinion de Joseph Garampi, nonce à Vienne, sur la bibliothèque du Vatican en 1780. — O. REDLICH. Trois chartes inédites de

Rodolphe de Habsbourg. — K. SCHIFFMANN. Pour servir à l'historiographie du XVII^e s. dans le pays au delà de l'Enns. — Comptes-rendus : Ouvrages récents sur la chronologie. — W. ERBEN. Das Privilegium Friedrich I für das Herzogtum Österreich (prouve que le « Privilegium minus » est un faux). — J. MAUBACH. Die Kardinäle und ihre Politik, 1243-1268 (bon, mais non pas définitif). — K. UHLIRZ. Die Rechnungen des Kirchmeisteramtes von S. Stephan zu Wien (intéressant pour l'histoire de l'art). — TH. VON SICKEL. Römische Berichte; III-V (important). — H. GUENTER. Das Restitutionsedikt von 1629 und die katholische Restauration Altwirtembergs (excellent). — Heft 3. Hans SCHREUER. Histoire des institutions de la Bohême ancienne (étude critique des légendes; ce qu'on en peut tirer pour l'histoire). — Georg VON BELOW. L'origine des plus anciens impôts en Allemagne. — Moritz BROSCHE. Paul IV contre Charles-Quint et Philippe II (la politique intransigeante de ce pape a favorisé les progrès du protestantisme). — H. SCHROHE. Notes sur les régestes des rois, de Rodolphe à Charles IV; suite dans Heft 4. — Comptes-rendus : Vito La Mantia. Antiche consuetudini delle città di Sicilia (important). — Ad. FUCHS. Urkunden und Regesten zur Geschichte des Benediktinerstiftes Göttweig (bon). — L'histoire dans les programmes des écoles moyennes en Autriche pour 1902 et 1903. — Heft 4. B. SCHMEIDLER. Venise et l'empire d'Allemagne, de 983 à 1024 (étude critique sur les sources). — G. SOMMERFELDT. Heinrich Totting d'Oyta, mort à Vienne le 20 mai 1397 (notes biographiques sur un théologien et juriste, assez notable en son temps, qui avait passé par les écoles de Paris avant d'aller enseigner à Prague et après. Publie le texte des « Conclusiones pro quibus fuerat citatus Romam »). — Moritz LANDWEHR VON PRAGENAU. Pour servir à l'histoire d'Ivan III Vassiliévitche (prince de Russie; étude détaillée sur les années 1471-1472 et 1480). — U. SCHMID. Dons faits à l'église de Saint-Veit a. d. Gölsen. — Comptes-rendus : E. Goldmann. Die Einführung der deutschen Herzogsgeschlechter Kärntens in den Slovenischen Stammesverband. — H. SCHROHE. Der Kampf der Gegenkönige Ludwig und Friedrich um das Reich bis zur Entscheidungsschlacht von Mühldorf (bon). — Jos. SEEMÜLLER. Zur Kritik der Königsfelder Chronik (excellent). — E. WIESE. Die Politik der Niederländer während des Kalmarkrieges, 1611-1613 (utilise un grand nombre de documents tirés des archives de la Haye). — A chacune de ces livraisons est joint, depuis le début de l'année 1904, un « Beiblatt » consacré à l'histoire de l'art : *Kunstgeschichtliche Anzeigen*, dirigé par Franz WICKHOFF.

65. — Mitteilungen des Musealvereins für Krain. Jahrg. XVI, Heft 3-4. — Pour servir à l'histoire du commerce au XVIII^e s. (publie le traité de commerce que Catherine II de Russie a conclu le 12 novembre 1785 avec l'empereur Joseph II). — Heft 5-6. WI. LEVEC. Les premières incursions des Turcs en Carniole et en Styrie (du XV^e au

xviii^e s., ce pays a été presque chaque année visité par les Turcs; la première invasion eut lieu le 9 octobre 1408).

66. — **The Athenaeum.** 1904, 1^{er} octobre. — *Sir Reginald Hennell.* The history of the king's body guard of the Yeomen of the Guard (excellent; en appendice, la liste et la biographie des capitaines de ce corps d'élite, depuis 1485). — L'Angleterre et la Russie en 1804-1805 (résumé des rapports de l'Angleterre avec la Russie depuis le commencement du xvii^e siècle, à propos des dépêches officielles du gouvernement anglais, lors des négociations de 1804-5, que vient de publier le Dr Holland Rose). = 8 octobre. Historical mss. Commission. Hatfield papers; vol. X (se rapporte à l'année 1600). = 15 octobre. *J. H. Matthews.* Cardiff records; vol. IV. — *W. de Gray Birch.* A descriptive Catalogue of the Penrice and Margam abbey mss. in the possession of miss Talbot of Margam; 4^e série (on a retrouvé de nombreuses chartes qui renouveleront en partie l'histoire de l'abbaye de Margam). = 22 octobre. *F. C. Burkitt.* Early eastern Christianity. St Margaret's lectures, 1904, on the syriac-speaking church (très intéressant; des erreurs çà et là, en particulier sur la question du mariage dans l'Église syrienne primitive). = 29 octobre. *Sir Walter Besant.* London in the time of the Tudors (beaucoup de faits, habilement groupés, nombreuses et intéressantes illustrations). — *A. Lang.* A history of Scotland; vol. III (embrasse l'époque de 1625 à 1689; beaucoup de faits distribués peut-être avec quelque arbitraire; remarquable). — *Serjeantson.* History of the church of S. Peter, Northampton. — *Crowe and Cavalcaselle's* History of painting; edited by *L. Douglas* et *A. Strong* (nouvelle édition qui n'a pas été vraiment mise au point et où le principal réviseur, L. Douglas, a donné avec trop de véhémence carrière à ses antipathies personnelles). = 5 novembre. *A. LANG.* La date de la naissance de John Knox le Réformateur (la date de 1513 donnée par Peter Young ou celle de 1515 donnée par Bèze paraît plus vraisemblable que celle de 1505 généralement admise. On se prépare à fêter en 1905 le 4^e centenaire de cette naissance). = 12 novembre. *Sir Armitage Smith.* John of Gaunt (beaucoup de faits nouveaux, présentés avec une habileté remarquable. Très intéressant). — *H. G. Turner.* A history of the colony of Victoria (très bon résumé). — *Sir Cl. Markham.* The voyages of Pedro Fernandez de Quiros, 1595-1606 (publie la traduction d'un récit d'une expédition aux îles Salomon, écrit ou dicté par Quiros, marin portugais, qui était pilote en chef dans l'expédition commandée par Mendaña). — *J. Gairdner.* The Paston letters, 1422-1509 (sommptueuse édition, qui n'ajoute rien à celle de 1901, sinon que les additions déjà publiées dans celle-ci comme supplément ont été insérées à leur place chronologique). — La querelle entre le comte de Southampton et lord Grey de Wilton, 1599 (l'auteur, C. C. Stopes, utilise des documents provenant des « Cecil papers »); suite le 19 novembre. = 19 novembre. *W. H. Hutton.* Letters of William Stubbs. —

Life and letters of Mandell Creighton, by his wife. — *H. Noel Williams*, Madame Du Barry (intéressant). — 26 novembre. *Ch. I. Elton*. William Shakespeare, his family and friends; edited by *A. H. Thompson* (intéressant et savant volume où l'on trouve moins la biographie même du poète qu'un répertoire de faits choisis de manière à illustrer ses mots et ses phrases). — *E. H. Coleridge*. Life and correspondence of lord Coleridge. — *G. W. Forrest*. History of the Indian mutiny (excellent; beaucoup de recherches, très approfondies, dans les archives). — *E. J. Mills*. The secret of Petrarch (curieux mélange de notes critiques et d'imagination poétique; quelques découvertes heureuses et beaucoup de choses contestables). — 3 décembre. *P. H. Brown*. Scotland in the reign of queen Mary (curieux et nouveau). — *O'Connor Morris*. Wellington; soldier and statesman (remarquable). — La date de la naissance de John Knox (Henry Cowan la place en 1513-1514).

67. — Edinburgh Review. Vol. CC, juillet-octobre 1904. — La France en Afrique (nord et ouest de l'Afrique. Le premier article de la *Revue d'Édimbourg* qui soit vraiment élogieux pour la colonisation française. « L'axiome que les Français ne sont pas colonisateurs devra probablement être renversé désormais. » Au point de vue géographique, leur empire du Nord-Afrique ressemble beaucoup à celui des Anglais dans le sud du continent. Mais les deux peuples, sur leur terrain, procèdent différemment. L'Anglais marche seul, au hasard; le Français, collectivement et suivant un plan de pénétration tracé à grandes lignes. Chaque méthode a ses avantages. Néanmoins, si l'on compare Alger avec Cape-Town, on constate la supériorité de la capitale française comme élégance et confortable. Dans le sud-algérien aussi, le coq gaulois, dont se moquait Lord Salisbury, n'a pas gratté le sable en vain; il en a fait surgir des oasis qui raniment la vie du désert; et nul ne peut dire où s'arrêteront les heureux effets de l'action française en ce genre. Quant au Maroc, il revient de droit à la France, de par ses efforts et travaux précédents, de même que la vallée du Nil devait appartenir aux Anglais). — Le Journal de Sir John Moore (publié par le général Sir Frederick Maurice, qui est précisément chargé d'écrire l'histoire de la guerre sud-africaine et qui fait preuve ici d'un manque d'exactitude que l'on ne saurait attribuer à son ignorance de l'histoire. L'éditeur, en outre, eût dû supprimer différents passages où les critiques acerbes, chagrines, de Moore donnent une idée fâcheuse de son caractère, de son esprit, de son équité. Moore ne manquait ni de courage ni de capacité; mais ses qualités de commandement n'avaient rien de supérieur. Pendant la guerre d'Espagne, il ne sut point imposer la discipline à ses troupes qui se livrèrent à toute sorte d'excès et devant qui les Espagnols se sauvaient non moins apeurés que devant les Français). — Histoire de la magie depuis l'ère chrétienne. — L'Angleterre dans la Méditerranée (d'après l'important ouvrage de M. Julian Corbett, *England in the Mediterranean, 1603-1713*. L'auteur montre combien la présence d'une flotte anglaise dans

ces parages a influé sur la politique anglaise au XVII^e siècle. Détails instructifs sur la rétrocession de Dunkerque à la France et sur l'abandon de Tanger. L'occupation de Gibraltar n'a pas été une conquête fortuite, mais une annexion depuis longtemps convoitée). — La *Cambridge modern history* (le t. II, *la Réforme*. Une petite erreur du reviewer : la « reine Margot » n'était pas la sœur de François I^r, mais la première femme de Henri IV). — Sir John Davis (l'Irlande sous Jacques I^r, une des époques les moins étudiées de son histoire). — La France et le Vatican (article tout favorable au ministère Combes, « qui a pu commettre quelques fautes, mais dont il faut juger la politique en bloc. » L'article est, du reste, un de ces beaux tissus d'incohérences dont la *Revue d'Édimbourg* a le secret depuis quelque temps). — La politique commerciale et fiscale de la République vénitienne (très intéressant ; écrit d'après les documents inédits. Venise dut sa prospérité à son protectionnisme intense ; mais ce protectionnisme, dont elle ne voulut jamais se départir, devint la cause de sa ruine dès que les nations rivales eurent découvert les routes océaniques. Les Vénitiens, toutefois, avaient demandé au sultan la permission de creuser le canal de Suez, ce que le sultan ne put leur accorder, n'étant pas le maître de l'Égypte. Ils voyaient juste, car l'ouverture de ce canal a précisément rendu un peu de vie au port de Venise). — Le catholicisme en Allemagne (tableau peu flatté). La *Revue* qui estime, dans un autre article du même numéro, que l'infériorité politique des catholiques en France prouve leur infériorité d'intelligence, déclare ici que leur succès en Allemagne ne prouve aucunement leur supériorité intellectuelle). — L'architecture byzantine. — Les Églises et les tribunaux (à l'occasion de la curieuse crise des Églises presbytériennes en Écosse).

68. — Review of historical Publications relating to Canada, for the year 1903. T. VIII, 1904. — I. Relations du Canada avec l'empire britannique. — Les idées de M. Chamberlain (analyse, au point de vue canadien, de nombreuses publications en sens divers. Le Canada, somme toute, incline plutôt dans le sens des propositions de M. C. En tous cas, les Canadiens n'ont aucun désir de s'unir aux États-Unis. « Le Canada ne connaît point les lynchages, les aventuriers qui bravent la loi, les juges apathiques qui n'osent réprimer les soulèvements de la plèbe »). — *Laughlin, Willis, Longley*. La réciprocité entre les États-Unis et le Canada (les deux pays sont d'assez médiocres voisins à l'égard du commerce). — *Egerton. Molesworth's selected speeches; Id., Origin and growth of the English Colonies.* — II. Histoire du Canada. — *Smith. Life of Lord Seaton; Bradshaw, The story of Lord Durham's Report; Bourinot, Lord Elgin; Black, The Marquess of Dufferin* (quatre gouverneurs dont les carrières officielles permettent de suivre la naissance et le développement de l'autonomie canadienne. Sir John Colborne, Lord Seaton, appliquait l'autorité avec une sévérité de militaire pieux et rigide ; mais il sentait les défauts de ce régime. Lord Durham aurait voulu cantonner les Français dans la province de

Québec et créer une province anglaise autour de Montréal; cependant, il fut le premier à comprendre qu'un parlement canadien pouvait seul rattacher la Colonie à l'Angleterre. Le livre que lui consacre M. Bradshaw est presque excellent. Celui de Sir John Bourinot, qui vient de mourir, sur Lord Elgin, est le meilleur ouvrage de l'auteur). — *Williamson*. Sir Wilfrid Laurier (traite avec indépendance et vigueur du conflit entre les libéraux et les conservateurs de Québec, que soutiennent les conservateurs anglo-canadiens, plutôt par politique que par réelle sympathie). — *Hopkins*. Canadian Annual Review of Public Affairs, 1902 (résume les opinions des journaux, avec leur humeur changeante). — *Mac Grath*. A New Anglo-American Dispute (la baie de Hudson : les Canadiens craignent que les décisions du Tribunal d'arbitrage sur l'Alaska leur enlèvent la propriété de la baie de Hudson, qui promet de devenir une magnifique mer intérieure). — *Le P. Fisher*. The oldest Map with the Name America (reproduction des cartes de 1507 et de 1516 de Wadseemüller). — *Asa Dix*. Champlain (arriéré). — *Thwaites*. A New Discovery of a vast country in America (réimpression des livres du P. Hennepin, pour faire contrepoids à la réimpression des relations des Jésuites. Les plagiats effrontés de ce religieux doivent bien être mis à sa charge et non pas au compte de son éditeur, comme on l'a parfois essayé. Hennepin n'en reste pas moins un intéressant et grand voyageur pour sa part authentique). — Cambridge Modern History; vol. VII (ch. m, par Miss Bateson, sur la France en Amérique, 1603-1744, un peu lourdement écrit; ch. iv, par M. Bradley, sur la conquête du Canada, 1744-1761, très brillant; ch. x, par M. Wilson, sur la guerre de 1812-1815, impartial. Bibliographie du volume, insuffisante pour le Canada). — Le siège de Québec (articles et brochures de M. Dionne, et de la Revue d'Édimbourg sur l'ouvrage de M. Doughty). — *Vicomte de Noailles*. Marins et soldats français en Amérique pendant la guerre de l'Indépendance; *Fisher*, True History of the American Revolution (deux livres judicieux et impartiaux; mais celui de M. de Noailles manque un peu de littérature, et celui de M. Fisher de documentation). — *Justin Smith*. Arnold's march to Quebec; *Burr Todd*, The real Arnold (M. S. a probablement dit le dernier mot sur l'expédition d'Arnold; M. T. est inexact et exagéré). — *Général Wolseley*. Story of a Soldier's Life (ses campagnes au Canada renferment des détails intéressants au point de vue militaire; mais l'auteur manque de tact dans ses critiques contre ses chefs et comprend mal les événements politiques auxquels il s'est trouvé mêlé). — *Butler Hulbert*. Historic Highways of America (publie une série de quinze volumes, renfermant chacun l'étude du chemin suivi par une expédition militaire, comme celles de Braddock, de Forbes, etc.; vol. IV à VII). — *Withrow*. The Undeground Railway (le « chemin de fer souterrain » était, comme on sait, le nom donné aux procédés mystérieux employés, du temps de l'esclavage, pour faire filer au Canada les esclaves fugitifs des États sudistes). — *Sulte*. Le régiment de Cari-

gnan (instructif). — III. Histoire locale et provinciale. — *Sir W. Des Vœux. My Colonial Service* (souvenirs d'un gouverneur de Terre-Neuve qui s'est trouvé aux prises avec les difficultés du *French Shore* et les rivalités de confessions religieuses. A noter avec quel tact il sut pacifier les protestants et les catholiques, invitant d'abord à sa table les chefs des deux partis, les amenant à se donner la main et à laisser entrer des catholiques dans un ministère férolement protestant). — *The French Shore* (articles et livres divers du juge Prowse, de MM. Adolphe Bellet, Charles Le Goffic, de notre collaborateur américain M. Bracq, de MM. Le Breton et Mac Grath, donnant l'état de la question en 1903. Relève, d'après Mac Grath, la répugnance des Anglais et des Américains pour le service maritime; sur les 8,000 pêcheurs américains qui fréquentent Terre-Neuve, on n'en trouverait pas le dixième né aux États-Unis. L'Angleterre n'éprouve pas moins de difficultés à recruter sa marine. Mais les Terre-Neuviens semblent lui promettre une belle réserve de matelots). — *Parker et Bryan. Old Quebec* (compilation médiocre, arriérée; beaucoup d'erreurs). — *Doughty et Dionne. Quebec under two flags; Doughty, The fortress of Quebec* (bons; les recherches intéressantes des auteurs font évanouir plus d'une légende). — *Chouinard. Fête nationale des Canadiens français*; annales de la Société de saint Jean-Baptiste (M. C., clerc de la ville de Québec, comme l'était Garneau, vient de consacrer quatre gros volumes, très documentés, à l'une des sociétés patriotiques les plus ardentes du Canada. C'est à elle que l'on doit la célébration de la fête nationale au jour de la Saint-Jean et le choix du drapeau tricolore pour emblème; mais il est fort question de changer celui-ci contre un autre drapeau). — *Abbé Camille Roy. L'Université Laval* (son histoire à l'occasion de son cinquantenaire. Les Canadiens français ne fournissent pas encore assez de sujets pour occuper les fonctions publiques qu'on voudrait leur réservier, et, de plus, ils ont trop de dédain pour les carrières industrielles). — *Abbé René Casgrain. La paroisse de l'Ange Gardien* (paroisse voisine de Québec; son histoire; très bon). — *Coyne. Exploration of the Great Lakes, by Dollier de Casson* (excellente réédition du ms. de Galinée). — *Conant. Life in Canada* (la partie historique est très faible; consacré surtout à la province d'Ontario). — *Severance. Old Trails on the Niagara Frontier*. — *Thwaites. Essays in Western History* (excellentes histoires de Mackinac et de La Pointe). — *Mc Dougall. In the Days of the Red River Rebellion* (souvenirs d'un missionnaire méthodiste, 1868-1872). — *Lumsden. Through Canada in harvest time* (notes d'un journaliste qui a fait partie des délégués de la presse anglaise invités par le gouvernement Canadien à visiter le pays. L'enthousiasme des habitants du nord-ouest pour la statistique, qui témoigne du développement de la région, est un trait comique de ce volume. Le bien-être général est tel que le maire de Victoria secourt toutes les misères de ses administrés avec 25 fr. par mois, et souvent il ne sait à qui faire l'aumône). — *Elkinton. The Doukhobors* (écrit par un membre

de la Société des Amis de Philadelphie, qui a contribué par ses dons charitables à l'établissement des Doukhobors au Canada. L'auteur les a étudiés avec soin sur ce nouveau terrain; remarques instructives). — *Miss Herring*. Among the People of British Columbia (amusant). = IV. Géographie, économie politique. — *Bradley*. Canada in the twentieth Century (important; peu favorable aux Franco-Canadiens. Quelques erreurs). — *Brigham*. Geographic influences in American history; *Miss Semple*, American history and its geographic conditions (bons. Miss Semple montre comment la possession du Saint-Laurent devait conduire les Français à la conquête du Mississippi, d'où est sortie la ruine de la France dans l'Amérique du Nord). = V. Archéologie, ethnographie. Folklore. — Annual Archaeological Report, 1902 (parmi les études de ce volume, on peut signaler celle du P. Jones pour identifier le village Huron de Saint-Ignace où furent martyrisés les PP. Brébeuf et Lallemand). — *Skinner*. American Myths and Legends (mélange hétérocrite et sans indications de sources); *Canfield*, Legends of the Iroquois (intéressant, mais à consulter avec prudence); *Young*, Algonquin Indian tales (pour les enfants). = VI. Droit, éducation, bibliographie. — Les frontières de l'Alaska (articles nombreux sur cette question, qui montre la nécessité d'avoir une définition précise des termes géographiques. La Société royale de géographie s'occupe précisément de préparer un dictionnaire de ce genre). — *Burwash*. Egerton Ryerson (utile pour l'histoire du méthodisme au Canada. Ryerson, missionnaire méthodiste, a empêché les exaltés de sa secte de tomber dans le républicanisme; en outre, fils d'un loyaliste, il a écrit la première histoire de l'émigration loyaliste qui soit favorable à ces émigrés). — *Doughty* et *Middleton*. Bibliography of the siege of Quebec (incomplète); *Burpee*, Canadian Bibliography of the year 1901 (devrait citer les articles de journaux, nombreux aujourd'hui, qui ont une réelle valeur).

69. — Νέος Ἑλληνομνήμων. (Athènes, Sakellarios, 1904.) Cette nouvelle revue vient d'être fondée et sera rédigée par le professeur Spyros LAMBROS, qui a l'intention d'y publier les « anecdota » et notes de toute sorte qu'il a recueillies sur le moyen âge hellénique pendant trente ans dans les principales archives ou bibliothèques de l'Europe, et qui n'ont pu trouver place dans ses ouvrages. On ne peut que le féliciter d'une initiative qui rendra de si grands services à l'érudition. Tome I. 1904, 31 mars. — Fragment inédit de Jean d'Antioche (d'après le *Cod. Athous* Iber. 812, XIV^e siècle; c'est un fragment de l'histoire romaine, de la guerre des Cimbres à la dictature de Sylla). — Anne Cantacuzène, inscription byzantine d'Étolie (d'après la restitution de M. Lambros, Anne Cantacuzène, nièce de l'empereur Michel Paléologue, fut mère de Thomas l'Ange, despote d'Épire). — Michel Kalophrénas et le patriarche Métrophane II (trois lettres d'un prêtre d'Athènes du XV^e s. connu comme copiste de manuscrits et une lettre du patriarche

au clergé de Crète pour proclamer l'union, 1440. Détails intéressants sur la lutte religieuse). — Deux images de Nicéphore Phocas (miniatures du *Cod. Mutin.* 122 et du *Marc.* 342. M. L. les compare à une bulle de plomb et à deux monnaies qui reproduisent les traits de l'empereur, ainsi qu'aux portraits littéraires de Léon Diaire et de Liutprand; il établit une concordance entre ces divers portraits). — Un manuscrit grec sur les antiquités de Cyzique (bibliothèque de la Chambre d'Athènes. Écrit en 1825 par un médecin de Cyzique). — Catalogue des manuscrits grecs des bibliothèques d'Athènes. I. Bibliothèque de la Chambre. — 30 juin. Fragment inédit d'un écrit sur la famille des Césars (d'après le *Cod. Athous Iber.* 812. Le début du morceau est mélangé par inadvertance à une traduction d'Eutrope). — La pierre de Cana en Galilée trouvée à Élatée, p. 172 (sur cette pierre, trouvée par P. Paris en 1884, voy. *Bulletin de Correspondance hellénique*, 1885, p. 28, et Paris, *Élatée*, p. 311 et suiv. L'inscription est du v^e siècle; la petite inscription lue par M. Diehl et rappelant le pèlerinage d'Antonin, évêque de Plaisance, a disparu. La pierre a été apportée dans une église d'Élatée par des moines de Palestine). — Recherches sur la chronographie de Théodore Daphnopatès, x^e siècle (d'après un fragment d'un manuscrit de Berlin de Georges Scholarios, relatif à la généalogie des Melissènes, M. L. repousse l'identification de ce chronographe avec un des continuateurs de Theophanes). — Theonas, chronographe inconnu de l'empire de Trébizonde (fin xii^e-xiv^e siècle; mentionné dans le même manuscrit). — Trois lettres de Demetrios Kydones à Constantin Asanès. — Michel Loulroudis d'Éphèse et la prise de cette ville par les Turcs (copiste de manuscrit né à Éphèse; d'après sa note autographe du ms. d'Arundell 523 au Brit. Mus., on doit placer la prise d'Éphèse par les Turcs au 24 octobre 1304 et non en 1307, comme le veut Hammer). — Lettre inédite du dernier duc d'Athènes, François Acciajoli, à François Sforza, duc de Milan (Milan, *Archiv. di Stato*, texte latin 1460, lui demande d'entrer à son service). — Catalogue des manuscrits grecs des bibliothèques d'Athènes. Bibliothèque de la Chambre; suite.

CHRONIQUE ET BIBLIOGRAPHIE.

France. — Le 13 novembre dernier est mort M. Henri WALLON, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Né à Valenciennes le 23 déc. 1812, il allait avoir quatre-vingt-douze ans. Professeur agrégé d'histoire, après avoir suppléé à l'École Normale Michelet, dont il avait été secrétaire, il suppléa Guizot à la Sorbonne en 1846; en 1850, il fut nommé professeur d'histoire à la Faculté des lettres et élu membre de l'Académie des inscriptions, et toute sa vie il écrivit ou enseigna. Il joua aussi un rôle politique important. Tout en restant catholique fidèle et pratiquant, il prit part avec ardeur au mouvement libéral des dernières années du règne de Louis-Philippe; en 1849, il fut élu comme républicain par le département du Nord et donna sa démission après le vote de la loi du 31 mai 1850, qui mutila le suffrage universel. Après la guerre franco-allemande, il alla siéger à l'Assemblée nationale et s'employa heureusement pour faire voter la constitution républicaine de 1875; quand l'Assemblée élut les membres inamovibles du nouveau Sénat, H. Wallon fut un des premiers élus. En 1875-1876, il fut ministre de l'Instruction publique, et, jusqu'à la fin de sa vie, il s'associa, sans jamais se lasser, aux travaux du Parlement. C'est avec la même conscience, la même persévérance qu'il suivit pendant plus d'un demi-siècle le mouvement de l'érudition française. Il avait, en 1847-1848, publié un ouvrage alors très remarqué : *l'Histoire de l'esclavage dans l'antiquité* (2 vol.; réédition en 3 vol., 1879), qui l'avait fait entrer à l'Institut; devenu secrétaire perpétuel en 1873, il fut l'âme des travaux accomplis par l'illustre Compagnie. Non pas qu'il se distingua par des qualités supérieures d'érudition, comme un chercheur original et profond, mais il remplissait ses fonctions avec une exactitude que l'âge même n'affaiblit point. Si l'on met à part son *Histoire de l'esclavage dans l'antiquité* (développement d'un mémoire sur *l'Esclavage dans les colonies pour servir d'introduction à l'esclavage dans l'antiquité*, 1847) et peut-être aussi son *Richard II* (2 vol., 1864), la plupart de ses livres sont des ouvrages de haute vulgarisation. Deux sujets lui étaient également chers : l'histoire sainte et l'histoire de la Révolution française. Il écrivit une *Vie de Notre-Seigneur Jésus* (1865), et l'on peut considérer sa biographie de *Jeanne d'Arc* (2 vol., 1860), son *Saint Louis et son temps*, 1871; 2^e éd., 1878, comme des œuvres hagiographiques, où H. Wallon se montre un fils fidèle du catholicisme, un pieux admirateur des plus saintes figures de l'histoire de France. Dans une seconde série d'ouvrages, il veut faire toucher du doigt les excès com-

mis par la Révolution française (*la Terreur*, 1873; *Histoire du tribunal révolutionnaire de Paris, avec le journal de ses actes*, 1880-1882), dans l'espoir que les Français, avertis, sauront y échapper à l'avenir; mais ses préoccupations politiques n'ont point opprimé son jugement. Catholique fervent, libéral modéré, il était trop honnête homme pour plier l'histoire à ses vues; il laissa les faits porter d'eux-mêmes leur enseignement. Il est mort en pleine activité intellectuelle, après une vie toute de travail, où la politique et les lettres, également fécondes et justement équilibrées, s'étaient harmonieusement confondues.

— M. Julien GIRARD DE RIALLE, qui vient de mourir ministre de France au Chili, était né à Paris le 27 septembre 1841. Après quelques essais de littérature dramatique (publiés sous le pseudonyme de Dimitri Stephanowitch), il concentra ses efforts sur les études d'anthropologie, de linguistique et de mythologie comparée. En 1867, il fonda la *Revue de linguistique et de philologie comparée*; plus tard, il fut secrétaire de la Société d'anthropologie (1875-1877), et, à cette même époque, il publia des ouvrages qu'on n'a pas encore oubliés : *De l'anthropologie* (1875); *Mémoire sur l'Asie centrale, son histoire, ses populations* (1875); *la Mythologie comparée*; t. I : *Théorie du fétichisme et du polythéisme; mythologie des nations civilisées de l'Amérique* (1878). Mais il touche à l'histoire par un lien plus étroit encore : chef de la division des archives au ministère des Affaires étrangères (1882), puis chargé de la direction de ces mêmes archives (1886), il fut un de ceux qui ont le plus contribué à rendre ce beau dépôt accessible aux travailleurs. Ce titre seul suffit pour assurer à sa mémoire la reconnaissance des écrivains, de plus en plus nombreux, français et étrangers, dont les recherches originales ont renouvelé l'histoire moderne et contemporaine.

— M. André LEFÈVRE, mort en novembre dernier, était né à Provin le 9 novembre 1834. Ancien élève de l'École des chartes et attaché pendant un temps aux archives de l'Empire, il publia, dans la *Bibliothèque de l'École*, des études sur *les Finances de la Champagne aux XIV^e et XV^e siècles* (t. XIX et XX) et sur *les Baillis de la Brie au XIII^e siècle* (t. XXI); mais, de bonne heure, il abandonna les études médiévales; poète délicat, philosophe positiviste, épris de la littérature moraliste et satirique du XVIII^e siècle, il inclina de plus en plus vers les travaux de linguistique et d'anthropologie; il fut professeur à l'École d'anthropologie, publia des *Essais de critique générale* : 1^o *Études de linguistique et de philologie*; 2^o *Religions et mythologie comparées* (1877); *l'Homme à travers les âges; essais de critique historique* (1880); *les Races et les langues* (1892). Puis vinrent *la Grèce antique et les Gaulois* (1900), *Germains et Slaves*, enfin *l'Italie antique*, paru très peu de temps avant sa mort (avec la date de 1905). Dans ces quatre derniers ouvrages, il s'attache uniquement à étudier les origines et les croyances. Il y déploie une érudition étendue, beaucoup d'ingéniosité

et une chaleur d'enthousiasme qui donne la vie à des études généralement austères.

— M. Jules de CHANTEPIE DU DEZERT, administrateur de la bibliothèque de l'Université de Paris (Sorbonne), est mort le 8 novembre dernier, à l'âge de soixante-sept ans. Il a eu pour successeur M. Émile CHATELAIN, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres).

— M. Gabriel SYVETON, mort le 8 décembre dernier, était l'auteur d'une étude sur le baron de Ripperda (1898), d'une édition du *Charles XII* de Voltaire, et d'un volume intéressant intitulé : *Au camp d'Alttranstadt*.

— M. Georges PERROT a été élu secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres en remplacement de M. Henri Wallon, décédé.

— Les thèses suivantes seront soutenues par les élèves sortants de l'École des chartes les 30, 31 janvier et 1^{er} février 1905 : 1. BALENCIE. Le Procès de Bigorre et les *Debita regi Navarrai*. — 2. DE BEAUCORPS. Administration d'André Jubert de Bouville, intendant de la généralité d'Orléans (1694-1710). — 3. BOUTERON. Arnoul, évêque de Lisieux († 1183). — 4. BOUTILLIER DU RETAIL. Actes des évêques et archevêques de Tours antérieurs au XIII^e siècle. — 5. BUSQUET. Le Collège de Fortet de l'Université de Paris. — 6. CÉLIER. Catalogue des actes des évêques du Mans (572-1190). — 7. CHAMPION. Vie de Guillaume de Flavy (1398-1449). — 8. CHASSAING DE BORREDON. Le Collège des notaires et secrétaires du Roi depuis 1482. — 9. DELARUE. Lutte de Louis VI contre la petite féodalité. — 10. ERNEST DELMAS. Le Chapitre de Saint-Germain-l'Auxerrois de Paris. — 11. LOUIS JACOB. Le Royaume de Bourgogne sous les empereurs franconiens (1038-1125). — 12. LETONNELIER. L'Abbaye exempte de Cluny et le Saint-Siège. — 13. LORBER. André-Hercule de Fleury, évêque de Fréjus. — 14. MALLEBAY DU CLUZEAU D'ÉCHÉRAC. Charles-Louis-Auguste Fouquet, maréchal de Belle-Isle. — 15. PRESSAC. Formation territoriale du village édifié sur la butte Montmartre. — 16. HENRI PROST. Les États du comté de Bourgogne jusqu'en 1477. — 17. ROHMER. L'Abbaye de Notre-Dame-aux-Nonnains de Troyes.

— Le *Journal officiel* du 17 novembre 1904 contient une intéressante circulaire sur les travaux institués par la « Commission de recherche et de publication des documents relatifs à la vie économique et sociale de la Révolution française », avec modèle d'un Inventaire sommaire des fonds conservés dans les dépôts d'archives communales, que les archivistes sont invités à remplir. La Chambre des députés a relevé de 20,000 à 50,000 francs le crédit attribué à l'œuvre de la Commission, qui dirige le travail avec méthode et ténacité. On peut attendre d'elle bonne et féconde besogne.

— M. A. COLLIGNON a écrit dans son *Pétrone en France* (Fontemoing)

un très charmant et très érudit chapitre d'histoire littéraire. Il y étudie toutes les contributions apportées par la France à l'étude de Pétrone, les jugements portés sur son œuvre et l'influence exercée par elle depuis Sidoine Apollinaire jusqu'à Sienkiewicz et Laurent Tailhade, qui en a donné une traduction savoureuse, mais trop riche en inexactitudes et en vulgarités prétentieuses qui font contresens.

— Le tome XXIV du *Recueil des historiens des Gaules et de la France* comprend le texte des enquêtes administratives du règne de saint Louis (1247-1248, 1254-1258, 1262, 1269) et la Chronique des rois de France par un Anonyme de Béthune, qui ne paraît guère à sa place à la suite de ces documents administratifs. La préface, qui ne compte pas moins de 385 pages, contient la chronologie des baillis et sénéchaux royaux, depuis les origines jusqu'à l'avènement de Philippe de Valois (p. 15-270), suivie du texte de 262 documents pour servir de *Preuves de la Préface*. Les tables sont nombreuses : *Table des noms de baillis, sénéchaux et autres agents de l'administration royale nommés dans la Préface*; *Table des morceaux contenus dans le tome XXIV*; tables des noms de lieux (*Index geographicus*) et de personnes (*Index personarum*); enfin *Table des noms de lieux et de personnes contenus dans la chronique de l'Anonyme de Béthune*. La Préface, les textes et leur annotation sont dus à M. Léopold DELISLE.

— M. A. DUFOURCQ, en composant son grand ouvrage sur l'*Avenir du christianisme*, a été amené à étudier de près l'œuvre d'Irénaëe, dont l'importance est grande dans la formation du dogme et de la théologie catholiques. Il a donné chez Bloud un recueil d'extraits des œuvres d'Irénaëe dans la collection *la Pensée chrétienne*, et il vient d'enrichir la collection *les Saints* d'une excellente biographie de *Saint Irénée* (Lecoffre).

— On trouvera dans le volume de *Variétés littéraires*, que vient de publier M. BRUNETIÈRE chez Calmann Lévy, quatre articles qui intéressent l'histoire : un article sur la *Littérature européenne*, où il indique le caractère propre de chacune des littératures nationales et leur influence réciproque, un des meilleurs morceaux qu'ait écrits l'auteur; un article remarquable sur l'*Âme américaine*; deux articles moins importants sur les *Lettres de Mme Roland* et sur la *Pathologie historique*, à propos du livre de Brachet.

— Le petit livre de M. Gustave FAGNIEZ, *Corporations et syndicats* (V. Lecoffre), mérite d'être lu et médité. Il contient un exposé de l'histoire des corporations sous l'ancien régime et du développement des syndicats de patrons et d'ouvriers à l'époque contemporaine. qui a pour objet de montrer que ce qui a ruiné le système corporatif ancien c'est son alliance avec la royauté et que le principal danger dont le syndicalisme actuel est menacé c'est son alliance avec les politiciens. Il est vrai qu'il était presque impossible que la royauté ne cherchât pas à diriger et à dominer le travail corporatif à son profit, et il est

très difficile que la politique ne se mêle pas aujourd'hui à toutes les questions sociales. Mais, quoi qu'on pense des préférences ou des craintes de M. Fagniez, on lira avec grand profit le double tableau qu'il trace. Personne n'est mieux renseigné que lui sur ces questions, ni plus conscientieux dans sa manière de les exposer.

— En réimprimant en volume, sous le titre *Polémique et histoire* (Cornély), une série de soixante-treize articles parus dans la *Dépêche*, l'*Aurore*, le *Matin*, l'*Action*, la *Revue bleue*, M. AULARD s'excuse de paraître attribuer une valeur durable aux improvisations de la presse quotidienne. Il n'a pas à s'excuser. Quand on est soutenu par un fonds de connaissances aussi solides sur l'histoire des derniers siècles, par un aussi robuste bon sens que M. Aulard et quand tout ce qu'on écrit sort d'un fonds de réflexions accumulé pendant une vie de travail, même les articles de journaux provoqués par les incidents de la vie quotidienne se trouvent rattachés par un lien très fort et forment, sans prémeditation, un ensemble bien coordonné. Dans la première partie, consacrée aux questions historiques et politiques, on trouvera une série d'articles sur la question d'Alsace-Lorraine; dans la seconde, consacrée aux questions religieuses, des considérations intéressantes sur la séparation des Églises et de l'État; dans la troisième, consacrée aux questions d'enseignement, des renseignements curieux sur les funestes tendances de l'enseignement congréganiste et une conception très personnelle de la liberté d'enseignement.

— La librairie Ambert a publié deux curieux volumes qui nous sont présentés comme tirés de vieux papiers abandonnés par les Jésuites de Paris dans leur déménagement. L'un d'eux, intitulé : *les Jésuites. Idéal et réalité*, serait la reproduction des conférences faites pendant une retraite par un Père jésuite à ses frères. Il trace un tableau sévère des vices qui se sont glissés dans l'ordre. L'autre, intitulé : *Chez les Pères*, se compose de lettres soi-disant adressées par des laïques des deux sexes à leurs directeurs jésuites. Ce ne sont pas des documents authentiques au sens propre du mot, mais ils sont vrais, car le Père C..., qui en est l'auteur, connaît à merveille le monde qu'il décrit. Tels quels, ces deux volumes méritent d'être lus. — A la même librairie, M. J. DE BONNEFON a publié un volume intitulé : *les Cas de conscience moderne*, rempli de curieux renseignements sur la morale ecclésiastique.

— M. Victor GIRAUD s'occupe depuis plusieurs années du texte de *Chateaubriand*. Son volume, *Chateaubriand. Études littéraires* (Hachette), contient les premiers résultats de ces études, qui sont la préparation d'une édition critique des œuvres du grand écrivain. On y remarquera surtout un excellent morceau sur la composition des Mémoires d'outre-tombe, un autre sur les différents plans du Génie du christianisme, un appel pressant à la publication de la correspondance de Chateaubriand, avec des lettres inédites qui en montrent l'intérêt, de

curieux rapprochements entre l'Expiation de Victor Hugo et certaines pages de Chateaubriand.

— De même que M. Giraud a fait de Chateaubriand sa province, M. G. MICHAUT s'est attaché à Sainte-Beuve. Ses *Études sur Sainte-Beuve* (Fontemoing) comprennent quatre études : Sainte-Beuve et Michiels, amusant chapitre de l'histoire de la critique; Chateaubriand et Sainte-Beuve, où M. Michaut défend Sainte-Beuve contre l'abbé Bertrin; un chapitre très important sur le Tableau de la poésie française et une courte note sur Port-Royal cours et Port-Royal livre. — Un autre volume de M. Michaut sur le *Livre d'amour de Sainte-Beuve* nous paraît pousser un peu loin la manie du commentaire érudit. M. Michaut a appliqué à ce mauvais livre une minutie d'exégèse digne des papyrus d'Egypte et pour arriver à de très minces résultats. — M. Michaut vient d'être nommé maître de conférences à l'Université de Paris.

— Le volume sur la *Bretagne* de M. Gustave GEFFROY, paru à la librairie Hachette avec d'admirables illustrations, est surtout un ouvrage descriptif; néanmoins, l'auteur a constamment et habilement rappelé les souvenirs historiques que la terre bretonne, terre du passé par excellence, évoque en foule.

— Le Manuel d'Aug. MOLINIER sur *les Sources de l'histoire de France* est terminé avec le 5^e fascicule (A. Picard. In-8°, clxxxvij-196 p.). Il s'arrête à l'année 1494. Ce fascicule est précédé d'une Introduction générale où notre regretté collaborateur a exposé magistralement le développement de l'historiographie française du ve au xv^e siècle et résumé le puissant travail accompli par l'érudition française pendant les quatre derniers siècles. Un sixième fascicule, contenant la table, paraîtra en avril 1905.

— Nous ne pouvons que mentionner ici le *Répertoire alphabétique du fonds des domaines aux archives de la Seine*, par M. Lucien LAZARD¹, et le *Répertoire des archives de la maison du roi* (série O¹) aux Archives nationales (section administrative et judiciaire), par M. Henri de CURZON². Le premier volume contient l'inventaire des documents concernant les biens nationaux, à Paris et dans le département de la Seine. Il rendra de grands services à l'étude des xviii^e et xix^e siècles parisiens; sa disposition par ordre alphabétique est des plus commodes. Le second comprend l'inventaire de la plus grande partie des papiers du ministère de la Maison du roi, jusqu'à la Révolution, avec ceux de l'ancienne Direction des Bâtiments (garde-meuble, maison militaire, domaine de la couronne, etc.); il est conçu sur le plan des autres inventaires sommaires des Archives nationales, et muni comme eux d'une courte table.

1. Paris, Picard, 1904, in-8°, xviii-252 p.

2. Bordeaux, impr. Gounouilhou, 1903, in-4°, x-218 p.

— Le P. Urbain COPPENS, un jeune franciscain belge, a fait une critique très vive des prétentions des Pères Assomptionistes français de Jérusalem, qui prétendent que l'emplacement du palais de Caïphe et de la « grotte de saint Pierre » serait dans leur propriété, baptisée, à cause de cela, par eux-mêmes, du nom de « Jardin Saint-Pierre. » Sa brochure, intitulée : *le Palais de Caïphe et le nouveau jardin Saint-Pierre des Pères Assomptionistes au mont Sion*¹, est pleine de citations anciennes et modernes, pour défendre la tradition du moyen âge, contre l'innovation des religieux français. Au fond, l'ampleur de la discussion n'est peut-être pas en rapport avec l'importance du sujet, et, si le P. Coppens nous a bien convaincus du mal fondé des prétentions des Assomptionnistes, il ne nous a pas montré si la tradition médiévale, à laquelle il veut nous ramener, a un fondement bien solide.

— Autre polémique : M. l'abbé PANNET fait une « troisième et dernière réponse » à M. l'abbé Misset, pour défendre le pèlerinage de Notre-Dame-de-l'Épine, dont il a été question dans cette même *Revue*. Le sujet est vraiment épousé, et les réponses de M. l'abbé Pannet n'offrent rien de saillant ; c'est de la mauvaise discussion scolaire. Espérons que ce sera la fin, comme l'auteur l'annonce en manière d'excuse préalable².

— M. E. BONNET nous a adressé un extrait du *Bulletin archéologique* (1903), sur les *Variations de valeur de la monnaie melgorienne*³. C'est le complément indispensable d'une étude jadis publiée par M. Germain sur le même sujet ; l'auteur montre qu'il faut attacher plus d'importance que ne l'avait fait Germain à la valeur assignée à la monnaie melgorienne par les actes privés, et il arrive, ainsi, à nous donner de cette monnaie une évaluation sensiblement différente de celle que faisaient supposer les documents officiels, relatifs aux questions monétaires, émanés des comtes de Melgueil et des seigneurs de Montpellier. Les raisons qu'il allègue sont très plausibles, et ses conclusions paraissent acceptables.

— M. Émile MAGNE, auteur d'un petit livre sur le *Cyrano de l'histoire*, publie, à présent, une étude sur *Bertran de Born* (*Bertran de Born, étude psychologique ; le guerrier, l'amant, le moine*. Paris, Lechevalier, 1904, in-16, 61 p.) écrite dans un style prétentieux et peu agréable, qui ne mérite pas la moindre attention. Signalons à l'auteur une étrange coquille dans son index bibliographique : il appelle M. Léopold Delisle, *Dehole*. Cela montre le peu de soin qu'il a mis à revoir ses épreuves, comme d'ailleurs à composer ce livre, réellement par trop superficiel. — Ph. L.

1. Paris, Picard, 1904, in-8°, 94 p.

2. *Il n'y a jamais eu de Victorins à l'Épine. Notre-Dame-de-l'Épine, état de la question des origines de son pèlerinage au 1^{er} août 1904 ; troisième et dernière réponse à M. l'abbé Misset*, par M. l'abbé Pannet. Châlons-sur-Marne, impr. Martin, 1904, in-8°, ix-29 pages.

3. Paris, Impr. nat., 1904, in-8°.

— M. le Dr Joseph Mouclier, maire des Gours, vient de publier une monographie remarquable : *la Font-Brisson, Romazières et leurs environs*. C'est par des notices aussi fouillées et puisées directement aux sources, avec une connaissance approfondie des localités, qu'on peut arriver à éclaircir l'histoire provinciale.

— *L'Ancien collège de Dax, notes et documents*, par M. l'abbé A. Degert (Dax, Labèque, 1904, 52 p.). — Fondé vers 1560, fermé, faute d'élèves, pendant les guerres de religion, restauré en 1612, confié en 1631 aux Barnabites, ce collège fut prospère pendant la seconde moitié du XVII^e siècle ; au XVIII^e, il s'accrut d'un pensionnat qui comptait, en 1789, trente élèves payants (24 livres par mois). Ruiné par la suppression des dîmes après la journée du 4 août, il ferma ses portes en 1791. Les documents publiés par M. l'abbé Degert permettent de reconstituer l'histoire d'un collège qui, pour n'avoir produit aucun sujet remarquable, n'en a pas moins rempli utilement son rôle.

— M. Georges Musser publie dans le *Recueil de la Commission des arts et monuments historiques de la Charente-Inférieure* (t. XVII, 1904) un mémoire plein de faits et de documents, qu'il avait présenté l'an dernier au Congrès des Sociétés savantes tenu à Bordeaux, sur *la Coutume de Royan au moyen âge* ; il s'agit des droits perçus à l'entrée ou à la sortie de la Gironde sur un grand nombre de marchandises : fers, toiles, vins, etc.

— Sous le titre : *l'Expédition du Prince-Noir en 1355, d'après le journal d'un de ses compagnons* (47 p. Extrait des *Mémoires de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse*, 10^e série, t. V), M. L. de Santi n'a guère fait autre chose que de donner la traduction et reproduire le texte du passage où Le Baker de Swinbroke raconte cette expédition. A peine peut-on y noter quelques identifications de noms de lieux qui ont échappé à M. Thompson.

— Le second fascicule du *Recueil de fac-similés d'écritures*, qui sert de complément au Manuel de paléographie de M. Maurice Prou, vient de paraître (A. Picard. Prix : 20 fr.); il contient 63 documents distribués en 50 planches ; chacun est accompagné d'une analyse et d'une transcription intégrale. Le recueil s'étend du V^e au XVIII^e siècle.

— La *Bibliographie des Sociétés savantes*, qui paraît depuis vingt-cinq ans sous la direction de M. R. de Lasteyrie et qui est sur le point de se terminer, s'arrête, comme on sait, avec l'année 1885. M. de Lasteyrie se propose de poursuivre cette œuvre considérable et de la tenir à jour, à partir de 1901. Un premier fascicule, comprenant les années 1901-1902, vient de paraître : *Bibliographie générale des travaux historiques et archéologiques publiés par les Sociétés savantes de la France* (Paris, Impr. nat. En vente chez E. Leroux). Cette fois, il s'est associé un collaborateur aussi actif que distingué, M. Alexandre VIDIER. Le fascicule contient 287 pages, dont 120 sont occupées par une double table des noms d'auteurs et de matières. Cette table est l'œuvre de

M. Vidier seul. Il faut espérer que la nouvelle entreprise rencontrera auprès du public le succès qu'elle mérite à tous égards. Reste à combler la lacune qui s'étend de 1886 à 1900. Ce sera l'affaire d'un volumineux supplément qui est actuellement sous presse.

— Sous les auspices des universités de Lille, Lyon et Nancy paraît, depuis le 1^{er} janvier 1905 (Alcan), une *Revue germanique* dont le programme consiste à centraliser et à coordonner les travaux et les efforts des germanistes et des anglicistes français; son domaine s'étend à tout le domaine germanique : Allemagne, Angleterre, États-Unis, Scandinavie, Pays-Bas. Cette revue paraîtra cinq fois l'an. Prix de l'abonnement annuel : pour Paris, 14 fr.; pour les départements et l'étranger, 16 fr.

Belgique. — M. F. DE POTTER, secrétaire perpétuel de l'Académie royale flamande, est décédé à Gand, le 15 août 1904, à l'âge de soixante-dix ans. Peu de Belges ont produit autant de travaux historiques : le défunt avait publié plus de cent volumes. Malheureusement, ces travaux ont été composés trop vite et la plupart pèchent gravement contre les règles de la méthode. Ses plus importants sont : *Histoire des communes de la Flandre orientale* (*Geschiedenis van de gemeenten der provincie Oost-Vlaanderen*), en collaboration avec J. Broeckaert (Gand, 1861-1904, 61 vol. in-8°); *Histoire de Jacqueline de Bavière* (*Geschiedenis van Jacoba van Beyerlen*, Bruxelles, 1880, in-8°); *Histoire des classes rurales en Belgique* (*Geschiedenis van den belgischen boerenstand*, Ibid., 1880, in-8°); *Histoire de l'échevinage en Belgique* (*Geschiedenis van het schependom in de Belgische gewesten*, Ibid., 1881, in-8°); *Gand depuis les origines jusqu'aujourd'hui* (*Gent, van den vroegsten tijd tot heden*, Ibid., 1882-1896, 14 vol. in-8°).

— Par arrêté royal du 13 septembre 1904, M. A. GAILLARD a été nommé archiviste général du royaume à titre personnel. M. A. Goovaerts, archiviste général, est mis en disponibilité.

— Par arrêté royal du 16 septembre 1904, M. H. HYMANS a été nommé conservateur en chef de la Bibliothèque royale de Bruxelles, en remplacement de M. Fétis, admis à la retraite.

— L'Académie royale de Belgique a décerné une médaille d'or de la valeur de 600 francs à M. Ad. Hocquet, archiviste-bibliothécaire de la ville de Tournai, pour son mémoire intitulé : *Tournai et le Tournaïs au XVI^e siècle au point de vue social et politique*.

— En 1874 fut fondée à Bruxelles une Société pour le progrès des études historiques et philologiques, dont un des secrétaires adjoints était Paul Fredericq; réorganisée en 1898, elle élut pour secrétaire général M. Fredericq, qui avait tracé le plan de l'organisation nouvelle et qui, pendant quatre années, fut chargé d'en assurer l'application. Quand il se retira, en 1902, ses collègues décidèrent de rendre publiquement hommage aux services qu'il avait rendus à la Société et à la

science. Cet hommage a pris la forme d'un volume (*Mélanges Paul Frédéricq.* Bruxelles, Lamertin, 1904, 375 p.), dont nous indiquerons les articles présentant un caractère historique : Joseph BIDEZ. Bérose et la grande année (la grande année cosmique, longue période formée d'un grand nombre de siècles; du rôle que cette année joua dans l'apologétique des astrologues). — Franz CUMONT. Pourquoi le latin fut la seule langue liturgique de l'Occident (parce que la Rome impériale eut pour principe de romaniser les peuples occidentaux; les cultes locaux dans l'Occident païen ne connurent de bonne heure qu'une langue, le latin; le christianisme continua d'appliquer ce principe de la langue unique). — Eug. MONSEUR. L'origine danubienne des Francs (elle s'explique par les ressemblances phonétiques et graphiques entre les mots *Batavia* et *Pannonia*). — J. FELLER. L'idolâtrie de la *Chanson de Roland* (ce n'est pas dans un esprit d'édition qu'il faut lire la *Chanson de Roland*; l'œuvre a ses défauts, il faut les voir, les comprendre et ne pas craindre de les dire bien haut. Le patriotisme, à la manière de Léon Gautier, ne peut que fausser le jugement). — L. LECLÈRE. A propos du couronnement de l'an 800 (ce n'est pas la restauration de l'Empire, c'est le couronnement seul qui fut une improvisation. Charles a donc pu, sans nulle feinte, exprimer son déplaisir au sujet de l'acte accompli par Léon III, tout en sachant qu'il était en passe de devenir empereur; quant au pape, s'il donna un si grand éclat à la cérémonie et s'il n'en prévint pas Charlemagne, c'était pour manifester aux yeux la suprématie de l'Église sur la société laïque; n'est-ce pas le Pape qui créait l'Empereur?). — Ch. MÖLLER. Les Flamands du Ternois au royaume latin de Jérusalem. — E. DUPRÉEL. Les « ministeriales » de Cambrai (de 1135 à la fin du XIII^e siècle). — L. VANDERKINDERE. Un village du Hainaut au XII^e siècle; la loi de Prisches (cette loi se rapproche de celle de Laon; on peut la comparer aussi à celle de Beaumont, mais elle forme cependant un type bien à part. Carte des localités régies par la loi de Prisches). — Michel HUISMAN. Guiot de Namur; notes biographiques (Guiot ou Guion est le second fils de Gui de Dampierre et d'Isabelle de Luxembourg). — V. FRIS. Documents gantois concernant la levée du siège de Calais en 1436. — H. PIRENNE. Le rôle constitutionnel des états généraux des Pays-Bas en 1477 et en 1488. — V. VAN DER HAEGHEN. La charte donnée aux Gantois par Marie de Bourgogne en 1477. — G. DES MAREZ. Les Bogards dans l'industrie drapière à Bruxelles (la communauté bogarde est à l'origine une association de tisserands unis dans le but de mener une vie commune de travail et de piété; elle fut fondée dans le dernier tiers du XIII^e siècle; son histoire jusqu'au XVI^e siècle). — G. KURTH. Comment Philippe II travaillait. — J. CUVELIER. Une archiviste au XVI^e siècle (Élisabeth van Elderen, religieuse au couvent de Sainte-Élisabeth, au Mont-Sion, à Bruxelles, puis trésorière-archiviste depuis 1552; elle fit l'inventaire des documents de son monastère, qui forme aujourd'hui cinq volumes).

Quant au chartrier, il paraît avoir disparu complètement). — H. VAN DER LINDEN. La population de la ville de Louvain au XVI^e siècle. — H. LONGHAY. Les serments de fidélité prêtés par les Belges à Philippe III en 1616. — A. CAUCHIE. Lettres de Bentivoglio (1615) et de Stravius (1642), à la fin de leur mission aux Pays-Bas catholiques. Note sur le protocole à l'arrivée et au départ des nonces de Flandre. — E. HUBERT. Une enquête sur les affaires religieuses dans les Pays-Bas espagnols au XVII^e siècle (d'après un rapport adressé au roi d'Espagne en 1663; des mesures à prendre contre les protestants). — A. HANSAY. Contribution à l'histoire de la politique mercantile au XVII^e siècle en France et dans le pays de Liège. — E. DISCAILLES. Metternich et les universités allemandes, de 1817 à 1819. — P. HOFFMANN. Catalogue des ouvrages pédagogiques publiés par des auteurs néerlandais du XVI^e s.

— M. J. CUVELIER, sous-chef de section aux Archives générales du royaume, a rédigé un très intéressant *Inventaire des inventaires de la deuxième section* (Bruxelles, Weissenbruch, 1904, in-8°, 342 p.). L'auteur a débouillé plus de 600 inventaires déposés à Bruxelles, à Paris, à Lille, à Londres et à Luxembourg.

— Le P. J. VAN DEN GHEYN a fait paraître le tome IV du *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque royale* (Bruxelles, Lamertin, 1904, in-8°, 407 p.); il est consacré à la philosophie et à la jurisprudence.

— L'Institut historique, créé à Rome par le gouvernement belge en 1902, inaugure la série de ses publications. Celles-ci comprennent actuellement deux sections : I. *Analecta vaticana belgica*, recueil de textes et d'analyses de documents. Un premier volume, actuellement sous presse, comprendra les *Suppliques de Clément VI (1342-1352)*, éditées par le directeur de l'Institut historique belge, dom Ursmer BERLIÈRE; un autre, les *Lettres de Jean XXII (1316-1334)*, par Arnold FAVEN. — Dans la deuxième série, consacrée aux inventaires des divers fonds d'archives, vient de paraître l'*Inventaire analytique des « Libri obligationum et solutionum » des archives Vaticanes au point de vue des anciens diocèses de Cambrai, Liège, Thérouanne et Tournai*, par dom Ursmer Berlière, O. S. B. (gr. in-8°, xxvii-317 p. Prix : 6 fr.). Ce volume contient l'analyse de 1,955 textes recueillis au Vatican dans la série des *Obligationes et solutiones* de la Chambre apostolique et 30 documents publiés *in extenso* en annexes, avec une copieuse table qui aide aux recherches. — Prochainement : *Inventaire des « Diversa Cameralia » des archives Vaticanes*, par le même érudit.

— La *Revue bénédictine* de l'abbaye de Maredsous développera notamment son programme à partir du 1^{er} janvier 1905. Elle contiendra des travaux relatifs à l'Écriture sainte, la critique historique, l'exégèse, l'histoire des dogmes, du droit canon, de l'Église et spécialement de l'ordre bénédictin, etc.

— M. L. VAN DER KINDEBE a édité pour la Commission royale d'his-

toire la *Chronique de Gislebert de Mons* (Bruxelles, Kiessling, in-8°, 430 p.). Il redresse une foule d'erreurs du texte et propose des leçons nouvelles très ingénieuses pour divers passages qui étaient demeurés jusqu'ici inintelligibles. D'autre part, il y a joint un excellent commentaire, vingt-cinq tableaux généalogiques et chronologiques, trois tables alphabétiques, une carte géographique et une magistrale préface. Ce volume inaugure brillamment le *Recueil de textes pour servir à l'étude de l'histoire de Belgique*, dont la Commission royale d'histoire a décidé la formation.

Allemagne. — Le 3 janvier 1904 est mort le Dr Otto KARLOWA, professeur de droit romain à Heidelberg depuis 1872. Son grand ouvrage : *Römische Rechtsgeschichte* (t. I, 1885; t. II, 1901), est malheureusement resté inachevé. Mentionnons encore de lui un livre : *Maria Stuart's angebliche Briefe an den Grafen Bothwell* (1888). — Le professeur Wilhelm NAUDÉ vient de mourir à l'âge de trente-sept ans ; il s'est fait connaître par de nombreux travaux sur le commerce des céréales au moyen âge et à l'époque moderne. — M. Hermann-Eduard von HOLST, professeur ordinaire d'histoire à l'Université de Fribourg, est mort à l'âge de soixante-trois ans. Né en 1841 à Fellin en Livonie, il fit ses études à Dorpat et à Heidelberg ; il fut nommé professeur à Strasbourg en 1872, puis à Heidelberg en 1874; en 1892, il se rendit à l'appel de la récente Université de Chicago et resta pendant huit ans aux États-Unis; c'est là qu'il composa ses principaux ouvrages : *Verfassung und Demokratie der Vereinigten Staaten von Amerika* et *Das Staatsrecht der Vereinigten Staaten von Amerika*; on lui doit aussi : *The french Revolution tested by Mirabeau's career* (Chicago, 1894). — Le 27 septembre est mort le Dr Ernst-Hugo BERGER, professeur extraordinaire d'histoire de la géographie à Leipzig, auteur d'une *Geschichte der wissenschaftlichen Erdkunde der Griechen*. — Le 10 octobre est mort le savant orientaliste Edmund HARDY, professeur à Bonn; il occupait un rang éminent dans l'étude du pali; on lui doit une *Geschichte der vedisch-brahmanischen Periode der Religion des alten Indiens* (1893) et la monographie sur le roi Asoka qui forme un des volumes de la *Weltgeschichte in Charakterbildern* (1902).

— Le Dr Karl-Theodor chevalier von HEIGEL, professeur ordinaire d'histoire, a été nommé président de l'Académie des sciences à Munich. — Le Dr F. KEUTGEN, professeur extraordinaire d'histoire à l'Université d'Iéna, a été chargé d'un cours à l'Université Johns Hopkins, à Baltimore, pendant l'hiver 1904-1905.

— L'Académie des sciences de Berlin a élu membres correspondants (classe de philologie et d'histoire) le Dr LUSCHIN VON EBENGRENTH, professeur ordinaire d'histoire politique et juridique d'Allemagne et d'Autriche à Graz, et le professeur ordinaire d'histoire M. Theod. de Heigel à Munich. — M. G. VON BELOW, professeur à Tubingue, a été nommé membre de l'Académie des sciences de Bavière.

— Le Dr Gustav KÖRTE, professeur ordinaire d'archéologie classique à Rostock, a été nommé premier secrétaire de l'Institut archéologique d'Allemagne à Rome.

— *Das Recht der Mühlen bis zum Ende der Karolingerzeit*, par M. Carl KOEHN (Breslau, Marcus, 1904, in-8°, 48 p. *Untersuchungen zur deutschen Staats- und Rechtsgeschichte von Gierke, Heft 71*), se rattache à une question trop spéciale pour mériter un examen détaillé, quoiqu'elle soit très consciencieusement faite. Bornons-nous à dire que M. Koehn penche visiblement pour la théorie soutenue, il y a plusieurs années, dans cette même *Revue* (t. LXXXI et LXXXII), par M. Thévenin contre M. P. Viollet, et d'après laquelle la propriété des mouline n'aurait pas eu à l'origine un caractère collectif.

— Signalons aussi une brochure de M. Ludwig EISENHOFER, intitulée *Das bischöfliche Rationale, seine Entstehung und Entwicklung (Veröffentlichungen aus dem kirchenhistorischen Seminar München*, II. Reihe, n. r. 4), qui ne peut intéresser que les archéologues. On y trouvera une étude très complète de cette partie du vêtement ecclésiastique, appelée « rational », sur son usage liturgique, son origine et ses transformations, selon l'époque et la région où on le rencontre en usage, enfin sur ses rapports avec le « pallium ». L'auteur a fort bien tiré parti des recherches de Barbier de Montault, Wilpert et du P. Cahier, et les a en outre grandement complétées et précisées. Ph. L.

Autriche-Hongrie. — Le ministre des Cultes d'Autriche a nommé le baron Auguste von JAKSCH, archiviste à Klagenfurth, conservateur de la Commission de la recherche et de la conservation des monuments historiques. — Le Dr STRZYGOWSKI, professeur d'histoire de l'art à Graz, a été nommé membre ordinaire de l'Institut archéologique d'Allemagne à Berlin, Rome et Athènes.

— Le directeur des archives de Styrie, le professeur von ZAHN, a pris sa retraite, après avoir exercé ses fonctions pendant quarante-trois ans.

— Un nouveau volume du *Nomenclator literarius theologiae catholicae* de HURTER est en vente chez Wagner, à Innsbruck (1903); c'est le 5^e paru, mais en réalité le 1^{er} de l'ouvrage, car il contient les écrivains chrétiens depuis l'origine jusqu'à saint Anselme (mort en 1109).

Grande-Bretagne. — En quelle année commence exactement l'ère chrétienne? L'année 1900 doit-elle être attribuée au xix^e siècle ou au xx^e? Comment concilier le système chronologique des astronomes qui marquent du chiffre zéro l'année commençant à la naissance du Christ, et le système historique qui lui attribue le chiffre 1? Ces questions ont été discutées avec science par M. William Leighton JORDAN dans un petit livre (*Astronomical and historical Chronology in the battle of centuries*. Longmans, 1904, 70 p. in-12), qu'il convient de signaler à l'attention des historiens.

— Voici un volume dont il suffira de donner le titre pour indiquer

quels éminents services il est appelé à rendre à tous ceux qui s'occupent de la littérature latine au moyen âge et que les attributions d'ouvrages anonymes arrêtent si souvent : *Initia operum latinorum quae saeculis XIII, XIV, XV attribuuntur, secundum ordinem alphabeti disposita*, par A. G. LITTLE, lecteur en paléographie à l'Université de Manchester. Ce volume forme le n° 2 de la série historique des Publications de cette université si active, si rompue déjà aux méthodes de l'érudition moderne (Manchester, at the University Press, 1904, xiii-275 p.). Le verso de chaque page est laissé en blanc, afin que chaque érudit puisse marquer lui-même sur son exemplaire les « incipits », que ses recherches lui auront fait découvrir. M. Little nous en donne actuellement plus de 6,000. Il y en a bien d'autres. B. Hauréau en avait dressé pour son usage personnel un catalogue où ce chiffre est au moins triplé et qui a été déposé à la bibliothèque de l'Institut; on peut aussi en consulter une copie au Département des manuscrits de la Bibliothèque nationale.

— M. Sidney Lee a réuni en un volume six biographies de grands écrivains anglais du xvi^e siècle (*Great Englishmen of the sixteenth century*. Londres, A. Constable, 1904, xxii-333 p. Prix : 7 sh. 6 d.); ce sont : Thomas More, Philippe Sidney, Edmond Spenser, Shakespeare, Walter Raleigh et Fr. Bacon. Sauf Bacon, M. Lee avait déjà retracé ou collaboré à retracer la biographie de ces Anglais illustres dans le *Dictionary of national biography*. Les articles du Dictionnaire reparaissent ici, plus développés, avec une bibliographie spéciale à chaque personnage, une introduction (qui est, avec l'étude sur Bacon, le morceau le plus neuf du volume) sur « l'esprit du xvi^e siècle », une table chronologique des événements essentiels à l'intelligence de l'histoire de l'Angleterre et de la civilisation européenne, depuis l'introduction de l'imprimerie en Angleterre jusqu'à la mort de F. Bacon; enfin un copieux index. De bons portraits, bien reproduits, contribuent encore à donner de la vie à ce très agréable volume.

— À sa splendide collection de biographies illustrées, la librairie Goupil (Manzi, Joyant et C^{ie}) vient d'ajouter un fort beau volume consacré au fils de Marie Stuart : Jacques VI d'Écosse et I^r d'Angleterre (*James I and VI*, 1904, gr. in-4^o, iii-306 p.). Nous ne pouvons aujourd'hui que signaler ce volume, en ajoutant seulement qu'il a pour auteur M. T. F. HENDERSON, un des historiens anglais qui connaissent le mieux Marie Stuart, et que les illustrations, choisies avec goût, ont été admirablement reproduites. La forme et le fond sont en parfaite harmonie.

— Robert Emmet fut un de ces Irlandais patriotes de la fin du xviii^e siècle qui, souhaitant ardemment l'indépendance politique de leur patrie, voulaient un gouvernement autonome et le « désétablissement » de l'Église d'Irlande. Né le 4 mars 1778, il avait vingt ans au moment de l'invasion française, et l'échec de cette tentative ne le

détourna pas d'en préparer une autre : en 1803, il se mit à la tête d'un complot ayant pour but de prendre par surprise la ville et le château de Dublin et de fomenter ensuite un soulèvement général de la population irlandaise. Trahi par des faux frères, il échoua piteusement dans le coup de main du 23 juillet; arrêté le 23 août, il fut exécuté le 30 septembre. Il avait vingt-cinq ans et il mourut avec la plus grande sérénité. Ce lugubre épisode serait assez banal, en somme, s'il ne s'y mêlait un rapide roman d'amour; c'est ce dernier surtout qui a tenté M^e Louise Imogène GUINEY et qu'elle a conté en peu de pages qui paraîtront peut-être longues tout de même, malgré quelques documents inédits, tirés des papiers de Lord Hardwicke, alors lieutenant général d'Irlande (*Robert Emmet*. Londres, D. Nutt, 1904, 103 p., avec un portrait).

États-Unis. — M. Frank Maloy ANDERSON, professeur à l'Université de Minnesota, vient de publier un recueil qui donne la plus heureuse idée de l'excellente direction donnée aux études d'histoire moderne aux États-Unis. Il est intitulé : *The constitutions and other select documents illustrative of the History of France, 1789-1901* (Minneapolis, Wilson). On y trouvera, accompagnées de très sobres commentaires et des indications bibliographiques essentielles, les constitutions de 1791, 1793, 1795, 1799, 1804, 1814, 1815, 1830, 1848, 1852, 1873, 1875, et, en outre, tous les documents législatifs ayant un caractère constitutionnel et organique, depuis la déclaration des États généraux se constituant en Assemblée nationale jusqu'à la loi des Associations de 1901. Le choix des documents, aussi bien que la manière dont ils sont publiés, témoigne d'une connaissance admirablement précise de l'histoire française contemporaine. M. Anderson a tort toutefois d'accepter sans restriction les conclusions de Jellinek sur l'origine de la Déclaration des Droits de l'homme.

Italie. — Beaucoup d'Albanais vinrent s'établir en Sicile à la fin du xv^e siècle, après la conquête de leur pays par les Turcs. Recherchés pour leurs aptitudes agricoles, sympathiques à cause des souffrances qu'ils avaient endurées pour la foi chrétienne, ils obtinrent des seigneurs siciliens l'autorisation de fonder plusieurs colonies dans l'île. Ils le firent à des conditions précises qui furent rédigées en statuts ou coutumes. Plusieurs d'entre elles étaient connues depuis longtemps, quelques-unes même publiées d'une manière plus ou moins correcte. M. Giuseppe La MANTIA a entrepris d'en donner une nouvelle édition d'après les textes les plus exacts, et, à celles que l'on avait déjà, il en a ajouté plusieurs inédites (*I capitoli delle colonie greco-albanesi di Sicilia dei secoli XV e XVI*, raccolti e pubblicati da Giuseppe La Mantia. Palerme, Giannitrapani, 1904, in-8°, xlII-85 p.). Il a fait précéder cette publication d'une introduction sur les études qui ont précédé la sienne, sur l'origine et la nature de ces statuts, sur les lois qui ont présidé à la création de ces colonies. Il termine en montrant ce

qu'elles sont devenues depuis le xv^e siècle jusqu'à nos jours, où plusieurs d'entre elles persistent encore, gardant, au milieu de la population sicilienne, leur physionomie particulière et leur rite grec. — J. G.

— Parmi les *Actes* du congrès international d'histoire, tenu à Rome en 1903, il convient de noter la communication de M. BAUDI DI VESME sur *Rolando, marchese della Marca Brettone, et le origini della leggenda di Aleramo* (*Atti del Congresso internazionale di Scienze storiche*, estratto dal vol. IV. Roma, tipogr. della R. Accademia dei Lincei, 1904, in-8°, 36 p.). C'est un aperçu des conclusions d'un ouvrage, dont l'auteur nous annonce la prochaine publication, sur *I principi anglo-sassoni nell' Impero Carolingio*, où il s'efforcera de prouver, dit-il, la valeur historique de la *Chanson de Roland*, jusque dans ses détails. Sans nier les nombreuses recherches que suppose la communication de M. B. di Vesme, nous trouvons sa tentative un peu hardie, et nous craignons que le travail considérable auquel il s'est livré n'aboutisse, faute d'une assez sévère critique, à quelque hypothèse inconsistante. Nous nous réjouirons fort si le livre, une fois paru, prouve que nous nous sommes trompés en nos pronostics.

— M. Enrico LONGO nous a donné la première partie d'un ouvrage sur la condition sociale de la Sicile depuis la chute de l'empire romain jusqu'à la domination normande : *Stato, chiesa e famiglia in Sicilia, dalla caduta dell' Impero romano al Regno normanno*. Parte I. *Le invasioni vandali e il regno dei Goti*, studio di economia e diretto, con prefazione di Prof. Enrico BESTA (Palermo, Reber, 1905, in-8°, 125 p.). L'auteur est avantageusement connu par des études sur les classes rurales en Sicile durant la période féodale et sur la bourgeoisie sicilienne. Ce nouveau travail est très documenté, et, malgré cela, d'une lecture agréable. Il débute par un tableau de la Sicile à la chute de l'empire romain, tracé surtout d'après la *Notitia dignitatum*, auquel nous reprocherions de ne pas s'appliquer assez spécialement à la Sicile. C'est bien là, en effet, l'écueil auquel viennent se heurter la plupart des essais de monographies provinciales de ce genre pour des époques où les textes locaux sont trop peu nombreux. Rien n'est bien nouveau dans les pages qu'il consacre à la domination gothique en Sicile, si ce n'est le chapitre sur la propriété foncière et les classes sociales à cette époque, et certaines remarques ingénieuses, — par exemple sur les noms de lieux, — parsemées çà et là dans le cours du livre. L'auteur remonte en général aux sources, qu'il cite avec à-propos, en renvoyant aux meilleures éditions des textes historiques. Pour porter un jugement définitif sur l'ouvrage, il faut attendre la publication des autres parties. Espérons qu'elles paraîtront l'année prochaine; le premier volume, que nous venons d'annoncer, porte déjà par anticipation la date de 1905.

Ph. L.

Espagne. — On a publié beaucoup d'anciens récits concernant le temps de la domination espagnole en Amérique; mais il y a encore bien des manuscrits inédits, parfois des plus importants, à connaître. Pour

combler cette lacune, l'éditeur M. Victoriano Suárez (Madrid) a entrepris une nouvelle *Colección de libros y documentos referentes á la Historia de América*. Trois volumes ont déjà paru. Les deuxièmes et troisième contiennent une partie de l'histoire inédite des guerres civiles du Pérou (*Historia de las guerras civiles del Perú, 1544-1548, y de otros sucesos de Indias*), écrite au XVI^e siècle par Pedro GUTIERREZ DE SANTA CLARA. Ce livre, dont on ne saurait trop vanter l'utilité historique, était seulement connu par quatre de ses chapitres publiés par M. José Toribio Medina au t. XXVII de sa *Colección de historiadores de Chile* et par quelques sommaires indications de certains bibliographes. L'édition de Suárez, dirigée par l'érudit M. Serrano Sanz, est excellente et permettra aux historiens de compléter ce qu'ils savaient déjà sur la révolte de Gonzalo Pizarro, de rectifier beaucoup d'erreurs très communes au sujet des événements du Pérou et d'apprendre, aussitôt qu'elle sera finie, bien des faits nouveaux concernant la civilisation péruvienne avant Colomb, la conquête du Mexique, l'expédition de Garay à la Floride, celle de Rojar au fleuve de la Plata et autres affaires de la colonisation espagnole.

L'autre volume (le tome I) comprend la *Relación de las misiones de la Compañía de Jesús en el país de los Maynas*, écrite par le P. Francisco de FIGUEROA (XVI^e siècle). M. Jiménez de la Espada, qui en avait publié quelques chapitres dans ses *Noticias auténticas del famoso río Marañón*, disait du livre du P. Figueroa qu'il était « le document jésuite le plus sincère » et le plus « exact » qu'on possède sur les missions au pays des Maynas. Sa lecture sera toujours indispensable pour bien connaître l'histoire de la découverte et de la christianisation des régions parcourues par l'Amazone.

— L'hommage au professeur M. CODERA, dont la *Revue* a annoncé la publication, vient de paraître (*Homenaje a D. Francisco Codera, en su jubilación del professorado. Estudios de erudición oriental*. Saragosse, 1904). Il comprend trente-huit travaux signés par des orientalistes français, anglais, italiens, allemands, etc., et espagnols, avec un de M. Ahmed Zequi, secrétaire du conseil des ministres de l'Égypte, sur « les Relations entre l'Égypte et l'Espagne pendant l'occupation musulmane. »

A.

— M. IBARRA, professeur d'histoire à Saragosse et directeur de la *Revista de Aragón*, commence la publication d'une *Colección de documentos para el estudio de la historia de Aragón*. C'est une excellente pensée, et nous lui souhaitons tout le succès qu'elle mérite. Le premier volume a paru à Saragosse en 1904 et est l'œuvre de M. Ibarra lui-même. Il est intitulé : *Documentos correspondientes al reinado de Ramiro I, desde MXXIV hasta MLXIII años*, et renferme cent cinquante documents où le philologue trouvera autant d'intérêt que l'historien. M. Ibarra a expliqué dans un prologue les provenances de ses textes et il a mis à la fin de son volume des tables diverses qui en rendent

la pratique commode et où, notamment, il s'est donné la peine d'identifier les noms de lieu. Il y a là une initiative et un effort tout à fait dignes d'être signalés et encouragés.

H. L.

Suisse. — Durant l'année écoulée, la Société générale d'histoire a fait paraître trois volumes dans la collection des *Quellen zur Schweizergeschichte* (Bâle, Basler Buch- und Antiquariatshandlung). L'un d'eux est le complément, longtemps attendu, de l'édition nouvelle du terrier des Habsbourg (*Das habsburgische Urbar*, t. II, 2^e partie, soit t. XV, 2, des *Quellen*, 681 p. in-8°, 2 cartes et 3 pl. de fac-similés; le tome I^{er} a paru en 1894, le tome II, 1, en 1899). Ce minutieux inventaire des revenus que les Habsbourg possédaient dans la Haute-Allemagne témoigne des qualités d'administrateur du roi Albert, qui le fit dresser de 1303 à 1307, et non de son avidité et de l'oppression qu'il aurait exercée sur ses sujets, ainsi qu'on l'a souvent affirmé à la suite de l'historien Tschudi. Malgré quelques lacunes (les droits des Habsbourg dans les Waldstaetten n'y figurent pas), le terrier et les autres documents de même nature que la Société générale a réunis dans le tome second sont une des sources principales de l'histoire économique et politique de la Suisse pendant le XIII^e et le XIV^e siècle. Le volume récemment paru contient, à côté de tables très complètes, de cartes et de commentaires sur les monnaies, les poids et les mesures, une introduction de M. le professeur P. SCHWEIZER qui, avec l'aide de M. W. GLAETTLI, a mené à bien l'œuvre interrompue par la mort du premier éditeur, le regretté R. Maag. La description des nombreux manuscrits qui ont servi de base à l'établissement des textes montre quels progrès la nouvelle édition réalise sur celle de 1850. Dans un chapitre capital pour l'histoire du droit et des institutions, M. Schweizer étudie successivement les éléments variés dont se composait le domaine des Habsbourg : propriétés rurales et villes de création récente, autorité comtale sur les communautés d'hommes libres, nombreuses en Suisse et dans l'Allemagne méridionale, droits d'avouerie sur les possessions ecclésiastiques, fiefs d'églises et fiefs d'empire. Les Habsbourg ne négligeaient aucune des ressources que leur fournissaient le droit public d'alors, pour accroître leur pouvoir et transformer un domaine primitivement très morcelé en une puissance territoriale de plus en plus compacte.

A la veille de la Réforme, un procès retentissant mit en cause quatre moines du couvent des Dominicains de Berne. L'affaire se rattachait au débat concernant l'immaculée conception de la Vierge, débat dans lequel les Dominicains avaient pris parti contre cette thèse, tandis que les Franciscains la soutenaient. Les quatre moines, accusés d'avoir eu recours à de prétendus miracles et à de fausses apparitions pour faire d'un novice de leur couvent un témoin à l'appui de l'opinion qu'ils défendaient, furent condamnés et, le 31 mai 1509, ils montèrent sur le bûcher. L'accusé de la première heure, le novice Jetzer, réussit à se faire passer aux yeux des juges pour la victime

innocente des criminelles pratiques des moines. Le scandale que cette affaire causa n'est pas resté sans influence sur le mouvement réformé à Berne; dès cette époque aussi et jusqu'à la fin du xvii^e siècle, le procès de Jetzer a été utilisé par la polémique protestante non seulement en Suisse et à Genève, mais en Allemagne, en Hollande et en Angleterre. De nos jours, un historien catholique a entrepris de reviser la sentence de 1509, en soutenant que Jetzer était le véritable coupable et que la torture avait seule arraché aux moines les aveux qui ont entraîné leur condamnation (voir N. Paulus, *Ein Justizmord an vier Dominikanern begangen...*, dans les *Frankfurter zeitgemäße Broschüren*, nouv. série, t. XVIII, livr. 3, 1897). En publiant intégralement les actes du procès, dont une copie de l'époque est conservée aux Archives d'État bernoises, et en les faisant suivre d'un opuscule contemporain devenu fort rare et de quelques lettres et comptes, la Société générale permettra à la critique de prononcer un jugement définitif; elle fournit en même temps aux historiens un document fort curieux pour l'histoire de la procédure inquisitoriale et pour la connaissance de l'état d'esprit du clergé et des magistrats bernois au moment où va naître la Réforme (*Die Akten des Jetzerprozesses nebst dem Defensorium*, LX-679 p. in-8°, soit t. XXII des *Quellen*). L'éditeur, M. R. STECK, s'est acquitté de sa tâche avec soin. Ajoutons qu'au cours de son travail, il s'est rallié, avec quelques réserves, à l'opinion de M. Paulus. (Voir de lui : *Der Berner Jetzerprozess in neuer Beleuchtung...*, Berne, Schmid et Francke, 1902, in-8°; comp. aussi : C. Stoos, *Eine Episode des Jetzerprozesses*, dans *Schweiz. Zeitschrift für Strafrecht*, 1902, 3^e livr.)

Dans un troisième volume, enfin, M. T. SCHIESS a commencé la publication de la correspondance du réformateur zuricais Henri Bullinger avec ses coreligionnaires des Grisons (*Bullingers Korrespondenz mit den Graubündnern*, 1^{re} partie, janvier 1533-avril 1557, xci-482 p. in-8°, soit t. XXIII des *Quellen*). Cette publication ne présente guère moins d'intérêt au point de vue de l'histoire politique qu'à celui de l'histoire religieuse; nous nous réservons d'y revenir lorsqu'elle sera achevée, nous bornant aujourd'hui à rappeler le mémoire de M. Schiess, signalé ici même, sur les relations des Grisons avec Zurich pendant le xvi^e siècle (voir *Revue historique*, t. LXXXV, p. 188).

L'un des propriétaires-gérants, G. MONOD.

